LE GÉNÉRAL MANGIN

J'AI connu Mangin chez le docteur Ménard, il y a trente-trois ans : ce jour-là, il était accompagné du lieutenant Marchand qui était blessé (non sans doute pour la première fois et assurément pas la dernière) et qui portait le bras en écharpe. Ils avaient déjà, tous les deux, figure de héros : une atmosphère d'initiative et de courage les enveloppait. Le capitaine Ménard, beau-frère du lieutenant Mangin, avait été envoyé en mission à la Côte d'Ivoire pour prendre à revers les *sofas* de Samory. Il était tombé quelque part dans la brousse anonyme. Marchand, qui combattait dans ces régions, avait essayé de lui porter secours, mais n'avait pu arriver à temps. Nous apprîmes par lui le drame héroïque dans lequel le capitaine Ménard avait péri.

Maintenant, il s'agissait d'envoyer sur les lieux une nouvelle mission afin d'y reprendre l'œuvre interrompue. Avec Marchand et Mangin, nous examinions le programme de leur action et les moyens, en achevant la reconnaissance du pays, d'assurer, par l'établissement de la nouvelle frontière, l'unité française dans cette importante partie de la boucle du Niger. Depuis lors, une forte amitié m'unit aux deux Africains.

Je dirai tout à l'heure quelque chose de ce que j'ai su de « Mangin en Afrique ». Mais je veux rappeler, d'abord, comment et où j'ai revu, pour la dernière fois, ensemble mes deux amis (1).

(1) N'ayant plus à ma disposition mes notes officielles, j'ai fait appel, sur cet entretien, aux souvenirs du général Marchand. Il a bien voulu me remettre une

En février 1917, quelques semaines avant la bataille de l'Aisne, j'étais à l'état-major du général Mangin à Fismes. Mangin me dit : « Je vais vous faire un grand plaisir : Marchand est à son poste de commandement dans ce qui reste de votre maison, à Pargnan. Il doit venir me rendre compte de ce qui se passe en première ligne, et je le retiendrai pour dîner avec nous. » A la tombée du jour, le général Marchand arrivait. Il exposa devant moi ce qu'il avait fait pour préparer la marche en avant de sa division. Mangin écoutait, en chef, son vieux camarade, l'interrompait parfois d'un mot et suivait l'exposé sur la carte : on comptait, non par kilomètres, mais par mètres : chaque débouché de tranchées était étudié dans ses possibilités multiples ; on relevait les moindres accidents de terrain, les ruines des masures, les troncs d'arbres brisés ; on reportait les points de repère sur les photos par avion et sur les plans directeurs ; chaque régiment, chaque escouade, recevait ses instructions et les mettait, en quelque sorte, à l'épreuve : le tir de l'artillerie et l'allongement du tir, le déplacement des canons, le progrès de l'infanterie sous la coupole des obus, tout était déterminé à la seconde. Dans les marches préparatoires, le général Marchand avait suivi ses hommes à pied ; il avait mesuré lui-même l'effort qui allait leur être demandé. On a parlé de course à l'ennemi, de témérité aveugle et sanglante, de charge furieuse : il n'y eut jamais de préparation plus méthodique, plus réfléchie, plus minutieuse. Le chef était évidemment un calculateur exact de la dépense physique et morale de ses hommes. Il entendait atteindre le but au moindre prix.

Fismes ! Il y avait deux mille ans que César, ayant établi son camp à Fismes, s'était avancé sur l'Aisne et avait descendu ces mêmes collines pour refouler les multitudes venues du Nord. C'était donc, se renouvelant une fois de plus, l'éternel drame de la civilisation française. J'évoquais ce souvenir devant Mangin qui souriait sous sa moustache. Ayant vécu près

note du plus grand intérêt qui se termine en ces termes : « C'est bien de cet entretien de l'été 1892, au 195 de la rue de l'Université et de l'ébauche avant la lettre qui y fut tentée, à grands traits, par le directeur des protectorats, de la future Afrique française et du rôle qu'elle devait jouer dans la geste française, qu'il faut dater la grande période de reconnaissance à la fois territoriale et démographique de l'Afrique, c'est-à-dire la double carrière liée des lieutenants Mangin et Marchand, — l'apostolat africain. »

de lui cette nuit atrocement froide et anxieuse, je partis plein d'espoir... Quand la bataille se déclencha, le 16 avril, la fortune ne sourit pas à nos armes. Sans doute eût-on mieux fait de suivre l'élan donné par le général Mangin et de marcher à fond, une fois la première position enlevée. Nous avons su depuis que les Allemands avaient pris leurs dispositions pour évacuer Laon et qu'ils furent bien surpris quand ils apprirent « leur victoire ».

La fortune devait rendre à Mangin, en juillet 1918, la gloire définitive dont elle l'avait privé en avril 1917.

Quand eut lieu la fameuse offensive de Villers-Cotterets, dès la lecture du premier communiqué, sans rien savoir, j'écrivis dans *le Figaro* (on peut retrouver l'article) : « Cela, c'est du Mangin. » J'avais reconnu sa manière, tant elle était caractéristique, à savoir la détermination exacte du lieu opportun et le coup asséné à fond. Bientôt après, j'étais sous sa tente (car, en vieil Africain, il campait sous la tente); il venait de délivrer Laon, « ma petite patrie », et je l'ai vu serrer les dents à la lecture des rapports relatant « qu'il y avait du dur » du côté des marais de la Serre : c'était la fin de l'armée allemande, les coups de pied de l'agonie.

Enfin, j'ai retrouvé Mangin à Mayence, quand, sous les ordres du général Fayolle, il passait le Rhin. Tandis que les régiments français, harassés de la victoire, les chevaux au poil hirsute tirant sur les charrois, les artilleries attelées avec des ficelles, les soldats rigides dans leur vêtement de boue, les joues creuses et la moustache fumante, défilaient dans l'ombre du Dôme et marquaient du pas le sol allemand, Fayolle sur son cheval blanc, Mangin sur son cheval noir se mirent face à face : la troupe passa entre les deux chefs; *la Marseillaise* bondissait jusqu'à la coupole, et j'ai assisté à la grande réparation.

Il semblait bien, alors, que Mangin serait chargé de la délicate besogne qui s'offrait à nous, et qu'il allait devenir « le Germanique », comme disaient les Romains. Cela non plus, la fortune ne l'a pas voulu. Mangin tombe en pleine force, sans qu'aucune de ces alternatives ait ébranlé son impavide courage, ni atteint sa foi fervente en la grandeur de la patrie.

L'avant-veille de sa mort, nous avions fait les cent pas devant

ma porte et nous avions parlé près de deux heures du « Napoléon » qu'il préparait pour l'*Histoire de la Nation française*. Il venait de fournir un travail énorme pour exposer devant le Conseil supérieur de la guerre ses idées sur la constitution de l'armée, et il était satisfait. Aussitôt, avec son inlassable activité, il se reportait vers notre passé, vers l'organisateur des armées et le maître de l'offensive, Napoléon. Ferme, droit, le regard profond et doux sous ses paupières mi-closes, la bouche en arc triomphal sur son menton carré, il donnait l'idée du calme dans la force et de la détente dans l'attente.

Il avançait dans ses recherches avec les mêmes précautions que sur le champ de bataille. Nous échangeâmes longtemps nos idées sur cette collaboration qui nous faisait frémir d'amitié, lui s'attachant au Napoléon militaire et moi au Napoléon administrateur et homme d'État. Il rentra chez lui et écrivit qu'on lui procurât les ouvrages dont nous avions parlé... Et, je l'ai revu trois jours après, couché sur son lit de camp, le sabre sous la main, un Soudanais le veillant, les yeux clos, hélas ! ces beaux yeux d'homme si fort et d'ami si bon. Je l'ai regardé de toute mon âme : il avait, sous son front obstiné, l'amas des choses vues, pensées et réfléchies qui avaient été *lui*. Dans la détente suprême, sa vie était présente tout entière. Est-ce que la France est abandonnée de Dieu qu'un tel Français fût étendu là, si jeune?

La veille, comme je me rendais au dernier rendez-vous où je devais le rencontrer, le maréchal Joffre m'avait conduit dans sa voiture et, comme le nom de Mangin avait été prononcé à propos de l'*Histoire*, le maréchal m'avait dit : « Celui-là, c'est un homme ! »

Il ne peut être question de donner ici, aujourd'hui, un tableau, même réduit, de la vie de Mangin. Il me semble que le mieux, le plus utile, le plus conforme à cette carrière si pleine et à l'exemple qu'elle laisse, c'est d'apporter à la hâte quelques précisions, quelques souvenirs documentaires. Ces fragments serviront peut-être, un jour, au Plutarque qui écrira les vies de nos coloniaux et de nos chefs de la Grande Guerre.

L'AFRICAIN

Au début de sa carrière, Mangin m'apparaît surtout dans le groupe de nos hommes d'Afrique. Il n'a pas encore sa marque particulière ; il est un dans l'ensemble.

La jeunesse, fille de la guerre de 1870, avait concentré en elle, vers la fin du siècle dernier, un trop-plein de forces, un feu intérieur qui ne demandait qu'à éclater. L'ayant senti, les hommes d'État qui ont donné comme tâche à ces hommes d'action notre épanouissement colonial, ont ouvert une des plus belles pages de l'histoire de France. Une équipe restreinte, qui avait eu pour maîtres et précurseurs les Faidherbe et les Borgnis-Desbordes, accomplit cette tâche surhumaine au nom de l'humanité. Non militaires, leurs voyages étaient de simples *missions*. Qui dit mission dit *missionnaire* ; et c'est bien en cette qualité que nos officiers d'Afrique ont parcouru, dans ses coins et ses recoins, le continent noir. Partout où ils passèrent, ils furent bienfaisants.

Brazza l'avait bien montré, lui qui, au cours de sa longue carrière d'explorateur, n'avait pas tiré un coup de fusil. Comparez avec l'exploit, d'ailleurs héroïque, de Stanley ! La France, après Brazza, avait à relier, par une organisation continue, ces immenses espaces dont les noms ne figuraient même pas sur les itinéraires des plus hardis voyageurs. Avec le savant géographe des Affaires étrangères, M. Desbuissons, nous inscrivions ces lieux surgissant des ténèbres sur une carte « en marche », pour ainsi dire, au fur et à mesure que nous arrivait le relevé hâtif des nouvelles découvertes. Cependant, il y avait un plan général d'action, et rien n'était livré au hasard. Mangin est un des rares exécutants qui aient connu ce plan et il le vise dans un passage de ses livres (1).

Ce plan existe en effet. Il découlait d'une conception générale de la future Afrique, des relations géographiques entre ses fleuves, ses montagnes, ses communications naturelles, ses futures routes et voies ferrées. La pensée initiale tenait à une observation exprimée alors pour la première fois et souvent répétée depuis : le continent africain est comparable à une

(1) Général Mangin, *Regards sur la France d'Afrique;* « Sous l'Équateur », p. 237. In-12, Plon.

assiette renversée; un bourrelet de hauteurs entoure, à proximité des bords de la mer, un plateau intérieur isolé. C'est cette conformation qui a retardé la civilisation de cette partie du vieux continent, les embouchures des fleuves n'ayant pas, sauf dans la région du Nil, d'accès navigable vers l'intérieur.

Maintenant, le problème pouvait être résolu par l'application des découvertes modernes; et la solution consisterait : 1° à articuler le plateau intérieur avec la côte, par un système de voies ferrées franchissant le bourrelet et les cascades pour assurer des débouchés vers la mer; 2° à relier entre eux les grands fleuves par le plateau intérieur, de façon à faire du Congo français et belge la « plaque tournante » de cette puissante gare « mondiale ».

Telle était la pensée qui lançait les missions sur les points de jonction de l'hinterland méditerranéen, du Tchad, du Nil, du Congo, des Grands Lacs. Nulle mission n'était sans objectif réfléchi, nul effort n'était gaspillé. On avait si peu de temps, et on disposait de si peu de ressources!

Tout se fit par l'héroïsme. Voilà ce qu'un Archinard, un Humbert, un Marchand, un Mangin, un Gouraud, un Monteil, un Binger et tant d'autres, après Brazza et d'après Brazza, ont compris, ont embrassé de toute la force de leur âme; voilà *ce qu'ils ont fait.*

La route était barrée, de tous côtés, par des « sultanats », plus ou moins négriers, la plupart fortement organisés, des Ahmadou, des Samory, — je ne parle pas de Behanzin. Or, la France sait-elle avec quoi furent menées à bien les entreprises qui imposèrent à d'immenses régions « la paix française »? Je cite encore Mangin : le commandant Archinard (le vrai maître de Marchand et de Mangin), disposait de 292 combattants, la plupart indigènes, et de deux canons; la compagnie Marchand, au moment où elle enleva la région du Ouessébougou, était de 64 hommes. Pour tenir le coup contre le suprême effort de Samory, Mangin lui-même est laissé au village de Kankan avec deux compagnies de tirailleurs et deux canons...

Impossible de donner même l'idée de ce que fut le développement miraculeux d'une telle entreprise, alors que nous avions contre nous les résistances locales, la difficulté du terrain et du climat, les diplomaties étrangères, les aventuriers accourus du monde entier, les marchands d'armes, les négriers dont nous coupions le trafic, et une partie trop considérable de

l'opinion française elle-même. Un simple exemple donnera l'idée des moyens et des résultats : il s'agissait de relier le bassin du Sénégal à la Côte d'Ivoire, ce qui avait pour effet d'englober dans les possessions françaises la fameuse boucle du Niger et, en particulier, ce Mossi, grand comme la France, qui est, maintenant, le champ d'avenir « cotonnier » de notre domaine africain : on était lancé comme en une course de sport, à qui arriverait les premiers, des Anglais, des Allemands, des Français. Le succès de notre entreprise dépendait de la façon dont nous saurions maintenir la ligne du Nord, protégeant ce ventre énorme de l'Afrique qui forme, aujourd'hui, notre « Afrique occidentale ».

En conséquence, le ministre donne l'ordre de défendre à tout prix la région de Tombouctou, c'est-à-dire : Tombouctou, son port sur le Niger (Kabara), et le territoire plus ou moins aride jusqu'à Goundam, *à 120 kilomètres* plus à l'ouest. C'est ce que les instructions appellent, élégamment, « *la chemise triangulaire* destinée à arrêter les Touaregs ». « Chemise » dont un pan a plus de *120 kilomètres de côté.* Or, Joffre construit la ligne ferrée et sauve la « chemise » *avec 600 hommes* de contingents indigènes, qui travaillent le fusil au poing.

Mangin, au cours de ces laborieuses campagnes, a été en contact journalier avec la population noire ; on n'avance partout qu'à l'aide du fameux soldat « soudanais ». Ayant considéré ces hommes, ces compagnons de marche et de combat, il les juge-les aime, apprécie leur valeur, calcule leur force et songe à leur recrutement élargi. Lui et eux, on se retrouvera.

FACHODA

Cependant, après avoir articulé le Sénégal au Niger, à la côte d'Ivoire et au lac Tchad, il y a une autre œuvre à tenter, une autre tâche à accomplir : il faut chercher l'articulation du bassin du Congo au bassin du Nil. C'est cette entreprise pacifique qui conduira Marchand, Mangin, Baratier, jusqu'à Fachoda. Il s'agit bien encore d'une *mission ;* si l'on ne tient pas compte des passions politiques, on ne saurait comprendre pourquoi on voulut, à toute force, lui donner l'estampille d'une *expédition.*

Quand la mission fut organisée (par le ministère Bourgeois),

le but était d'atteindre le bassin du Nil selon la loi de libre concurrence, qui avait été la règle dans toute cette période de l'histoire africaine, et qui avait été reconnue, de commun accord, comme la base de toutes les négociations anglo-françaises à ce sujet. Il ne s'agissait nullement d'une conquête; en vérité, c'eût été par trop absurde de la tenter avec les ressources si minimes de la mission, mais de titres à faire reconnaître ou à acquérir, dans un pays qu'un accord diplomatique avait neutralisé. Le cabinet Bourgeois laissait une situation diplomatique très embrouillée avec l'Angleterre; elle fut rapidement éclaircie par le cabinet suivant, et l'expédition put se poursuivre dans une ère d'actives négociations. Elles furent conduites, de part et d'autre, dans l'esprit le plus amical, et, malgré de grandes difficultés, elles aboutirent, avant l'arrivée de Marchand à Fachoda, à la convention générale du 14 juin 1898, qui, embrassant toute l'Afrique occidentale et centrale, visait, en outre, une négociation ultérieure, au sujet des territoires situés à l'est du lac Tchad et dans la direction du Nil.

Si l'on eût repris immédiatement cette négociation, elle eût abouti certainement : cela résulte des propositions mêmes de lord Salisbury. Mais, le cabinet Méline étant tombé, on crut préférable d'attendre, et on prétendit ensuite enlever la négociation de haute lutte : de là l'échec diplomatique dont les conséquences pesèrent sur le principe de la mission elle-même.

Ceci dit, l'effort de Marchand, de Mangin, de Baratier et de leurs hommes ne fut pas vain. Leur marche admirable retentit dans toute l'Afrique; les couleurs françaises, portées par eux d'une rive à l'autre, furent saluées très bas par leur heureux concurrent, Kitchener et, de leur fait, la position générale de la France en Afrique se réalisa, en somme, en un grand succès, puisque la France s'était vu reconnaître, par la convention du 14 juin 1898, toute l'Afrique occidentale et centrale, tandis que l'Angleterre s'assurait à la fin de ce conflit, tant grossi par la presse, les marais du Bahr-el-Ghazal.

L'opinion française eut le sentiment très profond de la beauté de l'effort et de la grandeur de l'œuvre accomplie. Ces « piétons » qui avaient sauvé à la fois les intérêts et le prestige du pays furent, dès lors, consacrés. Les noms de Marchand, de Mangin, de Baratier, s'inscrivirent dans les mémoires.

LES TROUPES NOIRES

Mangin était revenu avec une conviction ancrée dans son esprit prévoyant : la valeur de l'Empire français d'Afrique au point de vue de la défense nationale, et la qualité du soldat noir. A bref délai, chez cet homme en qui la pensée dardait l'action, l'idée du recrutement, de l'encadrement, de l'entraînement des troupes indigènes grandit jusqu'à devenir une obsession.

Je garde précieusement les lettres que m'adressa Mangin sur la question des « troupes noires »; elles éclairent les origines. J'y retrouve l'homme tout entier, sa clairvoyance, sa ténacité, son élan sur l'obstacle, son bon sens et sa prudence quand il s'agit de vaincre ou de tourner les difficultés. Dans cette longue campagne, engagée vers 1908 et qui dura jusqu'à la fin de la guerre en 1918, Mangin fut tout lui-même : un précurseur, un animateur et un diplomate accompli. Il prouva, par sa force de conviction et de pénétration, ce que ce grand militaire eût fait, comme civil et comme haut commissaire détaché aux affaires insolubles.

Qu'avait-il appris en Afrique, lui et ses camarades? Il avait appris à servir la France et il se préparait à la servir de même partout.

Dans une des pages les plus émouvantes de son livre sur l'Afrique, Mangin rappelle une scène pathétique, et une parole admirable du colonel Archinard:

Atteint d'un grave accès de bilieuse hématurique, le colonel avait passé le Niger en civière, et c'est autour de sa civière qu'il nous réunit pour nous faire ses adieux avant de prendre le chemin du retour avec le gros de la colonne. Nous sentions qu'il nous laissait une partie de son œuvre, et nous craignions de l'entendre parler pour la dernière fois, et je n'ai jamais oublié cette scène émouvante: le colonel nous rappela toute la grandeur de la tâche que nous poursuivions au Soudan, toutes les idées généreuses que représentait la puissance française, *puis il évoqua tout d'un coup les champs de bataille européens où il nous donnait rendez-vous.*

A ce rendez-vous, ceux qui ne dorment pas sous le sol de l'Afrique furent fidèles et nous savons ce que furent ces hommes sur « les champs de bataille européens ».

LE MAROC

La carrière africaine de Mangin s'acheva par la campagne de Marakech, celle-là déjà napoléonienne par le dessein, l'exécution et les conséquences. Je ne sais rien de particulier à ce sujet; ce que je sais seulement, c'est que Mangin, avec ce regard qui perçait l'avenir par le passé, avait l'esprit fixé sur ce couloir de Taza où il devinait le point d'étranglement par où l'ennemi essaierait de prendre, un jour, à la gorge notre protectorat. Dans notre dernière conversation, trois jours avant sa mort, il me parlait des premières nouvelles qui arrivaient seulement, relatant l'offensive soudaine des Riffains : il flairait la surprise; il constatait les complicités étrangères; il déplorait la médiocrité de notre diplomatie et l'action des partis qui allaient saluer à Moscou les soutiens d'Abd-el-Krim. Ces préoccupations faisaient passer un nuage sur son front soucieux. Et l'on parlait de la désignation d'un civil pour succéder à Lyautey!

Depuis Marakech, Mangin était un homme « mondial ». J'en eus la preuve dans une circonstance que M. Henry Bordeaux a déjà racontée et où, devant nous, se trouvèrent face à face deux des natures les plus fortes de notre temps, Roosevelt et Mangin.

Au printemps de 1914 (retenez cette date), Roosevelt m'avait envoyé par T. S. F., du bateau qui l'amenait en Europe, une dépêche me demandant de réunir autour de lui quelques Français de marque avec qui il voulait s'entretenir. Je priai à déjeuner A. Ribot, Émile Boutroux, le général Brugère, MM. Gustave Le Bon, René Bazin, Henry Bordeaux, d'autres amis et le général Mangin. En arrivant, Roosevelt me dit à brûle-pourpoint: « Je viens en Europe pour marier un de mes enfants; je reste quelques jours seulement; mais je sens que les temps sont proches et je veux me faire une opinion définitive sur la France. Après un séjour de quarante heures à Paris, j'irai, sans doute, faire la même visite d'enquête à Berlin. Avertissez vos amis. » Ils arrivèrent l'un après l'autre. On se mit à table, et Roosevelt (les survivants s'en souviennent) nous fit passer un examen qui nous coupa légèrement l'appétit, tandis qu'il mangeait comme il

parlait, formidable. A un moment, le feu se ralentit de notre côté. On était un peu embarrassé : Roosevelt questionnait toujours et sur tout : armée, finances, méthode, organisation, religion, moral. Les compétences s'épuisaient à lui répondre. Les yeux se tournèrent vers Mangin, récemment nommé général. Celui-ci, déjà formé en bataillon carré, s'était mis en posture de faire front partout. Peu à peu la bataille se concentra autour de ces deux hommes, dont les yeux éclairaient et dont les mâchoires broyaient. Mangin dit ce qu'il pensait de la France, de la vigueur du pays, de son activité, de la préparation de nos armées, du bon état de nos finances : il parla de l'Afrique. Le feu se concentra encore : il parla des noirs et des troupes noires, appuyant, de ce côté aussi, sur le problème moral. Il vanta ce courage, cette discipline, cette fraternité qui s'établit du chef au soldat. Il dit ce qu'il a répété cent fois depuis sur ces races méconnues ; il fonça sur l'imprudence des blancs, s'ils ne savent pas comprendre le monde noir, et désigna celui-ci comme l'appoint futur au cas d'une grande guerre. Il aborda le problème des races aux États-Unis. Ce fut au tour de Roosevelt d'écouter. Mangin dit les ressources en hommes de notre Empire africain, et il l'engloba dans le tableau précis et compétent qu'il donna de la préparation métropolitaine. Peut-être prononça-t-il, pour la première fois, son mot sur la France de 100 millions d'habitants. La réunion se prolongea jusqu'à 5 heures et l'ensemble de la situation fut examiné à tous les points de vue, au point de vue de la justice, au point de vue de l'inquiétante agressivité allemande depuis l'affaire d'Agadir. Roosevelt partit le dernier après être resté encore quelques instants avec moi et, me serrant la main, il me dit : « Ma conviction est faite, mon parti est pris. C'est inutile, je n'irai pas à Berlin. » Je conserve précieusement le télégramme sans fil qu'il m'adressa de la mer à son retour, pour me remercier de lui avoir mieux fait connaître la France.

PENDANT LA GUERRE

La guerre éclatait trois mois après.

La première fois que je revis Mangin, ce fut au mois de décembre 1914, après la bataille de la Marne : il commandait, à Roucy, sur l'Aisne, la division qui venait de dégager tout

le pays depuis Courgivaux et Montmirail jusqu'au pied de la falaise de Beaurieux. J'avais à porter des ravitaillements et des secours à la population civile de cette région; mon confrère M. René Doumic, qui venait reconnaître la tombe de son frère tué à l'ennemi, m'accompagnait. Voici un extrait de mes notes prises au jour le jour :

Le lendemain, 19 décembre à sept heures, nous partions pour Roucy, où je comptais rencontrer mon ami le général Mangin, l'Africain. Il en fut ainsi. Je le trouvai à table pour le café du matin. Autour de lui des officiers charmants, avec ce bon ton et cet air sérieux de tous les officiers français.

Longue conversation avec Mangin sur la tactique moderne. Il blâme le retour à la tactique allemande d'avant Frédéric II (c'est-à-dire le système des positions). Il est infiniment intéressant quand il raconte la retraite de Charleroi, les deux généraux se repliant à la tête de leur division, son propre effarement quand, à la Fère, il rencontra un officier anglais lui disant avec flegme : « C'est ainsi; nous fuyons »; son émotion quand, à Laon, il voit défiler devant lui, sur la place de la gare, une troupe dans un désarroi affreux et qu'on lui dit : « C'est la division que vous avez à commander. » Et puis, l'ahurissement des officiers et des soldats quand, se sachant vainqueurs comme ils l'étaient, la veille, à la bataille de Guise, ils avaient reçu l'ordre de reculer, de reculer toujours. Il disait, en revanche, la joie qu'il eut, comme il était là, au pied du reverbère du milieu de la place à voir couler ce flot, de recevoir un premier avis de l'Ordre (sans doute le fameux Ordre du 2 septembre), mettant fin à la retraite : « On ne recule plus, maintenant : se tenir prêt pour la marche en avant. » « A partir de ce moment, me dit Mangin, le revirement se fit comme par enchantement; les troupes s'alignèrent et se reprirent d'elles-mêmes. *Nous nous sentions commandés.* »

La conversation se prolonge sur la guerre elle-même, sur ses divers incidents. Mangin m'indique d'un mot ce qu'il avait fait au pont d'Hastières sur la Meuse ; sa conviction est que la guerre sera longue. Il n'y aurait qu'une façon d'abréger et d'épargner le sang, ce serait, dit-il, de sortir des tranchées et de chercher le lieu d'une offensive vigoureuse : « Mais où ? » Tout le monde dit : « Ailleurs »!

Longs détails sur la situation à Heurtebise, à La Tour de Paissy, à Craonnelle, à Berry-au-Bac, à Pontavert. C'est le pays que j'habite. Je le connais à fond et je réponds aux questions que me pose le général, le renseignant sur mille détails. Je voyais devant moi, nous surplombant, se dérouler, par une matinée magnifique, toutes les hauteurs occupées par les Allemands sur la rive droite de l'Aisne.

On eût dit une carte orographique. De temps en temps des obus éclataient. On vint annoncer au général la mort d'un jeune lieutenant à qui il avait donné ses ordres le matin même. « Ce sont toujours les plus récemment arrivés, dit-il; ils ne savent pas se défiler. » Au pied du vieux château de Roucy, le paysage démantelé par les obus était véritablement héroïque.

J'appris ce jour-là, l'essentiel sur la guerre et sur la fin de la guerre, puisque j'avais touché du doigt, en quelque sorte, le « rétablissement ». Une fois ce rétablissement accompli, il devenait évident, qu'avec un soldat magnifique, avec des chefs intelligents, prudents et calmes, il se développerait en force jusqu'à la victoire.

Je ne devais revoir Mangin qu'à Verdun. C'était en mai 1916. On m'avait fait savoir qu'un fait important allait se produire. J'accourus et j'arrivai juste le jour où l'on reprit, pour la première fois, Douaumont. Le grand Quartier général était à la mairie de Souilly ; en face, une petite maison basse où le mess était installé; je fus reçu par les grands chefs qui, autour de Pétain, tenaient entre leurs mains le sort de la France. Il faisait un temps affreux; un officier me conduisit dans l'un des forts d'où l'on avait vue sur le panorama des hauteurs qui entourent la ville; celle-ci était resserrée au plus près dans son étroite enceinte et il semblait que, déjà, elle ne respirât plus. Sur le fond, Douaumont dominait la ligne des crêtes à peu près comme le Mont Valérien domine Paris. La rafale du canon était terrible de ce côté; mais, en raison de la pluie et du brouillard épaissi, on ne voyait rien. Bientôt des prisonniers commencèrent à affluer, d'abord par petits paquets, puis par troupes et par masses : ce fut, à la fin, un véritable défilé compact et régulier. Les hommes en rang, quatre par quatre, officiers en tête, marchaient au pas cadencé et ils saluaient en tournant la tête et en dévorant des yeux le général Pétain, debout sur l'étroit perron de la mairie. La masse des prisonniers fut telle qu'on dut les enfermer dans une sorte de palissade construite à la hâte. On en voyait qui, sans surveillance, erraient à l'aventure sur le champ dévasté et qui, se dissimulant à peine, cherchaient une issue pour s'enfuir : ils allaient où ils voulaient.

Le jour tombait, la canonnade paraissait s'apaiser; les dac-

tylos de la mairie commençaient à taper d'excellents communiqués. On avait le sourire. Mais le dernier mot n'était pas dit. Combien de fois avait-on été surpris par quelque désillusion finale ! Soudain, sortant de la brume, une auto militaire, boueuse comme le champ de bataille, s'arrêta devant le perron, et Mangin s'élança, de son pas nerveux, la figure tendue, mais la joie dans les yeux. Svelte et souple, il monta les marches deux par deux et parut dans le corridor, où je me tenais derrière le grand chef. On s'était empressé autour de lui, on lui serrait les mains, on le félicitait. Il me reconnut et me sauta au cou. Ce fut l'un des beaux jours de ma vie : « Douaumont est à nous », dit-il. Un officier l'accompagnait, porteur d'une énorme serviette pleine de dossiers. Le général Pétain entraîna Mangin, parmi les autres généraux, dans la salle de la mairie où le travail de l'état-major était installé. Je restai dehors, attendant. Mais ce que je vis restera à jamais dans ma mémoire : c'était, au juste, un tableau des grandes journées des guerres révolutionnaires, quand un Hoche, un Marceau étaient entourés par leurs camarades et leurs compagnons d'armes, les vieux et les jeunes, les barbes noires et les barbes grises. Il y avait une sorte de confusion ordonnée, une joie réprimée, une curiosité discrète ; on voulait savoir, et l'on n'osait interroger. Les regards se croisaient dans une émotion joyeuse. Un souffle de France et d'histoire, un souffle de durée et de délivrance passait sur nous. Mangin, pâle et éclatant, était apparu comme un maître de l'heure. Du corridor, on entendait sa voix claire, qui résonnait à l'intérieur, précisant, expliquant, sans une intonation plus haute que l'autre, sans le moindre effet oratoire, cette chose toute simple, accomplie à l'heure et à la minute prévue, la reprise de Douaumont. Les prisonniers continuaient à passer devant la mairie, et le rythme de leur pas cadencé coupait seul la voix aiguë, que le ronflement du canon accompagnait dans la nuit.

J'ai dit comment j'ai revu Mangin à Fismes. Il réalisait alors l'homme de guerre achevé, le chef entier, qu'une telle carrière avait préparé. C'était, on le sait de reste, un des moments les plus critiques de la guerre. En retirant le commandement au général Joffre, on avait fait la faute de renoncer à l'achèvement de l'offensive de la Somme, telle qu'il l'avait ordonné, et qui

devait tomber sur les arrières de l'ennemi en février 1917, au moment précis où il commençait son repli sur la ligne Hindenburg : surpris en pleine retraite, comment aurait-il réagi ?

La conception nouvelle du général Nivelle était de livrer bataille sur le Chemin des Dames, et de s'élancer à travers la vallée de l'Ailette, en direction de Laon. Ce n'est plus un secret aujourd'hui, les avis des chefs étaient partagés; Joffre n'était plus là pour apaiser et concilier ces divergences de vues. Je ne rappellerai pas les thèses opposées, telles que je les ai recueillies de la bouche même de ceux qui avaient qualité pour les soutenir. Je veux, du moins, indiquer le sentiment de Mangin, selon qu'il me l'a dicté, en quelque sorte, puisque j'ai recueilli ses paroles, à peine les avait-il prononcées. Voici donc un extrait de mes notes :

7 février 1917. — Je suis porté à croire que c'est Mangin qui est ici le vrai *Deus ex machinâ*. C'est lui qui monte la grande machine, et je ne sais rien de plus convaincant et de plus entraînant que sa parole. Voilà ce qu'il dit : « Le *grignotement* a été notre perte. Allons-nous prolonger jusqu'au delà de la mort cette agonie tremblante ? La guerre, telle qu'elle menace de durer sans issue, use nos hommes et nos ressources plus qu'une ou plusieurs grandes batailles. Proportionnellement, la France, engagée partout, perd plus que ses quatre adversaires réunis. Si cela continue, nous n'aurons plus d'armée et les Allemands auront gardé « la carte de la guerre », c'est-à-dire les pays envahis, et en somme, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ils l'agrandissent chaque jour. Or, nous sommes à une heure unique pour appliquer un système tactique mûrement étudié, celui qui a fait ses preuves, à Vaux, à Douaumont, partout où on a su le mener à fond. Le but n'est pas de *percer*, mais d'imposer à l'ennemi une lassitude et des pertes telles qu'il ne puisse pas les supporter et qu'il cède, pour ainsi dire, de lui-même sous notre énergique pression. En un mot, il faut faire des *pointes* qui l'obligent à rétablir constamment ses lignes et à allonger sans cesse son front. La guerre des tranchées est finie ; pour obtenir la victoire, elle doit céder le pas à la guerre d'enfoncement. Ceci dit, la préparation doit être minutieuse, parfaitement conduite, les points bien choisis avec un usage complet et foudroyant de toutes les ressources à l'heure et au lieu soigneusement déterminés. La surprise et l'action à fond, tout est là. S'il faut attendre cette heure opportune, sachons attendre, mais non pas dans un esprit de défensive permanente troublée de temps en

temps par des réveils ou par des initiatives de l'ennemi ; non, ce qu'il faut, c'est tout conduire dans un esprit final d'offensive, de façon à déterminer, un jour, l'*événement*. Ce serait le meilleur moyen d'économiser la vie et les forces de nos soldats que de ne les employer qu'avec une vigueur et une opportunité telles que l'ennemi perdrait l'espoir de vaincre et par conséquent la volonté de continuer la guerre. Cela, vous ne l'obtiendrez jamais en faisant le gros dos et en recevant les obus dans la tranchée. »

Je veux relever encore quelques détails qui ont leur importance : Il ne faudrait pas conclure de ce qui vient d'être dit que Nivelle et Mangin soient des imprudents, décidés à « tout casser ». On a cité le mot de Nivelle : « J'aimerais mieux ne rien faire que d'engager une action mal préparée. » Quant à Mangin, quand je lui disais que nous ne pouvions livrer une bataille que si elle était absolument sûre et que nos alliés fussent archiprêts, il s'élançait vers moi et me tendait les mains en s'écriant : « C'est cela, absolument cela ! » Et il se résumait : « Tout au point ; mais alors, à fond ! » Il réclamait aussi la préparation d'abondantes réserves. Il se plaignait beaucoup que l'on n'obtînt pas de nos colonies tout ce qu'elles pouvaient rendre. D'après lui, elles devaient envoyer encore plus de 100 000 hommes. « Il n'y a pas de colonies à défendre, quand elles ne sont pas menacées et que la mère-patrie, elle, est non seulement menacée, mais envahie... »

Peut-être sera-t-on intéressé à connaître mes réflexions, quand, après la bataille, je veux dire, à la date du 23 avril 1917, j'eus à les inscrire, pour moi-même, en présence du résultat :

Comme je l'ai recueilli de la bouche de Mangin, écrivais-je, le plan d'offensive ne consistait nullement à percer, mais bien à enfoncer l'ennemi, à lui tuer du monde, à briser ses lignes et à le forcer à reculer. Il me semble, à la date où j'écris (23 avril), que le résultat indiqué d'avance (je l'ai noté à la date du 12 février), est en somme obtenu, voilà ce qu'on explique mal au public. L'offensive anglaise a dégagé la ligne Saint-Quentin, Cambrai, Arras, et c'est capital. L'offensive française a dégagé *toute la rive droite de l'Aisne*, et nous prenons Heurtebise et d'autres points, dont l'occupation paraît une affaire d'artillerie, maintenant ; toute la vallée de l'Ailette est sous nos feux. D'autre part, la chute du fort de Brimont, tourné et dominé, paraît imminente : s'il en est ainsi, la première ligne allemande aurait craqué ; l'ennemi n'est pas *percé*, mais il est *enfoncé*, et c'est précisément ce qui avait été annoncé, ni plus ni moins. Il reste à comparer le chiffre des pertes. Si celles des Allemands sont

le double des nôtres, comme on l'indique dans les communiqués, l'affaire, quoique tardive (comparativement au projet d'offensive sur la Somme) et incomplète, est justifiée et, au point où nous en sommes, doit peser d'un poids très lourd dans la balance. C'est un fait capital que cette pression puissante exercée sur l'ennemi à l'heure même où les Américains entrent en ligne.

J'ai déjà dit que, d'après les renseignements postérieurs, l'effet produit sur l'état-major allemand par l'offensive du Chemin des Dames justifiait ces observations et ces pronostics. Si on eût poursuivi à fond, au lieu de s'arrêter dès la première journée, si on eût recueilli seulement le bénéfice immédiat des premiers avantages obtenus en avril 1917, alors que la Russie n'avait pas encore abandonné les Alliés, que d'événements eussent tourné autrement! Mangin l'avait senti : l'heure était décisive; la guerre avait, maintenant, pour ne pas s'enlizer, besoin d'un *événement*. Cet *événement*, se produisant à cette heure précise, eût sans doute accourci les hostilités de dix-huit mois. Les effectifs allemands sur le front français étaient exsangues; Ludendorf ne se sentait pas encore en mesure de ramener des forces sérieuses du front oriental; le recul au nord de Laon amenait l'abandon du massif de Saint-Gobain, clef de la guerre de France. L'Allemagne avait fait, dès lors, les premières démarches en vue de la paix auprès du président Wilson. Le reste s'en serait suivi. On ne sut pas saisir l'occasion, même au prix d'un effort indispensable.

Un an après, c'est l'Allemagne qui, avec les forces ramenées de Russie, enfonce le secteur du Chemin des Dames et reprend la route de Paris. Quelle fatalité que cette année perdue, avec tant d'autres pertes immenses et inappréciables, depuis avril 1917, jusqu'à la contre-offensive du 18 juillet 1918!

LA FIN DE LA GUERRE. — MANGIN SUR LE RHIN

Mangin fut rappelé de son commandement et traduit devant un conseil d'enquête. Le conseil présidé par le général Brugère lui donna pleinement raison. J'ai vu souvent Brugère après le verdict rendu : j'ai su, de sa bouche même, son admiration profonde pour le chef impeccable. D'ailleurs, les événements se chargèrent bientôt de prouver que la France ne pouvait se passer d'un tel serviteur.

La plus belle partie de la carrière de Mangin commence alors. On dirait que cette grande force, qui bat son plein entre ses larges épaules, est encore exaltée par l'injustice. Personne n'ignore qu'il est désormais le chef désigné pour les exécutions définitives. Toutes les fois qu'il y a un point décisif à enlever, une manœuvre à concevoir et à préparer, un front branlant à soutenir, on l'appelle. Je n'ai pas à rappeler les pages de Compiègne, de Villers-Cotterets; elles sont exposées dans mon *Histoire de la guerre*, de même que les exploits de Verdun, d'après les notes mêmes du général Mangin. Le maréchal Pétain les a burinées pour l'histoire dans son discours lapidaire des Invalides : la vérité sur une tombe. Le grand soldat debout, en s'adressant au grand soldat couché devant lui, n'a pas négligé les traits légendaires qui ornent d'un panache chevaleresque cette vie d'un chef qui savait tenir le fusil.

Je n'insisterai pas, non plus, sur « l'homme du Rhin ». Cette heure est trop récente et trop douloureuse. Du jour où, par une faiblesse inconcevable, Mangin fut rappelé, la partie de sécurité fut compromise, peut-être perdue pour nous. Un peu plus tard, à une autre heure que je sais, Mangin eût pu rendre encore un service considérable, et je citais, à son sujet, la parole du cardinal de Richelieu : « Aux entreprises dont le fruit n'est pas présent, il faut employer de grands esprits, de grands courages et personnes de grande autorité : grands esprits pour qu'ils puissent prévoir une utilité éloignée, grands courages pour que les difficultés ne les empeschent point, grande autorité pour qu'à leur ombre beaucoup de gens s'y embarquent. » Cette fois encore, la fortune ne l'a pas voulu. La politique toujours *sage*, mais d'une sagesse si souvent imprudente, n'a pas su se prononcer. Cette minute d'inertie a peut-être détraqué pour de longues années les affaires du monde.

Mangin entrait dans la phase finale de sa vie, alors qu'il était encore un homme jeune et sur lequel l'avenir tenait les yeux. Tout en restant fortement attaché à son devoir de chef expérimenté et, le cas échéant, responsable, tout en se donnant à son emploi principal de membre du Conseil supérieur de la guerre, tout en poursuivant sa grande idée de l'organisation de la France africaine, il se jetait dans une autre activité, l'activité intellectuelle. Une puissance propagandiste exception-

nelle couvait en lui. Il la répandit au dehors par la parole et par la plume. L'opinion du monde sur la France, l'opinion de la France sur elle-même, telle fut sa préoccupation magistrale. Le caractère de la lutte se transformait; il fallait s'en prendre, maintenant, à la propagande étrangère. C'était, par elle, le retour des cendres du défaitisme. Visé le premier, Mangin relevait le défi. De cette période datent ses livres : *Comment finit la guerre; Regards sur la France d'Afrique; Des Hommes et des faits*. C'est aussi l'époque de son voyage de circumnavigation *Autour du Continent latin*. Les vainqueurs sont de bons articles d'exportation.

Enfin, je demandai à Mangin de collaborer à l'*Histoire de la Nation française*. Il devait traiter de notre histoire militaire depuis Valmy jusqu'à la fin de la Grande Guerre. Quel homme était, plus que lui, capable d'un tel sujet ? Il se saisit de cette idée avec l'ardeur qu'il apportait à toutes choses. Ce grand esprit, ce grand technicien, d'ailleurs excellent écrivain, m'apporta des fragments superbes et qu'on jugera à la lecture, un Dumouriez, un Carnot, une esquisse sur Napoléon malheureusement non achevée : il travaillait à son livre quand la mort a glacé sa main. S'il l'eût achevé, l'Académie française eût été, sans doute, au-devant du général chargé de lauriers. Quel avenir l'attendait, quels services il pouvait rendre encore, quand l'épuisement intime qui avait miné ce corps en apparence si robuste, l'abattit!

UN HOMME, UN LORRAIN

Un homme, né Lorrain, a donc accompli, en cinquante-huit ans, une telle carrière. Il a parcouru l'univers, portant sous tous les climats le service de la France. D'une santé de fer, il l'a répandue en fièvre d'action jusqu'à cette mort prématurée. Indépendant, sans préoccupation personnelle, sans besoins, il fut ardent et passionné seulement pour les causes nobles et de survie, ayant au cœur sa famille, sa patrie et Dieu. Il meurt pauvre, laissant, après lui, cette belle troupe d'enfants, que sa vaillante femme, fille des Cavaignac, a conduite par la main, dans le recueillement de Paris, jusqu'à la terre commune. Le peuple de Paris, qui sent pour la France entière, a prouvé, par son attitude, qu'il avait compris ce que

cet homme était pour le pays. Le silence du peuple est la leçon des grands.

Tous ceux qui ont connu Mangin l'ont aimé, — ses serviteurs, ses noirs, ses soldats, les compagnons de sa vie. Que quelqu'un se lève pour dire le contraire ! Il a fallu un entassement de mensonges, ramassés par une affreuse et tremblante propagande, pour tenter de faire de ce grand humain un chef inhumain. Sur la terre entière, Mangin a été le serviteur des hautes causes. L'univers a rencontré, en lui, un Français complet. N'ayant jamais commandé qu'en second, il fut, en dépit des hiérarchies, un maître de la victoire infaillible et un chef de premier rang.

Il restera, de Mangin, la conception haute et philosophique qu'il eut de la civilisation et de sa plus terrible expression, la guerre.

Mangin fut, avec ses camarades d'Afrique, un des grands expansionnistes français. Guillaume le Conquérant, Godefroy de Bouillon, Champlain, Lesseps, tous ceux qui ont laissé l'empreinte de leur griffe sur la planète, sont de cette lignée.

Mangin a pris l'Afrique dans ses bras et il l'a soulevée. Avant lui, le continent était noir: maintenant, il a reçu un rayon de lumière. A ces foules vêtues du pagne, il a imposé l'ordre, le seul ordre qui, au début, détermine le progrès, l'ordre militaire. Pour leur entrée, Mangin a attaché ces peuples à la cause supérieure du salut du monde. Elles ont *servi*; elles se sont anoblies; elles sont nées au sentiment universel de l'*honneur*. Ceux qui ont entendu Mangin parler des noirs, savent comment il les comprenait, les appréciait, les aimait. C'est donc un immense morceau de la planète qu'il a ramassé au pli de son manteau et qu'il a offert à la France. La France ni l'Afrique ne l'oublieront pas.

Mangin a été un homme de guerre. Il est un temps où les peuples doivent subir les grandes épreuves. On ne choisit pas toujours la paix, d'autres ayant choisi la guerre. S'il y a guerre, la formule est une : faire vite et à fond. Une guerre qui dure est la plus meurtrière, la plus accablante de toutes. Pour une guerre rapide il faut la discipline et l'initiative. Et pour l'application des deux, la faculté virile, par excellence, le caractère.

Mangin fut un caractère. Il voulait ce qu'il fallait. Son intelligence, son activité, ses dons qui se fussent employés

partout avec succès produisaient cette action efficace et juste qui n'est que la saillie d'une volonté forte et bien équilibrée.

La Grande Guerre où servit Mangin l'a trouvé prêt et l'a réalisé en entier. Il avait déjà servi en Afrique, en Asie, partout. Le propre de ces hommes est de n'avoir pas à chercher la besogne : elle les cherche. Supérieurs, ils sont indispensables, en quelque temps qu'ils viennent. La foule sait deviner et acclamer ceux qui la sauvent.

Officier d'Europe, soldat d'Afrique, explorateur, administrateur, écrivain, homme d'État, psychologue, philosophe, sa vertu s'épanche partout en un flot discontinu et qui, toujours grossi, entraîne le courant. Sa génération s'exhaussa par lui, autour de lui.

Au peuple il faut, de temps en temps, un *homme* et que cet homme sorte de lui. Mangin fut un de ces hommes-là.

Quand, parti des bords de la Seine, son corps montait jusqu'aux Invalides et des Invalides au Montparnasse, il y avait là groupées toutes les grandeurs que ces noms évoquaient. Les chants de l'Église s'élevèrent dans la nef blanche attenante à la chapelle bleue où dort l'Empereur. Mais Mangin est retourné aussitôt parmi le peuple. Il dort près de la foule des morts : c'est sa place. Nuls honneurs plus solennels n'auraient ajouté à sa gloire.

GABRIEL HANOTAUX.

LE SECRET DU CÈDRE

LAMARTINE EN ORIENT

I. — LES CÈDRES DU LIBAN

Le prédécesseur des Chateaubriand et des Lamartine, Volney, voyageant en Syrie quelques années avant la Révolution, voulut monter jusqu'aux Cèdres du Liban (1). De cette expédition dans la montagne, plus sûrement authentique, je l'espère, que celle de Palmyre dont il célébra les ruines bien qu'il n'y fût peut-être point allé, il ne rapporta que rancune et désillusion : « Ces arbres si réputés, écrit-il, ressemblent à bien d'autres merveilles; ils soutiennent mal leur réputation. Quatre ou cinq gros arbres, les seuls qui restent, et qui n'ont rien de particulier, ne valent pas la peine qu'on prend à franchir les précipices qui y mènent. »

Cent cinquante ans plus tard, MM. Jérôme et Jean Tharaud devaient exprimer sous une forme plus harmonieuse le même désenchantement. Sauf sur le nombre, — ils en concèdent quatre cents, — ils s'accordent avec Volney et pareillement estiment que le spectacle ne valait pas le dérangement, ni les ennuis de cette course au-dessus des abîmes où coule la Kadischa (2).

Ma visite aux Cèdres m'ayant laissé un souvenir tout autre, j'ai cherché les raisons de cette divergence. Volney, J. et J. Tharaud sont gens de plaine. Ils goûtent peu les plaisirs

(1) *Voyage en Égypte et en Syrie 1787*. — (2) *Le Chemin de Damas*, 1923.

de l'ascension, et la promenade à cheval à l'assaut des rochers qui surplombent la rivière sainte ne leur représente aucun agrément. L'image de beaux arbres, l'image d'une forêt évoquent infailliblement dans leur esprit ces terrains boisés de l'Ile de France où l'on peut marcher des heures sous la voûte des branches. Celui qui connaît la montagne devine l'altitude aux arrêts successifs de la végétation : le sapin s'étiole à seize cents mètres, le mélèze se rabougrit à dix-huit cents, le pin d'Autriche monte jusqu'à deux mille. Alors, cette découverte d'une tache d'ombre à six mille pieds au-dessus de la mer bleue de Tripoli qu'on aperçoit entre deux remparts de collines, dans cette solitude du Liban aux pentes violettes, prend toute son importance, devient un délice, comme la vue soudaine de l'oasis de Damas réjouit le regard de celui qui, de Palmyre, franchit le désert Les Cèdres du Liban, c'est l'oasis de la montagne nue.

Ainsi étais-je préparé, par toute une jeunesse passée dans les Alpes, à donner tout leur prix à ces derniers survivants de la gloire forestière du Liban, lorsque je leur rendis visite le 15 mai 1922. De loin ils m'apparaissaient noirs de leur ombre même, comme de grands oiseaux posés sur le paysage aride, les ailes étendues. Après une sorte d'avant-garde composée de quelques isolés qui, n'ayant pas été contraints dans leur essor, avaient pu développer librement leurs troncs droits et directs et projeter de tous côtés leurs longues branches horizontales, j'atteignis le gros de la troupe resserré dans un enclos dont les murs furent élevés par Rustun-Pacha, qui fut longtemps gouverneur du Liban et qui, rappelé à Constantinople, fit le vœu de bâtir cet enclos, afin de protéger les arbres sacrés, s'il revenait dans ce Liban qu'il aimait. La porte grillée en était ouverte, le gardien ayant été prévenu de notre visite. Cette protection n'est pas inutile : autrefois le patriarche des Maronites excommuniait quiconque tentait de couper la moindre branche sans une permission formelle ; aujourd'hui les troupeaux de chèvres et la cupidité des pèlerins exigent une barrière. J'entrai avec dévotion, comme on entre dans une église, dans cette assemblée d'arbres pareille à un couvent de moines en prière, aux bras levés en geste de bénédiction. Instinctivement, je me découvris et les saluai. Ils n'étaient point des inconnus pour moi. Je les avais déjà vus dans la Bible illustrée

par Gustave Doré qui avait enchanté mon enfance. Et mon grand père qui m'emmenait dans ses promenades, quand j'étais petit, et qui était un disciple de Jean-Jacques dans son amour de la nature, m'avait appris à ôter ma casquette de collégien lorsque nous rencontrions une source ou quelque beau châtaignier. Personne ne vit ce signe de respect, personne, mais ces arbres dressés ou tassés, les uns formidables et tourmentés, aux racines soulevées et tordues comme le serpent qui enserre le groupe de Laocoon et de ses enfants, aux fûts démesurés faits de l'entrelacs de plusieurs troncs, aux cimes foudroyées, les autres moins épais et massifs, élancés et d'un jet net et pur, n'étaient-ils pas de prodigieux personnages qui, des siècles écoulés, avaient reçu le droit d'accueillir avec mépris l'intrus venu les voir sans ferveur et sans souvenir, tandis que je m'efforçais d'attirer leur bienveillance et de solliciter de leur mémoire une évocation d'un passé millénaire ? De quelles migrations de peuples, de quels mystères religieux, de quelles sanglantes conflagrations n'avaient-ils pas été, dans leur montagne qui domine la mer azurée de Tripoli, les témoins attardés et silencieux?

J'ai raconté cette visite dans *Yamilé*. Mais *Yamilé* me fut raconté là. Dois-je rappeler le sort cruel de la jeune maronite de Bcharré qui s'éprend d'un musulman et se laisse enlever par lui afin de l'épouser selon la religion de Mahomet? Elle est rejointe et reprise par son frère Boutros, condamnée par le tribunal de famille pour le crime de trahison commis contre sa race et sa foi et exécutée au pied des Cèdres. La fatalité de son amour et la rigueur de sa mort ont été pareillement mises en doute. « Jamais, a objecté *l'Avenir de Syrie*, une maronite élevée chez les sœurs n'aurait consenti à partager l'amour d'un musulman. » Jamais? Et l'Hélène grecque qui s'éprend d'un Troyen, et Desdémone qui se donne à un homme de couleur, et Juliette amante de Roméo? Les écrivains n'inventent pas. Ils voient et recréent. Renan qui vécut en Syrie a écrit dans les *Apôtres*, — et M. Paul Souday l'a cité dans *le Temps* à propos d'*Yamilé* : — « La possédée de notre moyen âge est l'esclave de Satan par bassesse ou par péché, la possédée de Syrie est la folle par idéal, la femme dont le sentiment a été blessé, qui se venge par la frénésie ou se renferme dans le mutisme, qui n'attend pour être guérie qu'une douce parole ou un doux regard. » Et

Renan indique en note, pour ses références, ces « faits divers dont il a été témoin... » Faits divers sans nombre où la haine de la famille s'affirme contre la réprouvée et ne prend pas toujours la peine de constituer un tribunal et de s'autoriser d'une sentence. Un voyageur, dont je me réserve de donner le nom tout à l'heure, et qui vécut en Orient de 1831 à 1833, après avoir vanté la pureté des mœurs chrétiennes à Jérusalem et à Bethléem, ajoute que la mort la plus terrible est toujours la punition de la moindre atteinte portée à la pudeur et il cite à l'appui cette terrible histoire arrivée à Bethléem quelques années avant sa venue et qui lui fut détaillée toute chaude :

« On avait aperçu un Turc dans une des grottes voisines. Malheureusement, la jeune veuve d'un Bethléémite catholique, renommée pour sa beauté, s'y trouvait aussi. Le bruit en ayant été répandu, le Turc s'enfuit; la jeune femme, alarmée, eut le temps de se réfugier au couvent des Pères franciscains. Après l'avoir cherchée inutilement où elle n'était plus, les Bethléémites finirent par découvrir le lieu de sa retraite. Aussitôt ils courent tumultueusement au monastère. Ils en trouvent la porte fermée ; mais cette trop faible barrière tombe devant la fureur. Ils pénètrent en foule, et voilà la victime en présence de ceux qui ne la veulent que pour l'immoler. Vainement les bons religieux lui font-ils un rempart de leurs corps; vainement étendent-ils vers les furieux leurs mains suppliantes; vainement, au nom du Dieu des miséricordes né à quelques pas de là pour sauver les pécheurs, les conjurent-ils de ne pas verser le sang d'une malheureuse dont le crime n'est pas prouvé; vainement quelques-uns se jettent à leurs genoux, les embrassent, tandis que d'autres essaient de repousser la force par la force. Ils succombent dans ce combat de charité, et la jeune veuve, les cheveux épars, saisie d'effroi, hors d'elle-même, est traînée par la troupe homicide sur la place publique... Entourée de ses bourreaux, l'infortunée demande à grands cris miséricorde; elle veut faire entendre quelques mots, repousser le soupçon... Ses frères, son père, sont là : elle les aperçoit, les appelle; mais ce père, mais ces frères, ce sont eux qui se montrent les plus acharnés à sa perte... Elle tombe de défaillance, elle se meurt, ses yeux s'éteignent... Tout à coup ils se rouvrent, mais c'est pour voir le bras de son père levé sur elle, pour voir ses frères suivre l'épouvantable exemple de la colère

paternelle... Puis tous trempent les mains dans le sang, et la famille croit avoir ainsi lavé la tache qui éternellement l'eût couverte. Les restes palpitants de l'infortunée sont déchirés par la populace... »

A Yamilé plus coupable cette curée chaude fut épargnée. Dans *la Syrie sous le gouvernement de Mehemet Ali*, Ferdinand Perrier rapporte une exécution aussi sauvage, mais plus juridique. Cela se passa en 1839, dans un petit village druse, près de Djezzin : « La femme, à peine âgée de quatorze ans, fut égorgée dans un conseil de famille; l'aîné de ses frères fut son bourreau. Sa mère et ses sœurs poussaient en vain des cris de désespoir dans un appartement voisin. » Objectera-t-on l'ancienneté des dates? A peine venais-je de quitter l'Orient que je pouvais lire dans *le Réveil de Syrie* qui paraît à Beyrouth ce fait divers : *Assassinat d'un jeune ménage à Mallakat-Zahlé*. Le musulman Youssef-el-Kourdi avait enlevé et épousé une jeune fille appartenant à la secte chiite. Elle s'appelait Zainé. Pendant une nuit leur maison fut cernée par la famille de Zainé et ses partisans, qui tuèrent les jeunes mariés et mutilèrent horriblement leurs corps (1). Dans l'immobile Orient les mœurs ne changent guère, ni les âmes...

Si je devais trouver, sous les Cèdres, sans le chercher, le beau corps blessé d'Yamilé, j'avais cherché sans éclaircir d'emblée son secret l'arbre qui porte l'inscription de Lamartine. Avoir gravé son nom sur l'un des cèdres du Liban n'est pas une aventure commune pour un voyageur occidental. Celui qui est dédié au poète est l'un des plus anciens et des plus vénérables, un des sept que la tradition fait remonter aux temps bibliques, peut-être au temps de Salomon qui jugea le bois de ces arbres sacrés seul digne de servir de tabernacle au Dieu unique. L'écorce est arrachée sur un carré gauchement tracé dont elle recommence à manger les bords. Et voici ce que je déchiffrai :

DE LAMARTI
JULIA
GERAMB
†

De Lamarti est gravé en petits caractères, et la fin du

(1) *Réveil de Syrie*, 6 décembre 1922.

nom a disparu sous l'écorce renaissante. *Julia* est inscrite très distinctement en grands caractères ; c'est le mot le plus lisible. La première lettre de ce nom mystérieux *Geramb* est assez indistincte : est-ce un G ou un D? on ne le peut déterminer aisément, et j'avais tout d'abord penché pour un D. Au-dessous, profondément entaillée, une petite croix pareille à celle qui indique le décès dans les actes et les tableaux de chronologie historique.

Je m'arrêtai longuement devant cet arbre. Des chardonnerets chantaient dans les branches. L'escorte s'était égaillée sous bois. Je n'apercevais que ma jument attachée qui grattait du pied une neige souillée échappée aux découvertes du soleil. Puis j'entrai, au bord de l'enclos, dans une petite chapelle qui peut-être n'existait pas du temps de Lamartine. Elle aussi porte une inscription, mais plus récente, en souvenir de la visite du général Gouraud.

Le retour fut inoubliable. Nous descendîmes face au couchant. La raideur de la pente, quand nous atteignîmes la paroi qui surplombe les sources de la Kadischa, nous obligeait à renverser le corps en arrière en nous appuyant sur les larges étriers arabes, pour ne pas glisser sur l'encolure de nos chevaux qui penchaient la tête afin de flairer la pierre et d'y chercher la place où poser leurs pieds sûrs. De ce piédestal quelque peu vertigineux, nous assistâmes à la chute du soleil dans la mer, entre les épaulements des collines. Quand il la toucha, nous fûmes presque étonnés de n'en pas entendre le choc retentissant. Puis il s'y enfonça tout entier et nous vîmes distinctement le rayon vert...

Rentré le surlendemain à Beyrouth et invité à y prononcer une conférence pour le monument aux morts de l'armée du Levant, comme j'étais hanté par le souvenir de Lamartine que je venais de rencontrer, je choisis pour sujet le *Voyage d'Orient* et pensai m'attarder spécialement sur son pèlerinage aux Cèdres où j'avais relevé pieusement sa trace. Dans cette intention, je repris son récit. A quelles suggestions obéissons-nous quand nous visitons ces lieux de la terre marqués de quelque forte empreinte humaine? On rêve, sous les Cèdres, devant l'arbre qui est dédié à Lamartine. Là, tous les pèlerins évoquent sa mémoire, et dans *le Chemin de Damas* J. et J. Tharaud n'y ont point manqué. Or, il n'y est pas allé, et ce n'est pas lui qui a gravé

son nom ni celui de sa fille. Lui-même en fait l'aveu dans son *Voyage*, et le plus franchement du monde. La légende s'est créée contre son témoignage, fait assez rare dans les annales de la crédulité. Il raconte, en effet, tout au long, qu'il trouva, après Ehden, le 13 avril 1833, le sentier obstrué par les neiges. Rien de plus vraisemblable au début d'avril, à deux mille mètres d'altitude : le 15 mai, je trouvai encore une plaque de neige au cœur du bois. Il montait son meilleur cheval qu'il appelait *Scham* et, guidé par le cheik d'Ehden et toute une cavalcade, il s'avança vers le cirque où se tient l'assemblée des arbres. Mais il ne put en approcher à plus de cinq ou six cents pas, les chevaux enfonçant jusqu'au poitrail. C'est donc de loin qu'il contempla les Cèdres, comme Moïse la Terre Promise. «... Ils couronnent, écrit-il, comme un diadème, le front de la montagne; ils voient l'embranchement des nombreuses et grandes vallées qui en descendent; la mer et le ciel sont leur horizon. Nous mettons nos chevaux au galop dans la neige pour approcher le plus près possible de la forêt; mais arrivés à cinq ou six cents pas des arbres, nous enfonçons jusqu'aux épaules des chevaux... il faut renoncer à toucher de la main ces reliques des siècles et de la nature : nous descendons de cheval, et nous nous asseyons sur un rocher pour les contempler... » Il les décrit aussitôt, les compte, les chante et prie en leur présence. « Le vent harmonieux qui résonnait dans leurs rameaux sonores jouait dans nos cheveux, et plaçait sous ma paupière des larmes de douleur et d'adoration » (1). Aurait-il été plus lyrique, s'il les eût approchés ?

Cependant il me fallait donner à mon auditoire de Beyrouth une interprétation, après avoir déchiffré à nouveau pour lui l'inscription de l'arbre de Lamartine. J'imaginai celle-ci. Lamartine, n'ayant pu accomplir intégralement le pèlerinage, aurait exprimé son regret de n'avoir pas atteint les Cèdres, et sans doute aurait-il ajouté qu'il eût aimé graver sur le plus vieux le nom de sa fille qu'il avait perdue. Un de ses amis libanais aurait accompli son désir, serait monté jusqu'aux Cèdres, aurait, de son couteau, rédigé le texte de la consécration à Julia. Tout s'expliquerait ainsi : le nom de *Lamartine* en petits caractères, le nom agrandi de *Julia* suivi de la date de sa mort,

(1) *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient* (1832-1833), notes d'un voyageur, 1835, 4 vol.

décembre (et non *deramb* ou *geramb* comme je croyais avoir lu) et de la croix indicatrice. Et peut-être l'inscription serait-elle plus émouvante encore que si elle eût été l'œuvre du poète lui-même. Elle serait en effet le pieux hommage du Liban au poète français qui avait goûté son hospitalité, et l'hommage le plus délicat, puisqu'il s'adressait au cœur paternel si cruellement déchiré.

Je me hâte de confesser l'erreur de cette interprétation. Quelqu'un a bien inscrit le nom de Lamartine et celui de Julia sur le cèdre, non pas *après* le voyage infructueux du poète, mais *avant*. Ce romanesque et charmant voyageur avait précédé Lamartine au cœur du Liban afin que celui-ci, lors de son pèlerinage, eût l'extraordinaire surprise en arrivant aux Cèdres de lire le nom de sa fille et le sien sur le tronc de l'un des plus vénérables. Et pour authentifier son ouvrage, il a signé sur l'arbre même.

Avant de faire connaître ce mystérieux personnage, qui me fut révélé à moi-même à mon retour en France, il nous faut revenir en arrière sur le séjour de Lamartine à Beyrouth.

II. — LAMARTINE EN ORIENT (1)

Lamartine a quarante-deux ans. Depuis ses fiançailles avec Marie-Anne Birch au château de Caramagne en Savoie, à deux pas du *Lac* d'Elvire, il a traversé des années heureuses et fécondes. Le succès des *Méditations* a été prodigieux, la carrière diplomatique où il est entré sans élan le pare d'un lustre aimable; à son foyer est venue une petite fille adorable qu'il n'a pas craint, en accord avec sa femme, d'appeler Julia en souvenir de ses chères amours :

Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison
D'un nom mélodieux nous l'avions baptisée...

rappellera-t-il plus tard. La mort d'une mère tendrement

(1) J'adresse mes remerciements au commandant Hanoteau, secrétaire général de l'*Histoire de la Nation française*, qui m'a communiqué les lettres inédites de Mme de Lamartine, relatives au Voyage en Orient, dont ses collections se sont enrichies; à M. Demaizière, président de l'Académie de Mâcon, et à M. Duréault, son secrétaire perpétuel, qui ont bien voulu dépouiller pour moi les archives de la ville; à M. et Mme de Noblet, qui m'ont fait les honneurs du château de Saint-

chérie, et dont l'influence a été grande sur la formation de sa sensibilité, a seule rompu cette ligne continue de bonheur. Cependant il est reçu à l'Académie et les *Harmonies* rajeunissent la gloire des *Méditations*. Survient la Révolution de 1830. Il donne sa démission, mais sans chercher un éclat et sans haine pour la branche cadette. Le comte Molé remet cette démission à Louis-Philippe et le Roi, après l'avoir lue, s'adresse aux ministres assemblés et leur dit : « Voici une démission, mais donnée enfin d'une manière loyale, honorable et délicate. » Et il en donne lui-même lecture, puis ajoute : « Je voudrais l'envoyer à M. de Chateaubriand pour lui montrer comment on doit donner une démission » (1). Mais l'effervescence des partis l'avait gagné. Il songeait dès lors à entrer dans la vie politique. Aux élections de 1831, candidat à Bergues, il ne fut battu que de 7 voix (181 contre 188), et les électeurs de l'arrondissement rural de Mâcon, son pays natal, lui avaient donné 52 suffrages spontanément et sans qu'il se fût présenté. Écarté momentanément de l'Assemblée, libéré de toute obligation, riche et célèbre, que va-t-il entreprendre ? C'est alors qu'il songe au voyage d'Orient. Chateaubriand y était allé et Victor Hugo n'avait pas eu besoin d'y aller pour écrire les *Orientales*. Il se persuade que sa fille Julia, atteinte du même mal que celle dont il lui a donné le nom, mais à son âge aisément guérissable, a besoin des climats chauds du Levant et il se décide au départ. Le 4 juillet 1832, *l'Écho de Vaucluse*, — rien n'est plus intéressant pour une biographie que la lecture des vieux journaux, — publie cette nouvelle :

M. de Lamartine, arrivé depuis quelques jours à Marseille, où il est descendu à l'hôtel Beauvau, a assisté, le 26 juin, à une séance particulière de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Marseille, séance donnée en l'honneur de l'illustre poète, et que malheureusement les statuts de l'Académie n'ont pas permis de rendre publique. Une bonne fortune pareille ne se rencontre pas si

Point; à M. Pierre Blanc, lieutenant de vaisseau, attaché au service du transit de la C[ie] du Canal de Suez, qui a retrouvé en Orient les traces du Père de Géramb; à M. Robert Triger, président de la Société historique et archéologique du Maine, qui m'a transmis les traditions écrites et orales de la Mayenne sur le séjour du Père de Géramb à la Trappe de Notre-Dame du Port du Salut.

(1) Lettre de Lamartine à sa femme, du 20 septembre 1830, citée par M. René Doumic dans son article : *Lamartine en 1830 et le Voyage d'Orient* (*Revue* du 15 août 1908).

souvent qu'on ne puisse, il est vrai, s'écarter des statuts académiques.

M. Hippolyte de Villeneuve a ouvert la séance par un discours vraiment de circonstance, sortant de la phraséologie ordinaire aux sociétés littéraires, et où l'on a remarqué le passage suivant sur les voyages que va entreprendre l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies* :

« Orient, terre des puissants souvenirs, berceau du monde, source des divines croyances ! l'Occident veut te posséder ; nous allons te conquérir, nous désirons pouvoir te porter librement nos hommages. comme des enfants pieux qui brûlent d'honorer et de glorifier leur mère. Jadis, tu reçus nos peuples de guerriers ; naguère, le grand homme qui fit trembler le monde frappa ton front de sa forte empreinte ; tu as connu notre plus illustre écrivain ; reçois maintenant le plus saint et le plus aimé de nos poètes : c'est en te faisant contempler tous nos grands hommes que nous voulons accomplir notre moderne croisade. »

M. Alphonse de Lamartine a répondu par une improvisation qui a prouvé tout ce que perd en lui la tribune parlementaire.

Puis on a lu des vers ; mais il nous semble qu'il y avait plus que de la hardiesse à risquer ces communications poétiques devant le premier lyrique de notre âge ; et précisément, M. de Lamartine a fermé la séance par des adieux en vers, adressés à la France et à Marseille.

Qu'en eût-il été, si M. de Villeneuve n'était pas sorti de la « phraséologie ordinaire aux sociétés littéraires » ? *Le Garde National* n'est pas en reste :

L'arrivée de M. de Lamartine à Marseille a produit, comme nous l'avions prévu, une véritable sensation littéraire ; cette émotion des esprits s'explique facilement par la haute réputation et le génie supérieur du poète qui en est l'objet. Dès le lendemain de son arrivée, le secrétaire perpétuel de l'Académie pour la classe des belles-lettres, accompagné de plusieurs membres, s'est rendu chez l'illustre voyageur pour lui faire une visite de félicitations.

Le premier pas que M. de Lamartine a fait dans notre ville est un trait honorable de son caractère ; à peine arrivé et sachant que notre savant orientaliste, M. Agoub, était à Marseille et retenu chez lui par l'état languissant de sa santé, il s'est empressé de lui consacrer sa première visite. L'auteur du *Dithyrambe sur l'Égypte* et de *la Lyre brisée* était digne de cette délicate prévenance de l'auteur des *Méditations*.

Le poète, se souvenant de cet accueil de l'Académie de Marseille, lui dédiera les strophes de l'*Adieu*. Mme de Lamartine raconte à sa belle-sœur, Mme Cécile de Cessiat, le 27 juin, ces honneurs académiques dont son cher mari est l'objet. « Cęla lui (*sic*) a forcé à faire des vers, écrit-elle; n'ayant rien à leur dire, il a préparé dans une heure et demie deux cents vers qu'il va leur lire et que vous ne lirez pas sans émotion. Je crois que même les indifférents en pleureront. Il est reçu ici avec un enthousiasme extrême de tous les côtés » (1).

Au port de Marseille, Lamartine fait choix d'un brick de 250 tonneaux, l'*Alceste*, seize hommes d'équipage, capitaine Blanc, armateur Rostand, dont on fait un grand état pour sa solidité et sa sûreté de manœuvre. Alphonse, explique Mme de Lamartine dans cette même lettre, veut emmener un domestique de plus, Michel : « J'en suis désolée, car, quoiqu'il faisait très bien à la maison, qu'il est très fidèle, qu'il ne sort jamais, qu'il a de très bonnes qualités, il est totalement inutile pour servir à nous défendre contre des Arabes, prendre une contenance ferme et tirer un coup de fusil au besoin ; il a l'air même peu empressé de le faire, et je suis effrayée de n'avoir pas un homme plus intelligent à sa place ; pour moi, je le renverrais coûte que coûte, — j'aime mieux n'en pas avoir, — mais Alphonse trouve qu'il fait nombre ; moi je trouve qu'il ne fait qu'embarras » (2). Lamartine s'embarque le 7 juillet (1832) avec sa femme, sa fille, son ami, Amédée de Parseval, (celui qui lui a rapporté le crucifix baisé par la bouche d'Elvire expirante), un autre ami, M. de Capmas, son médecin M. de la Royère, et six domestiques dont le fameux Michel. Au moment du départ, Mme de Lamartine écrit encore à Mme de Cessiat pour rassurer toute la famille réunie à Mâcon dans la pensée et l'inquiétude des voyageurs (3). Les voyageurs flânèrent en route, s'arrêtèrent en Sicile, à Chypre, et ne débarquèrent à Beyrouth que le 6 septembre. Le *Journal des Débats* du 6 octobre rend compte de ce voyage en termes dithyrambiques :

M. de Lamartine, qui est allé chercher en Grèce des inspirations poétiques, n'y a trouvé, jusqu'à présent, qu'une terre prosaïque et désolée. Nous apprenons que le bâtiment qu'il a frété a touché à

(1) Lettre inédite. Collections du commandant Hanoteau. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*

Malte et à Carthage, et qu'il est enfin arrivé à Nauplie, capitale du Péloponèse, dans le golfe d'Argos. Notre poète a reçu sur son passage l'accueil bienveillant de toutes les nations. Les amiraux français, anglais et russe se sont empressés de lui fournir des escortes indispensables sur cette mer couverte de pirates; et depuis Malte son bâtiment a été escorté par une frégate anglaise. Au moment où l'on nous écrit, il était sur le point de partir pour visiter l'Attique et les ruines célèbres du temple de Minerve. Accompagné par un brick de guerre de l'amiral Hugon, et ayant à son bord le consul général d'Autriche, savant archéologue, vivant depuis trente ans dans toutes les ruines de la Grèce, M. de Lamartine explorera, en savant et en poète, Égine, Salamine, Corinthe, Épidaure, Athènes. De là il se rendra à Rhodes, à Chypre, débarquera en Asie, visitera Jérusalem, Palmyre, Balbeck, Babylone, verra l'Égypte, en reviendra par Constantinople. La vue de cet ancien monde, si poétique, doit fournir au chantre des *Harmonies* les couleurs les plus brillantes et les plus vraies, et ce voyage universel, entrepris à ses frais, pour mettre la dernière main à un poème épique, promet à la France une gloire non encore obtenue.

Mais Lamartine lui-même écrit, le 6 septembre, c'est-à-dire le jour de son arrivée à Beyrouth, une longue lettre à Edmond de Cazalis que je citerai, car elle ne figure pas dans la *Correspondance* (1). Ce Cazalis, fils du Constituant Jacques Cazalis, avait quitté la magistrature pour se consacrer aux questions religieuses et devenir rédacteur au *Correspondant* et à la *Revue Européenne*. Pour en finir avec sa biographie, il embrassa l'état ecclésiastique en 1837, devint supérieur du grand séminaire de Montauban et entra à la Constituante de 1848 où il retrouva Lamartine; puis à l'Assemblée législative de 1849. Lamartine n'était point lié intimement avec lui. Pourquoi s'adresse-t-il à lui dès le débarquement et lui résume-t-il son voyage? Une lettre à Aimon de Virieu, recueillie dans la *Correspondance*, ne nous donnerait-elle pas la clé de ces épanchements inattendus : « Écris un mot à C... (Cazalis), demande-t-il à Virieu, pour lui dire que, quand je lui écris, c'est pour lui et non pour les journaux. Il a imprimé tout au long une lettre

(1) La *Correspondance* de Lamartine, publiée à Paris en 1882 (Hachette et Furne) par sa nièce, la mystérieuse Valentine de Cessiat, comprend quatre volumes de lettres classées par ordre chronologique. Le volume III contient, — pages 273 à 313, — celles qui se rattachent de près ou de loin au voyage en Orient. La plupart sont adressées au comte de Virieu, ami intime du poète.

au courant de la plume que je lui avais écrite en arrivant ici. » De cette lettre au courant de la plume Cazalis devait sans nul doute tirer des échos, des articles flatteurs dans le goût de celui des *Débats*. Le paresseux avait trouvé plus simple de livrer telle quelle la prose du poète. C'est du *Journal de Saône-et-Loire* du 5 décembre 1832 (hebdomadaire fondé à Mâcon en 1827) que j'extrais cette lettre reproduite évidemment de la presse parisienne par la feuille locale et fâcheusement omise dans la *Correspondance* :

Beyrouth (Syrie), le 6 septembre 1832.

Après soixante jours d'une pénible navigation, nous voici arrivés à un des points les plus intéressants de notre voyage. Je pense enfin en paix à ce que j'ai laissé d'affections au delà de cette longue mer, et je vous écris à quelques journées de Jérusalem, d'Alep, de Damas, de Balbeck et de Palmyre, à deux lieues des plus belles vallées du Liban, et sous l'ombre vénérée de ses cèdres que je toucherai bientôt de la main... Voici des rivages consacrés par des souvenirs plus qu'humains ; voici une nature plus grandiose et plus féconde, plus colossale et plus gracieuse que tout ce que nous avons vu jusqu'ici. L'arrivée sous les hautes sommités du Liban compense un peu tant de fatigues et de périls. Dans peu de jours, je vais me lancer dans l'intérieur. Voici ce que je vais faire. Suivez-nous du cœur, de la prière et des yeux.

Après quinze jours donnés à un doux et plein repos, nécessaire à tous, après avoir arrêté ici une maison sur les dernières collines du Liban, quartier-général pour revenir souvent et passer les mois pluvieux d'hiver, nous allons monter, de monastère en monastère, aux cèdres du Liban, chez l'émir des Druses, qui nous attend, chez les Maronites, qui nous accueilleront à merveille. De là, je descendrai dans les vallées orientales, et j'irai visiter les ruines les plus merveilleuses de tant de ruines déjà vues, celles de Balbeck et de Palmyre ; je reviendrai ici, et, vers le milieu d'octobre, nous irons à Jérusalem où nous passerons deux mois. J'ai arrêté déjà la maison des Pères de Terre Sainte. Là, nous ferons en paix la vie de pèlerins, et parcourrons cent fois des traces plus imprégnées de vie et d'espérance que les traces stériles où j'ai si vainement et si souvent remué la poudre purement humaine. Nous reviendrons passer l'hiver à Beyrouth, capitale actuelle de la Syrie : à la fin de l'hiver, j'irai à Alep et à Damas, mais seul, et sans exposer aux Arabes du désert ma femme et ma fille. Quelques semaines après, nous passerons tous par la caravane à travers le désert de Syrie au Caire. Je remonterai

le Nil jusqu'aux cataractes, et reviendrai en Syrie. Mon vaisseau, que je laisse pendant quelque temps, viendra m'y prendre et me mènera à Smyrne et à Constantinople. De Constantinople, je reviendrai en France par la Valachie, la Moldavie, l'Allemagne et le Rhin. Voilà notre itinéraire, sauf la volonté de Dieu, qui nous mène souvent ailleurs que là où nos désirs nous portent. Nous n'avons du reste qu'à nous louer du ciel et des hommes : la mer n'est pas si douce. Partout où nous touchons, nous sommes accueillis comme des amis vivement attendus. Avant de toucher le rivage le plus inconnu, nous voyons venir à nous, chargés de présents et le cœur plein de bienveillance et d'hospitalité, les consuls européens, les Grecs, les Turcs, les Égyptiens. Nous traversons les flottes et les armées ennemies au milieu des respects et des obligeances unanimes. Je n'ai pas assez de reconnaissance dans le cœur, quoique j'en aie beaucoup, pour payer tout ce que je reçois partout de services, d'affection et d'hospitalité. L'Orient est digne de son nom ; et je défierais un souverain, visitant ses provinces, de recevoir plus de marques touchantes et flatteuses d'empressement et d'accueil qu'un pauvre poète, inconnu ici comme moi, n'en reçoit partout sur sa route. A peine arrivés ici, nous avons des maisons à nos ordres à Alep et à Damas, et des monastères préparés pour nous recevoir dans le Liban. M. Jaurel, drogman de France et gérant du Consulat général de Syrie, en l'absence de M. Guys, nous a tout de suite reçus, logés et hébergés chez lui, et je viens de passer la matinée à recevoir les visites des pachas, des consuls, des négociants et des habitants distingués du pays. C'est de même partout. Rien n'est plus doux qu'un pareil accueil, si cordial et si sincère, quand on jette l'ancre au hasard, en face d'un rivage inconnu, à huit cents lieues de la patrie : le nom de Français, la religion et la poésie naturalisent donc par toute la terre. Les Anglais m'ont donné à Malte une frégate (le *Madagascar*, capitaine Lions) pour m'escorter en Grèce ; l'amiral Hugon m'a donné un brick de guerre pour m'escorter à travers l'Archipel, infesté partout de pirates. Je ne me louerai jamais assez de la générosité anglaise sur ces mers.

Adieu, je vous laisse pour m'occuper des soins immenses qu'un pareil voyage me donne, pour le mener à bon terme avec tant de famille et de monde. Je fais venir en ce moment des litières de Damas pour ma femme et ma fille. Pour nous, nous allons à cheval, escortés d'une trentaine d'autres cavaliers, portant nos armes, nos bagages et nos tentes, et nous serons souvent plus de cent personnes. Il faut que tout cela vive et marche à sa place : jugez de mes embarras. J'ai des interprètes, et de plus, nous apprenons l'arabe. La dépense est forte, mais cependant pas en proportion du nombre d'hommes et d'animaux.

Adieu encore. Que fait-on en France? Je n'en sais rien depuis trois mois : j'y pense sans cesse. Vues du pied du Liban, nos misérables querelles politiques se rapetissent au delà de ce que vous pouvez imaginer. *Pulveris exigui jactu !* Croyez-moi, n'y prenons que la part indispensable. Ne consumons pas notre vie à disputer sur un mot ou sur un homme, qui ne valent, au fond des choses, ni plus, ni moins que d'autres mots et d'autres hommes. Prenons la seule raison et la seule morale chrétienne pour guides. Elles ne disputent pas, mais elles agissent, et tirent la meilleure part possible des faits qui sont à Dieu.

A. DE LAMARTINE.

Cette lettre est tout un programme. Elle trace l'itinéraire d'un prodigieux voyage : les Lieux Saints d'abord, puis Damas et Alep, puis l'Égypte gagnée à travers le désert de Syrie, le Nil remonté jusqu'à sa source, le retour en Europe par Smyrne et Constantinople, la traversée de l'Europe jusqu'au Rhin. De ce plan immense, le poète ne réalisera qu'une part. Cependant il se loue d'être reçu en Orient comme un prince et trace un tableau magnifique de sa vie errante et de son cortège. Les phrases finales sont pleines de dédain pour les *misérables querelles politiques* laissées en France. Tout de même, il se souvient qu'il a été candidat et peut le redevenir. Il entend ne pas se faire oublier. De loin, il dirige sa publicité par l'intermédiaire de l'obscur Cazalis. Et s'il le fait gronder par Virieu, il se servira encore de lui et lui récrira.

Le 8 septembre, Mme de Lamartine écrit de son côté à Cécile de Cessiat une lettre plus simple où elle décrit elle aussi Beyrouth : « La côte est très verte, couverte de figuiers, de mûriers et de vignes et la belle chaîne des montagnes du Liban qui s'élèvent sur la gauche à perte de vue, presque comme les Alpes (1). » Elle se loue du bon accueil qui partout est réservé aux voyageurs, paraît un peu inquiète de la santé de Julia éprouvée par la traversée, se plaint gentiment du manque de confortable des maisons arabes et ne désire pour elle-même, dans cet Orient qui exalte son mari, que le pèlerinage de Jérusalem. Le consul de Beyrouth, M. Guys, est en congé. Mais le chancelier du consulat, M. Jorelle, se met en quatre pour les recevoir avant leur installation. Il est assisté d'une femme charmante. « Mme Jorelle est une très jolie femme née à Alep de

(1) Lettre inédite. Collection Hanoteau.

parents italiens. Elle se met dans le costume turc comme un homme et fume la pipe, etc. Elle monte très bien à cheval et suit les usages d'Alep où les femmes des Européens ont une grande liberté et se mettent volontiers en homme pour n'être pas astreintes aux usages des femmes du pays. Son costume est très riche et, comme elle est très jolie et très gentille, cela lui va bien. Mais j'ai été très étonnée en la voyant la première fois. Elle est jeune et a deux petits enfants et s'occupe beaucoup de son ménage... » (1). Mme de Lamartine tient la plume pour la famille de Mâcon. Le père du poète, très âgé et les yeux malades, ses sœurs, ses nièces, se réunissaient sans doute pour en entendre la lecture par Mme de Cessiat, la mère de cette Valentine de Cessiat qui devait envelopper de tendresse filiale la vieillesse abandonnée du grand homme.

Le *Voyage en Orient* contient sans doute bien des morceaux de bravoure : le couplet sur la prière à bord, le couplet sur le cheval arabe, sur la poésie arabe, sur le voyage en caravane, le tableau de la jeune femme turque voilée et penchée sur la tombe de son époux. Lamartine se laisse quelque peu duper par l'émir Béchir, ce vieux bandit, par Lady Stanhope, ce Byron femelle, par Lascaris, ce bas intrigant. Il est sensible aux flatteries et aux louanges qui sont coutumes d'Orient, à la pompe des cortèges et au luxe des tapis, des bijoux, des armes et des chevaux. Mais sa mémoire visuelle est exacte et sa phrase évoque à merveille le ciel et les couleurs d'Orient. Il faut prendre garde, lorsqu'on lit les récits des voyageurs : les lieux changent comme le cœur des hommes ou, plus rarement, celui des femmes, et parfois plus vite encore. Accusera-t-on de fausseté la description qu'il fait de Beyrouth, sans tenir compte de la démolition des fortifications dont il déclare l'effet pittoresque, et de la destruction par les Turcs des bois d'oliviers qui, naguère, recouvraient les flancs du Liban, nus et arides aujourd'hui, et descendaient, comme il le dit, jusqu'à la mer ?

La maison, ou plutôt les maisons où il s'installa avec sa famille et ses amis n'existent plus. Il est impossible de retrouver leur emplacement, tant les constructions nouvelles se sont multipliées. C'est en vain que je les ai cherchées. Elles étaient situées hors de l'ancienne enceinte et devaient faire partie

(1) Lettre inédite de Mme de Lamartine. Collection Hanoteau.

du lot d'immeubles qui entourent aujourd'hui le couvent de Notre-Dame de Nazareth et qui étaient alors baignés de jardins. Par mesure de précaution, — en ce temps-là Ibrahim et l'armée égyptienne sont maîtres de la Syrie, mais il peut y avoir un retour des Turcs, — il loue aussi un palais dans la ville, dont les portes sont fermées au coucher du soleil : sa femme et sa fille y seraient mieux protégées pendant son absence. Cependant il organise sa caravane pour l'expédition en Palestine : achat de quatorze chevaux arabes, de selles et de brides « ornées de franges de soie et de fil d'or et d'argent ». Car, explique-t-il, « le respect qu'on obtient des Arabes est en raison du luxe qu'on étale... » Il va demander leur appui, en cas de rencontre avec les Bédouins, à Djoun, à Lady Stanhope (1), la nièce désabusée de Pitt, exilée volontaire au Levant, passant pour exercer un empire qui n'était guère qu'imaginaire, et à l'émir Béchir combinant la politique la plus rusée dans son repaire de Beit-Eddin, pareil, au cœur du Liban, à un palais des Mille et une nuits. Et, comme Ibrahim est définitivement vainqueur à Homs et que toute idée de danger peut être écartée, il se décide au commencement d'octobre à partir, mais seul, pour la Palestine.

Or, pendant ce séjour mouvementé en Syrie, il avait rencontré un personnage dont il ne cite pas le nom, qui dut lui déplaire par une facilité de parole déconcertante et un étalage naïf de ce *moi* dont il supportait mal la concurrence, et qui devait précisément le devancer sur le chemin des Cèdres. C'était un religieux, de l'ordre des Trappistes, mais c'était bien le plus étonnant Trappiste que l'on pût voir.

III. — LE GÉNÉRAL BARON DE GÉRAMB, TRAPPISTE

Il s'appelait tantôt le Père Marie-Joseph et tantôt le général baron de Géramb. Car il ne parvenait que difficilement à oublier son ancienne qualité, soit pour en tirer avantage, soit pour se lancer dans les excès de l'humilité. Il témoigna au poète une admiration et à la petite Julia une sympathie pareillement exubérantes. Ce Père de Géramb, qui avait alors soixante ans, avait été chambellan de l'empereur d'Autriche François Ier et général de cavalerie, marié à la plus charmante femme et père

(1) Voyez *Lady Hester Stanhope en Orient* — I. *La Circé du désert*, par Paule Henry-Bordeaux (Plon, 1924).

de six enfants. M. Lenotre, le premier je crois, l'a tiré de l'ombre dans un chapitre de ses *Vieilles maisons, vieux papiers* (1). Mais il a surtout utilisé les rapports de la police impériale qui en font un pandour et un conspirateur truculent et il a négligé l'homme intérieur, le religieux et le voyageur d'Orient. Une biographie plus complète lui a été, depuis lors, consacrée par un religieux de son ordre, dom Ingold, qui a remanié et complété un manuscrit des Pères Irénée Ménard et Timothée Mazoire déposé à la bibliothèque de la Trappe de Notre-Dame du Port du Salut (2). J'y puiserai les éléments d'un portrait, en m'aidant des ouvrages mêmes du Père de Géramb (3) et aussi d'un opuscule quasi introuvable, la relation d'un voyage à cette Trappe de la Mayenne en 1825 (4). Les peintres, enfin, nous ont révélé le P. de Géramb tout aussi bien que les érudits. Le voici à Londres, en 1810, en uniforme de général hongrois, la pelisse rejetée en arrière, une tête de mort en insigne sur le manteau, les cheveux bouclés et flottants, la longue moustache tombante, les yeux superbes, le torse d'un athlète, tout à fait dans le ton de ce portrait du lieutenant général comte Fournier-Sarlovèze par le baron Gros qui est au Louvre et qui nous montre un militaire empanaché, tout rouge et tout doré, presque trop magnifique et opulent. Mais le voilà trente ans plus tard, à Rome, en robe de moine, la main posée sur un vrai squelette, les yeux levés vers un crucifix, chauve bien que des broussailles de cheveux essaient de chaque côté d'assiéger son crâne, une grande barbe annelée, et le visage bouffi de cette graisse mauvaise des gens enfermés. Le moine et le soldat se ressemblent : ils ont tous deux l'habitude de la

(1) *Paris révolutionnaire : Vieilles maisons, vieux papiers*, 2e série, par G. Lenotre (Perrin édit. 1904).

(2) Quatre cahiers de 585 pages. — *Général et Trappiste*, le Père Marie-Joseph baron de Géramb (1772-1848), par dom A. M. P. Ingold, ancien vicaire général de Langres (Téqui édit. 1922). — Voir aussi *Lyonnais oubliés*, quelques soldats de la Révolution et de l'Empire, par Martin Basse (librairie Pierre Masson à Lyon).

(3) *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï* en 1831, 1832 et 1833, par le R. P. Marie-Joseph de Géramb, abbé et procureur général de la Trappe (Paris, librairie d'Adrien Le Clerc et Cie, imprimeurs de N. S. P. le Pape et de Mgr l'Archevêque, rue Cassette, n° 29, près Saint-Sulpice, 3e édit. 1839. La 1re édition a paru en 1836, avec huit gravures en acier d'après les dessins de l'auteur. — Voir aussi son autre ouvrage : *Voyage de la Trappe à Rome*.

(4) *Relation d'un voyage à l'abbaye de Notre-Dame de la Trappe du Port du Salut*, suivie d'une notice sur le baron de Géramb (Fougères, Vve Vannier, imprimeur, Paris, Tourneux, libraire, quai des Augustins, 1825 ; in-18 de 130 pages).

pose. Ils posent, mais ils ne trichent pas. L'un fut beau dans la bataille, et l'autre dans la mort.

François-Ferdinand de Géramb était né à Lyon (14 janvier 1772), d'un père autrichien et d'une mère auvergnate. Un seigneur de Schemnitz, son oncle, avait fondé à Lyon une maison de commerce et reçu des lettres de bourgeoisie. Mais la Révolution dispersa ces étrangers naturalisés de fraîche date. La famille de Géramb qui était nombreuse (trois fils et quatre filles) émigra, d'abord à Florence, à Rome et à Naples, puis à Vienne où Ferdinand entra à l'Académie militaire. Au fond, il était enchanté de cette Révolution qui le contraignait au voyage. Il avait dix-huit ans, il découvrait l'art et la musique et il fréquentait un monde fort intéressant : songez donc, le Pape et la reine des Deux-Siciles, Caroline d'Autriche, sœur de Marie-Antoinette. Dès lors commence pour lui cette vie agitée, tragique et brillante ensemble qui ne s'arrêtera qu'en prison et au couvent. Il sort de l'école de cavalerie de Presbourg, il caracole dans le monde comme un cheval de race au concours hippique, il épouse une belle cousine, Thérèse d'Adda (qu'il perdra après dix ans de mariage heureux et fécond : deux filles et quatre fils), il est de toutes les campagnes contre l'Empire. A Hohenlinden, son cheval est tué sous lui. D'Ulm qui capitule il s'échappe avec le prince Ferdinand d'Este, et les cavaliers de Murat n'ont point raison de lui. Cependant, après le traité de Presbourg, il est si plaisant, élégant et courtois, si cultivé enfin, — car il parle cinq ou six langues, — que l'empereur d'Autriche le nomme chef du protocole. « A Vienne, raconte M. Lenotre, pendant la procession de la Fête-Dieu, on l'avait vu arracher son habit et le jeter aux pieds de l'Impératrice, embarrassée de traverser un passage où les tapis manquaient. » Il trouvera toujours le beau geste à faire, mais il en fera trop. Dans la confession perpétuelle et volontiers apologétique que ses ouvrages et ses lettres composent, il s'accuse volontiers de mondanité, mais pour citer aussitôt un trait où lui apparaît la vanité du monde. Ainsi raconte-t-il que, marchant à l'aube à la tête d'une troupe de cavalerie, il rencontra un prêtre qui portait l'hostie à un mourant et que deux paysans, tête nue, conduisaient, l'un tenant une lanterne, et l'autre agitant une sonnette. Aussitôt il fit demi-tour et accompagna le Saint-Sacrement avec son escadron. Le mori-

bond dut être un peu étonné de voir entrer chez lui un tel cortège. Néanmoins il reçut le viatique avec piété et adressa à cette assistance guerrière un fort beau discours. Une autre fois, le brillant chambellan, pendant une cérémonie religieuse célébrée en présence de la Cour, fit sortir des jeunes filles de la plus haute aristocratie qui se permettaient de plaisanter à voix haute. C'est lui-même, naturellement, qui nous donne ces détails à sa louange. Aussi ne le croit-on guère lorsqu'il veut se représenter par ailleurs comme un monstre d'impiété. Il est sujet à quelque exagération. Il n'a jamais pu accomplir le devoir simplement. On le dirait toujours en présence d'une galerie qu'il s'agit d'étonner et, le plus souvent, d'édifier.

En 1807, il quitte sa charge à la cour d'Autriche, afin d'accompagner sa femme malade en Sicile. Les choses s'arrangent toujours pour le mener à la parade. Il croit se dévouer à une malade, et il tombe dans les plaisirs. Palerme est la résidence de la cour de Naples. La reine Caroline lui ménage un accueil enthousiaste, trop enthousiaste selon M. Lenotre, qui la montre fascinée par les longues moustaches et les yeux bleu-clair du beau colonel. Mais la reine était vieille et caricaturale, l'air d'une sorcière (1). Cette conquête royale, trop facile, n'est pas vraisemblable. Seulement, elle l'affiche et s'exhibe partout avec lui, ce qui agace les bons Palermitains. D'autant que le baron de Géramb est un peu voyant. S'étant pris de querelle avec un officier anglais, il le provoque en duel. La rencontre devait avoir lieu sur un des plateaux de l'Etna et le vaincu serait jeté, mort ou vif, dans le cratère du volcan. Comme on le voit, les conditions de la rencontre étaient sévères. Géramb, vainqueur, se contenta d'avoir cassé la jambe de son adversaire d'un coup de pistolet et renonça à lui infliger le sort d'Empédocle. L'événement fit du bruit, ce qui ne déplaisait point à notre héros.

La mort de sa femme (6 décembre 1808) le détermine à chercher d'autres aventures. Nous le retrouvons à Cadix où la Junte espagnole le nomme général. Blessé grièvement, il est chargé, pendant sa convalescence, d'une mission en Angleterre : chercher des renforts, recruter des partisans. De Cadix à Portsmouth, sur la frégate la *Minerve*, il voyage avec des prisonniers français dont la gaîté le révolte, car un de leurs

(1) Gagnières, *la Reine Caroline de Naples.*

camarades vient de mourir et va être jeté par-dessus bord. Il les harangue jusqu'aux larmes et les réunit tous dans une cérémonie émouvante qu'il retrace dans ses plus beaux détails. Car il n'oublie aucune occasion de se mettre en avant dans les rôles les plus divers et les plus magnanimes. A Londres, il remplit son ambassade avec succès, mais avec un tel faste qu'il s'endette et que la Junte espagnole refuse de payer la note. Les huissiers entreprennent le siège de son hôtel où il s'est barricadé, et le voilà populaire à Londres. On l'est toujours quand on tient tête aux recors. Dumas père, sollicité de prendre part à une souscription pour les obsèques d'un huissier de son quartier, par hasard décédé dans la misère, s'informa du chiffre habituel des souscripteurs. « Vingt francs », lui fut-il répondu. Aussitôt il donna deux louis et ajouta : « Enterrez-en deux... » Ce fut une promenade à la mode de rendre visite au fort improvisé du baron. Après avoir amusé la foule, il se rendit bénévolement, et le Gouvernement anglais se débarrassa de lui en l'expédiant sur un bateau qui faisait voile pour le Danemark. Mais la police de Napoléon est à ses trousses. Les rapports du duc de Rovigo le présentent comme un conspirateur de marque. Ce rodomont quasi inoffensif passe pour un Cadoudal. M. Lenotre a découvert l'ordre de son arrestation : *Renvoyé au ministère de la police pour faire arrêter cet intrigant, s'il vient sur le continent. Saint-Cloud, 14 avril 1812*. Et au bas, la signature du Maître, un *N* « tortu, impétueux, dominateur, semblable au zigzag de la foudre, et qui fut pendant dix ans le signe cabalistique auquel obéissait l'Europe ». Nul doute que si le Maître eût rencontré le général baron de Géramb, il ne l'eût d'un regard dévisagé, et reconnu en lui un de ces fougueux cavaliers du premier Empire, doués de plus d'audace et d'imagination que de raison. Du coup, il eût déjoué les machinations compliquées et trop savantes de son préfet de police.

Cette police, par exemple, était d'une habileté infernale. A peine *l'intrigant* avait-il mis les pieds sur le continent qu'il était arrêté, en territoire neutre d'ailleurs, et de la façon la plus arbitraire, et malgré ses protestations emmené à Paris et transféré au donjon de Vincennes (21 août 1812). On l'y séquestra, comme un malfaiteur dangereux. Mais il était dit que ce diable d'homme demeurerait inexpugnable. Il avait résisté à des huissiers, il saurait bien résister à la police et à la justice impé-

riales engagées sur une mauvaise piste. Ne pouvant voir personne et ne pouvant se passer de société, habitué à fréquenter les Cours et les Rois, que fit-il ? Il invita Dieu dans sa cellule, il se convertit. Le duc de Rovigo pensait triompher de lui par la solitude. Le prisonnier se donnait la meilleure compagnie, et ne se sentait nullement malheureux. On le transféra le 6 février 1814 à la prison de la Force au faubourg Saint-Antoine; il y fit la connaissance de Mgr de Boulogne, évêque de Troyes, qu'il avait pris d'abord pour un fou parce que celui-ci lui annonçait la chute de l'Empire et l'arrivée des Alliés. Les Alliés entrèrent en effet dans Paris le 1er avril, et son frère Léopold, général de brigade aux armées d'Autriche, le vint délivrer en personne. « Tu es libre ! » s'écria-t-il en l'embrassant. Il croyait lui apporter une grande joie. « Pas du tout, lui répliqua le prisonnier. Désormais, j'appartiens à Dieu et désire aller en Terre Sainte pour expier, sous la bure d'un simple frère mineur, les égarements d'une vie trop longue et trop coupable... » (1). Le général baron de Géramb va d'instinct au sublime. Mais il a toujours un peu l'air de jouer un rôle.

Désormais il va jouer, et avec éclat, — avec trop d'éclat, — son rôle divin. Après avoir rendu visite à son souverain, l'empereur d'Autriche, et avoir converti une danseuse d'Opéra, — car, s'il opère une conversion, il faut que ce soit une danseuse, — il va faire ses adieux à sa mère demeurée à Lyon avec deux sœurs à demi religieuses. Il lui ferme les yeux, puis il cède à sa vocation nouvelle. « Dans la matinée du 5 janvier 1816 (2), un violent coup de sonnette retentissait à la porte de la Trappe du Port du Salut (à dix kilomètres de Laval). Le frère portier ouvrit et, selon l'usage, s'inclina profondément devant un homme de haute stature, à la mine fière, à la démarche martiale, les pieds chaussés de bottes à l'écuyère et dont le reste du costume se cachait sous un ample manteau drapé autour de lui. C'était le général baron Ferdinand de Géramb, qui venait se faire trappiste (3). »

Tout le monde le savait déjà, car il n'était point secret. A Laval, son arrivée avait fait sensation. « Chacun parla de son

(1) *Général et Trappiste*, par Dom Ingold.
(2) Cette date doit être inexacte : c'est le 12 février 1816 qu'il entra à la Trappe (*Relation d'un voyage à la Trappe de Notre-Dame de Port du Salut*, 1825).
(3) *Général et Trappiste*, par Dom Ingold.

dessein à sa manière. Les uns, incapables de comprendre la cause de sa vocation religieuse, ne savaient attribuer son dessein qu'au dépit et à l'infortune. Il laissait, disait-on, des dettes et des maîtresses... L'un et l'autre est faux, je le tiens de bonne source. D'autres, plus modérés, raisonnaient suivant la pudeur du siècle, trouvaient mal qu'il abandonnât ainsi ses enfants, disant qu'il aurait pu se sanctifier dans le monde... (1) » N'avait-on pas adressé le même reproche à Mme de Chantal? Il laissait ses enfants sous la direction d'une sœur et d'un frère. « Il ne faisait donc rien qui blessât les lois que la religion, la pudeur et l'humanité prescrivent à un père (2). » Jusqu'à son entrée au couvent, il garda son uniforme de général. « C'était un très bel homme, d'une figure distinguée, âgé d'environ quarante-cinq ans. » J'imagine qu'il ne se sépara point sans affliction de ses armes, de ses décorations, de ses bottes et de tout son attirail guerrier. Il plia le tout soigneusement dans une cantine dont il ne se dessaisit pas. Mais la robe du moine est heureusement décorative. Et le voilà qui compose des vers dans sa cellule :

Quel calme! quel désert! Dans une paix profonde
Je n'entends plus mugir les tempêtes du monde.
Le monde a disparu, le temps s'est arrêté :
Commences-tu pour moi, terrible Éternité?
Ah! je sens que déjà dans cette auguste enceinte
Un Dieu consolateur daigne apaiser ma crainte.
Je le sais, c'est un père, il chérit les humains :
Pourquoi briserait-il l'ouvrage de ses mains?
C'est lui qui m'a formé dans le sein de ma mère,
Il veut mon repentir, mais il veut que j'espère.
C'est là que du Seigneur répétant les louanges,
Des Trappistes la voix se mêle au chœur des anges;
Que l'étranger pensif, par le siècle égaré,
Las de ses faux plaisirs, a souvent respiré.
Ces arbres, ces rochers, ce torrent solitaire,
Tout parle, tout m'instruit à mépriser la terre,
La terre où le bonheur est un fruit étranger
Que toujours quelque ver en secret vient ronger.
Partout de la douleur j'y trouve les images.
L'amour a ses tourments, l'amitié ses outrages,

(1) *Relation d'un voyage à la Trappe de Notre-Dame du Port du Salut.* — (2) *Ibid.*

Que de désirs trompés! de travaux superflus!
Vous qui vivez pour Dieu, mourez dans ces retraites.
Heureux qui vient vous voir dans le port où vous êtes!
Mais plus heureux cent fois celui qui n'en sort plus!

Il trouva moyen d'en sortir et d'y rester à la fois, car il était remuant, mais fidèle. Assurément ces vers sont médiocres, mais ils datent de 1816, c'est-à-dire d'avant les *Méditations*.

Maintenant il s'agit d'employer le nouveau frère trappiste. Grave question pour un supérieur. Que faire de ce général, de ce chambellan, de ce poète, de ce polyglotte? L'essayer d'abord, le soumettre à un noviciat. Il se lance avec grand tapage dans les austérités, attaque avec violence ce qu'il appelle lui-même *le scandale de son riche embonpoint*, et subit avec bonne humeur toutes les algarades et toutes les humiliations. La plus méritante est celle-ci : il était sans nouvelles de son fils et reçoit enfin une lettre; le prieur la lui montre et, quand déjà le pauvre homme tend les mains pour la saisir, il la jette au feu. Le nouveau trappiste accepta le supplice sans proférer une plainte. Mais le lendemain le prieur lui remettait une copie de la lettre brûlée. Cela mit fin à son noviciat (13 avril 1817).

Il faut lui trouver un office. On le met au vestiaire : il ne sait pas recoudre un bouton. Barbier? le rasoir en main, il épouvante la communauté. Infirmier? tant il abuse de la parole auprès des malades qu'elle lui est interdite. Peintre-vitrier? il décore le parloir, le réfectoire, les cellules, les couloirs de têtes de morts à en obséder les regards des religieux les plus décidés à l'éternité. Le préfet s'étant enquis de sa personne, il lui en envoie une. Enfin on le charge de l'hôtellerie. Cette fois il a trouvé sa voie : car la courtoisie de son accueil et le pittoresque de sa personne et de son passé font merveille, attirent à la Trappe des visiteurs et des aumônes. Il cause à perte de vue, et sur tous les sujets. C'est un défilé d'anecdotes, de batailles et de rois. Et l'on vient au couvent pour entendre sa conversation. Il est un objet de curiosité, une attraction dont bénéficie le monastère. Puis, le prieur le met sous clé et, bravement, notre magnifique trappiste « pratique dans l'obscurité et le silence les règles de son ordre » (1).

(1) *L'abbaye de Notre-Dame de la Trappe du Port du Salut*, par Ch.-Marie Maignan (1857).

On le ressort pour l'envoyer quêter, les religieux désirant reconstruire en partie leur église. Mission de confiance qui lui convient à souhait et dont il se tire le mieux du monde. « Le baron de Géramb, dit la *relation* de 1825, s'est acquitté de sa mission de la manière la plus édifiante... Ici c'est un enfant qui va le presser d'accepter le premier fruit de son travail. Ici, c'est une domestique qui lui fait une aumône considérable. Là, c'est un libéral à qui il s'adresse, qui l'accable *libéralement* d'injures et lui donne à la fin *libéralement* un sou. Ailleurs, il trouve une société de musiciens : il se met au piano et son talent, sous son froc, dispose plus encore en sa faveur. Il parcourut successivement Mayenne, Château-Gontier, Laval, etc., allant de porte en porte dans l'hiver. A la Flèche, il fut fort bien reçu à l'École militaire : le général Davilier lui témoigna toute sorte d'égards, et les élèves demandèrent eux-mêmes à faire pour le religieux une collecte qui produisit six cents francs. » Cette quête le rendit populaire dans tout le pays. De retour à son couvent, il fit les plans de la construction. Mais la voûte s'écroula en partie. Il lui fallut repartir avec sa sébille. Les journaux s'en mêlèrent : *l'Écho de la Sarthe* publia sur lui les détails biographiques les plus circonstanciés. Le sympathique président de la Société historique et archéologique du Mans, M. Robert Triger, a pu même recueillir, de membres de sa famille, une tradition orale qui représente le religieux comme un personnage tout à fait extraordinaire, un héros de roman. Un héros de roman, n'est-ce pas ce qui se devine entre les lignes de la *Relation du voyage à la Trappe du Port du Salut en 1825?* « Le baron de Géramb est du nombre des religieux de chœur, mais il n'est point dans les ordres. Il est d'un tempérament vif, mais avec quelle humilité et quel empressement répare-t-il les fautes qui lui échappent! Je sais tout ce qu'on a dit de ce religieux : j'ai ouï dire aussi qu'on publiait de temps à autre qu'il était sorti du couvent. On voit bien ce qu'on voudrait en conclure. Après tout, on aurait mauvaise grâce d'attribuer à la légèreté, à un coup de tête, un dessein dans lequel il persévère depuis huit ou neuf ans... N'écoutons point tous ces bruits... Non... Par la grâce de Dieu, ce bon religieux persévérera jusqu'à la fin. On le voit au chœur du côté du Père Abbé, toujours après le dernier profès. C'est son humilité qui lui a fait demander cette place. »

Quand il n'est pas le premier, il veut être le dernier. C'est encore une façon de se distinguer. Bref, le baron de Géramb est un de ces religieux que le public adore et qui sont insupportables en communauté. Le prieur en éprouvait toute sorte de désagréments et peut-être, à son tour, lui infligeait-il force tribulations. Ce sont là douloureuses querelles de couvent. Finalement, la Trappe de Port du Salut se débarrassa de son trop illustre frère quêteur, qui fut expédié à la Trappe d'Oelenberg, ou Mont des Olives, en Alsace, non sans qu'il eût adressé à la Mayenne des adieux émouvants et quelque peu théâtraux. Sa disgrâce ne le calma point. Il s'immisça dans l'affaire des Jésuites chassés par Charles X et, après la Révolution de 1830, les libéraux d'Alsace, voulant fermer le monastère et en expulser les moines, il le mit en état de défense et arma les habitants des villages voisins. Puis, sortant de la cantine où il reposait son uniforme de général, il l'assujettit tant bien que mal à son *riche embonpoint*, commanda la manœuvre et mit en déroute les Mulhousiens. Sur cet exploit, la Trappe fut fermée. Le maire de Mulhouse, le célèbre André Kœchlin, devait la rouvrir. Mais le père de Géramb, « qui vraisemblablement avait attiré cet orage sur la maison », demeura en Suisse (1).

Il avait toujours souhaité d'accomplir le voyage de Terre Sainte. Sa sœur, la baronne de Rieger, et sa fille, Mme de Latinowich, lui en fournirent les subsides. J'imagine que les Trappes respirèrent en apprenant qu'il s'embarquait à Venise sur l'*Ulysse* pour l'île de Chypre. Ses longues lettres à Charles-Marie Maignan dont il a tiré les trois volumes de son *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï* nous renseignent abondamdamment sur ses impressions. La menace des Bédouins le réjouit, car il doit reprendre des armes et des chevaux sans cesser d'être moine et cumule heureusement sa foi et ses goûts. L'ancien officier de cavalerie se retrouve dans ses appréciations du cheval arabe. Du livre de Job il extrait ce passage : « Vois le cheval guerrier... Son âme indomptable ne connaît point la crainte. Vois le feu jaillir de ses narines fumantes. Il se plaît à frapper la terre de son pied superbe et se réjouit de sa force... » Et il ajoute : « Les Arabes mettent une haute importance à conserver la généalogie de leurs chevaux. Ils

(1) *Général et Trappiste, op. cit.*

tiennent pour cela des registres en règle : l'éclat de la noblesse d'une jument rejaillit sur celui qui la possède... »

Il arrive à Jérusalem le 20 mars 1832. Ses descriptions n'ont point trop vieilli. Au mur des Lamentations, la prière publique des Juifs qui « se balancent continuellement sur le devant » lui donne le mal de mer. « Cette espèce d'ondulation très marquée fatigue singulièrement la vue qui n'y est point habituée. J'avais de la peine à en supporter l'effet. » Pierre Loti et J. et J. Tharaud sont plus lyriques au mur des Pleurs. Il visite le Jourdain, Jéricho, la Mer Morte, Bethléem où lui fut raconté le massacre de la jeune Bethléémite par sa famille, auquel j'ai fait allusion, puis revient à Jérusalem qu'il se désespère de quitter. « J'ai ressenti, écrit-il, pendant ma vie, de profondes douleurs : j'ai fermé les yeux à un bon père, à une tendre mère, à une épouse chérie ; j'ai perdu des enfants bien-aimés ; j'ai été arrêté à deux cents lieues de la France et traîné à travers toute l'Allemagne pour être enfermé au donjon de Vincennes, d'où je ne suis sorti que lors de l'entrée des Alliés; j'ai éprouvé ce que le monde appelle de grandes infortunes; j'ai été calomnié, persécuté; j'ai fait des ingrats : eh bien ! prenant ici à témoin Celui qui sonde les cœurs et devant lequel je paraîtrai peut-être bientôt, je déclare que jamais douleur n'affecta plus vivement mon âme que celle qui s'en empara au moment où je m'arrachai pour jamais de l'église du Saint-Sépulcre. »

Il faut le croire : il était là dans son élément, au bord du tombeau du Christ, avec la menace de toute sorte de dangers dont le moindre venait des hommes. Car la peste le suivait. On fermait après lui les portes de Jérusalem et l'entrée de Bethléem. Lamartine devra attendre plusieurs jours, au mois d'octobre suivant, pour entrer dans Jérusalem et se verra interdire Bethléem. Voilà notre P. de Géramb en route pour la Syrie. Il se plaint, — c'est la première fois, — d'un mauvais cheval qui s'agenouille comme un chameau. A Nazareth, il laisse passer le cortège dont il fait partie afin d'y entrer seul, tête nue et récitant son chapelet. Et il évoque le souvenir de saint Louis qui, le 25 mars 1251, jour de la fête de l'Annonciation, y vint communier. A la fontaine de Marie, une Nazaréenne lui offre de l'eau. Il veut, en remercîment, lui donner une pièce de monnaie. La jeune fille refuse, à sa profonde sur-

prise, car ce serait bien la première fois qu'un Arabe refuserait un *bakchich*. On s'explique : elle a cru qu'il voulait acheter l'amphore et n'en estimait pas le prix suffisant.

Le lac de Tibériade l'enchante. C'est la perle de la Galilée et nul ne s'y arrête sans tendresse. « Bordé de tous côtés de lauriers-roses qui inclinent leurs branches touffues et fleuries sur la tranquille surface de ses ondes limpides, il présente l'image charmante d'un immense miroir encadré dans une guirlande de verdure et de fleurs. » Lamartine ni Pierre Loti ne diront mieux. Il monte au Mont-Carmel (9 juillet 1832), traverse Saint-Jean-d'Acre dont Ibrahim Pacha vient de s'emparer et arrive à Beyrouth un peu avant Lamartine. De là il rend visite aux Lazaristes d'Antoura, sur un des derniers contreforts du Liban, au-dessus de la mer, et à l'émir Béchir dans son palais de Beit-Eddin. On peut comparer le portrait qu'il trace du vieux cheik à celui qu'en fait Lamartine avec plus de pompe et d'ampleur. « C'était un beau vieillard à l'œif vif et pénétrant, écrit Lamartine, au teint frais et animé, à la barbe grise et ondoyante; une robe blanche, serrée par une ceinture de cachemire, le couvrait tout entier, et le manche éclatant d'un long et large poignard sortait des plis de sa robe à la hauteur de la poitrine, et portait une gerbe de diamants de la grosseur d'une orange... » Le P. de Géramb est moins enthousiaste : « L'émir est un vieillard de soixante-treize ans, d'une santé forte et robuste. Une épaisse et longue barbe blanche lui couvre toute la poitrine. Il est très laid ; mais la richesse de ses vêtements, et une propreté recherchée, en distrayant le regard, rendent cette laideur moins sensible... » Lamartine regrette de n'avoir pas vu sa nouvelle femme, une Circassienne de quinze ans qu'il a envoyé acheter à Constantinople et qu'il a faite chrétienne avant de l'épouser. Mais le P. de Géramb nous donne sur ce mariage tardif des détails assez piquants : « Lorsqu'après avoir perdu sa première femme, qui était plus âgée que lui, il pensa à former de nouveaux liens, il chargea quelqu'un d'aller à Constantinople lui acheter trois jeunes esclaves géorgiennes entre lesquelles il voulait faire un choix; et, moyennant 43 000 piastres, ses intentions furent remplies. La plus jeune fut choisie, instruite dans la religion, baptisée et unie au prince; les deux autres devinrent ses servantes. La nouvelle épouse reçut des dons magnifiques et, entre autres, des

diamants d'un grand prix. Elle était digne des attentions de son époux et de ses bienfaits par son amabilité, sa prudence, et surtout par une rare modestie qui ne s'est point démentie dans le haut rang auquel elle s'est vue élevée. Mais, ce qui est plus admirable encore, c'est que ses deux compagnes qui pouvaient, avec plus de chance, espérer de devenir princesses, satisfaites de leur état, la servent avec zèle et sans envier son sort. » Est-ce donc un sort si enviable d'être achetée à quinze ans par un vieux brigand de soixante-treize, et très laid par surcroît ?

Au château de Beit-Eddin, bâti en éperon sur la vallée, forteresse et palais ensemble, enchantement de la montagne avec ses cours intérieures, ses fontaines, ses arceaux arabes, sa couleur rose et ses jardins, on montre encore le tombeau de cette favorite. Les pierres en sont dressées selon le rite des cimetières musulmans. Nulle croix ne le surmonte. Fut-elle ou non une chrétienne ? L'obscur Béchir a toujours joué double jeu. Qui pénétrera le cœur de cette enfant de quinze ans transportée des marchés de Constantinople, après les pures années dans les campagnes heureuses de Géorgie, jusque dans cette demeure princière du Liban où elle fut la belle vierge Abisag destinée à réchauffer le roi David refroidi ?

Sur une terrasse à colonnades la tradition désigne l'appartement occupé par Lamartine, lors de sa visite à l'émir. Les boiseries en sont belles. L'arcade donne sur une cour : au centre, un jet d'eau s'égoutte dans un bassin. « Nos chambres, écrit le poète, quoique dans ce magnifique palais, auraient paru trop délabrées aux plus pauvres paysans de nos chaumières... » Rien de plus exact. Pour une fois, il n'enjolive pas. D'ailleurs, les yeux de Lamartine voient très clair, si l'esprit, quelquefois, se plaît aux brumes.

Cependant le P. de Géramb, installé à Beyrouth, avait appris l'arrivée des Lamartine. Quelle aubaine pour un homme à l'affût de toutes les grandeurs et qui avait bien su découvrir, quand il y avait conduit son fils pour le confier aux Jésuites, Joseph de Maistre à Saint-Pétersbourg !...

HENRY BORDEAUX.

(A suivre.)

LE ROMANCIER DE LA NORVÈGE
JOHAN BOJER

Chaque fois que j'ouvre un roman de Johan Bojer, les premiers vers de l'hymne norvégien que Björnstjerne Björnson composa, — un de ses plus beaux élans lyriques, — me reviennent à la mémoire : « *Oui, nous aimons ce pays déchiré, mordu par les vents, avec ses mille petites maisons!* » Personne n'aura fait plus que Bojer pour en populariser, j'allais dire pour en européaniser l'image, personne, pas même Ibsen que son génie détache en quelque sorte de sa terre natale et range parmi les grands artistes qui paraissent encore plus humains que nationaux. Je crois d'ailleurs que, dans nos jugements sur ses drames, nous n'avons pas assez tenu compte du trait national, que nous avons été trop souvent y chercher des symboles là où il n'y avait qu'une adaptation hardie de la vie norvégienne aux exigences du théâtre, et qu'on en pourrait extraire le tableau de la Norvège le plus réaliste, le plus complet et le plus profond. La chance a favorisé Bojer. Il s'est acquis en dehors de son pays, et particulièrement chez nous, une place que n'eurent jamais ses prédécesseurs dans le roman, et, pour ne citer que des morts, les deux contemporains d'Ibsen, Kjelland et Jonas Lie. Je ne puis penser sans quelque tristesse à Jonas Lie qui vécut de longues années à Paris, retiré, obscur, malgré deux ou trois beaux romans traduits, à ce Jonas Lie dont le sens psychologique était si fin et dont l'imagination ruisselait de la sauvage poésie du Norrland. Mais l'heure n'était pas venue. Leur œuvre n'a peut-être pas la même qualité documentaire que celle

de Johan Bojer. Ils ne s'étaient pas imposés par un coup d'éclat comme *la Puissance du mensonge*. Disons aussi qu'ils ne rencontrèrent pas d'aussi bons traducteurs que M. La Chesnais (1).

Avec Bojer je revois la Norvège telle qu'elle m'apparut jadis, au temps où il commençait seulement à être connu de ses compatriotes, et où j'en remontais les côtes sur les navires qui faisaient le service des postes de Kristiania à Hammerfest. Je revois cette interminable et grande façade abrupte que les flots ont creusée, ravinée, découpée et parfois si bizarrement sculptée; des fjords où de légers frissons passaient sur les eaux dormantes à quelques brasses des agitations de l'Océan ; les petites maisons d'un rouge de sang, ou d'un vert pâle, ou d'une couleur de pitchpin, nichées dans l'anfractuosité des rocs, suspendues comme par miracle au-dessus des gorges sombres, ou pressées le long d'un étroit rivage au pied d'escarpements gigantesques; leurs nombreuses fenêtres, — celles qui en auraient deux ou trois chez nous en ont ici cinq ou six, — milliers d'yeux ouverts sur le retour des pêcheurs et sur les tempêtes ; toute cette existence humaine éternellement tournée vers la mer, l'émigration et l'aventure. Je revois des villes en bois qui semblaient faites d'hier, des rues montantes, les toits en cascade et le clocher pointu de l'église entourée de sapins, des magasins luisants, la Banque en pierres de taille ; et leur reine à toutes, Bergen, avec son vieux quartier hanséatique, et les mâts des navires touchant presque les cheminées de ses antiques maisons noires. Derrière cette façade ébréchée où l'homme s'est accroché comme il a pu, les *fjells* s'abaissent et s'arrondissent à mesure qu'on avance vers l'est; la vie paysanne s'éparpille dans les vallées qui sont autant de petits royaumes; mais le reste n'est que durs plateaux, landes brunes et rocheuses, éboulis sur éboulis, où l'on peut cheminer toute la longueur d'un jour de juin sans apercevoir plus d'une cabane couverte de tourbe et son enclos de pierres sèches

Deux caractères de cette nature m'ont surtout impressionné : son incroyable atmosphère de silence, — j'ai encore dans l'oreille le bruit d'une rame invisible et solitaire qui nous venait de l'extrémité d'un vaste fjord, du pied même des montagnes dont nous distinguions à peine la cime azurée, — et le contraste

(1) Les romans de J. Bojer ont paru en traduction chez Calmann-Lévy.

entre sa monotonie puissante et la fantastique variété de son éclairage. On a tout dit de la splendeur des nuits d'été. Mais c'est peut-être là que j'ai vu les ciels d'hiver les plus fins, les plus nuancés, et les amoncellements de rocs revêtir les teintes les plus délicates.

Le silence, la lumière et l'eau donnent souvent aux paysages norvégiens une étrange valeur dramatique. Parmi mes souvenirs, il en est un qui reste dans mon esprit associé au nom de Bojer, sans doute parce que, ce jour-là, je l'entendis prononcer pour la première fois, mais aussi, je pense, à cause de l'affinité secrète du spectacle que j'ai contemplé et du pathétique de quelques-uns de ses romans. Je revenais de l'archipel des Lofoten. On m'avait montré de Molkœness, la dernière île, sur une mer où de petits îlots rocheux émergeaient comme les matériaux inemployés de ce prodigieux poème de pierre, une ligne d'écume : le Malström ; et le capitaine m'avait dit :

— Vous serez demain à Bodœ; ne manquez pas d'aller voir le Saltström : il est plus terrible.

Je n'y manquai pas. A travers une campagne qui paraissait luxuriante, et dont les pommes de terre en fleurs produisaient un effet paradisiaque quand on avait vécu un mois sur le roc des Lofoten, une carriole nous conduisit au rivage d'un grand fjord profond d'une douzaine de lieues. Ce que nous en voyions n'en était qu'une partie séparée de l'autre par deux îles si rapprochées qu'elles semblent une presqu'île. La mer s'y précipite dans d'étroits passages, des *sunds*, qu'on nomme le Saltström et qui sont extraordinairement poissonneux. Des pêcheurs nous firent traverser le fjord et atterrir à un mamelon où s'élèvent une stèle commémorative de la visite du roi Oscar, et une pauvre église au clocher blanc et noir, une église de trépassés. Nous étions sur le bord même du *sund* le plus redoutable qui n'avait pas beaucoup plus de quarante brasses sous nos yeux, mais qui s'élargissait plus haut et disparaissait dans un coude arrondi. On avait à la fois la sensation de l'immensité du paysage et l'illusion de la proximité des horizons, tant l'air était calme et limpide. Sur la côte que nous avions quittée, et sur la berge des îles, de petites maisons étaient clairsemées, coiffées jusqu'aux yeux d'un toit de terre où l'herbe poussait. Nous regardions l'eau, cette eau qui peut rapporter en une heure plus qu'un champ dans toute une

année, aussi hallucinante pour ses riverains que le tapis vert pour les joueurs. La marée commençait à monter. L'eau était sombre, moirée, plissée, rayée; des remous s'y formaient, pareils d'abord à des ronds de libellules, puis se poursuivaient, se rejoignaient, devenaient très larges ou, au contraire, se rétrécissaient et se creusaient brusquement en entonnoirs. Pas une de ses molécules qui ne parût laborieuse et tourmentée. Autour des îlots, on l'eût dite aspirée par des bouches puissantes. Elle ne les baignait pas; elle s'y enfonçait comme si elle eût voulu les soulever, les arracher. Bientôt un courant se dessina, grandit, et le milieu du sund ne fut plus qu'un flot au galop, une descente effrénée sur un versant rapide. Les remous bouillonnèrent. Des crêtes d'écume se hérissaient. Çà et là une vague sautait comme un poisson.

La fin de l'après-midi était d'une tranquillité sereine. Le soleil brillait avec douceur. Il n'y avait pas un souffle de brise Les touffes d'herbes sur les toits se dressaient immobiles. On n'entendait que les piaillements des oiseaux qui jouaient sur cette eau sinistre et silencieuse, aussi nombreux que si on y avait secoué des lits de plume. Mouettes, eiders, goélands, plongeons, et ces oiseaux polaires au bec rouge, aux pattes rouges, au plumage gris, à la calotte noire, s'abandonnaient à la violence du courant avec la même ardeur que les coureurs de tobogans sur leur piste glacée. Ils s'arrêtaient tout à coup et remontaient la pente en ramant de leurs ailes pour s'y lancer encore. Les eiders se laissaient prendre par les remous qui les faisaient tourner comme des toupies; mais, au moment d'être avalés, ils s'échappaient et tourbillonnaient joyeusement au-dessus de ces gueules voraces que, même en ce calme jour, n'auraient impunément bravées ni les barques les plus légères ni les lourds vaisseaux. On n'a qu'une heure de sécurité pour traverser ce sund : l'heure de la mer étale. Lorsque le vent est déchaîné, c'est un monstre et un chaos. L'écume dont il couvre jusqu'au sommet des îles se voit à des milles de distance. Alors les crémaillères des pauvres maisons se mettent à cliqueter. Mais peut-être est-il plus impressionnant dans son silence des paisibles journées, sous ses apparences de rivière simplement inquiétante. En tout cas, c'est quand il se tait qu'il fait le plus de victimes. Les riverains ont beau le connaître : ils ne résistent pas, dès que le passage des harengs leur est signalé. Le

vieux pêcheur qui nous accompagnait ne se serait pas risqué près du bord, car le bord pouvait être glissant, et il savait qu'un homme tombé dans cette eau était un homme mort. Mais si les corbeaux, qui du haut des rocs fouillaient de leurs yeux perçants les profondeurs du sund, lui avaient révélé par leur attitude que le poisson était là, il eût été bien capable d'y pousser sa barque et d'y jeter son filet encore une fois. Les pêcheurs ont beau le connaître ; mais quand ils rentrent le soir, passé l'heure entre le flux et le reflux, et qu'ils voient la fenêtre éclairée de leur cabane et qu'ils entendent même la voix de la mère appeler les enfants à la soupe, la fatigue émousse leur prudence; ils se disent que ça ira bien cette fois encore; et c'est ainsi que, tout récemment, le père et le fils avaient été emportés au moment où ils mettaient le pied sur la rive.

Cette nature grande et triste baignée d'une exquise lumière, mais qui, le soir, prenait des reliefs d'eau-forte, ces petites fermes isolées sur le bord de la fortune et de la mort, cette église solitaire qui avait assisté à tant de noyades et de naufrages, et, sous ces nuées de vols gracieux, rapides comme des rêves, inquiets comme des âmes, ces eaux si resserrées et si furieusement travaillées qu'elles en paraissaient presque douloureuses, me sont restées dans la mémoire aussi vivantes qu'un drame dont j'aurais été le témoin. J'en ai fait la toile de fond de la plupart des scènes que nous content les romanciers norvégiens. Et je n'oublie pas le beau glacier de Sulitelma que nous avions aperçu à l'horizon. Au milieu de sa neige, un rocher figure assez bien un homme courbé sous un fardeau. Quand la chaleur de l'été est très forte et que la neige a fondu davantage, le fardeau semble plus lourd. Cette année-là les gens disaient : « L'homme du Sulitelma est bien chargé : nous aurons de bonnes récoltes. » Et je pensais qu'il en était de même peut-être de ces gens que j'avais autour de moi. L'immensité accablante, l'isolement, le silence répandent sur leur vie un ton uniforme de résignation et d'apathie. Mais viennent les passions : on voit mieux ce qu'ils portent, et c'est quelquefois très pesant

***

La société norvégienne est essentiellement une société paysanne. Parmi ses romanciers, les uns, comme Jonas Lie et Kjelland, étaient issus de vieilles familles riches éloignées de

leurs origines; d'autres, comme Knut Hamson et Johan Bojer, ont brûlé l'étape. Ce sont des paysans déracinés. Mais déjà leur nature paysanne était affinée par les habitudes de rêve que la solitude, le silence et la Bible avaient données à leurs ancêtres. Ils sont entrés dans la littérature avec un héritage de sensations inexprimées et des nerfs sur lesquels d'antiques nostalgies avaient joué leurs airs tour à tour vifs et mélancoliques. Ils n'y sont pas entrés directement; ils ont suivi d'étranges chemins d'écoliers; ils ont traversé les métiers par où la vie paysanne passe en se décolorant pour se mêler à la vie citadine et s'y perdre. Bojer, petit domestique de ferme, a mené paître les troupeaux sur les fjells du Norrland : il a tâté de la mer comme pêcheur aux Lofoten; il a été aspirant sous-officier à l'École de Trondjem, ordonnance d'un général, commis-voyageur, garçon dans une épicerie de village, teneur de livres chez un marchand de poissons. Il est l'adolescent de *la Grande Faim* qui, en gros drap bleu et un bonnet juché sur sa tête blonde, seul dans la ville qu'il connaît à peine, se rend à l'appel d'un bienfaiteur qu'il ne connaît pas et, selon la coutume des gens de la campagne, entre par la cuisine. Il est le petit pâtre de *Dyrendal* qui rêve d'être officier, d'aller par le monde dans les pays qui font la guerre et de devenir général, « ce qui veut dire qu'on est avec le roi toute la journée ». Il est l'Arnt du *Dernier Viking* qui met le pied pour la première fois sur un grand bateau et qui reste là tout décontenancé dans son lourd costume de mer, ne sachant à quoi occuper ses mains. Il a vendu des machines à coudre comme le héros de son *Caméléon*. Je ne crois pas qu'il y ait un seul de ses livres qui ne porte le témoignage de sa rude expérience.

Les années d'apprentissage de ces romanciers norvégiens ont été difficiles. Il leur a fallu, pour s'instruire, voler des heures à leurs patrons et surtout à leurs nuits. A mesure qu'ils s'instruisaient, leur aptitude au labeur quotidien diminuait, et des ambitions grandissaient en eux que leur pays encourageait par l'immensité de ses horizons et que leur petite ville comprimait par son étroitesse. Dès qu'ils avaient quelque chose à dire et qu'ils pouvaient le dire et qu'on pouvait les entendre, ils se trouvaient souvent pris et risquaient de s'enlizer dans les luttes politiques ou religieuses et dans les mesquineries d'une vie terriblement provinciale. C'est un peu l'histoire d'Ibsen à

Grimstad. Leur tombait-il une aubaine, une bourse de voyage, une pension du Parlement, ou, comme à Bojer, un petit héritage? Ils prenaient le bateau, s'en allaient à Copenhague et à Paris. Mais ils emportaient avec eux la matière de leur travail. Ils ne demandaient aux spectacles étrangers que des stimulants qu'ils ne rencontraient pas dans leur pays et le bienfait de l'éloignement qui nous fait mieux sentir le prix de ce que nous avons quitté. L'inspiration scandinave se nourrit de nostalgie. Leur imagination restait attachée à la petite ville où ils avaient péniblement appris à connaître l'humanité. Ibsen, dans la Rome papale, continue de vivre en Norvège, et dans le bruit de Paris Jonas Lie continue d'écouter les grands silences du Norrland et de déplier feuille à feuille les malentendus où s'enferment, sur des langues de terre battues par les flots, les âmes taciturnes. Ils lisent, ils étudient, ils montent à l'assaut des connaissances, ils jettent leur filet au passage des idées nouvelles que charrient nos vieilles civilisations; mais ils ont toujours devant les yeux leur fjord endormi, les maisons basses grimpant sous leur fumée de tourbe comme dans un songe, la vie lente et grave de leurs vallées dont les romans paysans de Björnson, *Synneuve Solbakken* et *Arne* leur ont révélé la valeur littéraire. Je ne sais pas de pays où la littérature ait plus exalté le paysan ni plus stylisé la jeune vachère avec son baquet de lait, toute droite sur le seuil de son chalet, habillée comme une princesse dans un rêve d'enfant.

Quand ils n'avaient plus le sou, ils revenaient chez eux. Quels battements de cœur, lorsque le navire entrait dans les archipels et qu'ils apercevaient la première cabane de pêcheurs peinte en rouge! Le vif désir les prenait de retourner à la solitude des fjells. Bojer a quelque temps habité un chalet où il vivait de sa chasse et de sa pêche en travaillant à un livre qui lui permît de repartir. Mais la solitude ne pardonne pas toujours les infidélités qu'on lui a faites. Le jeune paysan, qu'elle aimait et dont elle entretenait les vagues songes et la flânerie derrière un troupeau, ne la retrouve pas toujours aussi hospitalière quand il lui revient avec son tumulte de pensées et ses ambitions d'homme de lettres. Il n'est plus, comme se le dit à lui-même le héros de *la Grande Faim*, qu'un touriste dans son propre pays.

Je me rappelle avoir lu jadis un petit livre bien curieux

d'Arne Garborg, un des romanciers les plus représentatifs de la fin du dix-neuvième siècle norvégien et une des âmes les plus tourmentées. Arne Garborg, fils de paysan, qui a précisément étudié dans un de ses meilleurs romans les fils de paysans devenus étudiants, — vers la même époque où Barrès concevait ses *Déracinés*, — s'était vu supprimer son emploi d'inspecteur des finances pour raison politique; le théâtre de Kristiania refusait de jouer ses pièces pour raison sociale; et une bonne partie de la presse l'attaquait pour raison morale. Il résolut de fuir cette société marâtre et de retourner à la nature. Ses *Lettres de Kolbotn* nous racontent son expérience.

Il avait loué près d'un lac un chalet qui se nommait Kolbotn. (Le mot signifie, je crois, endroit où il y a eu des meules de charbon.) Et il se réjouissait d'avoir une maison à lui. Il défrichait le sol, pêchait des truites, préparait ses repas, se promenait fièrement dans la forêt, la hache sur l'épaule et savourait les délices de la liberté. Il ne comprenait pas comment il avait pu supporter l'existence des villes. Un jour, des gens de Kristiania vinrent en villégiature sur les bords du lac, où n'auraient dû avoir la permission de séjourner que les Trolls, les filles des chalets, les écureuils, un poète et quelquefois un ours. Et parmi ces gens une jeune fille, Huilda, s'éprit de lui et accepta de partager sa solitude. « Je sais faire, lui dit-elle, quatorze boulettes de viande avec la pâte dont les autres n'en tirent que sept. — Alors, tu es bien la femme qui me convient. Tope! — Tu ne crois pas que je mourrai de froid? — Mais non. Et puis, tu sais, il faut bien qu'il y ait toujours une cause pour mourir. » Ils allèrent se marier à Kristiania et remontèrent à Kolbotn. Et leurs déboires commencèrent. Assurément sur ces hauteurs la nature était belle. On avait du soleil, et la vallée n'en avait pas. Le ciel était infiniment haut, si clair et si pur qu'à des milles et des milles, les pins se dessinaient comme du filigrane. Mais, à Noël, il faisait un froid à fendre les pierres. Ils avaient bourré de mousse les interstices de leurs murs. Leur chauffage les enfumait. « Des souffles glacés passaient sur leur front comme des caresses de mains mortes. » Ils étaient réduits à cuire leur pain dans une poêle à frire et sur un foyer ouvert. Le boulanger demeurait à une journée de voyage; et c'était un effrayant voyage. Pour peu qu'on s'écartât de son chemin, on enfonçait dans la neige jusqu'à la ceinture. Il fallait traverser

un fleuve sur un petit pont de glace. Le soir tombait rapide et sombre. On se traînait sous le sac de farine et de pommes de terre en tremblant d'être dépisté par les loups ou de voir tout à coup surgir devant soi un morceau de nuit plus noire qui eût été un ours. Et l'hiver durait huit mois. L'été, il était difficile de se procurer de la viande. Les maîtres de Kolbotn avaient acheté trois poules et un coq. Le coq les empêcha de dormir. Ils décidèrent de le manger et de manger les poules. Mais ce fils de paysan ne savait pas les tuer, ni sa femme non plus. Ils durent payer quelqu'un pour les abattre à coups de fusil. Huilda se sauva dans la forêt. « D'abord, le coq : il se tenait près du ruisseau sur une pierre, ne songeant à rien; il est mort comme un homme. Ensuite la poule noire : elle a remué un peu les pattes; puis la grande blanche a tourné sur elle-même. Finalement la petite blanche est morte sans bruit comme elle avait vécu. »

La naissance d'un enfant complique encore leur situation. Où trouver une bonne? Les filles du pays s'en vont en Amérique. Il en vient une, grosse vachère carrée de seize ans. « Saistu faire la cuisine? — Oh ! je ne l'ai jamais faite, mais je la ferai très bien. » Elle ne savait même pas se servir d'un mouchoir. Elle partit au bout de quinze jours. L'enfant est maladif; la femme est surmenée; l'homme a perdu le sommeil. Et voici, encore une fois, le retour de l'automne. Les bouleaux jaunissent ; les troupeaux sont redescendus des fjells; les oiseaux tirent vers le Sud. Les premières tempêtes se brisent au coin de la maison à grands coups lourds. Le lac gèle avec des gémissements et des éclats de tonnerre. Toute une diablerie d'idées malsaines envahit le cerveau du malheureux homme de lettres qui s'acharne sur son roman. Il demeure des semaines sans ouvrir la bouche. Une lune pâle comme un cadavre se promenait sur le lac. Il a des visions qui l'épouvantent. Il se voit tour à tour dans un asile de pauvres et dans un asile de fous. « Je réveille ma femme qui se lève, allume du feu *et me lit du Voltaire toute la nuit.* »

Il était temps que le ménage regagnât les cités humaines. Ils s'enfuirent jusqu'en Bavière. C'est ainsi que les fjells rejettent leurs enfants, dont l'imagination cependant en reste possédée et qui se plaisent à nous les peindre d'une tristesse ou d'une beauté également ensorcelantes. Ils ne peuvent plus en suppor-

ter l'isolement. Du jour où ils ont appris à exprimer le charme de cette sauvage nature et à revêtir d'une forme précise les rêves confus qui croissent dans ses creux d'ombre, elle les traite en étrangers. Elle n'est tolérable et même douce qu'aux esprits muets, aux cœurs noués, aux êtres chez qui, comme le dit la mère du Brand d'Ibsen, n'a pas éclos la pensée, « cette plante vénéneuse dont l'odeur donne le vertige ». Mais arrêtons-nous au dernier trait d'Arne Garborg. J'aime ce jeune homme qui, dans ses insomnies, menacé par des fantômes, appelle à son aide, pour les conjurer, le clair génie français.

Il semble bien, sans remonter à Holberg, imitateur de Molière, Danois, mais né en Norvège à Bergen, que l'influence française a été plus profonde sur les Norvégiens que sur les autres Scandinaves. Jules Lemaître avait raison de la relever chez Ibsen. Mais il ne la mettait pas où elle est : dans sa technique beaucoup plus que dans ses idées. Est-ce un effet de leur tempérament qui les porte, comme nous, vers l'art dramatique? Ils sont les seuls qui aient produit un théâtre original. Toujours est-il que, même en tenant compte de l'influence anglaise si manifeste dans l'œuvre de Kjelland, et du prestige des romans russes qu'ils ont assez fortement subi, leurs romanciers ressemblent plus aux nôtres par la netteté et la sobriété de leur composition. Bojer en est un exemple remarquable; et dans la sympathie qu'il nous a toujours hautement témoignée, il entre sans doute quelque reconnaissance pour les modèles d'art que nous lui avons offerts.

***

Lorsque parut *la Puissance du mensonge*, dont un de nos compagnons m'avait parlé avec admiration lors de notre visite au Saltström, — et il m'en parlait en suivant des yeux les frissons noirs du *Sund*, comme si ce roman et cette eau cruelle s'associaient dans sa pensée, — le livre conquit immédiatement le public des connaisseurs et s'inscrivit au nombre des romans qui valent la peine d'avoir été écrits. N'hésitons pas : c'est un chef-d'œuvre. Bojer laissait à d'autres l'évocation pittoresque de son pays et les sombres états passionnels où s'absorbe Knut Hamson. Il courait droit au sujet qui a de tout temps exercé les investigations des moralistes. Comment le mal naît-il en nous? Comment se développe-t-il? Comment d'un infiniment

petit, d'une pensée fugitive, d'un désir inavoué, d'une parole, d'un geste, moins encore d'un silence, peut-il sortir des conséquences devant lesquelles, s'il fallait tout d'abord en assumer l'enchaînement fatal, l'homme qui a été traversé de ce désir, qui a prononcé cette parole, qui a fait ce geste, qui a gardé ce silence, reculerait avec horreur? Comment, devenu leur prisonnier, arrive-t-il non seulement à étouffer ses remords, mais à se justifier et à glorifier sa conscience? Ceux qui ont lu le roman touffu de George Eliot, *Romola*, se rappelleront l'étonnant personnage de Tito Méléma que sa réponse simplement évasive à une question très naturelle qu'on lui posait, conduit, d'ajournement en ajournement, de faiblesse en lâcheté, aux actes les plus abominables. *La Puissance du mensonge* nous présente une analyse aussi pénétrante, aussi dramatique, et plus rapide. Je croyais que Bojer s'était inspiré du roman d'Eliot jusqu'au jour où il m'assura lui-même qu'il ne l'avait jamais ouvert.

Le paysan Knut Norby, de la puissante dynastie des Norby, revient en traîneau chez lui, fort mécontent : il s'est fait battre au conseil de la commune; son gendre lui a demandé une nouvelle avance d'hoirie, et surtout il a appris la faillite du commerçant Wangen qui lui coûtera les deux mille couronnes de la caution qu'il a eu la sottise de lui fournir. Et cependant, il avait promis à sa femme de ne plus cautionner qui que ce fût. Il rentre. Sa femme connaît déjà la nouvelle; mais il se tait pour avoir la tranquillité ce soir-là. A peine est-il couché que sa fille Ingeborg s'approche de son lit : « J'ai entendu dire, fait-elle, que l'avocat Basting s'est vanté de savoir que tu ressentirais, toi aussi, le contre-coup de cette faillite. Je n'ai pas osé en avertir maman avant de t'en avoir parlé. » Knut, agacé, répond seulement : « Le pauvre Basting, il faut toujours qu'il ait un potin à répéter! — Ce n'est donc pas vrai, dit Ingeborg; c'est bien ce que je pensais. » Et elle se retire. Norby n'a pas menti. Il s'est contenté de ne pas démentir sa fille. Il n'a pas songé un seul instant qu'il pourrait nier sa signature. Il est honnête. Et quand, le lendemain, le bruit court que Wangen est coupable d'un faux, il en ressent une violente irritation. Mais il continue de se taire, parce qu'il a peur de sa femme et parce qu'il y a des gens de la commune trop heureux de sa mésaventure. Et voici que sa femme, dans la crainte

qu'il ménage Wangen, l'avertit qu'elle est allée dénoncer le faux au maire. Ah! comme il la battrait volontiers! Obligé, maintenant, de se rendre chez le maire et de lui dire... Mais peut-il livrer ainsi sa propre femme à la risée publique? Il remet au lendemain cette démarche humiliante. Chaque jour qui passe le familiarise davantage avec la mauvaise action qu'il n'a pas voulu commettre, qu'il ne veut pas commettre encore, mais qu'au fond de son cœur il a déjà commise. Et une heure vient où, sous peine de déchoir dans le ridicule, il est forcé de signer la déclaration de faux.

Seulement, il a une conscience qui fait son métier de conscience. Elle s'agite, le tourmente, lui montre sur tous les visages, et jusque dans les yeux de ses bêtes, des symptômes de défiance et des soupçons. Comment la persuader de se tenir tranquille? Wangen est un misérable. L'unique témoin du cautionnement est mort. Mauvaises raisons pour la conscience. Mais Wangen ment, quand il affirme que les signatures ont été données au *Grand Café* : Knut est bien sûr que c'est à l'hôtel *Carl Johan*. La conscience n'est pas fâchée de porter un mensonge à l'actif de Wangen. Puis, son ennemi Herlufsen, qui lui dispute les honneurs de la commune, et qui ne voit dans cette histoire qu'un moyen de le discréditer, — innocent ou coupable, peu lui importe! — s'est mis en quête de témoignages contre lui, et suggère au domestique du témoin disparu le souvenir mensonger que son maître aurait parlé devant lui du cautionnement de Knut Norby. L'indignation qui s'empare de Knut allège sa conscience. La mauvaise foi de ses adversaires lui refait une honnêteté. Son mensonge n'est plus que l'arme d'un homme en état de légitime défense.

Cependant, deux personnes encore vivantes n'ignorent pas ce qui eut lieu à l'hôtel *Carl Johan* : un vieux journalier qui l'accompagnait ce jour-là, et son fils, Einar Norby, à qui il avait raconté l'histoire de la caution, en le priant de n'en rien répéter à sa mère. Et le vieux journalier vient lui demander « s'il a causé avec Notre Seigneur, au sujet de cette affaire qui les met aux prises, lui et Wangen ». Et Einar accourt le supplier de rappeler ses souvenirs. Devant le vieux journalier, Knut éclate de rire : « Quoi! des étrangers viendraient mettre leur nez dans ce qui se passait entre lui et Notre Seigneur! » Quant à son fils, qu'il ne peut pas convaincre d'erreur, il l'accable d'injures

et le jette à la porte. Ainsi, jusque dans des serviteurs qui lui doivent tout, jusque dans ses enfants, il rencontre des ennemis qui complotent sa perte. La colère réveille sa présence d'esprit, son énergie, « tout ce qu'il y avait en lui de robuste et de velu ». Sa conscience sera désormais à l'aise, dans la bataille qui se prépare.

Ce n'est pas seulement le personnage de Knut Norby, si profondément étudié, qui fait la valeur du livre ; ce sont tous les personnages autour de lui, dont pas un n'est indifférent, et c'est surtout l'impression que l'auteur a su nous donner d'un petit monde où les esprits ne respirent plus qu'une atmosphère viciée. Le mensonge a tout envahi. Ceux qui le sentent et qui en souffrent essaient vainement de percer cette couche de miasmes et de retrouver l'air pur. La fille de Norby, qui a douté un instant, et qui s'est tordu les mains de désespoir, prie Dieu de l'éclairer, et finit par se persuader que Dieu lui a envoyé un signe, et que son père n'a pas menti. Einar s'est juré de rétablir la vérité devant le tribunal. Mais quand il voit sa mère à la barre, il perd cœur et s'enfuit. Le pasteur, qui recevra la confession du vieux journalier agonisant et qui l'absoudra de n'avoir pas osé parler, n'aura pas le courage d'exiger que sa veuve prononce la parole qui sauverait Wangen du déshonneur et de la prison. Enfin, ce fainéant et beau parleur de Wangen, dont l'inconduite a ruiné ses beaux-parents et sa malheureuse femme, se laisse aller à commettre un faux, pour prouver qu'il n'a pas été un faussaire. C'est le triomphe de Knut Norby. Il a oublié son crime. Le respect et la sympathie de la commune entière illuminent son âme ; il éprouve le besoin de remercier Dieu.

Sauf dans ces dernières pages où l'ironie de l'auteur est peut-être trop insistante, et où l'on pourrait lui reprocher le même désir de nous scandaliser qu'accusaient les premières Nouvelles de Maupassant, tout le livre est habilement et fermement conduit, et d'une admirable sûreté psychologique. L'intérêt en dépasse de beaucoup les limites d'une commune norvégienne. « La commune ! dit Bojer. Elle apparaissait à Knut comme quelque chose d'infiniment grand qui n'avait d'yeux que pour ce qu'il faisait. C'était sa commune. » C'est la nôtre aussi, la nôtre à tous. De combien de mensonges n'avons-nous pas fait des vérités pour lesquelles nous nous sommes battus ?

A quelles marques reconnaît-on la vérité, puisque le mensonge se revêt des mêmes couleurs, suscite les mêmes énergies, capte à son profit la même somme de foi et de dévouement, reçoit sans se troubler les mêmes récompenses, puisqu'il va jusqu'à perdre le sentiment de sa propre vilenie et s'installe au centre des consciences avec la même force et la même autorité que son contraire ? Une amère tristesse s'exhalait de ce grand roman, — comme d'un de ceux qui l'ont suivi, *Sous le ciel vide.*

C'était encore l'histoire d'un mensonge, du mensonge que nous nous faisons à nous-mêmes, quand nous décorons notre égoïsme du nom d'amour de l'humanité, et que nous ne cherchons dans la bienfaisance que le contentement et le repos de notre âme. Un jeune homme, Erik, qui a été par faiblesse et par négligence la cause du malheur d'une jeune fille et de la faute grave d'un ami, et qui ne croit plus à rien, quitte la ville désespéré et revient à son domaine dont sa mère a hâte qu'il prenne la direction. Il y a dans ce domaine des terres en friche sur la haute berge du fjord. S'il les donnait à de bons serviteurs dont elles paieraient le dévouement? L'idée s'en présente à lui comme une barque à un naufragé. Sa mère essaie de s'opposer à cette générosité révolutionnaire : il passe outre et fonde la petite colonie agricole. Enfin sa conscience goûtera la paix. « La fumée montera de ces maisons, lorsqu'il sera couché dans sa tombe ; on sourira derrière ces vitres, lorsque tout le monde l'aura oublié ; ces jardins fleuriront jusqu'à l'infini des temps, et c'est lui qui aura été le fondateur de tout cela : c'est comme si les yeux de son âme s'ouvraient dans chaque fleur qui s'épanouit aux nombreux jardins... Grâce à la Terre-neuve, il a sauvé son âme du marais où elle s'embourbait : maintenant, il lui donne la vie éternelle. » Mais son voisin l'ingénieur, de retour au pays, l'avertit que les terrains qu'il a distribués sont glaiseux, qu'un déluge d'automne ou de printemps suffirait pour les faire glisser et pour les précipiter dans les eaux du fjord, que le danger est d'autant plus grand que les nouveaux colons ont défriché la forêt qui jusque-là maintenait la terre, et qu'il ne lui reste plus qu'à les presser de déguerpir le plus tôt possible. Erik est consterné. Il envisage avec angoisse le renoncement à cette colonie, « dont le visage immatériel lui rappelle des douleurs surmontées, des blessures guéries, des charges trop lourdes à la conscience enfin dépo-

sées. » Il voudrait se convaincre que l'ingénieur exagère le péril. Il implore de lui un mot qui calmerait son esprit. Son idéal, sa foi, son honneur sont en jeu. L'ingénieur lui répond très sensément que la nature glaiseuse des berges du fjord n'a rien à voir avec son idéal. Erik prête complaisamment l'oreille à ceux qui accusent cet ingénieur d'intransigeance et de brutalité. Mais sa vie est empoisonnée. Il ne peut pas se dérober au sentiment de sa responsabilité; et, sa jeune femme l'y poussant, il se résout à informer les colons du danger de mort qui les menace. Il le fait avec le désir qu'ils ne le croient pas et termine sur ces mots qu'il a entendus : « Bien des journées d'hiver ont passé, sans que la terre de ces coteaux ait bougé. » Et, les pauvres gens qui tiennent à ce lopin qu'ils ont défriché, labouré, où ils ont déjà semé tant d'espérances, répètent : « Bien des journées d'hiver ont passé... » Et la catastrophe se produit; un seul colon en réchappe. Le père d'Erik était dur : il sacrifiait les hommes pour sa bourse; Erik est généreux : il ne les sacrifie que pour son idéal et la paix de sa conscience.

Mais dans ce roman, il y avait autre chose qu'un drame intérieur. Bojer y peignait une petite colonie naissante, et un nouveau côté de son talent se révélait. Peu de romanciers ont, au même degré que lui, l'art de grouper d'humbles personnages dans une œuvre commune et de les individualiser si fortement, que nous nous intéressons à chacun d'eux, sans que l'intérêt général en soit diminué. Dans ses premiers romans, il s'appliquait surtout à des cas particuliers. Maintenant, il s'attaque aux plus vastes tableaux. *Le dernier Viking* est la plus riche et la plus émouvante peinture de la vie des pêcheurs norvégiens, telle qu'elle était encore au commencement du siècle, avant que les vapeurs et les canots automobiles eussent remplacé les fines barques à voiles et avant que « le pêcheur à moteur fût devenu un ouvrier d'industrie sur mer qui fume des cigarettes et qui s'inscrit au syndicat ». Kjelland nous avait bien décrit, dans des pages imprégnées de sel marin, les petites villes de la côte réveillées en pleine nuit par le bruit de chaînes et les claquements de voiles des bateaux s'amarrant aux débarcadères et par le cri : *Le hareng est venu!* que poussaient des hommes encapuchonnés, dont les grosses bottes faisaient des traces d'éléphants sur la couche épaisse de la neige. Les commerçants sautaient à bas de leurs lits; les boutiques s'ouvraient; les

cafetières bouillaient ; les filles et les femmes, leurs petits couteaux à la main, attrapaient les poissons brillants qu'on jetait sur les planchers. Mais ce n'était là qu'une miniature à côté de la fresque orageuse brossée par Bojer. Et puis le consul Kjelland n'avait pas été pêcheur aux Lofoten. Il n'avait pas non plus grandi dans une ferme. Et *Dyrendal* nous initie à la vie d'une ferme norvégienne, à ces âpres géorgiques du Nord, que Bojer dépouille de l'attrait romantique, dont l'école de Björnson les avait parées, pour mieux nous y montrer la rudesse de l'effort et les passions qui couvent sous la lenteur des jours. C'est de Dyrendal que nous partirons pour l'Amérique avec ses *Émigrants* qui y transportent le vieil esprit aventureux des ancêtres, leurs traditions, leur amour de la terre, leurs nostalgies, leur opiniâtreté. Le roman de l'Émigration, que les lecteurs de la *Revue* vont pouvoir admirer, est la plus large composition et peut-être la plus belle du romancier.

Mais si large que soit son sujet, si nombreux que soient ses personnages, on reconnaît toujours le moraliste de *la Puissance du mensonge* et de *Sous le ciel vide*. Dans le mouvement qui entraîne une foule, il ne perd jamais de vue les âmes, leurs troubles intimes, leurs débats secrets, tout ce qui leur constitue une personnalité distincte. Son roman de mœurs est un fourmillement de caractères originaux rapprochés dans l'espace et le temps par quelques idées directrices. Que de courants invisibles et contraires se disputent les petites vagues du Saltström ! Chacune semble avoir sa vie personnelle ; elle l'a ; mais, écume et remous, elle est emportée avec les autres.

***

Il serait trop ambitieux de vouloir dégager des romans de Bojer une psychologie du peuple norvégien. Disons simplement que ses traits principaux en ressortent avec vigueur. Le fond de la race est orgueilleux, indépendant et libre. Il y a chez le Norvégien un orgueil national très fort, un orgueil local aussi fort et un orgueil individuel qui ne le cède en rien aux deux autres. L'orgueil est un fameux soutien dans ces immenses solitudes. La première fois que je vins en Norvège, j'y arrivai en traîneau à travers les forêts suédoises. Je changeai de traîneau à la frontière, et j'en pris un qui devait me mener à la petite ville de Kongsvinger où passait le train de Kristiania.

Mon conducteur, qui avait l'air d'un vieux soldat, s'adressa aux personnes qui m'accompagnaient et me désignant de la main : « Il a beaucoup voyagé ? — Oui. — Il a vu du pays ? — Oui. » Alors, se tournant vers moi : « Tu as vu Kongsvinger ? — Non, lui dis-je. — Tu n'as pas vu Kongsvinger ? (Il hocha la tête). Eh bien ! tu n'as pas vu une des plus belles villes du monde. » Un quart d'heure plus tard, il arrêta son cheval et me montra au loin une maisonnette qui faisait un point rouge à mi-côte d'une colline. « C'est là, dit-il, que je suis né. » N'eût été la bise qui nous cinglait le visage, j'aurais salué le berceau de son individualité norvégienne. Une demi-heure après, nouvel arrêt. Nous étions devant une grande maison de bois qui ne me paraissait pas extraordinaire. Il me donna le temps de l'examiner et dit avec fierté : « Voilà une demeure de millionnaire. » J'admirai cette imagination tournée vers le grandiose. Un des poètes qui ont inauguré la littérature norvégienne, Wergeland, prototype du légendaire Björnson, se plaignait d'être obligé de « courber la tête sous les étoiles », tant le ciel lui paraissait étroit. Je sais bien qu'il n'y a là qu'une métaphore de poète et que notre Hugo, lui, menaçait les comètes de les traîner par les cheveux. Et je sais aussi que c'est leur pays, et non le ciel, qui paraît souvent trop étroit à leur ambition. Mais ils voient grand dans cette grande nature où se dilatent les personnalités.

Si cet orgueil a des côtés plaisants, il en a de très respectables. Collectif, il donne à l'amour de la patrie une magnifique intensité. L'œuvre d'émancipation, réalisée par le peuple norvégien depuis un siècle, en est une preuve. Son romantisme a été bien moins une mode littéraire qu'un travail de reconstitution nationale. Il a supprimé de sa pensée et comme aboli les siècles où il ne s'était pas appartenu. Il a renoué, par-dessus la domination danoise, le câble qui le rattachait à ses lointains aïeux. Le titre du roman de Bojer, *le Dernier Viking*, témoigne de ce tour d'esprit éminemment patriotique. Il pousse si loin le culte des traditions, qu'il s'est créé ou recréé, comme on voudra, une langue à lui, une langue paysanne, le *landsmaal*, sans s'inquiéter de savoir s'il était bien nécessaire d'obliger ses enfants à apprendre deux langues nationales et si le mélange qui s'en fera probablement plus tard n'infligera pas une vieillesse prématurée aux grandes œuvres de sa renaissance litté-

raire. Bojer en est l'adversaire; mais de bons écrivains, comme Arne Garborg, y ont déjà écrit des livres dont la langue d'Ibsen et de Kjelland eût été fière.

Il est difficile d'avoir plus d'orgueil que les paysans cossus. Ce sont les hidalgos des vallées et des fjells. « Il y avait, dit Bojer, dans Knut Norby quelque chose de particulièrement national. Cet homme à la large et forte carrure, qui de sa grande ferme régnait sur les paysans de son domaine, était comme un rejeton direct des anciens rois du pays. Il possédait dans son grenier toute une collection de vieux harnachements, de pots à bière, de traîneaux, d'anciens ustensiles de ménage en bois sculpté, — un musée. » Cet orgueil a des arêtes vives et des pans abrupts comme leurs fjords. On le rencontre à tous les étages de la société, qui ne sont pas très nombreux, sous la forme de la familiarité envers les supérieurs, de la recherche des distinctions, du désir de paraître, de la libéralité fastueuse, de la confiance illimitée en soi. Il est charmant chez les jeunes gens qui s'élancent à la conquête du savoir, la tête haute, du même air que nous les représente le romancier des *Nuits Claires*, quand ils voient se dresser devant eux les collines neigeuses. « Leurs corps semblaient avides de cette rude montée et ils fredonnaient d'ardeur et de joie. »

Mais chez les gens des campagnes l'orgueil se suffit souvent à soi-même et se nourrit de la fumée des songes. Ils ruminent leurs pensées et ne les communiquent guère. J'ai connu à Bergen un prêtre catholique norvégien, le curé Wang, qui me racontait ses voyages à l'intérieur des fjords. Il insistait sur la lenteur méditative ou végétative de ses compatriotes. Un jour d'hiver, il entre dans une ferme solitaire. La femme tricotait au coin du feu. L'homme, selon l'habitude, renversé sur la banquette, la pipe à la bouche, somnolait et crachait. L'abbé demande : « Puis-je avoir une tasse de lait? » Pas de réponse. Il s'assied près du paysan, qui le regardait en continuant de fumer et lui dit enfin : « Tu es commis-voyageur, toi? — Non. » Après un silence, le curé reprend : « Pourrais-je avoir une tasse de lait? — C'est possible, répond le paysan. Et alors, qui es-tu? — Je suis prêtre. » Un silence. « Ah! c'est bien ce que je pensais. — Mais je dois vous dire que je suis prêtre catholique. » Ici, une stupeur qui ne se traduit que par un plus

long silence. Puis le paysan reprend : « Tu dois en savoir des choses, toi! » Le lait arrive. Le curé le boit. « Dis-moi, je voudrais savoir ce que tu penses de toutes ces nouveautés. J'entends dire qu'il n'y a plus de Dieu. » Le curé Wang répond : « Tu connais Mélanchthon. Rappelle-toi ce qu'il disait à sa mère mourante : les nouveautés sont plus commodes à vivre, mais la croyance d'autrefois est plus sûre. » Nouveau silence. Enfin, le paysan, toujours renversé sur sa banquette, donne une bonne poignée de main à son visiteur. « Ah! c'est tout à fait ce que je pensais, dit-il; merci. » L'entretien avait bien duré trois quarts d'heure : on n'avait pas échangé d'autres paroles.

Il semble que le silence de la nature se soit étendu jusqu'aux âmes. Björnson, qui ne manquait pas d'humour, en avait fait une fable. Un veau beugle. Le Troll d'un fjell demande au Troll d'un autre fjell : « Qu'est-ce que c'est? » Le Troll interrogé réfléchit longuement et répond : « C'est un veau. » Silence de plusieurs mois. Une vache mugit. Le Troll du deuxième fjell demande au Troll du premier : « Qu'est-ce que c'est? » Le Troll interrogé réfléchit et répond : « C'est une vache. » Mais le Troll d'un troisième fjell s'écrie : « Si vous continuez à bavarder ainsi, je m'en vais. »

Ce silence est chez les uns la marque et comme le sceau de la dignité, chez d'autres une sorte de pudeur qui paralyse tout épanchement, le plus souvent une impuissance à s'exprimer contractée dans les longs isolements. Leurs pensées, pareilles à des plantes molles qui croissent sous les eaux, n'arrivent pas à la surface. Mais il recouvre aussi bien des rêves, d'ardentes langueurs, des tristesses, des angoisses, des choses sombres. Parfois l'acte violent en jaillit comme un coup de tonnerre qu'aucun éclair n'avait annoncé ; parfois l'idée fixe en sort brusquement avec sa pointe secrètement et lentement aiguisée. Bojer, dans *les Nuits claires* et dans *Maternité*, a suivi ce travail impressionnant de l'esprit replié sur lui-même et enclos de silence. Vous remarquerez presque toujours chez ses personnages et surtout chez ses femmes de l'inexprimé. Elles se taisent parce qu'elles souffrent d'une mésalliance où les a engagées la passion, où l'amour et le devoir les retiennent. Elles se taisent parce qu'elles sentent que c'est peut-être encore le meilleur moyen d'obtenir de leur mari qu'il se corrige de ses vices. Elles se taisent, et ils se taisent enfin parce

que, selon la savoureuse expression du vieux journalier de Knut Norby, « ils causent avec Notre Seigneur ». Car ils sont religieux. Ils le sont jusqu'à faire de leurs péchés des défis lancés à Dieu qui a impitoyablement employé sa toute-puissance contre les pauvres êtres qu'ils étaient. La joie d'être mère a été refusée à la sévère maîtresse de Dyrendal. Elle n'a pas d'enfant à qui profiteront son labeur et celui de son mari. Et pour se venger, elle vole et laisse accuser un innocent, comme on fait une grimace au ciel. Rien ne nous avait permis de le soupçonner. Nous ne l'apprenons qu'à la fin du livre, en quelques lignes, une nuit qu'elle ouvre son tiroir et regarde d'un œil désespéré ses péchés brillants, argenterie, cuillers, gobelets, « douze couronnes enveloppées dans un mouchoir ». Cela nous produit le même effet qu'un trou noir à celui qui cheminait sur la glace silencieuse.

Je me rappelle encore une histoire du curé Wang. Une nuit, on frappe à sa porte. Un homme aux cheveux grisonnants se précipite en coup de vent et se jette à ses pieds en criant : « Je suis damné ! — Relevez-vous, lui dit le prêtre, et expliquez-vous. » L'homme lui expose qu'étant sur son navire en perdition, il a écrit avec son sang une promesse de se donner au diable, si le diable le sauvait. Le navire a sombré. On l'a retrouvé, lui, deux jours après, sur le rivage. Il ne se souvient de rien; mais il avait gardé le pacte infernal. Depuis, il ne peut plus vivre. Il est allé trouver le pasteur; le pasteur l'a pris pour un fou. Alors il vient chez le curé catholique. « Qu'avais-je à faire ? me disait le curé Wang. A tout prix, il fallait le délivrer. Je le priai de me remettre le papier écrit de son sang. Il restait encore un peu de feu dans ma cheminée. Je l'y jetai et je dis à l'homme : « Te voilà sauvé. Plus de papier; plus d'échéance. Va en paix. » Ce fut comme une métamorphose. Il reprit un visage tranquille, me serra la main et disparut. »

Bojer n'évoque qu'en passant les superstitions qui ont si longtemps hanté les chalets et les fermes. Mais son *Dernier Viking* renferme une des plus belles scènes religieuses de la littérature scandinave. C'est la mort du pêcheur Elezeus terrassé par la fluxion de poitrine sur la côte d'un fjord, loin de tout secours, de tout médecin et de tout prêtre. Elezeus, qui a traîné toute la saison de pêche le remords d'avoir battu sa

femme au départ, comprend qu'il va mourir et demande à communier. « Il faut que je communie ou je serai perdu. » Alors les camarades se tournent vers le meilleur d'entre eux, Henrik Rabben, et leurs regards lui disent : « Nous te choisissons; si l'un de nous en est digne, c'est toi. » Henrik se lève, sort un instant sur la grève. « Il leva les yeux vers le clair ciel glacé aux lumineux rayons d'aurore boréale, et murmura : « Pardonne-moi, si ce que je fais est mal. » Lorsque les pêcheurs le virent rentrer, son visage était empreint d'une belle quiétude ; il se redressa et les regarda l'un après l'autre : « Si vous me choisissez, je veux bien, à la grâce de Dieu ! Nous devons nous rappeler que les disciples étaient de simples pêcheurs, eux aussi... » Mais il y a encore ceci. Pour qu'un pauvre homme s'acquitte d'une action si sainte, il faut que son cœur soit pur. C'est pourquoi, je vous demande, mes camarades : Ai-je commis quelque péché envers vous? Car, en ce cas, me voici et je vous en demande pardon. »

Cependant, il faut se garder d'assombrir la vie norvégienne et de trop la dramatiser. Tantôt l'homme subit la nature passivement, tantôt il réagit contre elle. Ce n'est pas toujours dans les solitudes les plus farouches qu'on trouve le plus de tristesse : ce serait plutôt dans les petites villes piétistes du Sud-Ouest. Le Norvégien du Norrland est peut-être le plus spirituel des Scandinaves. Il a le flegme humoristique. Un voyageur demande dans une ferme qu'on lui attelle une carriole. Impatienté d'attendre, il s'écrie : « Si vous n'avez pas de cheval, attelez-y vos puces. Ce n'est pas ce qui vous manque. Je ne comprends pas que vous ne les atteliez point ; ça irait ! ça irait ! — Oui, répond flegmatiquement le paysan ; mais voilà : elles sont difficiles à ferrer. » Au temps où l'ex-empereur d'Allemagne soignait sa popularité sur les côtes de Trondjem ou de Bodœ, un paysan, qui le conduisait en carriole, lui dit : « Grand honneur pour moi, Votre Majesté —, et, lui montrant son petit cheval, — mais honneur plus grand pour la bête. »

Ce pays de silencieux est aussi un pays d'imaginatifs débridés. Les aventures qu'ils ne peuvent vivre, ils les songent ; et sous leur ciel de fantasmagories, où, durant des mois, la nuit et le jour se confondent, ils ne distinguent plus la réalité du rêve. « Nous avons les plus beaux fous du monde », me disait un Norvégien. Per Gynt est Norvégien, comme Ulysse est Grec, et

Robinson Anglais. Et Andréas Berget, le héros du *Caméléon*, est un descendant de Per Gynt, qui a très mal tourné. Ce diable d'homme étouffe dans son *moi*. Il a continuellement besoin d'en sortir. Il revêt tour à tour les personnages les plus divers: aujourd'hui épicier, demain laboureur, après-demain missionnaire; puis voyageur de commerce, agronome, pasteur méthodiste, entre temps escroc. Par goût de l'escroquerie? Non; par vocation comique. Il a été acteur pendant quelque temps, avec le plus grand succès. Mais qu'est-ce qu'un mauvais théâtre de planches, des maisons de carton, et un soleil électrique? Son vrai théâtre, c'est le monde. Là seulement, il fait bon vivre des vies imaginaires. Dans le pénitencier, où la société l'a prudemment relégué, le souvenir de ses lectures lui revient à l'esprit. « Quel pouvait être l'aspect de Scipion? Avait-il des peines de cœur? Est-ce que tu peux prendre son attitude? » Et il se disait encore, courbé sur son travail et fredonnant des psaumes : « Dans dix mille ans viendra un conquérant de notre planète. Quel sera son aspect? Est-ce que tu peux prendre son attitude? » Vous avez là une caricature exaspérée de l'éternelle nostalgie qui travaille les âmes norvégiennes. Elles éprouvent un besoin d'aventures qui n'est jamais satisfait, des désirs d'aigle en cage à l'appel du ciel bleu. Voici, dans *la Grande Faim*, un jeune ingénieur, Ferdinand Holm : ne croyez pas qu'ouvrir une route ou un tronçon de voie ferrée, ou jeter un pont sur un fossé, le tente beaucoup; ce qu'il rêve, c'est d'être chargé, dans des pays lointains, d'assécher quelques milliers de milles carrés de marais, ou de régulariser le cours du Nil, ou de relier deux Océans. « J'aimerais, dit-il, participer un jour à quelque œuvre de ce genre. Quand j'aurai terminé ici, je décamperai bien loin. Plus tard, les ingénieurs qui vivront, dans une centaine d'années, construiront des routes de touristes entre les étoiles. »

Plus entreprenant que laborieux, le Norvégien aime le risque. Il a un tempérament de joueur ou, si on aime mieux, de hardi pêcheur. L'insouciance des habitants de la côte, moins leurs prodigieux accès d'énergie à l'époque du hareng et de la morue, semble avoir gagné même les graves paysans des vallées. Peuple pauvre, il ne tient à l'argent que pour les jouissances immédiates; il n'y tient pas comme à une réserve indispensable, à une garantie future. Mais son esprit

d'entreprise est perpétuellement ralenti ou brisé dans son pays somnolent. Il faut aller sous l'équateur pour voir des ouvriers travailler aussi lentement que dans le cercle polaire. Un des *Émigrants* de Bojer, revenu des États-Unis, s'étonnera, en parcourant son canton, de l'immobilité de tout. « Une route dont la construction avait été décidée dix ans plus tôt, était encore à l'état de projet. » Il n'est pas surprenant que l'Amérique exerce sur la jeunesse norvégienne tant d'attirance. J'étais un matin dans le cabinet du proviseur de Bergen, quand un grand garçon à l'air intelligent y entra. Il s'excusa de déranger M. le proviseur; mais il avait bien réfléchi; il était trop âgé pour suivre les cours de l'Université; son cousin lui avait écrit d'Amérique, et il allait le rejoindre. « Encore un, me dit mélancoliquement le proviseur, et un des meilleurs! C'est le fils d'un mécanicien qui a une nombreuse famille. Je ne peux pas le dissuader de partir. Que ferait-il ici? Tout est encombré et on ne gagne presque rien. » Ils partent. Bojer vous dira comment ils fondent une petite Norvège aux États-Unis, quelles qualités d'endurance et de ténacité déploient hommes et femmes dans la nouveauté de l'aventure et quand ils ont devant eux, — ce que ne pouvait leur donner le vieux pays, — des perspectives et des possibilités presque égales à leurs rêves. Il a visité l'an dernier, je crois, leurs colonies. Derrière lui l'archevêque d'Upsal et Mme Söderblom les visitaient aussi. Ils en sont revenus émerveillés des cadeaux d'humanité laborieuse, d'initiative et de vie intérieure, que la pauvreté scandinave fait continuellement à l'opulente République. Et Mme Söderblom me disait combien elle admirait la vérité des *Émigrants*.

Pour moi, je n'ai pu les lire sans me reporter au jour où, chez un coiffeur de Bodœ, mes yeux tombèrent par hasard sur un *Journal de Tacoma* rédigé en norvégien. Quelques années auparavant, j'avais abordé, en revenant du Japon, à cette nouvelle ville du Pacifique qui n'était alors qu'une grande rue dans le désert. Elle avait progressé depuis. La troisième et la quatrième page du journal étaient remplies par des annonces de médecins, de chirurgiens, de merciers, de coiffeurs, de cordonniers, de bouchers norvégiens. On y parlait de bonne terre féconde à vendre avec des centaines de belles poules par-dessus le marché. Il y avait des réclames comme celle-ci : *Voulez-vous envoyer de l'argent au vieux pays? Adressez-vous à*

la Banque Norvégienne de Tacoma. Et encore : *On trouve chez Andersen des poêles et des gaufriers absolument comme ceux du vieux pays ; on ne les trouvera que là, et à de très bonnes conditions.* Mais la première ou la seconde page était consacrée à des polémiques qui, pareilles aux gaufriers et aux poêles d'Andersen, étaient absolument comme celles du vieux pays. Un jeune homme venu de Bergen avait osé traiter les missionnaires norvégiens en Chine de gaillards à demi civilisés. Le rédacteur du *Journal de Tacoma* relevait d'importance « ce jeune homme de vingt-cinq ans ignorant et perverti ». J'ai précieusement conservé le passage : « Sachez, jeune homme, que les gens dont vous parlez et qui habitent, dites-vous, cette bande de terre septentrionale du Norrland, n'habitent pas une bande de terre. Ignorez-vous que le Norrland est presque un tiers de la Norvège et qu'il n'y a pas de plus beau pays, ni de pays dont les enfants marqueront davantage dans les fastes de l'histoire norvégienne ? Nous ne sommes plus au temps où les gens de Bergen, sachez-le, jeune homme, exploitaient notre ignorance et nous faisaient travailler comme des mercenaires aveugles pour engraisser leur fortune ! Le Norrland est un pays de lumière... » Ah ! cher amour du pays natal et bons vieux souvenirs du séparatisme scandinave et des querelles de clocher ! Mais il avait raison, le journaliste : je n'ai jamais vu en Amérique une lumière comparable à celle du Norrland.

André Bellessort.

LES ÉMIGRANTS

PREMIÈRE PARTIE

I

C'était l'été, la journée était chaude, et l'on construisait une nouvelle salle pour les domestiques à Dyrendal. Les murs jaunes faits de poutres superposées allaient atteindre la hauteur voulue, et le colonel devait s'attendre à devoir donner, deux jours plus tard, une fête pour le couronnement. Trois gars seulement travaillaient là-haut, à coups de hache et de marteau. On voyait le buste de Kal Skaret, *husmand* (1) de quarante ans, avec sa touffe de barbe rousse sous le menton, et plus loin, Morten Kvidal, qui était, malgré son jeune âge, le maître charpentier de la commune. Et celui qui venait de faire rouler sur le tour un nouveau tronc, c'était Ola Vatne, garçon d'une vingtaine d'années, aux cheveux blonds et aux joues roses, aux yeux bleu clair et gais.

Ola Vatne chantonnait. Travailler le bois n'était pas son métier, mais le colonel s'était mis en tête qu'il devrait l'apprendre. Venu là, dans la résidence du chef de district, en qualité de pâtre, il y avait bien des années, il était devenu valet de ferme, et de plus, chanteur, violoneux et loustic aimé de tout le monde, et particulièrement des filles. Or, d'où il était, la vue s'étendait au loin sur les grands fjords, à l'ouest, en avant des montagnes striées de neige, plus près, sur la plaine parsemée de fermes entourant l'église, et le lac miroitait au pied des coteaux de Dyrendal. Partout resplendissait l'été, il

(1) Locataire d'une masure et d'un lopin de terre dont il paye le loyer en journées de travail.

n'en fallait pas tant pour chanter. Les oiseaux ne chantaient-ils pas en voletant çà et là sur les toits? les clochettes du troupeau ne sonnaient-elles pas, là-haut, sur la colline? les filles ne fredonnaient-elles pas, lorsqu'elles couraient dans la cour de ferme pour ramasser du bois dans leur tablier? Même Kal, ce pauvre diable, regardait à plein le soleil, ce qui lui faisait faire une grimace, et il s'épanouissait de bonne humeur. Et voici le colonel, grand, les cheveux gris, qui traverse la cour et se dirige vers le bâtiment principal long et blanc : on peut se demander si, lui aussi, ne fredonne pas à voix basse.

M[lle] Else remonte du jardin. Ses cheveux châtains voltigent au vent, elle est en tablier bleu-clair à manches, et porte un panier avec les premières groseilles mûres.

— Hé! là-haut,... voulez-vous goûter?

Elle tient à la main une grappe, et la jette droit à Ola, qui la happe. En même temps, la jeune fille lui adresse un petit coup d'œil, et un sourire qui découvre ses dents blanches, puis elle monte les marches de la cuisine et disparaît. Les gens disaient que le vrai chef, dans le domaine, n'était pas le colonel, mais sa fille de vingt ans, bien que personne ne puisse savoir au juste ce qui se passe chez les grands, entre quatre murs.

— Voilà ce que c'est que d'avoir une fiancée, dit Morten en clignant de l'œil.

« Fiancée »! Ola continua son travail. Il était né dans une ferme misérable, là-haut, sur les collines, et elle était la fille du colonel de Dyrendal. Elle avait passé par bien des écoles, voyagé dans bien des pays, elle avait bel air, et les gens s'arrêtaient en contemplation, quand elle passait en voiture pour se rendre à l'église. Elle, fiancée d'Ola! Mais quand il avait un peu bu, il ne lui déplaisait pas qu'on le taquinât. Il clignait légèrement d'un œil et ne voulait pas nier absolument. Du temps qu'il gardait les troupeaux, n'allait-elle pas avec lui à journées entières? Et l'été précédent, lorsque le colonel s'était absenté, n'étaient-ils pas partis en voiture pour aller ramasser du bois dans la forêt? Et qu'avait-il bien pu arriver lorsqu'un beau jour ils avaient été se promener sur le fjord pour pêcher? Ola ne se laissait pas aller à bavarder ; jamais il ne trahit rien, et si quelqu'un disait un mot de trop, c'était des coups.

Les gens commençaient à jaser sur ces deux-là. Certes, Ola était beau gars. Les filles l'appelaient Joliet. Mais il courait le

guilledou, et, aux cartes, il s'emballait, il pouvait risquer tout ce qu'il possédait, argent, montre, jusqu'aux habits qu'il avait sur lui. En mer, c'était fou de voir comme il pouvait tendre ses voiles. Et, à la chasse, il oubliait tout travail, et pouvait passer des semaines à courir pour suivre la trace d'un ours. La fille du colonel... lui !

Les déchets de bois tombent des troncs et l'on prend la varlope quand il le faut. Les éclats de bois tombent à l'intérieur des murs et en dehors; il fait chaud, cela sent bon et se recroqueville ; cela n'attend qu'une allumette. Ola regardait toute cette matière inflammable; il suffirait d'une étincelle... hum ! C'était étrange, comme, à tout instant, il lui fallait baisser les yeux vers tous ces déchets, comme s'ils avaient voulu recourir à lui, et l'avaient appelé, dans un intense désir de prendre feu. Ola a bien envie d'allumer sa pipe, mais non, le colonel a dit qu'il ne voulait pas de ça.

Le voilà d'ailleurs lui-même qui vient en haut des marches, sa longue pipe tombant sur sa poitrine, tête nue, ses moustaches grises bien détachées des joues. Il crie :

— Ola !

— Présent !

Le jeune gars se redresse comme au port d'armes, bien qu'il n'ait pas encore été au service.

— Quand tu auras fini ce soir, tu passeras au bureau.

— C'est bon ! dit Ola.

Le colonel tourne le dos et rentre.

Le chantier se fit très silencieux. Les trois maniaient hache, scie et marteau comme auparavant, mais ses deux camarades n'avaient plus rien à dire à Ola. Ils avaient le sentiment que cela n'annonçait rien de bon.

Lorsque, le soir, Ola ôta son bonnet et entra au bureau, le colonel était assis à son secrétaire et lisait un livre. Il ôta son binocle, fixa les yeux sur le garçon, et toussota.

— Ola Vatne... quels gages as-tu encore à toucher ?

— Oh ! il n'y a que le dernier trimestre.

— C'est à dire cinq écus (1). Les vêtements et chaussures qui faisaient partie de tes gages, tu les as eus, évidemment. Eh bien, voici dix écus. Et avec ça tu vas t'en aller d'ici, ce soir.

(1) *Species*, monnaie ancienne encore employée dans le langage. Cinq *species* ou *speciedaler* font 28 francs.

Ola restait bouche bée. Il ne comprenait pas.

— Je ne dis pas que tu aies fait rien de mal. Et je ne veux pas qu'il soit dit que tu es chassé. Tu trouveras bien un motif raisonnable. Mais tu t'en iras ce soir.

— C'est bon, balbutie Ola, le regard perdu devant le mur.

— Je te souhaite bonne chance. Adieu, mon garçon.

Ola sort en chancelant.

Il regarde autour de lui. C'est curieux comme la cour est vide, tout le monde s'est envolé. Les camarades du chantier ont filé. Il n'y a personne pour le plaindre. Else ne sort pas. En passant devant l'escalier de la cuisine, il croit entendre des rires étouffés derrière la porte. On se fait fête de ce qu'il est chassé.

Dans la vieille salle des domestiques, il change ses vêtements de travail pour son costume du dimanche, et charge sur son dos la caisse qui contient tout ce qu'il possède. Adieu et merci.

En montant le chemin, il lui semble sentir le rire moqueur comme lui couler dans le dos. Ce sont les autres domestiques de la ferme qui rient, et les filles de cuisine, et peut-être Else en est aussi. Plus haut sur la colline, il s'écarte du chemin et se jette dans la bruyère, il reste couché, les yeux grands ouverts. C'est ainsi que sont les grands. Ainsi est Else. Maintenant, tout le reste de ta vie, pour tout le monde, tu seras un imbécile.

Seulement, il y a encore une demi-bouteille qui est pleine, dans la caisse. Il fouille, trouve, débouche, et porte la petite bouteille à ses lèvres. La première gorgée ne console guère. Elle réchauffe seulement. La seconde rend le monde un peu plus lumineux. Et ce n'est qu'après avoir vidé la demi-bouteille qu'Ola regarde droit devant lui et se met à ricaner.

Avant de se coucher, Else entra chez son père pour lui porter son grog habituel du soir, et alors il y eut une scène. Lorsqu'elle sortit enfin, il n'était pas difficile de voir qu'elle avait pleuré. Les filles de la cuisine échangeaient des coups d'œil. Pour une fois, le colonel avait bien été le chef.

Mais, cette même nuit, un incendie éclata. Les charpentiers avaient dû commettre quelque imprudence, car le premier valet, qui donna l'alarme, put dire que le feu avait commencé dans le chantier.

Grand branlebas dans la cour. Hommes et femmes couraient de tous côtés avec des seaux d'eau. Le colonel, tête nue et sans veste ni gilet, essayait de mettre de l'ordre, des toiles trempées

furent tendues sur le bâtiment principal, mais l'étable et l'écurie furent brûlées. Jusqu'au surlendemain, leur grosse charpente, par terre, était encore fumante.

Un incendie dans un grand domaine effraye toujours tout le canton, et les bavardages de commencer. Est-ce qu'on a mis le feu? Le colonel secouait la tête et n'avait pas d'opinion. Il n'était pas homme à jamais dire un mot de trop, du moins devant les gens du commun.

Mais trois ou quatre jours plus tard, le premier valet à la barbe rousse arrive à cheval devant chez Ola Vatne, sur le coteau boisé. Il attache le cheval dehors, et monte. Il porte un havresac. « Salut, la compagnie! »

Ola est assis, en train de faire un balai, son père répare des chaussures, la mère file. Le premier valet a les jambes arquées, et ses cheveux et sa barbe roux sont très ébouriffés. Il reste un moment assis à parler de la pluie et du beau temps.

— C'est dégoûtant, cette histoire d'incendie, déclare le vieux, sans cesser de travailler à son soulier.

— Ah! oui, mon Dieu! gémit la vieille, qui laisse son rouet s'arrêter un moment.

Alors le premier valet tire de son havresac un très gros livre,... mais, est-ce que ce n'est pas une Bible reliée en peau, avec des fermoirs de cuivre? Qu'est-ce que ça signifie?

— Ola, dit-il, et il s'avance jusqu'au garçon, peux-tu poser la main ici sur la Bible, et jurer que tu n'as pas mis le feu?

Ola se dresse brusquement, le père se lève, la mère est sur le point de s'évanouir. Silence dans la salle. La pendule murale fait seule son tic-tac.

Le premier valet présente toujours le gros livre.

— Entends-tu, Ola. Pose la main ici, sur la parole de Dieu, et jure que tu es innocent.

Ola est pâle comme un mort, et bégaye :

— Qu'est... qu'est-ce que c'est que ces bêtises-là?

Le premier valet répète :

— Allons, jure, Ola! Si tu nies, avec la main sur la Bible, nous te croirons.

Mais les mains d'Ola restent pendantes. Il essaye de lever la droite,... la gauche,... non, elles ne veulent pas. Si, la droite finit par monter jusqu'à son front.

— Allons, c'est bien, dit le premier valet. Il fait quelques

pas à reculons, puis replace le livre dans son havresac, dit adieu, remonte à cheval et descend le coteau.

— Ola, chuchote la mère, les yeux braqués sur son fils.

— Ola, dit aussi le père, qui a encore son binocle et tient une alène à la main.

Le garçon ouvre de grands yeux et sent une sueur froide. Il était clair que, la prochaine fois, ce serait le tour du prévôt.

Mais le lendemain matin, lorsqu'il arriva en voiture dans la cour accompagné d'un aide et muni de menottes, il trouva les vieux seuls. Le prévôt questionna, essaya d'amadouer, menaça. Mais ce qui est vrai, est vrai. Les vieux ne pouvaient que répéter que le garçon était parti la veille au soir, et qu'il ne savait peut-être pas lui-même où il irait.

Alors, ce fut une chasse en règle après Ola Vatne. On eut de quoi causer dans le canton. Le prévôt et son aide couraient les fermes de montagne et les chalets de pacage, par bois et par champs, et ils emportaient leurs pistolets et menottes, mais ils ne parvenaient pas à prendre Ola Vatne. Des bruits se répandaient de ferme à ferme : il est pris... non, c'était une erreur. On disait que tel ou tel pâtre l'avait vu dans la montagne,... oui, trois jours auparavant. Les *fjelds* sont vastes, et l'on est en été. Comment peut-il trouver à se nourrir? Se risque-t-il à entrer dans un chalet? Les jours passent, les semaines passent, et il est toujours en liberté. Le prévôt est partout en chasse, et une prime est offerte à qui s'emparera d'Ola Vatne.

Et voilà qu'une nuit, il y a aussi un incendie chez le prévôt. C'est la forge seulement qui brûle, mais la rumeur affirme que l'auteur est encore Ola, qu'il a voulu narguer le prévôt, lui jouer un tour. Et bientôt, de ferme en ferme, des gens colportent en hâte : Ola, dans la forêt, a dit à un pâtre qu'il ne se rendra pas avant que tout le canton soit en cendres.

Ceci, comme on peut le penser, fit dresser l'oreille à bien des gens. Il y eut peu de maisons où les gens se laissèrent franchement aller au sommeil. Au presbytère, chez le prévôt et le bailli, on plaça une garde armée. Chez Brandt de Lindegaard, deux *husmænd* circulent toute la nuit avec des fusils chargés. Cela devient une contagion, et il n'y a plus guère de ferme où l'on n'entende résonner, dans le silence de la nuit, des pas vigilants. Pensez donc, si c'était ici qu'il devait venir la prochaine fois!

Le fjord poli repose par les calmes nuits claires, et les collines de sapins bleuissantes montent à l'est vers les fjelds, et là... oui, sans doute y poursuit-on Ola maintenant. Peut-être a-t-on tiré sur lui comme sur un simple loup, et s'enfuit-il en tachant la bruyère de son sang sur son passage. Peut-être s'est-il traîné jusqu'à un ravin pierreux, à un trou, pour y mourir comme un ours blessé. Ola!... lui qui était connu de tout le monde et aimé de presque tous, dont la danse était à faire tourner des troncs et des pierres, qui savait chanter et conter des blagues à faire rire des morts! Ola! Pensez donc, et s'il n'était même pas coupable!

Le prévôt avait obtenu des soldats pour continuer sa chasse. Ils portaient des fusils chargés de balles. Les prévôts des cantons voisins étaient aussi en campagne, avec armes et menottes, car Ola pouvait bien s'être échappé ici où là. Les commérages volaient : les soldats l'avaient poursuivi dans tel ou tel bois, il s'était mis à courir, ils avaient tiré, mais il s'était sauvé. La chasse continuait, jour par jour.

Une fille, dans la forêt, s'est assise sur une motte de terre pour manger ses provisions, pendant que le troupeau broute, épars autour d'elle. Soudain elle tressaille, un gars a crié :

— Hé là, veux-tu me laisser prendre ton fricot?

Il s'avance, barbu, l'air farouche, saisit tout ce qu'elle a. Il rit :

— Tu diras dans le canton qu'Ola Vatne est ici maintenant, si on veut l'avoir. J'ai pris gîte là-bas, au nord de la colline, tu le leur diras.

Et il disparaît dans la forêt.

Loin dans les terres, le fjord repose, tout uni, d'un bleu nocturne, quand un gars surgit de la forêt. Il regarde alentour : tout va bien, le canton dort. Sur la grève, il met son épaule contre une barque, la pousse à l'eau, saute dedans, et rame. Sauvé. Au milieu du fjord sommeille une galéasse, voiles bas. Il l'accoste.

— Hé là! vous n'avez pas besoin d'un homme?

— Ça dépend, dit le patron.

Le gars attache solidement sa barque à un hauban et se hisse à bord.

— Où va le bateau?

— En Danemark.

Bon, il est habitué à la mer. En bas, dans la cabine de

l'équipage, on lui donne de la viande et des pommes de terre, et il mange, oh ! comme il mange ! Libre ! Sauvé !

Mais quelques heures plus tard, quand le patron est allé se coucher, et qu'un manœuvre est assis à la barre, l'homme quitte le bord. Vraiment, il faut qu'il retourne à cette chasse. C'est merveilleux. S'enfuir tandis qu'on tire dans les bois, se cacher, se glisser dans un trou comme le renard, et, pendant qu'on reste devant à l'enfumer pour le faire sortir, ramper jusqu'à une autre issue, effrayer les gens par ici, alors qu'on est après lui d'un tout autre côté, vraiment, c'est une fête. Il faut qu'il retourne à ce jeu.

Il se produisit ce fait étrange que, plus la chasse était ardente, plus les gens semblaient avoir pitié de lui. « Pauvre garçon ! disaient-ils. Dire que les autorités courent ainsi en armes après un gars du canton, comme après un animal dangereux. Ola ! Lui avec qui nous avons souvent causé si gentiment, toi et moi ! »

L'été se passa, et il n'était pas encore pris. Le prévôt sacrait et menait campagne. Le colonel, quand on se risquait à lui en parler, hochait la tête. Et les voisins racontaient que sa fille, Else, restait couchée la plupart du temps. Mais, par précaution, il y avait encore des gardes de nuit, et lorsque l'automne ramena les nuits longues, il devint périlleux de s'approcher d'une ferme. Au moindre bruit, les gardes épaulaient et visaient.

Alors le bruit se répand qu'Ola est enfin arrêté. Non par des soldats, ni le prévôt, mais par deux bûcherons, venus dans un chalet vide pour faire leur cuisine. Il est couché là, en guenilles, hâve, tout en barbe et en cheveux, à peine reconnaissable.

— Ola, il faut te lever maintenant.

Il les suivit sans résistance. Mais ils durent d'abord lui donner à manger.

Puis, vient un jour où les *husmænd* de Dyrendal sont occupés à étendre du blé sur les pieux, quand l'un d'eux regarde vers la route, et dit :

— Les voilà qui arrivent !

Et les six hommes vont se planter sur la route, et attendent. Arrive d'abord le prévôt lui-même, en carriole (1). C'est un

(1) *Karjol* : c'est une voiture à deux roues, et à une seule place, où le voyageur est allongé, presque couché, tandis que le cocher se tient debout sur un marche-pied, derrière lui.

bourgeois, et ils se découvrent. Vient ensuite une tapissière, avec une planche posée en travers, où sont assis Ola Vatne, menottes aux mains, et deux hommes, un de chaque côté. Il cause avec eux tranquillement. Et... n'est-ce pas curieux ? Les *husmænd* se découvrent aussi devant lui, absolument comme s'il était un bourgeois, lui aussi.

Ola tourne la tête vers eux, et essaye de sourire, et eux, ses anciens camarades, agitent leurs chapeaux.

Mais le premier valet fait arrêter la voiture, et s'approche. Il ne veut que lui serrer la main. Il en profite, discrètement, pour lui glisser un petit billet.

Et les voitures se remirent en route.

A l'audience, le colonel était convoqué. Lorsqu'il vit son valet de ferme entre les deux gendarmes, le vieux militaire peu commode sentit sa gorge se serrer étrangement. Ola avait avoué. Mais le colonel parla de lui avec chaleur, et même alla jusqu'à traiter l'affaire de gaminerie. Si cela n'avait tenu qu'à lui, Ola n'aurait pas été condamné.

— Hum! dirent les juges, et ils se regardèrent entre eux. Ce fut peut-être grâce à cette déposition qu'il eut seulement un an de prison.

Un soir, tard, le colonel étant déjà couché, la porte s'ouvre, et sa fille entre.

— Père, dit-elle, j'ai malheureusement à te raconter quelque chose qui te fera de la peine.

— Vraiment?

Il cherche à tâtons des allumettes pour éclairer, mais elle lui prend la boîte, et s'assied au bord du lit.

— Voilà. Il ne faut pas que ceux qui ont condamné Ola Vatne puissent achever de le perdre.

— Else, qu'est-ce que ça signifie?

Il essayait de voir son visage à travers l'obscurité.

— Ça signifie que j'ai résolu de me marier avec lui quand il sera libéré.

Le colonel retomba dans son oreiller. Il y eut un silence. Enfin :

— Voyons, tu rêves debout, mon enfant.

— J'ai bien réfléchi, père. Ma faute est aussi grande que la sienne. Et s'il veut de moi, nous partirons assez loin pour ne pas te faire honte. Voilà, c'est dit.

Elle passa la main sur le front de son père et s'éloigna.

— Else! appela le père, le buste dressé sur son lit. Mais elle sortit doucement de la chambre et ferma la porte derrière elle. Et le bruit de ses pas s'éteignit.

II

Morten Kvidal avait quitté le vapeur près du cap, et, le fjord derrière lui et le canton devant, il grimpait vite vers la forêt et les tourbières de Lindegaard. C'était un garçon de vingt-quatre à vingt-cinq ans, en costume de bure sombre, chapeau de feutre brun, havresac au dos. Son visage glabre n'était pas aussi tanné que l'on devait s'y attendre en cette saison des foins, ce qui tenait à ce qu'il avait travaillé en ville, tout l'hiver, comme menuisier.

La Pentecôte était venue de très bonne heure, cette année, les arbres à feuillage montraient à peine quelques taches vert clair, les champs étaient encore noirs et sentaient l'engrais. Et en ce moment, où les fjelds neigeux de l'autre côté du fjord, à l'ouest, s'embrasaient au coucher du soleil, tout le canton semblait sombrer dans un crépuscule bleu, tandis que les fenêtres prenaient feu. Lorsque Morten eut traversé la forêt et put voir le lac dans le large centre du canton, il s'arrêta sans le vouloir. C'était une impression singulière d'avoir été longtemps absent, et de revenir enfin chez soi. Tout ce qu'il voyait semblait l'appeler : « tu nous appartiens! » Les coteaux boisés, le lac, les fermes, lui disaient la bienvenue, à son retour Il mit son chapeau plus en arrière, se tourna de tous les côtés, oublia qu'il était debout. Son esprit s'absorbait dans ce paysage qui lui était si familier.

Autour de lui s'étendent les grandes fermes, où brillent les maisons peintes en blanc et en rouge. Et là-haut, loin, sur les collines, il aperçoit Kvidal, son foyer, où habitent sa mère et ses cinq frères et sœurs. Il y a là un lopin de terre cultivée, malheureusement les bâtiments sont gris et petits.

Oui, tel est frappé en écu, et tel autre en sou. Ses pères avaient peiné là-haut, homme après homme, en qualité de *husmænd*. Mais, quand son tour était venu, il n'avait pas voulu Était-ce l'école régionale qui avait produit cet effet? C'est après y avoir terminé les cours qu'il s'était mis, en quelque sorte, à se frotter les yeux. Voyons comment est le monde, au juste! Oh!

que les maisons des fermes plantureuses sont jolies, et que les cabanes grises des pauvres hères sont lamentables ! Chaque fois qu'il approchait de chez lui, il éprouvait comme un sentiment de honte. Il serrait les poings : ça changera un jour ! Les maîtres de l'école régionale lui avaient conseillé de continuer ses études. Non. Les livres, c'est très bien, mais il préférait faire de la menuiserie, et travailler dans les champs et les prés. Il écrivait des vers, pourtant? C'est vrai, mais cela ne pouvait certes pas servir à transformer Kvidal en une grande ferme, et c'était là son but.

Il n'eut de cesse qu'il n'eût décidé son père à acheter sa terre de *husmand*. Elle était désormais une propriété, mais les bâtiments en étaient-ils moins gris? Est-ce que toutes les filles ne semblaient pas se sauver bien vite, disant : Va te promener, tu n'es que de la cabane de Kvidal! De nouveau, il insista auprès de son père pour le décider à emprunter à la banque, afin de bâtir à neuf. L'un des voisins donna sa caution par écrit, un autre, qui ne savait pas écrire, dit : « Tu peux mettre mon nom à l'endroit qu'il faut. » Le père fit ce que l'autre disait, mais, lorsqu'il eut reçu l'argent, le second garant, effrayé de sa responsabilité, retira sa promesse. Il y eut procès, le père fut condamné pour faux, et lorsque le prévôt vint le chercher, il le trouva pendu à sa grange.

Le jeune homme s'arrête de nouveau, se passe la main sur le front, et rit amèrement. Non, évidemment. Des serfs ne doivent pas rêver de devenir des seigneurs. Il n'y a qu'à voir ce qui s'est passé, quand son père allait faire un saut pour monter d'un degré. Un glissement... et la chute. Perdu. Peut-être les grands ont trouvé ça drôle et s'en sont amusés. Mais il y a ici un homme qui en est indigné, et qui, souvent, serre les poings en dormant. Ça réussira tout de même. Kvidal, un jour, sera une grande ferme. Père et grand père, et les autres serfs, en remontant, obtiendront réparation.

L'argent! C'est de l'argent qu'il faut. La pêche des Lofoten a manqué quatre ans de suite. Morten a travaillé en ville comme menuisier, a logé dans un trou au fond d'une cour, ne s'est jamais permis d'amusements, fût-ce pour un sou, et a vécu de conserves. Une vie morne à pleurer. A-t-il eu de l'argent? Quelques écus, dont la mère avait besoin pour payer les impôts et un acompte à la banque, et pour vivre, elle et les enfants.

Une grande ferme? Ah oui, et l'argent? C'est Morten qui devrait le gagner, mais que pourrait-il faire de plus que trimer du matin au soir?

Il avait les traits tendus par la volonté, ses yeux jetaient des regards de tous côtés, comme pour chercher une issue, ses pas faisaient penser à des coups de marteau. Il faudra que ça marche, ça marche, ça marche un jour.

— Hé! tu vas diablement vite!

Morten se retourna. C'était l'instituteur Jo Berg, en costume de bure gris, et chapeau noir, tous les boutons de sa veste boutonnés à la façon d'un soldat, sa moustache brune hérissée des deux côtés. Ses yeux gris-clair avaient toujours l'air de rire. Il avait ramé avec Morten à la pêche des Lofoten, était d'une petite ferme de l'autre côté du lac, avait emprunté pour passer l'examen d'instituteur, mais ne pourrait jamais obtenir un poste, parce qu'à l'école normale il avait soutenu son opinion personnelle sur ce qu'on y enseignait. Il vivait aux crochets de ses vieux parents, leur empruntait même de quoi acheter son tabac, et se moquait de sa mère quand elle se lamentait et le suppliait de penser comme il fallait pour qu'on finît par lui donner une école. Et surtout, il riait de ceux qui lui avaient donné leur caution, car ils devaient payer intérêts et annuités; hé! oui, les sujets de rire ne manquent pas en ce monde.

— Tu viens de la ville? dit-il.

Mais oui, Morten ne pouvait le nier.

— As-tu été voir Ola Vatne dans sa prison?

Morten y était allé deux fois au cours de l'hiver. Mon Dieu, il était là aussi bien qu'il fallait s'y attendre.

— Et sais-tu qu'Erik Foss est revenu d'Amérique? Il paraît qu'il est un vrai Crésus maintenant, à ce qu'on dit.

Ça, c'était une bonne affaire pour lui.

— Tu devrais aller causer avec lui. Il voudrait emmener des gens en automne, quand il repartira.

Morten ne put s'empêcher de rire. Non, il n'avait pas fait encore de telles bêtises qu'il eût besoin de quitter le pays. En Amérique? Jamais de la vie.

— Oh! n'en jure pas trop, va. Trouves-tu que ce soit bien merveilleux, en ce maudit pays où l'on ne peut pas croire et penser comme on veut, quand on est pauvre?

Jo Berg marcha fièrement, d'un pas raide, et regarda gaie-

ment devant lui : c'est comique de voir comme le monde est à l'envers. Ses doigts étaient bruns et ses ongles noirs, parce qu'il ne se donnait pas la peine de hacher son tabac en carotte avec un couteau, avant de bourrer sa pipe, il le tripotait avec ses doigts jusqu'à ce qu'il fût en miettes, habitude prise aux Lofoten.

Un roulement de voitures les avertit, et ils se rangent sur le bord de la route. C'est d'abord le juge cantonal en phaéton, puis le prévôt en carriole, puis le sacristain en tilbury, qui a la jeune Helena, sa fille, près de lui. Tous des « gros », devant qui l'on se découvre. Mais non tous également gros. Le plus important était le juge cantonal, ensuite le prévôt, enfin le sacristain. Au-dessous venaient toutes les petites gens à pied, dont au moins Morten Kvidal faisait partie. La fille du bedeau se retourna et lui sourit ; elle avait la figure étrangement rouge, et le jeune homme inclina la tête. L'instituteur vit cela, et ricana :

— Oho !... le père fait l'important, bien qu'il ne soit qu'un sacristain pouilleux.

Morten pâlit et hâta le pas. Ces paroles avaient porté. Tout le canton devait donc savoir que le sacristain s'opposait absolument à ce que sa fille allât courir avec le garçon de Kvidal. Il n'était pas d'assez bonne condition. Et ceci ajoutait au poids de tout ce que Morten avait à supporter.

Lorsqu'il fut seul sur les coteaux, il s'arrêta souvent pour souffler. Hé, oui, tout n'est pas drôle, mais c'est bon, tout de même, de retrouver l'odeur des feuilles, et des fleurs de merisier. Et plus tu montes, plus la vue s'élargit. Le soleil est déjà descendu à l'ouest, mais les fjelds neigeux sont encore éclatants, et semblent dire bonsoir au monde entier après une fête. Et toi, Morten, tu es enfin revenu ici.

— Le voilà ! crie-t-on là-haut des cabanes.

En tête, c'est le chien finnois King, qui descend le coteau par bonds désordonnés, puis la troupe des enfants. Simen, garçon potelé de dix-huit ans, aux cheveux blonds, allait par sauts allongés. Venait ensuite le bouillant Peter, la tête enfoncée dans les épaules, puis les fillettes et le petit rouquin Knut. On fit cercle autour de Morten, le chien sauta en l'air et lui lécha la figure, toutes les bouches s'ouvraient pour lui souhaiter la bienvenue et bavarder.

Chacun avait son histoire : Randi, douze ans, sa frimousse

en partie voilée par ses cheveux blonds,... vraiment, elle avait des souliers neufs? Et Peter avait suivi le catéchisme,... étaient-ils nombreux, cette année? Et Knut, sept ans, à la face large et aux yeux mobiles,... pas possible, il allait à l'école maintenant? Mais c'était Mætte qui criait le plus fort : elle n'avait que cinq ans, elle tenait à dire que « Dagros » avait eu un veau,... ça, c'est un événement. Morten lui prit la main et se baissa pour lui donner un craquelin.

— Qu'est-ce que tu as à ta chaîne de montre?

C'était Simen, qui tâtait l'objet.

— C'est une petite boussole.

Et tous d'ouvrir de grands yeux. Et de tripoter.

Morten ne comprenait pas pourquoi les enfants lui témoignaient tant d'amitié à son arrivée. Car il devait bien reconnaître qu'il se montrait fort rigoureux lorsqu'il était à la maison : rien n'y marchait aussi bien et aussi vite qu'il eût fallu, et il y avait toujours un coupable. Quand il partait, il y songeait et cela lui faisait de la peine, et il promettait toujours qu'il en serait autrement une autre fois.

— C'est étonnant comme tu as grandi, mon garçon, dit-il à son cadet.

— Tu trouves? Et toi, tu seras bientôt un vrai citadin.

— Et quels poings tu as! Tu pourras bientôt rosser tout le canton.

— Oui, gare à toi.

Il donna une bourrade à son frère, mais Morten sentit sa jeunesse remonter en lui, et, jetant son havresac, se dressa devant Simen et sourit comme s'il voulait mordre.

— Éloignez-vous, les enfants!

Et les deux se jettent l'un sur l'autre, lancent de vigoureux coups de poing, de plus en plus forts, et finissent par rouler par terre, chacun tenant l'autre à la gorge. King sautait autour d'eux et voulait les séparer. Randi et les deux autres frères criaient de joie, Mætte d'effroi.

— Allons, vous êtes fous! dit, du haut du coteau, une femme aux cheveux roux, qui descendit lentement. C'était la mère, Berit Kvidal.

Morten, une fois de plus, gagna les bâtiments de pauvre, vieux et gris, dont il avait eu honte si souvent, mais qui tout de même étaient son foyer. Nul lieu au monde n'était compa-

rable. La maison d'habitation penchait, mais elle était comme une mère pour eux tous, l'étable, avec son toit de mottes vert de gazon, couvait une profonde sagesse, et la meule à aiguiser, derrière le mur de la grange, était un personnage important, que Morten ne pouvait s'empêcher, parfois, de considérer longuement. Au nord du coteau boisé, la cascade de Kvidal joue son vieux chant, qui enveloppe ferme, bois et gens dans une mélodie inconnue ailleurs. Non, nul lieu n'est comparable. Lorsque Morten entre, sa main reconnaît le loquet familier; le plancher fraichement lavé est jonché de branches de genièvre, la pendule murale ne peut guère être plus vieille : elle boite et indique le temps tout de travers. Elle dit : Sois le bienvenu. Et l'air est imprégné d'une singulière odeur de foyer, de souvenirs, bons et mauvais, et l'on y sent surtout que la mère s'y donne du mal, et n'a souci que de leur bien à tous.

Morten s'assied à la longue table bien fourbie, et est servi comme un étranger en visite; terrine de crème caillée avec du sucre et du biscuit semé dessus, gâteau de mélasse de chez l'épicier, bref, la mère sort tout ce qu'elle a de mieux. Elle reste debout au milieu de la pièce, avec ses cheveux roux et ses taches de rousseur, maigre et déjetée par le travail, les yeux brillants parce qu'elle a de nouveau son Morten, et attentive à toutes les nouvelles de la ville qu'elle tire de lui. Vraiment, le roi est venu en ville? Et tu l'as vu? Était-il en uniforme? Berit trouve que le monde est plein de merveilles, que ne se passe-t-il pas, ici ou là ? Tout le mal qu'elle a souffert n'a pas de prise sur elle; au plus fort de la crise, elle a versé une larme, puis elle s'est essuyé les yeux et a regardé d'un autre côté, où tout de suite elle a vu quelque réconfort et motif d'oublier ses ennuis. Est-ce sa faute, si elle a une bonne humeur qui ne se laisse pas abattre? Sa mère était réputée dans bien des cantons pour toutes les histoires qu'elle savait conter, sur les êtres visibles, et invisibles, et sur les familles du canton, à telle et telle époque. Prêtres et capitaines, baillis et juges, habitant telle et telle maison, personnages curieux, événements singuliers, contes! Et la fille n'a pas oublié ces histoires. Elle y a recours comme à un vrai remède : bien souvent elle s'est sentie lasse à ne plus pouvoir se tenir debout, et alors le souvenir de quelqu'une des histoires la faisait sourire, et elle se ranimait. Si parfois il lui arrivait de n'avoir

plus rien pour le repas du soir, elle couchait les enfants, elle racontait et racontait, et ils finissaient par se sentir rassasiés et s'endormaient. Pourquoi Morten est-il assis là, tous les traits du visage si tendus, ses prétentions en ce monde sont-elles trop grandes? Hé! oui, ce garçon a de hautes visées, il tient cela de sa grand mère. Si seulement il voulait rire un peu plus souvent!

III

Sur le coteau de l'église, le lendemain, les gens font cercle autour de l'Américain revenu au pays, Erik Foss. Les gars lèvent la tête, questionnent, écoutent, et ouvrent de grands yeux. Il est de haute taille, pâle, la barbe brune, vêtu comme un bourgeois, chemise à faux-col, cravate, redingote brune, chapeau haut et souliers cirés. Mais à ses mains on voit qu'il a trimé dur. Il a été sept ans là-bas, et il n'est que le fils d'Olina-l'Efflanquée, c'est vrai, mais il est tout de même devenu un monsieur. Fait-il le fier? Pas du tout, ses paroles sont calmes et sensées. S'il y a quelque chose qu'il ne sait pas, il répond qu'il ne le sait pas. Si quelque loustic ricane, il fait semblant de ne pas l'entendre. Il a travaillé au chemin de fer et dans les fermes; pendant trois ans, il a eu lui-même une ferme; alors, le chemin de fer a passé par là, les prix ont monté, il a vendu. Maintenant, son idée est de s'en aller plus loin à l'Ouest, vers la vallée de Red River, où l'on peut encore avoir des terres gratuites, et où le défrichement est beaucoup plus facile, parce qu'il n'y a ni pierres ni souches dans la terre de la prairie, on y enfonce le soc et on laboure, c'est tout. Ceux qui voudront se joindre à lui n'ont qu'à venir, il les guidera de son mieux.

Il est aujourd'hui le personnage principal; c'est à peine si les chapeaux se lèvent à l'arrivée du prêtre. Erik Foss a raconté qu'en Amérique on ne fait pas de différence entre les gens : un prêtre et un ouvrier se valent. Les gars ne peuvent pas y croire. Et voilà qu'arrive Brandt de Lindegaard, si huppé qu'il a son siège à part, avec une grille dorée, comme un petit paradis, à l'intérieur du chœur; et voici le prévôt, oh! il faut se découvrir, mais tout le monde pense : l'Amérique... pas de différence entre les gens... c'est curieux! Arrive le plus chic de tous, le colonel de Dyrendal, les gens reculent, chapeaux, chapeaux!

Mais, le croiriez-vous, Erik Foss ne salue aucun des « gros ».

— Pourquoi n'ôtes-tu pas ton chapeau? lui demande un gars effrayé.

— Je ne salue que ceux que je connais.

Hein! ce qu'un Américain peut dire! Mais voici que se produit un fait singulier. Le colonel s'arrête, fixe les yeux sur l'étranger, et va droit à lui, au milieu des gens qui regardent. Tout le monde s'écarte, en sorte qu'un vide est autour d'eux.

— C'est vous qui avez été en Amérique? demande le colonel, et, Dieu me pardonne, ne dit-il pas *vous* au garçon d'Olina-l'Efflanquée, absolument comme s'il était au moins capitaine.

— Oui, c'est moi, dit Erik, qui a tout juste soulevé son chapeau lorsque le colonel lui a adressé la parole, mais qui le remet, et demeure aussi droit et aussi calme que l'autre.

Les gens entendent alors le colonel dire :

— Cela m'intéresserait de savoir un peu comment ça se passe là-bas. Si vous en avez le temps, un jour, vous pourriez peut-être venir chez le chef de district.

— Je peux bien faire ça, répond Erik à la façon d'un homme qui rend volontiers service à son égal.

Le colonel poursuit son chemin et entre dans l'église, mais les gens oublient de le suivre, tant qu'Erik reste là.

Morten Kvidal ne s'était pas soucié d'écouter l'Américain, et dans l'église il monte l'escalier de la galerie, où sont les chanteurs, dont il est. Là, Helena Noreng, la fille du sacristain, est déjà assise, avec d'autres jeunes filles. Il n'ose presque pas regarder de ce côté, juste assez pour voir qu'elle est aujourd'hui en robe bleue. Ses tresses blondes sont enroulées autour de sa tête à la façon d'une demoiselle, et elle a tourné légèrement les yeux vers lui ; un peu de rouge lui est monté au visage, lorsque son amie, près d'elle, lui a donné un coup de coude. Et le chant commença. Quel sentiment de fête il éprouvait à mêler sa voix avec celle d'Helena! S'il regardait toutes ces têtes, en bas, d'où le chant montait, il lui semblait que c'était pour eux deux que tout le monde chantait. Il crut que personne ne les voyait, lorsque, tous deux chantant, leurs yeux se rencontrèrent de nouveau, et elle lui adressa un sourire et un léger signe de tête. C'était assez. C'était un message. Il voulait dire : Viens me trouver où tu sais.

Le canton repose dans un crépuscule printanier, bleu-clair,

lorsque, le soir, il part de chez lui, disant qu'il va seulement faire un petit tour. Sa mère le regarde et sourit. Ah ! si cela ne tenait qu'à Helena ! C'est l'heure où la jeunesse allume des feux sur les berges du fjord, sur la crête de Blaaheia au nord, et en divers endroits des collines boisées, çà et là. Flammes et fumée montent dans l'air, le coq de bruyère s'enfuit à travers les bois. Morten court vers la vallée, descend le coteau couvert d'aunes, qu'il faudra défricher un jour, pour en faire des champs et des prés rattachés à Kvidal, et suit un versant de bouleaux, où un sentier qu'il connaît bien accélère son allure. Il voit alors au-dessous de lui la maison du sacristain, dont les terres s'étagent par pentes successives jusqu'au lac ; il est arrivé, il s'assied dans la bruyère, et attend.

En bas, chez le sacristain, des portes s'ouvrent et se ferment, mais ce n'est pas Helena qui sort. Il attend, il mord une ramille, dont la sève est déjà sucrée. Il attend. Le soir enveloppe de bleu bois, fermes et lac, au-dessus des collines du nord, des nuages jaunes et sombres montent dans le ciel. Des vers? Il est assis là, et fredonne, et se berce au doux murmure du soir de printemps, mais des vers, il faut qu'ils soient bons. Un pareil soir peut aussi s'épanouir en coups d'archet sur un violon ou en une longue prière à l'éternité, mais des vers, il n'en a jamais fait d'assez bons. Va-t-elle venir bientôt ? Ne viendra-t-elle pas? Il y a le fils du prévôt qui la recherche aussi, et il peut bien succéder à son père comme prévôt, un jour; c'est une autre affaire que d'être de Kvidal, dont le pauvre hère s'est récemment pendu devant sa grange.

On entend des pas, des branches écartées... La voici, tête nue, son foulard à la main, elle a chaud, car elle s'est dépêchée, elle rit en montant vers lui.

— Hé ! vraiment, tu es venue ?

— Chut ! Si quelqu'un nous voyait ! Et comment vas-tu ?

Ils s'asseyent ensemble dans la bruyère, elle le laisse passer le bras autour de sa taille, mais chaque fois qu'il veut l'embrasser, elle rit et se détourne.

— Dieu te bénisse d'être venue ! Est-ce qu'il t'arrive encore de penser à moi?

— Non, maintenant je t'ai oublié.

Et elle lui adresse de côté un regard badin.

— As-tu dansé beaucoup, ces temps derniers?

— Tout le temps. Et ce que tu es devenu vieux !

Elle lui caresse la joue.

— Tu n'écris jamais.

— Il y a trop de choses à dire. Mais j'ai ici quelque chose...

Il reçoit une petite boîte, et l'ouvre : c'est une chaîne de montre en cheveux, à porter au cou.

— Oh !... Et c'est de tes cheveux.

— Ç'a été long, avant d'en avoir assez. Mes cheveux ne veulent pas du tout rester après le peigne.

Il touche le cadeau tout doucement, il est heureux.

— J'aurai un baiser maintenant ?

— Non, tu as assez comme ça.

— J'ai acheté une petite chose en ville. Une babiole.

Il sort un petit paquet de papier. La voilà toute curieuse. C'est un ruban de soie rouge à mettre autour du cou.

— Non, Morten !

— La prochaine fois, ce sera une bague.

— Je n'oserais pas la porter.

— Porteras-tu ce ruban-là, au moins?

— Oui, quand personne ne le verra.

— Mais s'il venait du fils du prévôt, tu le porterais.

— Hou ! vas-tu recommencer avec cette histoire-là ?

— Non, je n'en parlerai plus, si tu veux nous marier au printemps.

Nouveau regard de côté, — sérieux, cette fois. Voulait-il l'emmener chez lui, vivre la vie qu'on y menait maintenant? Elle fixa les yeux devant elle et mordilla une brindille. Il vit la cicatrice claire qu'elle portait à la tempe depuis la vilaine chute qu'elle avait faite en skis sur les pentes au-dessus de Kvidal. Il l'avait ramenée chez elle en la traînant sur un *kjelke*, évanouie.

— Tu ne réponds pas.

— Nous avons parlé de ça déjà.

— J'ai tant à faire, Helena. Si tu pouvais m'aider, ça irait plus vite.

— Il ne manque pas de bras à Kvidal pour t'aider.

Ces mots lui firent l'effet d'un coup de fouet. Il courba la tête. Il avait chez lui, en effet, de jeunes frères et sœurs à sa charge, en attendant qu'ils fussent en état de se tirer d'affaire tout seuls. Et voilà sa fiancée qui est assise à son côté, et ne

veut pas s'en mêler. Oh! elle est très sage, ses parents et sa grand mère l'ont bien endoctrinée. Et n'a-t-elle pas raison? Ce serait vouloir tirer le diable par la queue de se marier maintenant. Mais quand? Pouvait-on prévoir quand?

Il risque tout de même :

— Si tu m'aimais assez, je sais ce que tu ferais.

Elle le regarda bien en face :

— Et si tu m'aimais assez, je sais ce que tu ferais.

— M'en aller en ville pour être menuisier toute ma vie. Lâcher Kvidal et ma mère et mes frères et sœurs. Mais un pareil misérable, tu n'as rien à en faire.

Ils restent un moment à réfléchir, tous les deux. Elle soupire, mâchonne une herbe, et dit enfin :

— Crois-tu parvenir à un résultat, à Kvidal?

— Attends deux ans. Peut-être trois. J'ai un nouveau projet maintenant. Si tu veux seulement m'attendre et prendre patience.

Il lui prit la main, qu'il serra fort.

— Mon père veut que j'aille à l'école des institutrices.

— Toi? Ton père veut!...

— Oui, si je n'en finis pas de me marier, — et elle essaie de rire.

Lui, gémissait. Oh! qu'elle pût parler ainsi! Cela faisait tant de peine, tant de peine!

Elle pouvait lui dire, ce qui était vrai : qu'elle aimait à penser à lui, debout parmi les choristes et chantant de sa voix de ténor, ou volant en skis par-dessus les obstacles, ou, garçon malin à l'école régionale, habile à poser de telles questions que les maîtres eux-mêmes en étaient embarrassés. Mais elle n'aimait pas à se le représenter dans les maisons décrépites de Kvidal,... il fallait qu'il devînt quelque chose de mieux que ça.

— Danses-tu beaucoup en ville? demanda-t-elle, et elle sourit pour alléger un peu le ton de la conversation.

— Jamais! Quand je ne travaille pas, je me couche dans ma turne et me plonge dans un livre.

Mais soudain elle saute sur ses pieds, arrange sa coiffure.

— Je suis folle, de rester là. Ils m'attendent.

L'instant d'après, il a les bras d'Helena autour de son cou. Leurs visages sont tout proches. Elle sourit, mais ses yeux sont humides.

— C'est dommage que nous ne puissions pas être l'un à l'autre, nous deux !

Un petit baiser, et elle descend la pente par bonds.

— Quand nous reverrons-nous? crie-t-il. Mais la réponse est le bruit de ses pas rapides à travers la forêt.

Plus loin, sur la montagne qui domine le lac, la jeunesse est réunie autour d'un feu. Les visages en sont tout rouges. On se regarde et on rit. Des garçons arrivent, traînant des genièvres secs qu'ils jettent sur le feu, la flamme crépite et monte. Il y a là le blond fils du prévôt, à la figure longue et fine, et Anton Noreng, le fils aîné du sacristain, qu'on appelle le freluquet, parce qu'il n'a jamais pu s'atteler vraiment à aucun travail. Et il y a des jeunes gens et des jeunes filles des grandes fermes, tous âgés de vingt ans ou à peu près, camarades d'école et de confirmation. Tel ou tel a quitté le canton, mais est chez lui pour la fête. Tous appartiennent aux meilleures familles du canton. Si Morten Kvidal se présentait, cela jetterait un froid qui le ferait partir. Lui-même le comprend, et ferait un détour pour les éviter.

— Voilà les filles du sacristain! dit le fils du prévôt.

Les deux jeunes filles arrivaient sur le vert plateau, blondes toutes deux, mais Helena plus grande et plus svelte que Martha.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venues plus tôt? leur crie Anton.

— Helena a dû faire une commission pour mère, répond Martha.

L'idée leur vient de descendre tous sur le plateau et de jouer « au veuf ». Martin Skau s'empare d'Helena et se met en position; le fils du prévôt, qui reste seul et doit appeler, lui lance un coup d'œil.

Les couples s'envolent, l'un après l'autre. Les cris font écho dans les collines boisées. Mais le fils du prévôt, bien qu'il ait les jambes longues, ne prend personne. C'est seulement lorsqu'Helena et Martin vont partir qu'il se met vraiment à courir. Mais au dernier moment les deux ont échangé leurs places, il court d'abord après Martin, aïe... attends un peu! Helena est en avant, lui derrière, il perd son chapeau, sa veste flotte, mais Helena est prise dans un buisson. Ils s'arrêtent et soufflent.

— Tu as perdu quelque chose, dit-il, et il va chercher un ruban de soie rouge qui est par terre, sur l'herbe.

Helena le prend et le met bien vite dans sa poche, en rougissant très fort. Pourquoi donc la regarde-t-il ainsi?

Un camarade, qui surveille le feu, crie :

— Une barque vient sur le lac.

Une barque! Quoi d'étonnant à cela?

— C'est sûrement les filles de Ramsœya.

Alors, ça vaut la peine, et tous montent au sommet pour voir.

Traversant le lac uni, qui reflète maintenant des nuages rouges et gris, une barque à rayures blanches arrive, un éventail de petites vagues derrière elle. Deux filles sont assises à côté l'une de l'autre, et rament chacune avec son aviron, mais ne vont guère en mesure, en sorte que la barque n'avance qu'en serpentant. Sujet de rire pour la jeunesse qui regarde. Les filles de la barque entendent cela, et l'une des deux se lève, et va s'asseoir à l'arrière. Alors résonne de la musique, un accordéon.

— C'est Anne qui joue, dit un des camarades, près du feu.

— C'est Bergitta qui rame, dit un autre.

Les filles de Ramsœya passaient pour être les plus jolies du canton, mais elles aimaient tant les garçons qu'elles donnaient motifs à de continuels commérages. Si le père n'avait pas été ce qu'il était, maire et ami de Brandt de Lindegaard, tel ou tel, peut-être, aurait voulu leur faire grise mine. Mais il était facile de voir qu'elles avaient l'habitude de fréquenter des gens en jaquette. Elles s'habillaient et se comportaient de telle sorte que l'on oubliait leurs folies, et l'on avait plutôt envie de se découvrir devant elles, comme si elles avaient été de vraies bourgeoises.

— Il faut les saluer d'une chanson, dit Martin Skau, et il se dispose à battre la mesure.

Presque tous ont été à l'école régionale et ont appris à chanter, qu'est-ce qui pourrait mieux leur plaire, un pareil soir? Ils forment un demi-cercle, et bientôt un chœur à quatre parties entonne : *Chante au printemps de ta jeunesse.* A bord de la barque, les avirons sont repliés. L'accordéon se tait. Les deux filles écoutent le chant. Lorsqu'il est achevé, elles crient : « Hoj! » La jeunesse du sommet répond par le même cri. Et la barque touche la berge.

Les camarades, debout près du feu, regardent en bas et attendent. C'est Anne qu'on aperçoit la première à travers le feuillage. Elle a les cheveux bruns, le visage ovale et doré, les

yeux grands et brillants sous les larges sourcils. Sur sa robe sombre elle a une ceinture de cuir brun à boucle d'argent, et elle tient à la main l'accordéon.

— Comme vous êtes nombreux! dit-elle. Nous avons vu le feu, et ça nous a donné l'idée de faire un tour en barque.

Et Bergitta monte ensuite. Elle a dix-sept ans à peine, et s'est fiancée l'été même de sa confirmation, mais a rompu aussitôt après. Elle est plus menue que sa sœur, et plus claire, mais son visage est fin, légèrement rose, avec un regard franc et gai. Elle a une robe verte à collerette rouge, une chaîne de montre en argent à la ceinture, et de la main elle lève une branche de bouleau, dont elle évente les autres.

— Chantez encore, propose-t-elle avec un regard circulaire, comme si elle voulait associer au chant le crépuscule et le paysage. Et après avoir serré la main à la plupart des camarades, les deux sœurs prennent place dans le chœur.

La terre est belle! Martin Skau bat encore la mesure. Le feu brille, les jeunes visages ne sont plus que musique. Les voix tremblent, les chanteurs sont d'un âge où le cœur s'amollit aisément, le bleu crépuscule du printemps les entoure, les collines boisées sont pleines de bourgeons, les nuages jaunes flamboient à l'ouest. Tout devient chant.

Anne incline la tête, ses cils sont longs; est-ce à l'ingénieur de Bustad qu'elle pense, lui qui a rompu avec elle, parce qu'elle trouvait que d'autres aussi étaient beaux garçons?... ou se voit-elle en héritière d'une grande ferme dans le canton voisin, où elle avait fait avec les gars une telle équipée qu'elle avait dû revenir? ou bien est-ce à ce colosse à grande barbe qu'elle songe, Per Fœll, qui court toujours après elle et qui n'est qu'un jouet pour elle? Helena regarde le lointain ciel occidental, comme si devait y apparaître son propre avenir; il est à la fois sombre et doré : qu'en sortira-t-il?

Lorsqu'enfin ils ont terminé, il y a un instant de silence : on dirait qu'ils ont tous besoin de souffler pour se retrouver tels que d'habitude.

— On va faire le cercle, déclare Anne, qui veut ranimer les camarades.

— Oui, oui, faisons le cercle.

Ils se réunissent sur le plateau, le jeu ne tarde pas à être tout à fait en train. En haut, le feu est resté tout seul,

et la flamme et la fumée bleue se reflètent en bas sur le lac.

Plus loin, vers la forêt, un jeune homme passe; il voit que la jeunesse s'amuse, mais il sait qu'il n'y a pas là place pour lui. C'est Morten Kvidal.

Il erre au hasard à travers la forêt, il a besoin de se calmer par la marche. Il n'y a pas seulement ceci ou cela, qui est pénible, non, il semble qu'il n'y a d'issue nulle part; il va devant lui, et n'a guère plus de vingt ans, mais il a l'impression que bien des années ont passé depuis qu'il était jeune. Quand on lui a offert une aide pour entrer à l'école des instituteurs, il a refusé, il ne voulait pas abandonner sa mère et Kvidal. Et s'il allait s'installer en ville pour de bon, et s'il y devenait un jour maître-menuisier, Helena s'en accommoderait peut-être, pourvu qu'elle fût encore libre;... mais la mère, et Kvidal? Les sacrifier... jamais. Ils tenaient à lui comme sa chair et son sang. Oui, mais Helena? Vas-tu y renoncer? Combien de temps crois-tu qu'elle attendra? Il ne pouvait répondre à cette question. Ce soir, il ne pouvait que marcher, marcher, et essayer de ne pas penser.

Par un soir pareil, une chaleur vous pénètre,... tous ces bourgeons de frais feuillage, la grive chanteuse, le crépuscule bleu qui reste clair ici, dans le Nord, l'odeur de l'herbe qui pousse,... oh! il faut marcher, marcher. Au-dessus de Blaaheia monte un paysage féerique de nuages colorés, fleuves, monts et plaines en or et en bleu : oh, si un pays existait, où l'on pourrait être quelque peu débarrassé de tout ce qui gêne ici, et encombre la vie! Morten est descendu au lac, et il longe la berge, quand il aperçoit un garçon assis sur une pierre, les yeux vagues tournés vers le miroir de l'eau. Le voilà qui se lève et devient un fort gaillard à grande barbe brune : hé! mais, c'est Per Fœll! Mais il est du haut de la vallée... pourquoi donc est-il assis là? Ah! oui, il a vu que les deux filles de Ramsœya ont traversé le lac, il tourne toujours autour d'Anne.

— Non, c'est toi!

— Bonsoir! Tu te promènes par le beau temps, toi aussi.

Morten n'aurait pu faire meilleure rencontre. Ils étaient devenus bons amis à l'école régionale, où il était curieux de voir cette grande barbe sur un pupitre. Per avait vite appris toutes les suites de rois et les guerres du monde, les dates restaient comme clouées dans sa grosse tête, et de plus il fut philosophe. Dans les séances de discussion, il se levait, penchait la tête de

côté, et pérorait sur la vraie destination de l'homme en ce monde. Plus tard, abonné à des journaux radicaux, il estima que Notre Seigneur était inutile, puisque nous avions Bjœrnson.

Les deux camarades marchent côte à côte le long de la berge. Mais Per se retourne brusquement et regarde en arrière. Il en est de lui comme de toi, se dit Morten. Il est dehors à se torturer. Il veut rouvrir sa blessure, et la faire saigner, saigner. Un pareil Goliath, à ce point débile devant une femme!

— Tu as été à l'église aujourd'hui ? demande Per en se retournant de nouveau.

Oui, Morten y était allé.

— Que dis-tu de l'Américain?

— Oh!... ce n'est pas mon affaire. J'ai bien assez sur les bras ici, au pays.

Ils pensèrent à s'en aller, mais finirent par s'asseoir chacun sur une pierre, et s'absorber chacun dans ses pensées en regardant au loin sur l'eau.

Puis, Per se met à raconter, en confidence, à l'ami Morten, qu'il a résolu de partir.

— Toi qui auras une ferme!

— Oui, mais quand ? Si père doit vivre cent ans, il se remariera. Nous les fils, nous serons vieux et mourrons un jour, mais père... jamais. Non, mais, en Amérique, tu as cinquante hectares de terre pour rien. Il n'y a aucune différence entre les gens, pas d'impôts, pas de service militaire, tu peux croire ce que tu veux, il n'y a pas d'Église d'État... Écoute. Viens avec moi, Morten.

Morten secouait la tête. Il avait conçu un nouveau projet. Il voulait fonder un atelier de menuiserie dans le canton, embaucher des ouvriers, fabriquer de beaux meubles de style norvégien ancien : cela pourrait peut-être devenir une grosse industrie, qui aurait des commandes de tous les côtés. Il voulait gagner de l'argent, il lui en fallait. Il en avait besoin pour développer Kvidal.

— Tu n'auras pas un sou, Morten. Ça ne marchera jamais, cette histoire-là. Il n'y a pas un gars dans le canton qui voudra t'aider.

— La banque.

— Sans caution! Ha, ha, ha! Lâche donc ça. Viens plutôt

avec moi en Amérique. Tu pourras y gagner plus en une semaine qu'ici dans toute ta vie.

Mais soudain, son visage se tend et il regarde le lac. « Qu'est-ce que c'est que cette barque? » dit-il, et il se lève et marche, de plus en plus vite, sans dire bonsoir, ensorcelé par cette barque, où les deux filles de Ramsœya repassent l'eau. Que voulait-il? Monter à bord ? impossible. Les appeler? inutile. Il voulait seulement approcher de la barque le plus qu'il pouvait. Écorcher sa blessure et saigner, saigner.

Le feu, là-haut, est éteint, la jeunesse est rentrée. L'aube, à l'est, rosit déjà les nuages.

Et Morten, à pas lents, s'en va. Brusquement, il se laisse tomber sur la bruyère, et songe. L'Amérique ? Y gagner en une semaine autant qu'ici en une vie entière. Abandonner sa mère et Kvidal ! Oui, mais pour quelques années, et alors, il reviendrait. Qu'en dirait Helena? Promettrait-elle d'attendre? Tiendrait-elle sa promesse ?

Partir... non, non et non !

IV

Ebbe est le nom de l'homme qui circule avec deux témoins et opère les saisies pour dettes. Il a une ferme dans le haut de la vallée, c'est un gros boulot en bure grise, au grand nez courbé, toupet noir, les sourcils et la touffe de barbe sous le menton larges et noirs. Son visage est d'une gravité calme. Son havresac, sur son dos, semble plein de gravité. Il a retroussé son pantalon de bure grise sur ses hautes bottes bien graissées, qui sont aujourd'hui grises de la poussière du chemin. Son chapeau de feutre brun est large comme un parapluie ouvert. On a pour lui un tel respect que les deux témoins se tiennent à quelques pas en arrière et n'échangent que de rares paroles.

Lorsqu'il entre chez les gens pour commencer l'opération, il ôte son chapeau, sourit d'un côté, dit bonjour, puis donne une poignée de mains et remercie pour « la dernière fois », même s'il n'est jamais venu là encore. Ensuite, il pose le havresac sur la table à manger, sort le registre et s'assied à la place d'honneur. Son visage est très calme. Le registre est très grave. Il l'ouvre, et se met à lire comme s'il voulait tenir une séance d'édification en famille.

Il sait fort bien qu'il apporte l'épouvante dans la maison, mais il faut que la loi ait son cours. Il sait que les mères effraient les enfants en disant : « Gare à toi, sinon Ebbe va venir. » Mais, le dimanche, il est assis au premier rang, comme un des hommes les plus importants du canton ; il communie deux fois par an et lorsqu'il est en ville et doit donner ses nom et qualité, il se déclare sous-prévôt. Et, aujourd'hui, le voilà de nouveau en route avec son pantalon retroussé, son bâton à la main, son havresac et ses témoins.

Oui, le prévôt peut aller en voiture : Ebbe ne le fait pas. Il a bien des chevaux, mais il préfère marcher. Lieue après lieue, comme un bon chien il en vient à bout, bien qu'il ne se presse pas. Lorsqu'il a dépassé Lindegaard, que la forêt fait place aux tourbières, et que l'on voit la longue ligne des cabanes de *husmand* qui bordent le fjord, Ebbe sent qu'il entre dans un air nouveau, il flaire la mer, la fumée de tourbe et le café brûlé. Il se dit : « Hum, on va trop chez l'épicier, ici. » Il y a maintenant des maisons des deux côtés de la route, délabrées par les orages d'hiver, mais avec des fleurs aux fenêtres et un lopin de terre autour. « Voilà Ebbe ! » De petites jambes se sauvent de chambre en chambre. « Ebbe arrive ! » Les fenêtres se garnissent de visages. « Miséricorde, ce n'est pas ici qu'il vient ? »

Mais du moment qu'il ne s'arrête chez personne du bas pays, tout le monde comprend qu'aujourd'hui c'est à Skaret qu'il va, chez Kal.

— Pauvre Karen et pauvres enfants, disent les gens. Ça doit être la vache qu'il va leur prendre.

Skaret est une cense au pied des rochers. Les deux petites cabanes sont grises, les rochers sont gris. La pauvreté y prospère, on peut dire qu'elle y fleurit. Deux gamins aux cheveux blonds, Anders et Nils, courent partout, et leurs pantalons laissent voir leurs derrières et leurs genoux ; les deux fillettes s'enveloppent en d'étranges guenilles, restes d'un vêtement de la mère, et n'ont jamais eu de vraies chaussures, elles font clap! clap! avec des sabots de grandes personnes et n'ont jamais rien porté sur la tête. Karen, leur mère, est pâle, avec des pommettes saillantes et de grands yeux effrayés. L'hiver, quand le vent du nord-ouest souffle, glacial, à travers la cabane, elle doit garder les enfants au lit pour qu'ils ne meurent pas de froid, et dans

l'étable, la vache a les pieds dans l'eau, parce que le plancher n'est jamais réparé. Mais cette femme pâle ne se lamente jamais, elle a un petit secret qui ranime son courage... il y a un lutin familier sous le plancher. Elle l'a vu, en bonnet rouge et culotte, non pas une, mais plusieurs fois. Et alors, c'est bien sûr... tout finira par s'arranger.

— Pauvre Karen ! disent les gens à tout propos, et personne ne plaint Kal. Il n'est pourtant pas sur un lit de roses, lui non plus, certes non, mais il est vif, il raille et dit des blagues, il dupe les gens quelque peu, commet de menus larcins, ce qui ne veut pas dire qu'il fasse le paresseux. Il était renommé comme pêcheur des Lofoten, mais la morue avait manqué plusieurs années de suite, et finalement Ebbe était venu et avait pris la barque et les filets. — Eh bien ! voilà des soucis dont je suis quitte, dit Kal en fourrageant dans sa touffe de barbe sous le menton. Il s'engagea sur d'autres bateaux à demi-part, mais il n'y eut pas plus de poissons pour cela, il revint au printemps, les poches vides, et finit par ne plus même obtenir de crédit pour les bottes de mer et la caisse de provisions. — C'est parfait, dit Kal, maintenant je n'aurai plus à risquer ma vie sur la mer.

La cense était petite, la récolte était maigre, Kal était obligé de s'en aller en journée. Il était habile comme scieur de long, mais on n'est pas riche avec douze *skillings* (1) par jour, et il avait trop de dettes. Rentré chez lui tout las d'une journée de travail, Kal, tandis que les autres allaient se coucher, commençait aussitôt une nouvelle journée ; même par les nuits d'hiver noires, il prenait un *shelke* et montait les collines pour rapporter du bois. A l'aube, quand les autres se levaient, il descendait les pentes, cahin-caha, avec une charge de bois, et ce n'était pas la peine de chercher à savoir au juste où il l'avait pris. Les fardeaux avaient noué ses genoux, sa démarche était déjetée, lente, et sa lèvre inférieure, à droite, commençait à tomber, comme s'il eût constamment gémi sous un poids trop lourd : on eût dit qu'il aboyait après lui-même, après la misère et le monde entier. Mais il plaisantait, jurait, blaguait et ricanait, clignait des yeux quand il voyait des filles, et quand il était sur les routes, il allait vite à sa façon : il rappelait un

(1) 70 centimes environ.

bateau des Lofoten par bon vent. Il est aujourd'hui en corvée; comme *husmand* dépendant de Lindegaard, il gagne huit skillings la journée, plus la nourriture. Voilà Ebbe qui arrive, et Karen est seule avec les enfants.

Lorsque cet homme à barbe noire entre avec les témoins et ôte son chapeau, les deux fillettes poussent un cri et se cachent derrière la jupe de leur mère. Nils, le cadet, attrape un chat noir au ventre blanc, et va se réfugier avec lui dans la chambre, et l'aîné, Anders, saisit un marteau, et se place devant la mère : les gens n'ont qu'à se bien tenir, s'ils lui veulent du mal.

Ebbe pose son havresac sur la table à manger, sort le registre, mais ne commence pas tout de suite la séance d'édification, bien que son visage soit empreint de gravité. Il regarde autour de lui. Un vieux lit de bois garni de guenilles, qu'il a déjà évalué une fois. Dans la chambre à côté, il y en a un autre du même genre, et dans le grenier, une caisse où les gamins couchent dans la paille, tout cela ne suffit pas. Une pendule détraquée au mur, deux marmites et une bouillotte noire dans la cuisine, ça ne vaut rien. Des vêtements? Il n'y en a pas. Non, il n'y a décidément rien d'autre à prendre que la vache.

Pendant qu'il lit dans le registre, Karen est debout et courbe le dos comme sous une giboulée de grêle. Il termine en lui demandant si elle a autre chose que la vache.

Karen regarde les enfants comme si elle voulait les défendre contre un danger. Bien souvent la goutte de lait a été leur unique nourriture le soir.

— Non, ma foi, dit-elle, il n'y a rien d'autre ici. Mais... ça s'arrangera.

A cela, Ebbe sourit légèrement de côté, et la séance d'édification commence.

Les témoins signent. La vache s'appelle Kranslin, et se trouve actuellement au pâtis. Il indique quand elle devra être menée, si l'argent et les frais ne sont pas payés auparavant. Karen, en l'absence de Kal, doit aussi griffonner son nom...

Lorsque, le soir, Kal grimpe péniblement les coteaux, quatre enfants aux touffes blondes se précipitent vers lui, et crient tous à la fois qu'Ebbe est venu, et reviendrait bientôt prendre Kranslin.

— Aha! ah oui! siffle Kal, eh bien! mère n'aura plus la peine de traire.

Ils étaient venus au monde à la file : il n'y avait qu'un an de différence entre Anders et Nils et entre Nils et Paulina, puis, deux petits étaient morts, et enfin venait Siri, qui n'avait que six ans.

Il saisit la main de Siri, se baisse et souffle sur la menotte, comme s'il avait peur de la voir geler. Mais dans la cabane, lorsqu'il eut causé un moment avec Karen, il demeura sur son banc et fit la grimace. Sa lèvre inférieure tombait de plus en plus. Il dut prendre Siri et la mettre sur son genou, car la petite aimait tant bavarder avec son papa, la diablesse!

— Il va falloir que je retourne faire des journées dans le canton, proposa Karen.

Non, Karen avait assez à faire avec la maison et les enfants, mais elle pouvait courir chez les gens et cuire du pain d'avoine, six skillings par jour, c'est de l'argent. Les petits se tireraient d'affaire à la maison comme ils pourraient, et en rentrant, le soir, la mère n'aurait plus qu'à les fourrer au lit; elle serait tranquille ensuite pour laver et raccommoder pendant la nuit.

— Il faut bien s'arranger, disait-elle en regardant son mari et la fillette.

Kal se leva, sortit, prit sa hache et une corde. Il voulait aller dans la forêt et rapporter du fagot, dit-il.

Scier des planches, jour après jour, c'est éreintant. Les gens avaient l'habitude de le placer en haut de l'échafaudage, et celui qui est là doit tirer la scie, puis la pousser en bas, tirer et pousser tout le temps. Celui qui se tient sur le sol, à l'autre bout de la scie, peut au moins se pendre par les bras quand il la tire vers le bas, c'est moins dur, c'est une sorte de repos. Kal finit par avoir bien mal au ventre et au dos, à force de tirer la scie en haut et de la pousser en bas à travers les gros troncs. Certes, il était las, le soir. Et il avait un long chemin pour rentrer. Et il fallait encore prendre la corde et la hache, et s'en aller en forêt. Le soleil descendait à l'ouest, l'été s'annonçait sur les collines.

Kal y est monté cette nuit et a coupé des ramillons. L'épicier payait un skilling le balai, c'était un skilling de mieux que rien. A l'aube, une lourde charge descendit des hauteurs, c'était un gros tas de balais entourés d'une corde, et sous cette masse on voyait une paire de jambes tortes.

A un moment, Kal laissa son fardeau glisser à terre, il

redressa son dos presque complètement, et regarda le soleil en face. Personne encore n'est levé, on n'aperçoit aucune fumée au-dessus des maisons. Le fjord reflète les montagnes neigeuses à l'ouest, les fenêtres flamboient. L'air chaud a une odeur de genièvre, de bruyère et de feuillage.

Kal se laissa tomber, appuya son dos et sa tête contre son chargement, et sentit le soleil rouge sur son visage. Il faut croire qu'il s'endormit un instant, car il rêva qu'il était en paradis. Il était devant Notre Seigneur lui-même, qui l'invitait à choisir ce qu'il aimerait le mieux. Et Kal demanda à se coucher dans une haute grange et à y dormir une demi-année. Il demanda aussi une robe de dimanche pour Karen et un pantalon pour chacun des deux garçons, afin qu'ils pussent aller décemment à l'école.

Enfin, il sursaute. Des panaches de fumée s'échappent de toutes les maisons. Et lui, qui doit aller aujourd'hui scier des planches! Le faix, surmontant les deux jambes, s'ébranle vers Skaret...

Un soir, au cours de l'été, on tripote le loquet, à la porte du pasteur.

— Entrez !

— Hé! c'est toi, Kal Skaret. Quel bon vent t'amène aujourd'hui ?

Le prêtre aux larges épaules, à la grande barbe grise et au rouge front chauve, se carre dans son fauteuil à sa table de travail. Kal ôte son bonnet rouge en le tirant de côté, se gratte sous le menton dans sa touffe de barbe, ses jambes sont plus molles que d'habitude, il a l'air tout désemparé.

— C'est... c'est parce que je ne sais plus où donner de la tête. Aujourd'hui, Ebbe a pris la vache... Nous n'en avons qu'une.

— Aha! — Le prêtre toussote, et regarde Kal, puis la fenêtre. — Oui, j'ai entendu dire que tu vis dans des conditions médiocres et difficiles, mais...

Et le prêtre regarde toujours par la fenêtre. Prêter de l'argent à Kal, c'est, autant dire, le lui donner. Le prêtre peut-il faire cela ? Il y a tant de gens qui viennent et se lamentent! Maintenant il regarde Kal. Si un prêtre ne peut aider avec de l'argent, il peut au moins consoler et conseiller.

— Voyons, Kal Skaret, permets-moi de te rappeler que Dieu

scrute et punit. Es-tu sûr que tu n'as pas mérité tout cela? Tu n'as pas la meilleure réputation ?

Kal regarde son bonnet, et branle la tête : l'idée ne peut lui venir de contredire le prêtre. Il y a un silence. Mais soudain le prêtre baisse la tête, puis se cache la figure avec les mains, et respire à grands traits. Qu'est-ce qu'il a ? Est-il malade ? Kal attend, attend...

Alors le prêtre se lève : il va vers Kal, et lui tend la main.

— Écoute, Kal, tu ne sais où donner de la tête, dis-tu?

Kal soupira. Non, c'était bien ça. Il n'était pourtant pas fainéant, mais...

— Non, non, bien sûr. Mais, telles que sont les choses, tu es trop endetté. Il ne servirait à rien de te crever de travail. Ce n'est pas ta faute. Mais... mais je vois un moyen d'en sortir. Que dis-tu de partir en Amérique ?

Kal lève les yeux et a presque envie de rire. En Amérique? C'est dans les nuages, ça.

Le prêtre continua :

— Tu connais peut-être Erik Foss. Il y retournera bientôt, et voudrait emmener quelques gars capables. Il peut procurer gratis des dizaines d'hectares d'une terre magnifique. Est-ce que ce n'est pas ton affaire, Kal, toi qui es habitué à trimer dur? Te vois-tu, un jour, dans la prairie, propriétaire d'une ferme plus grande que Lindegaard ?

Kal ne put s'empêcher de rire un peu. Est-ce que le prêtre buvait ?

— Penses-y, Kal. J'en parlerai à l'Américain. Naturellement, il faut emmener ta femme et les petits, ils peuvent être utiles là-bas. Quant aux frais du voyage, Erik Foss empruntera sans doute pour ceux qui feront le mieux son affaire. Je lui parlerai. S'il dit non, nous te procurerons un autre emprunt. Car je suis sûr que, si tu parviens à une situation meilleure, tu rembourseras.

Kal leva vers le prêtre ses yeux jaune-brun. Il avait le vertige. Il ne pensait plus qu'à se sauver bien loin.

— Allons, va-t-en à la cuisine maintenant, et mange. Voici un écu. Tu pourras me le renvoyer quand tu seras propriétaire.

Le prêtre posa la main sur l'épaule de Kal en souriant. Puis il donna des ordres dans la pièce voisine. Kal, en traversant la maison, avait l'impression d'avoir bu un coup de trop.

V

Les gens ne parlaient plus que du voyage d'Amérique, et de tel et tel qu'Erik Foss devait emmener. Mais si on le rencontrait lui-même et le questionnait, on ne tirait rien de ce gaillard-là. Était-ce vrai que Morten Kvidal l'accompagnerait? Et Anton Noreng, le freluquet? Erik réfléchissait. Il pensait que ce n'était pas certain. Et que le colonel voulait faire partir avec lui Ola Vatne, quand celui-ci allait sortir de prison? Erik branlait la tête. Et Jo Berg, l'instituteur manqué, lui qui n'obtenait aucun poste, parce qu'il ne croyait pas ce qu'il devait croire? Erik Foss disait qu'oui. Et Kal Skaret, avec femme et enfants? Oui, c'était décidé. C'était des gens comme ça qu'il lui fallait. Et Per Fœll? Aussi décidé.

Au printemps, parmi la foule assemblée à l'église, il y eut sensation, quand le prêtre publia les bans. Il annonça le mariage de Per Fœll, fils de propriétaire, avec la fille Anne Gunnarsdatter Ramsœy. Les gens n'y crurent pas. Ils se regardaient. Mais non, le prêtre ne se reprit pas. Et Per lui-même, avec sa barbe blonde bouclée, était assis là, satisfait et bien d'accord. La plus jolie fille du canton, à lui! Impossible!

On se tourna vers le côté des femmes, où était Anne. Elle penchait la tête, ne voulait pas regarder. Certes non.

Sa sœur Bergitta était là aussi. Elle baissait les yeux comme si elle avait de quoi rougir. Elle songeait à la confidence d'Anne, qui lui avait raconté, la veille, comment cela s'était fait. Ce fou de Klaus Broch, le fils du docteur, ne valait pas mieux qu'Anne, et maintenant elle avait une honte à cacher, c'est pourquoi elle partait en Amérique avec Per.

Morten avait enfin pris son parti. A la banque, il avait été demander de l'argent pour aménager un bon atelier de menuiserie bien monté, car ça prend trop de temps de commencer seul et en petit, ça resterait toujours une affaire médiocre, et il voulait vite gagner de l'argent pour Kvidal. La banque ne dit pas non, il suffisait d'amener de bons garants. Mais qui aurait voulu s'engager pour le fils de celui qui avait fait un faux et s'était pendu?... Non, aller mendier pareil service était impossible. Pas d'issue, nulle part. Et Morten a un nouveau rendez-vous avec sa fiancée.

— Veux-tu m'attendre, si je pars en Amérique pour trois, quatre ans?

— Trois, quatre ans? C'est bien long. Oh! non, ne pars pas, Morten!

— Veux-tu venir avec moi tout de suite?

Elle? En Amérique? Jamais on ne la laisserait faire.

Morten la quitta presque en pleurant. Il se mit à marcher par les chemins de sa ferme, rongeant son frein; elle avait de bien hautes prétentions, cette fille, elle faisait toujours la grande dame, et toujours le réduisait à rien; il allait maintenant lui chanter une autre chanson, il partirait quand même. Mais la mère faisait peine à voir, lorsqu'il lui eut dit son projet. Et il eut du mal à dormir.

Un soir, il emmena son frère Simen pour un tour sur les terres. Simen n'était pas encore un homme, loin de là, mais il était son cadet, c'était lui qui remplacerait Morten désormais. L'aîné ne lui avait pas encore confié tous ses projets au sujet de Kvidal, et il lui montra le vaste espace en friche, de l'autre côté du fleuve, que le père avait acquis en achetant la tenure. Tout cela devait être défriché et labouré. Il y avait en tout cinquante hectares de terre excellente, les souches et les pierres n'y manquaient pas, mais on a cultivé des sols pires. Simen devait commencer en tel et tel endroit, louer des gens, défricher et labourer, à mesure que Morten enverrait de l'argent. Le gamin blond et potelé regardait son frère, c'était vraiment un grand dessein qu'il avait formé. Si, quelque jour, la charrue pouvait passer dans tout ce terrain, cela représentait cinquante vaches et dix à douze chevaux, une grande ferme, oui, fichtre! C'était à peine croyable. Mais on ne plaisantait pas avec Morten.

Et, avant de rentrer, Morten lui montra où il faudrait bâtir. Ici, un grand bâtiment d'exploitation, de telle et telle dimensions, l'étable des vaches au milieu, l'écurie et la grange faisant angle, peintes en rouge, avec les bords et les chambranles de fenêtres blancs. Et ici, devant la vieille maison, s'élèvera la nouvelle, de telle longueur, avec cuisine à chaque bout, les salles entre les deux, une série de chambres au-dessus, une belle maison peinte en blanc, un jardin devant; le mât pour le drapeau sera là, et dominera les constructions. Les deux frères regardaient, oubliant les petites cabanes grises. Ils ne voyaient que la grande ferme.

— Voilà, tu feras ta besogne, pendant que je serai là-bas, conclut Morten : quand je serai revenu, je ferai la mienne.

Les commérages trouvèrent un nouvel aliment, bien singulier. Erik Foss habitait chez sa mère, Olina-l'Efflanquée, dans une petite maison en haut d'une colline boisée. Un voisin affirma qu'il avait vu, un soir, la fille du colonel, Mlle Else, descendre de la forêt et entrer mystérieusement chez Olina. Qu'est-ce que ça signifiait ? Des gens ne purent s'empêcher de demander à Erik si c'était vrai. Erik secoua la tête. Que ne va-t-on pas inventer !

Ce qui était sûr, c'est que le colonel avait été en ville, et avait causé avec Ola Vatne. Et il était certain qu'Ola Vatne devait partir en Amérique avec Erik Foss. Lui aussi pouvait donc devenir un homme convenable. Quant à Mlle Else, elle venait de recevoir une invitation à se rendre en Nordland, chez son oncle le juge cantonal, ce qui était excellent pour toutes les parties. Elle se préparait à ce voyage, fredonnait et montrait la même bonne humeur qu'autrefois.

Et à Skaret, chez Kal, il devait y avoir vente aux enchères avant son départ. Les gens souriaient : qu'est-ce qu'on pouvait bien trouver à vendre chez Kal ?

Les gens mirent quand même leurs habits du dimanche et allèrent se promener par là, et Ebbe lui-même ne dédaigna pas de s'y rendre et de crier les objets.

Et c'est curieux : quand il s'agit de faire place nette dans une maison, il apparaît ceci et cela, qui n'est pas sans une petite valeur. Un *skielke*, sur lequel Kal a si souvent tiré jusque chez lui un chargement de bois, une brouette, pelle et fourche, un veau, deux moutons, un fer à galette, bouillotte, marmites, deux lits avec quelque garniture, des tables, une auge où Karen pétrissait la pâte à pain quand elle avait de la farine. On offre douze skillings. « C'est trop peu, dit Ebbe..., quatorze skillings, c'est mieux, un *ort*, à la bonne heure, un *ort* et six, faites vos offres, bonnes gens ! »

Karl se tient à l'extrémité de l'assemblée, entouré de quelques anciens camarades de la pêche aux Lofoten ; il plaisante et il rit, et il parle de l'Amérique comme s'il y avait passé de nombreuses années. Dieu sait où il a trouvé le vêtement de bure fané qu'il porte, le costume est propre et sans trous, et Kal a autour du cou une épaisse écharpe de laine, et sur la

tête un bonnet en peau de mouton. Il est vrai qu'il fait chaud maintenant, en juillet; mais il faut bien être couvert. On n'avait pas l'habitude de le voir convenablement vêtu, et encore moins de le voir inoccupé un jour de semaine. Quant à Karen, elle circulait en robe noire, et avait au cou quelque chose qui ressemblait à une broche, mais les femmes d'âge parvinrent à deviner l'énigme, c'était sa robe et un bijou de mariée, elle et Kal devaient avoir mis leurs vêtements de noce à l'abri, lorsqu'ils attendaient Ebbe.

Dans la chambre, Karen avait étendu sur une table une sorte de nappe, et offrait du vrai café et du pain de froment lorsqu'arrivait une connaissance à qui elle voulait faire bon accueil en guise d'adieu.

Certainement, on avait dû recevoir quelque argent à Skaret; cela venait-il peut-être de Mlle Else de Dyrendal, qui, un soir, y était venue ? Mais les enfants couraient çà et là, en chaussures et vêtements neufs, les garçons en gris, les filles en bleu; les garçons avaient des casquettes neuves, les filles des foulards rouges où l'on voyait les portraits de Bismarck et de Moltke, dont les gens à leur aise se servaient pour se moucher.

Au milieu de la foule des enchères circulait un gars à face terreuse. C'était Sivert, frère de Kal, plus jeune que lui, et, malgré cela, tanné et flétri, avec ses anneaux de plomb aux oreilles, ses yeux chassieux et son teint gris. Il allait prendre Skaret après son frère et y continuer sa vie dans les cabanes grises.

Le jour vient où Erik et ses compagnons vont partir. C'est en août, le foin est rentré. Les champs de blé tanguent, jaunes avec des taches vertes, le fjord est uni. On a de la peine, par un jour pareil, à dire adieu au canton natal.

Nombreux étaient les gens venus au quai du vapeur pour dire adieu. C'est singulier de voir une famille qui s'en va tout entière, et il s'agit, cette fois, d'un départ définitif; tel et tel se disait peut-être qu'il aurait pu donner plus souvent un coup de main aux voyageurs, dans les moments difficiles.

Kal se démenait sur la grève, et aidait à porter les malles à bord, il avait tout à fait l'air d'un homme qui va simplement faire un tour en ville. Karen, immobile, regardait du côté des cabanes grises de Skaret. Une fumée y montait de nouveau : la femme du beau-frère avait allumé le premier feu dans l'âtre.

Erik Foss était là, très calme ; sa petite mère rabougrie portait constamment à ses yeux le coin de son mouchoir. Voici encore Per Fœll qui arrive, et sa jeune femme, Anne de Ramsœy. Le colosse paraît vouloir la porter sur les paumes de ses mains parce qu'il lui semble indigne d'elle de marcher sur la terre. Son visage à grande barbe s'épanouit. Elle est à lui enfin. Et voici l'instituteur Jo Berg : lui aussi s'en va en Amérique. Plus haut, près du hangar à bateaux, ses vieux parents au teint blême songent tristement : ce garçon-là ne leur a guère procuré de joie. Et... pas possible !... Anton Noreng, le freluquet ! Non, va-t-il enfin s'atteler à besogne sérieuse, celui-là aussi ?

Et là-haut, sur la route, s'avance Morten Kvidal, marchant à côté de la charrette. Simen est de l'autre côté, la mère est assise dedans. La petite jument noire de montagne, que Morten a achetée trois ans auparavant, a de bonnes jambes, tap ! tap ! elles vont et courent. Mieux vaut maintenant, pour l'adieu, s'en tenir au bavardage de tous les jours ; sans quoi, ce serait trop difficile.

— Au printemps, tu sèmeras l'avoine dans le champ du nord, dit-il à Simen du ton le plus habituel qu'il peut.

Son frère lui répond du même ton qu'ainsi fera-t-il.

— Tu as bien des bas et du linge pour un ou deux ans, dit Berit, toujours de même.

Morten répond que c'est sûr. Puis, ils se taisent un moment. La jument noire trotte et approche des hangars à bateaux, où se tiennent les autres. Alors Berit Kvidal laisse échapper un sanglot en disant :

— Tu écriras.

— Oui, dit Morten en baissant les yeux ; et il serre les lèvres : il ne veut pas se laisser aller à l'émotion. Et tout de même, sa voix tremble un peu, lorsqu'il ajoute :

— Tu peux en être sûre, mère.

Il voit alors que Helena est venue avec ses parents accompagner Anton au quai. Il reçoit un choc, fait un signe de tête de ce côté, mais ne se sent pas la force de causer avec elle aujourd'hui.

La barque est là, qui va les mener à bord, les femmes s'agitent, mais Berit n'en peut plus, elle rejoint en chancelant la Noiraude et se laisse tomber sur la voiture. Elle ne veut même pas regarder la barque s'éloigner, elle comprend que les

mains se lèvent pour l'adieu, elle n'est pas capable de répondre.

Au moment où Morten monte à bord, un museau mouillé lui lèche la figure. Le chien finnois King, qui a été enfermé ce jour-là, était parvenu à s'échapper, il a couru sur les traces de Morten et s'est caché jusqu'à ce moment.

— Allons, allons, mon bon chien, va maintenant, tu entends, Simen t'appelle.

Kal ramait. Quand il voyait un aviron, il ne pouvait s'empêcher de le saisir, et de ramer. Il était donc là, nerfs tendus, figure grimaçante. Ramer, ça le connaissait, et il ne savait si cela lui arriverait encore. Erik Foss, debout sur un amas de caisses, agitait son chapeau vers une pauvre femme flétrie. Ce n'était qu'Olina-l'Efflanquée, mais c'était sa mère.

La barque revint étrangement vide. Sur la grève restaient mères et pères, frères et sœurs, et amis, tous les yeux fixés sur le vapeur, qui s'éloignait au long du fjord.

Morten Kvidal, appuyé contre le bastingage, vit Helena qui se tenait près du hangar à bateaux et agitait son mouchoir... était-ce pour son frère seulement? Il vit aussi Simen et sa mère assis sur la charrette, qui s'en allait. La Noiraude avait toujours ses jambes agiles. On ne tarderait pas à être rentrés à Kvidal. Mais est-ce que ce n'est pas King qui court sur la grève, suivant la courbe de la baie et aboyant au vapeur? il s'arrête par moments et pousse de longs hurlements, puis il reprend son chemin, il a remarqué le cap, là-bas, le vapeur doit en passer tout près : le chien est-il fou ? Il court au bout de la baie, grimpe la pente lisse des rochers, s'approche, descend dans une crevasse, remonte, et, à l'instant où le vapeur est près de la pointe du cap, le chien y est arrivé, il s'assied et hurle de nouveau : a-t-il aperçu son ami parmi les nombreux voyageurs? Que va faire Morten? Il veut lui crier et lui dire de rentrer bien vite, mais le garçon n'a plus de voix. Les gens étaient nombreux à regarder ce chien finnois à longs poils, qui se comportait de façon si singulière. Soudain, il se jette du haut du rocher et plonge dans le fjord la tête la première, il disparaît et reparaît, secoue sa tête, et se dirige à la nage vers le vapeur Morten ne sait que devenir. Le vapeur file rapidement, la tête du chien est déjà loin en arrière, il aboie et nage et joue des pattes. Alors Morten se retourne et quitte le pont pour n'en pas voir davantage.

VI

Le transatlantique était à quai à Bergen, mais les treuils de chargement ne grinçaient plus, et les derniers émigrants, avec plus ou moins de paquets dans les mains, entraient d'un pas lourd par la passerelle. Le long du bastingage des premières et des secondes, on voyait, au soleil chaud, une rangée bariolée de chapeaux de paille, de costumes clairs et de plaids, tandis que sur le pont d'avant, parmi les gens de la campagne, la chaleur semblait n'avoir pas de prise sur la bure. Les gens étaient accourus en foule, les uns de Valdres et du Hallingdal, par-dessus les montagnes, les autres des îles et des côtes des fjords, la plupart aussi roses que les caisses et malles peintes qu'ils emportaient.

Les compagnons d'Erik Foss étaient arrivés du Nord, la nuit précédente, par le vapeur côtier, et ils étaient là en un groupe, bien à part de tout ce qui n'était pas eux. Les deux jours de voyage avaient établi entre eux une véritable parenté; ils venaient du même canton, ils devaient aller au même endroit du lointain pays: heur et malheur seraient sans doute communs à eux tous. L'instituteur, le fils du sacristain et le *husmand* étaient devenus égaux, Karen Skaret et Anne de Ramsœy étaient du même rang; et quant à Ola Vatne, qui arrivait tout droit de la prison, il se sentait à l'aise parmi eux. Il était là, un peu plus pâle que les autres, parce qu'il avait été si longtemps enfermé, mais vif et gai : il ne fallait pas que personne, à le voir, eût l'impression qu'il avait à rougir de quoi que ce fût. D'ailleurs, lorsqu'il les avait rejoints à bord, ils l'avaient accueilli en camarades. « Hé, te voilà ! Ola! » et ils lui avaient serré la main, comme s'il était revenu parmi eux après un long voyage. Per Fœll, en bon garçon qu'il était, avait dit : « Tu restes avec nous? C'est bien, ça. » Anton Noreng, le freluquet, seul, se tenait un peu à l'écart. Pour s'amuser, il avait accompagné le prévôt dans sa chasse à l'homme, lorsque Ola, vagabond, était traqué comme un fauve dans les forêts et les fjelds. Le condamné, en sa prison, avait appris à écrire et à compter, et pouvait presque rivaliser avec ceux qui avaient suivi les cours de l'école régionale. Mais, pour le moment, il regarde du côté de la passerelle comme s'il

attendait quelqu'un... qui diable peut-il attendre à Bergen?

La cloche sonne pour la troisième fois, et la passerelle va être enlevée, lorsqu'arrive encore un passager, une jeune femme en costume sombre, et foulard de soie noire sur la tête. Derrière elle, un garçon d'hôtel porte sur ses épaules une grande malle. Les compagnons sont tout ébaubis. Est-ce que... non, c'est impossible... Mais Ola Vatne agite son chapeau et rit. L'instituteur balbutie : « Non, je ne peux pas y croire! » Karen Skaret ajoute : « Je vais me trouver mal ! » La jeune femme regarde autour d'elle dans la foule, aperçoit Ola Vatne, son visage s'éclaire. Ce n'est pas un rêve, c'est la demoiselle de Dyrendal. Elle s'avance vers le groupe, et serre d'abord la main d'Ola, sur qui elle fixe des yeux rayonnants, puis elle lui dit quelques mots à voix basse, et tend la main aux autres. « Oui, je suis aussi du voyage, dit-elle, je ne sais pas ce que vous en penserez. » Ils étaient bouche bée. Kal Skaret finit par dire, en se grattant sous son bonnet de fourrure : « Nous croyions que Mademoiselle était en Nordland. — Oui, beaucoup de gens le croyaient », sourit-elle, et pour en finir, elle ajoute · « Ola et moi, nous allons nous marier. » Un silence. Les compagnons n'osaient se regarder. L'instituteur essaye de plaisanter : « Oui, on peut bien se marier aussi en Amérique. — Oui, mais Ola et moi nous serons mariés à bord. » Nouveau silence. Anne se décide à demander : « Il y a un prêtre sur le bateau? — Je ne sais pas, mais le capitaine a le droit de nous marier, quand nous serons en pleine mer. »

Femmes et gens baissent les yeux, les lèvent en l'air, se regardent entre eux, et se tournent enfin vers Erik Foss, qui a un petit sourire et ne paraît pas précisément aussi surpris que les autres. « Eh bien, mademoiselle est la bienvenue parmi nous », déclara Karen Skaret, et elle tendit la main. Les autres approuvèrent. « Oui, si vous voulez être indulgents envers moi et me prendre comme je suis », dit-elle, en adressant un sourire à chacun. Il restait peu de chose, à ce moment, de la demoiselle, fille de colonel. La simple robe sombre et le foulard de soie sur la tête montraient qu'elle voulait désormais s'habiller en paysanne. Mais Karen observait les mains blanches et fines. Puis, elle examinait Ola. Voyez-vous, ce gaillard!

Et le vapeur s'écarte du quai; une neige de mouchoirs tourbillonne à la fois à terre et à bord. On entend des voix

nombreuses répéter indéfiniment : « Adieu. Bon voyage. Bonne chance. » A terre et à bord, on perçoit aussi des pleurs.

Lentement, le grand vaisseau glisse sur la baie, la musique joue sur le pont. Tel passager se penche sur le plat-bord, et regarde en arrière, comme s'il allait se jeter à l'eau... Il est encore temps, peut-être, de revenir sur la grande décision du départ. Mais peu à peu la foule, sur le quai, n'est plus qu'une ligne sombre qui s'efface. La ville, avec tous ses toits de tuile rouge, disparaît entre les montagnes, et l'on traverse l'archipel, on passe devant des cabanes de pêcheurs et des maisons de campagne à la pointe des caps, on longe de petites anses vertes. Enfin, c'est la mer qui s'ouvre, calme et unie, une colonne rouge y est tracée par le soleil rouge, qui est bas, et s'enfonce à l'ouest dans des nuages jaunes enflammés.

Les enfants de Skaret, par prudence, restent près de leur mère, et elle en tient par la main autant qu'elle peut. Ils écarquillent les yeux devant la pleine mer, et Karen aussi. Où ça mènera-t-il, tout ça ? Heureusement, Kal est toujours là.

Kal ? Il circule avec son écharpe rouge autour du cou et son bonnet de fourrure un peu de côté, il a l'air d'être une sorte d'inspecteur. Il s'approche d'Ola Vatne, ce satané gars, et il veut lui poser discrètement une question, de façon que la demoiselle n'entende pas. « Le colonel est-il au courant de cette histoire? » Ola répond à voix basse, en riant sous cape : « Non, il doit croire qu'elle est en Nordland. Mais, maintenant, elle a sans doute écrit chez elle et raconté tout. »

Anne, femme de Per, est contre le plat-bord ; elle fixe sur la colonne solaire des yeux vagues, étonnés. Elle ne croit pas que c'est vrai. Parfois, elle est secouée d'un petit rire, ou elle pleure, ou bien elle ferme les yeux et dort. Elle regarde Per... ça doit être une plaisanterie. Mais elle a bien vu qu'Ola Vatne a emporté son violon. Près d'elle se tient Morten Kvidal. Celui-là n'a parlé à personne depuis le départ.

Déjà des enfants crient dans les cabines, le second passe, des voix demandent : « Croyez-vous que nous aurons de l'orage? Avez-vous quelque remède contre le mal de mer ? » Else est descendue et a trouvé l'endroit où elle dormira ; il y a cinq autres personnes dans l'étroit espace, et quelle atmosphère ! Elle soupire, mais essaye de sourire. Oui, une nouvelle vie commence. La demoiselle cajolée doit s'attendre à du nouveau.

Tout le monde, à bord, éprouve un sentiment singulier, au moment où, bien loin à l'arrière, la bordure de fjelds commence à disparaître dans la mer. Plus de terre ferme, on a devant soi l'océan. La patrie est restée là-bas, on s'en va vers l'incertain. Père, mère, tu te rappelles le pays! L'instituteur Jo Berg lui-même, en ce moment, a l'air triste. Lui qui, d'habitude, allait se vantant de tourner le dos au pays de misère... au diable tout ce qui s'appelle Norvège!... maintenant sa pipe s'éteint, il oublie de la rallumer, il pense à ses vieux parents, à sa mère, petite et chétive, à son père, grand et à barbe blanche. Ils l'ont accompagné au quai et étaient malheureux de le perdre. Lui qui ne leur avait jamais causé que des ennuis!

Il y a encore un rocher sur la surface de la mer! Il ne tarde pas à s'y abîmer. Quand reverras-tu le pays? Les gens cherchent des yeux, sautent sur n'importe quoi pour en voir davantage, des mères soulèvent leurs enfants : « Regarde... la Norvège a disparu! » Bien des gorges sont serrées. C'était dur de se séparer de père et de mère, mais ceci est presque pire.

Alors l'orchestre, sur le pont, joue : *Oui, nous aimons.* Plusieurs personnes se mettent à chanter, bientôt suivies de tout le vaisseau. Les voix grondent lourdement, comme pour un psaume.

Ainsi meurt le dernier rocher du vieux pays, et le navire chargé de tant d'étranges destinées s'avance sur le jaune océan vespéral, tandis que le soleil plonge à l'Ouest...

JOHAN BOJER.

Traduit du norvégien par P. G. LA CHESNAIS.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

L'AUTOMNE A CHARMES AVEC CLAUDE GELLÉE

FRAGMENTS

Maurice Barrès se proposait de consacrer une étude à son compatriote Claude Gellée. Les notes qu'il a laissées, pleines d'aperçus originaux et de formules brillantes, sont précieuses pour qui veut voir naître chez l'écrivain la pensée et son expression. Ce sont ces notes, mises en ordre par un lettré délicat, bien connu de nos lecteurs, M. François Duhourcau, que nous donnons ici, au moment où l'Exposition du Petit Palais vient de rappeler l'attention sur le grand paysagiste lorrain.

Combien de fois je suis allé, par la prairie, de Charmes à Chamagne! Les premiers éléments dont Claude fit son œuvre reposent toujours sur cette nature. Le matin, le soir, dans la belle saison, j'ai suivi le mince sentier des paquis, le long de la Moselle, au milieu des saules et près des grèves blanches où la fraîche rivière étincelle et frissonne. Indéfiniment, aux deux rives, sur une largeur de cinq cents à mille mètres, les prés se développent, où s'élèvent des petits bois et des bouquets. Je n'y rencontre nul passant, rien que des vaches paisibles, surveillées par un petit Claude Gellée. Et seul l'adjectif immaculé *peut rendre la fraîcheur de l'air, la limpidité de l'eau, la jeunesse de ces verdures qu'aucune poussière ne gâte et la noblesse de ce paysage un peu sobre. Grâce, douceur, virilité pourtant. Que cette beauté de la Moselle attendrit le cœur! C'est sur de telles matinées suaves que s'est formée, composée, je voudrais dire moulée l'âme encore molle du jeune Claude Gellée. Il a pris cette nature à plein, il l'a regardée gravement, avec sa lenteur de pâtureau, comme sa voisine Jeanne d'Arc avait écouté, subi la divinité dans les bois de la Meuse*

Par la suite, l'Italie et ses maîtres lui donnèrent d'admirables recettes ; il est demeuré notre frère mosellan. Je connais un vieil ouvrier ébéniste qui possède tous les secrets, les traditions, les recettes innombrables de son métier, de sa corporation, et puis au travers de ce précieux acquis transparaissent ses préférences propres, ses goûts. Ainsi je vois toute notre Lorraine mosellane sous le merveilleux praticien romain qu'est notre grand Claude Gellée.

Il s'est, durant sa vie entière, servi des vapeurs qu'il y a le matin et parfois le soir, en automne, sur notre rivière. Nos prairies du Saulcy, d'ailleurs plus récentes, conquises sur les sables de la Moselle, un fond de masses vertes plus sombres, des vaches, de grands tilleuls, voilà ce qu'il semble avoir peint. Du moins il était né pour s'émouvoir à de tels spectacles. Et c'est à les rechercher dans Rome que son cœur d'exilé se plaisait. Sa sensibilité était faite pour percevoir et choisir cela, que les Italiens lui apprirent seulement à styliser. Assurément Chamagne baigne dans une lumière moins belle, quoique plus délicate. que la lumière romaine, mais c'est de ce village modeste qu'il hérita la pureté de son âme d'artiste.

A parcourir familièrement notre vallée, dans toutes ses heures, j'arrive à croire que je connais les modèles qu'emporta le jeune Claude et qu'il a magnifiés avec l'aide puissante de Rome. C'est une pensée, une hypothèse que je rendrai (si j'écris un jour ma grande étude sur ce peintre) avec plus de précision et d'ailleurs avec mille précautions. Je citerai mes preuves, tels coins de notre pays, dans telle saison, que je rapprocherai de tel et tel de ses tableaux en disant : « Je me figure... j'imagine... je me plais à croire... je sens... » Je crois qu'ici il a commencé de choisir les objets avec lesquels il a décrit son âme, mais surtout c'est ici qu'il a promené, nourri cette âme encore molle. C'est à Chamagne que ce paysan si pieux, si bon, d'une sensibilité attendrissante, a été formé. C'est la pureté de notre Moselle champêtre qui fait l'essentiel, le secret, le son du chalumeau dans ce paysage éternel de Claude où Rome introduit une noble solennité.

Je m'arrête, il le faut bien; mais je n'ai pas répété le quart de ce que Chamagne m'a dit. J'y voudrais revenir. La critique possède, c'est entendu, quelques documents très sérieux sur la vie et sur le caractère de Claude Gellée. Ils ont été fort bien

employés en dernier lieu par une anglaise Mme Mark Pattison, la femme de sir Charles Dilke, et chez nous, plus récemment, par M. Raymond Bouyer. Ce qui demeure mal connu et qui me passionne et sur quoi je pourrais apporter mes intuitions et recueillir des éruditions, c'est la vie lorraine du Lorrain, ses attaches locales. La nature pour son coup d'essai n'a guère de coup de maître. Elle tâtonne, semble chercher sa voie. Un génie extraordinaire n'apparaît pas sans qu'à mieux examiner on ne découvre des avant-courriers, cent poteries éclatées, rejetées, pour un grand lécythe blanc.

Je crois que l'on peut marquer les moyens lorrains de la formation artistique de Claude Gellée, ses préparations, les conditions favorables que lui offrait, dans notre duché, le petit pays de Charmes... Ah! que ne puis-je travailler vingt-quatre heures par jour! Je voudrais bien écrire quatre beaux livres : deux sur Byron et Gœthe, un sur Pascal en Auvergne, un autre enfin sur Claude à Chamagne. J'y dirais tout. Ce seraient mes Mémoires.

Mon cher Tharaud,

J'aime en esprit le premier vol du génie.

En esprit, car où le voit-on? A quelques-uns il peut être dit le Tu Marcellus eris. *Le génie! Ce que jamais on ne reverra.*

C'est difficile de connaître l'enfance d'une vie glorieuse. Comme les plus glorieuses journées d'automne en Lorraine, ces belles destinées naissent dans le brouillard et ne se laissent reconnaître sûrement qu'au milieu du jour, quand sonnent les cloches de midi sur les prairies. Les rideaux s'ouvrent sur le plein jeu. Svedenborg a raison d'écrire : « Plus vieux sont les anges, plus les anges sont beaux. »

Que sait-on de Claude Gellée? Ce qu'il en disait à Sandrart et que déjà ses neveux atténuent (1). *Mais la fraîcheur de son génie...*

Soury me disait :

Comment acquérir « l'intelligence historique des problèmes les plus élevés de l'activité humaine », comment comprendre « la genèse du génie dans l'art, dans la science et dans la philosophie »? Pour peu qu'on s'applique à faire une enquête sur un personnage qu'on a vu et connu et dont a cherché à

(1) Notice de Meaume.

découvrir, avec toute la diligence possible, les causes et l'enchaînement des principaux événements de la vie, puis l'hérédité directe et collatérale, puis les principales conditions physiologiques, on s'apercevra bien vite de l'inutilité de tels efforts. La connaissance des raisons de penser *et d'agir d'un seul homme, cet homme fût-il de notre race et de notre temps, dépasse infiniment les forces de notre esprit. En ce domaine de l'histoire,* il faut rêver, *si l'on en a le loisir* (*moi, Barrès, je dis : si l'on en a* l'amour), *mais se garder de rien affirmer. Car c'est une illusion...*

Mon cher Tharaud, Soury disait : « C'est impossible! Il faut rêver. » Rêvons.

Vous êtes souvent venu à Charmes et nous allions nous promener le long de la Moselle.

Écoutons jouer du Mozart à Charmes.

Allons nous promener sur la Moselle.

Je suis sûr d'avoir, là, la vérité sur la p art divine de son être

ÉCOUTONS JOUER DU MOZART A CHARMES

Avons-nous parfois donné à la volonté une trop grande part dans l'œuvre d'art? Possible. Mais nous aimons plus que tout le spontané, le divin. Il faut faire sortir du gosier d'un merle ou d'un rouge-gorge sa belle petite chanson de nature. Émotion, céleste minute, c'est toi seule que nous recherchons, et nous craignons même que notre appel trop pressant ne te dénature. Il y a près d'un siècle, Musset écrivait à son frère : « Quand j'éprouve, en faisant un vers, un certain battement de cœur que je connais, je suis sûr que mon vers est de la meilleure qualité que je puisse produire. » On n'a rien dit de mieux. C'est, je pense, la règle dont usait La Fontaine. C'est sûrement l'innovation esthétique d'un Raphaël, d'un Mozart. Il n'est de beaux génies que ceux qui gardent dans leur perfection quelque enfance (1). Et s'il nous est donné de voir la première fraîcheur de la jeune source, ah ! quelles délices !

La bibliothèque royale de Berlin possède un petit cahier de

(1) Ce que dit Michelet de Jeanne d'Arc, — et Jésus-Christ bénissant son père d'avoir révélé aux petits les secrets qu'il a cachés aux grands.

papier réglé où l'enfant Mozart, à huit ans (1), dans l'été de 1764, étant à Chelsea, sur les bords de la Tamise, écrivit des menuets, des allegros, des prestos, des adagios et sa première fugue, des airs chevaleresques ou rêveurs, de douces cantilènes. Ses formules typiques, si chères à nos cœurs, s'y révèlent déjà, et l'on y trouve une figure mélodique d'un caractère passionné qu'il reprendra bien longtemps après dans son opéra de Don Juan.

Dieux! que j'aime dans ma maison des prairies de la Moselle entendre un piano égrener les ravissantes et pures pensées du jeune Mozart, ses menuets de Salzbourg!

Elles me rendent compte des songes d'enfance.

Et puis je vais me promener sur la grève et j'y retrouve les éléments vivants qui préparaient son génie.

Et parfois, en passant auprès de l'étang de mon jardin, j'y vois s'enfuir l'oiseau bleu.

Que tels aient été les songes d'un enfant, de deux, de trois enfants, c'est la preuve du Paradis par le désir.

Et quelqu'un qui le vit composer ces airs au clavecin nous dit que « le petit chanteur s'était excité à tel point qu'il frappait ses touches comme un possédé et parfois se soulevait sur sa chaise, ne pouvant plus se tenir en place. »

Ce sont les souhaits innocents d'un enfant qui désire être toute vue pour s'émerveiller des rayons et des ombres, tout odorat pour respirer la bonne odeur des prairies, tout ouïe pour jouir des oiseaux chanteurs, et tout cœur pour accueillir les sourires de l'amitié.

Quelques lignes charmantes.

Petites pensées tendres et brillantes.

Et puis le second déjà plus nourri, avec de charmantes audaces, des appels; et le troisième, une mélodie avec une intention de base ; le quatrième, d'une mélancolie si pure qui donne la nostalgie...

Des gentilles libertés, des amours enfantines, des bonnes volontés auprès des grandes personnes.

Le cinquième, d'une ravissante gaieté, un enfant qui veut danser, sauter, entrainer dans la ronde les petites filles bien parées.

(1) Le Mozartein de Salzbourg possède un cahier où sont les premiers essais de l'enfant Mozart âgé de six ans.

Et tous les premiers thèmes des sonates, des symphonies et des fugues de plus tard, tout ce qui le hante toujours, tous les rêves auxquels il était prédestiné, perles bruissantes et chatoyantes, ruisseaux qui courent, frissonnement de la robe des fées, élans de plaisir sans volupté...

Que les ans passent vite! Voici le quinzième morceau et déjà le pathétique. Hélas! le plus pur moment est passé, l'âge de la première communion dépassé. Les grands horizons de la vie vont s'ouvrir, et je vois, au sortir de cette anse paisible, le troupeau des Sirènes jouer sur la vague irisée.

Quelque chose de franc, de net et de leste. Le page va-t-il succéder à l'enfant? Toutes les perles du collier, les unes après les autres, maintenant un adolescent les manie, regarde leur feu sur un col charmant de jeune femme. Le flot a pris la barque où déjà le génie déploya son pavillon.

Ce livre d'esquisses, que ne l'avons-nous de Claude Gellée?

Le prologue mosellan du drame d'une vie toute vouée à la lutte avec la lumière romaine.

Qu'est-ce donc qui lui a mis cette royauté dans l'âme, cette fraternité avec le soleil, avec les palais et avec la mer, ce romanesque passionné qu'il s'est, toute sa vie, repris à exprimer? C'est l'homme d'un seul amour. Sa vie, c'est la poursuite d'une seule conquête. Il voulut être le maître de la lumière. Il voulut qu'elle le transfigurât et pas une de ses pensées ne se soustrayait au monde harmonieux de l'émotion lumineuse.

LES PRÉPARATIONS DE CLAUDE GELLÉE

Le jeunesse de cet enfant charmant a été beaucoup insultée. Meaume, Georges Duplessis ont recueilli ces injures : « Il montra dans sa première jeunesse si peu de dispositions pour l'étude que ses parents, après avoir essayé de lui donner quelque instruction, après avoir usé de tous les moyens en leur pouvoir pour l'envoyer à l'école, voyant que les leçons qui lui étaient données ne lui profitaient en aucune façon, renoncèrent à faire pour l'éducation de leur fils de nouveaux sacrifices et le mirent en apprentissage chez un pâtissier.

« Claude sans savoir au juste ce qui l'attirait vers l'Italie, avait un désir intense de voir ce beau pays. »

Duplessis dit encore : « Il n'est pas impossible que Geoffroy Wals, le paysagiste avec lequel Claude vécut deux ans à Naples, ait été pour quelque chose dans la détermination que prit le Lorrain de devenir peintre de paysages. »

Mais non, il avait la vocation.

On ne peut pas comprendre la merveilleuse éclosion de Claude Gellée dans le village de Chamagne. Les faits que je vais assembler ne nous avanceront pas dans l'intelligence de son génie. C'est un enfant miraculeux et les créations de son cœur, nul qui puisse les expliquer, mais j'aime aller à la source première de ses inspirations, dans les prairies mosellanes où son âme s'est constituée, où la rivière et la douce lumière lorraine baignèrent d'abord ses rêves jusqu'à ce qu'il émigràt vers l'Italie romaine, qui devait lui donner les moyens d'exprimer son désir d'une beauté surnaturelle.

Il n'a jamais fait que des aubes et des crépuscules, jamais de pleines lumières. De telles minutes passagères, rapides, il est impossible de les peindre sur nature. Il en faut prendre l'idée.

Est-il un miracle, cet enfant? A-t-il surgi, royal, avec sa sensibilité et ses aptitudes, au milieu d'une population inculte? D'un bond, sans avoir baigné dans un milieu d'art, un génie est-il apparu, et pouvons-nous croire que du néant est né un créateur de chefs-d'œuvre? Où en était, comme pays d'art, le pays de Chamagne, et que pouvaient voir les Gellée dans le temps où naquit leur fils? C'est un problème dont je m'entretenais souvent avec mon ami Pierrefitte.

Il y avait dans toute cette région, à cette époque, un mouvement, un état d'esprit artistique, une technique, des richesses accumulées, non seulement un ciel capable d'émerveiller l'âme, mais des œuvres réalisées.

Dans quel milieu était-il? Nullement barbare.

Ne croyez pas que ce fût un pays tout grossier, sans atmosphère d'art. Il y en avait alors plus qu'aujourd'hui.

Il a eu une atmosphère de pays et de famille (1).

(1) Je prétends trouver chez lui la trace des émotions qu'il a éprouvées de Charmes à Bayon : c'est l'art expressif.

Un génie, si extraordinaire qu'il soit, n'apparaît pas sans qu'à l'examen on ne découvre autour de lui des essais de la nature, des poteries éclatées, rejetées. Je crois que je pourrai marquer les moyens de la formation artistique de Claude Gellée, ses préparations, les conditions favorables que lui proposait notre petit pays de Charmes.

Sur les racines lorraines de Claude Gellée nous n'avons encore que des conjectures. Il faudrait des recherches pour leur faire prendre corps. Mon savant ami, M. Pierrefitte, de Portieux (1), ne doute pas que la pléiade artistique et littéraire qui fonda le fameux *Gymnasium* de Saint-Dié rayonna jusqu'à Charmes et dans les environs. Ce qui dominait dans cette illustre Académie, c'était, encore plus que la science et la poésie, les arts et d'abord la peinture. Elle a laissé des tableaux, des peintures murales, des miniatures. Nous sommes à même d'établir que nous avions une école de peinture dans le pays, à Charmes probablement, à la fin du XVI[e] siècle.

La génération spontanée n'existe pas plus dans l'ordre intellectuel que dans l'ordre physique. Toute vocation naît dans un milieu propice et s'y développe : s'il y a des exceptions, elles sont rares.

Il y avait au XVI[e] siècle une ambiance propice à l'éclosion d'une vocation d'artiste, soit à Charmes, soit dans les environs.

La Renaissance a laissé parmi nous trois monuments :

La chapelle de Bassompierre, à Charmes.

L'autel de Gugney.

La chapelle de Belval.

De cette dernière, superfétation sans doute de l'antique basilique, il ne reste que des débris : deux statues et le bénitier (qui sont à l'église de Portieux) et quelques fûts de chapiteaux épars.

La chapelle de Charmes fut sans doute élevée par African de Bassompierre (2).

L'autel de Gugney aurait la même origine. Gugney était un fief des Savigny-Bassompierre.

(1) Je ne saurais rien dire de Claude Gellée, si je n'avais tant de fois là-dessus interrogé M. Pierrefitte, le vieux curé de Portieux, qui mourut, il y a quinze ans, plein d'âme, de science et d'enseignement.

(2) Voir *Charmes*, par Renaud, p. 105.

African ayant des relations avec Florent Drouin, M. Renaud émet l'idée qu'il put l'employer à Charmes, comme il avait fait à Nancy. Soit. Seulement, il fallut que Florent transférât momentanément son atelier à Charmes, car les routes d'aujourd'hui n'existaient pas encore et l'on ne pouvait guère transporter sans avaries de Nancy à Charmes tant de pierres travaillées.

A Charmes, il dut prendre des aides et former des élèves.

Pour la chapelle élevée alors dans l'église de Belval, nous supposons qu'elle le fut par le prieur Obry d'Ourches, prieur de 1580 à 1607.

M. Renaud parle de Mansuy-Gauvin comme auteur possible de la chapelle de Charmes. Nous ne savons, mais elles ont un certain air de parenté avec le bénitier de Portieux, qui porte dans un cartouche P.A.G. C'est la signature de l'artiste et ce n'est pas le monogramme de l'artiste nancéien. Nous avions donc un autre sculpteur ici. Les croix du voisinage confirment mes soupcons.

Charmes fut donc, à la fin du xvie siècle, un certain foyer : Nicolas Rémy était un lettré qui devait se piquer d'art; Mansuy Gauvin vint le voir à Charmes en 1609. Nicolas de Nomexy est poète; il compose à Charmes son *Gradus*. Jean Ruyr est un érudit de premier ordre. On trouve des philosophes jusqu'à Vincey et l'on peut lire au-dessus d'une porte d'entrée de cette époque : *vive ut vivas*. (Je n'y passe jamais sans rêver à celui qui...)

Le pays offrait donc à une vocation artistique un milieu moins réfractaire qu'on ne pouvait supposer.

Il est incontestable qu'il y eut des artistes dans ces contrées, qui n'ont pas laissé de noms : ils ne signaient pas. Je n'en citerai qu'un exemple : ce qui est dit au catalogue raisonné de la collection Noël, page 609.

Voilà dans quelle atmosphère est né Claude Gellée.

Je n'en conclus rien étroitement. Mais enfin, l'on sent bien qu'il n'est pas né tout d'un coup, qu'il a été préparé : eh bien! voilà où.

Mon cher ami Pierrefitte disait que Chamagne doit son nom (*campus agni*, le champ de l'agneau) à une bergerie que les seigneurs d'un village voisin, Neuvillers, y possédaient et dont

on voit encore les traces. Je répondais qu'en tout cas on ne peut imaginer un nom qui prédise mieux l'enfance de Claude Gellée, ce jeune pâtre aussi doux qu'un agneau. Mais le plus savant des archéologues lorrains, M. L. Germain, hausse les épaules et nous réplique que cette étymologie ne saurait être acceptée, que les règles les plus élémentaires de la philologie s'y opposent. N'en parlons plus, c'est grand dommage.

On trouve en Lorraine, dans notre région, à partir du xve siècle, plusieurs mentions de la famille Gelée ou Gellée On y voit diverses branches, de plus ou moins haute fortune. Quels liens établir entre elles? C'est à voir; mais nous ne sommes pas en présence d'un nom commun qui a pu avoir différentes souches. Celui-ci est rare et tous les Gellée semblent sortir d'un même tronc.

Dans les recherches sur les ancêtres du grand paysagiste, nous devrons aussi nous préoccuper du côté maternel Anne Padox, sa mère (et non Padose, ni Padoue, quoi qu'en écrivent ses biographes les plus sérieux), appartenait à cette famille des Padox qui n'est pas éteinte dans notre pays et qui garde, me dit-on, des qualités frappantes d'élévation dans les sentiments et de force dans l'esprit.

Au surplus, il faut savoir que le village de Chamagne a toujours fourni des hommes, de véritables hommes. Mais je n'ai pas à faire l'éloge d'une terre qui nourrit dans un horizon mesuré Jeanne d'Arc (et la famille de la dame des Armoises), Claude Gellée, et les préparations de la famille Hugo. Au cas particulier, ce qui intéressera, c'est ce que nous ferons voir par le détail.

Claude Gellée commença ses études artistiques chez son frère aîné, à Fribourg, où celui-ci était établi comme graveur sur bois. Mais j'ai mes raisons de croire qu'il avait appris le dessin dans les Vosges mosellanes où nous étions à même de préparer une grande vocation.

DE LA QUALITÉ DE SON AME ET DE SON ART

D'un milieu de paysans celui-ci a surgi, comme une larve des marais devient une libellule. Comment leur vie intérieure, leurs rêves séculaires, ignorés d'eux-mêmes, ont-ils ainsi jailli dans ce génie ailé? Comment un enfant est-il né pour étaler en profondes couleurs étincelantes leurs énergies taciturnes?

Ce n'est pas une chrysolithe blottie au fond d'une rose, un artiste d'Ispahan, de Florence, de Séville, d'Athènes ou de Paris...

J'ai la notice de Benoît, d'après Sandrart, sur Claude Gellée et j'y ai une idée du caractère de Claude.

Rodin a représenté Gellée dans la pose d'un joueur de boule et tel que j'ai vu sur la terrasse de Mirabeau un jeune provençal qui va s'élancer et qui fait ses quatre pas pour jeter et plonger... Mais si l'on veut connaître Gellée, il faut le dessin de Sandrart où il se présente dans la plus digne compagnie auprès de son ami Poussin.

Des yeux saillants, une figure ronde qu'environnent des cheveux crépus, point de cou, il est tout en force, tout en âme aussi, car d'allure, de corps, il est lourd. Un petit hercule noiraud, fait pour saisir, appréhender les paysages. Je vérifie ici cette vigueur, cette force, cette gravité virile qu'à bien y regarder on constate en dessous de ses magnificences. C'est un solide ouvrier.

Ce qui m'émerveille, c'est la vigueur de cette pensée. C'est cette chaleur extraordinaire, profonde et surabondante. Un sérieux héroïque de paysan. Une plénitude royale, pas d'habileté, peu d'aisance.

Il y a quelque chose d'héroïque, une élévation enthousiaste dans ces chaudes couleurs, dans ce soleil d'Apollon (1)

Quelle pensée exprime-t-il? Je songe au rossignol. Avec une

(1) La première colonne militaire qui franchit, en 1844, le pont qui relie le Tell au Sahara, la porte d'or d'El Kantara, à l'apparition subite de l'Orient, s'arrêta par un mouvement de soudaine admiration, et les musiques se mirent à jouer.

force inouïe, l'amour du beau. L'un et l'autre, l'oiseau et son peintre, s'épuisent à... éclatent en hymnes de joie, enrichissent, varient.

Deux génies si impérieux.

Il se crèverait à chanter, a-t-on dit du rossignol, et chez notre peintre aussi, même besoin indompté, perpétuel de se répéter et de se renouveler, de couver ses chants et ses images pour les modifier et les améliorer. Il dit ses souvenirs, et puis ses remerciements, la prière que la terre exhale vers le ciel.

En tête-à-tête avec la nature, c'est la lumière qui tout de suite prend et retient son attention, comme, chez le peintre de figures, ce serait le regard.

Devant le ciel, les eaux, les bois et le rivage, il éprouve ce qu'à l'ordinaire des hommes ressentent devant le regard d'une femme aimée. Il peint quelque chose d'autre que des objets inanimés. La lumière et les ombres que promène le ciel dans un paysage, l'amour, l'invisible, la destinée, la tragédie de l'univers. Le spectacle des passions, voilà bien, au dernier mot, ce qu'on trouve dans Claude Gellée.

Allez une fin de journée, vers quatre heures, à la lumière douce, au Louvre. Aimez sa *Vue d'un port de mer*, cette lumière prodigieuse, cet équilibre, ce calme; *David sacré roi par Samuel*, ce tableau des montagnes romaines simplifiées, épurées; un crépuscule sur la mer qui frissonne, c'est toute mon arrivée à Tartous, en vue de l'île de Ruad, quand j'arrivais du désert. Quelle heure triste, inoubliable, où notre vie, entre la mer et le désert, avec son frisson de fièvre, ne vaut pas plus qu'un moucheron dans la nuit! le *Port de mer au soleil couchant*, c'est sublime. Cela nous met en rapport avec plus grand que nous, avec la source de toute beauté, et pour finir, *le Débarquement de Cléopâtre à Tarse*, au-dessus de quoi il n'y a rien. Que Tarse, où je suis allé chercher Cléopâtre, m'a paru mince et m'a serré le cœur, parce que j'y cherchais la lumière de Claude Gellée dont l'irrésistible puissance nous envahit tout l'être!

Comme il est beau de s'être tenu dignement, d'égal à égal, en face du soleil couchant et des galères et des palais de

la reine d'Égypte et d'Antoine! J'y suis allé, j'étais écrasé...

Je suis allé voir sa suite, le *Ponte Rotto* de Joseph Vernet. C'est ravissant, mais sans la grandeur du maître. Cela me parut mince. Et nos modernes, un Rousseau déséquilibré, un Courbet brutal.

Dans la campagne, il prenait des notes et des croquis, et restait des heures entières à méditer.

Maintenant, c'est fini d'être jeune...

Cet art si intellectuel d'un illettré dans la salle du XVIIIe siècle. — Ce qui donne ce côté intellectuel à son art, c'est que c'était médité dans l'atelier. Il faisait ses dessins d'après nature; c'étaient les documents dont il se servait dans ses tableaux. Il prenait à pleines mains dans la nature, il dessinait dans la campagne, devant les monuments. D'ailleurs, sans « s'embêter. » A part ses études d'arbres ou de palais, ce sont des dessins très libres. Ça n'avait pas un souci d'exactitude : il cherchait à rendre l'impression d'ensemble qu'il avait reçue, plutôt que l'objet.

Quand vous êtes ému par un paysage, vous prenez des notes, ce sont les grandes lignes qui vous ont frappé. Ses dessins, comme ses tableaux, sont le paysage, non tel qu'on le voit, mais tel qu'on en garde le souvenir.

Le sentiment de la lumière. Il a une lumière prodigieuse. Un seul homme, Cuyp, plus direct que celui-ci, mais moins épuré, nous transporte par une intelligence qui transfigure. Dans les paysages de Claude, toujours ces proportions, ce magnifique équilibre du grand art de ces époques. Contrairement aux paysages modernes qui font une impression directe, c'est une impression méditée et complète. C'est une minute éternelle. Il dégage, il revise. Une influence de l'antique, mais indirectement. A travers les figures antiques de trente-sixième ordre qu'on voyait alors à Rome, Poussin découvrait la très belle antiquité d'aujourd'hui. Claude, lui, transporte dans sa conception du paysage cet équilibre, cette harmonie, la beauté des proportions et dégage les choses principales et importantes. Chez tous ces maîtres, ce n'est pas fini par le détail, mais ils ont tellement pris l'important qu'il n'y a pas besoin de voir le reste. Cela met mystérieusement en communication avec

quelque chose de supérieur. C'est beau chez eux, et cela donne l'impression de plus beau.

C'est la série du vrai classicisme. L'émotion, le sentiment, l'art est dans toute sa pureté, sans accessoires inutiles. Cela vous met dans l'atmosphère voulue pour que l'imagination marche dans la bonne direction indéfiniment. L'*Ode à la Mélancolie*, de Keats : le jeune homme tient la main de sa maîtresse. C'est en cela que c'est merveilleusement intellectuel.

Le Poussin tout intellectuel. La part d'animalité est supprimée. C'est là sa noblesse. Mais la couleur un peu froide. A mon avis, déjà, Poussin rationalise trop la vie.

Comment Gellée, qui ne fut jamais un esprit cultivé, s'éleva-t-il jusque-là? Soutenu, je crois, par un admirable milieu, par une tradition, il connaît, comprend un certain nombre de grands hommes. Mais enfin, il y a là un mystère. On a ses dessins d'après nature. Rouart en parlera : ils sont déjà stylisés.

Pas d'habileté comme les Italiens.

Claude jamais ne tâtonne dans les ténèbres. Il rejette la virtuosité et ne met en lumière que ce qui mérite d'être tiré au grand jour. Il n'a que faire de copier la nature ; un désir est en lui, il feuillette ses souvenirs et attend qu'un mouvement de plaisir, une palpitation du cœur lui révèlent l'image valable.

Ses tableaux sont une émotion.

Il en prenait ce qui s'accordait avec sa nature.

Ce sont des faits spirituels profonds qui se révèlent à nous, dans notre être, sous l'action d'une belle heure du jour. Il enregistrait ses songes et ses amours, et, pour sentir, les méditait. Il exprimait son âme en s'efforçant vers la perfection.

Voir son testament. C'est un délice.

Ce testament me montre ce qu'il avait d'ingénu dans l'esprit et dans le cœur.

Ce qu'il a senti dans son cœur, ce que j'ai senti. Une âme parlait, c'est ce que l'on traduit en disant : « rencontre des fées ».

Claude Gellée, c'est la visite à Neuvillers, c'est Jésus près de saint Joseph. Le fils de génie près du père temporel.

Mais il n'a pas eu, à Chamagne, son guide. Il n'est pas reconnu. On fit de lui un petit pâtissier. N'empêche qu'il s'oriente déjà, va chez son frère.

J'ai vu recommencer l'aventure. J'ai vu le petit paysan de Flavigny.

Je le vois pareil au petit Orphée de Poussin, dans *Orphée et Eurydice*, au Louvre. Il chante sur sa lyre, assis devant un bassin d'eau, des jeunes filles, de belles architectures, et, devant, Eurydice qu'épouvante un serpent.

Un serpent d'émeraude est au fond de l'eau claire ;
Quand je m'y suis baigné, le traître m'a mordu.

Mais jamais de serpent chez Claude.

Le grand mot, c'est toujours de Rousseau quand il nous donne le secret de l'art du musicien :

« Il ne représentera pas directement les choses, mais il excitera dans l'âme les mêmes mouvements qu'on éprouve en les voyant. »

Claude peignit des paysages de rêve. Comme je les admire l'un et l'autre (Le Poussin et Claude) d'ainsi accepter la nature !

Claude a préservé sa personnalité, en dépit de ses maîtres. Chez Poussin et chez lui, il y a un effort vers le primitif, vers le rafraîchissant. Poussin, à travers les Italiens de la Renaissance, « remonte jusqu'aux classiques primitifs, qui joignent à la noblesse du sentiment la solennité de la facture » et la ferveur pour la nature.

Turner et Boechlin retournent avec lui au paysage historique, et *Psyché* de La Fontaine, c'est cela...

... « Unir les prestiges d'un beau décor naturel aux splendeurs des monuments. »

... Les sites classiques, hantés par les dieux et chantés par Virgile.

Il faut toujours que nous ménagions dans quelque coin de notre œuvre une pierre tombale avec l'inscription fameuse : « *Et in Arcadia ego.* » — « Moi aussi, j'ai vécu dans l'Arcadie,

dans le ravissant pays de l'imagination », nous crie du fond de sa tombe un génie, un talent dont nous sommes les héritiers. Ce beau rappel donne de la rêverie...

Une seule chose peut m'intéresser dans Claude, c'est *la qualité de son âme*. Aussi, que M. Duplessis (préface des gravures) me choque, lorsqu'il parle d'habileté ! Parlez plutôt de maladresse. Poussin non plus n'a pas d'habiletés. Comparez-les avec ces Italiens !

Et je distingue dans son œuvre *Rome* et *la Moselle* (j'ai marqué sur le dernier feuillet de Duplessis les gravures les plus significatives).

Quelle belle manière d'exprimer son paradis Claude Gellée a à sa disposition !

Sans doute, en faisant se mouvoir des hommes, des femmes, nous pouvons exprimer notre paradis. Et avec des jeunes filles allègres, des jeunes femmes aimables, des hommes virils, de sages vieillards, je puis, à ma façon, rendre ce qu'il y a dans ces eaux et ces lumières de Gellée. Mais il y a tout de même que les propos que tiendront mes personnages évoqueront souvent des scènes communes et plates de notre vie de chaque jour, tandis que ces feuilles, ces arbres éveilleront des matins lumineux. (C'est possible que je tombe ici dans une erreur dont je vois bien la cause ; c'est possible que, guidé par Claude, je sois à l'abri de toute vulgarité ; c'est possible que je profite du travail d'épuration de Gellée et que ce soit grâce à lui que j'évite ce qu'il a su oublier.)

Je revois le Battant, la Saint-Pierre d'Essegney, la prairie derrière la ville, à la saison des coucous.

Il y avait à Charmes, dans mon enfance, un petit bois qui se terminait en pointe entre deux bras de la Moselle. En face, notre vigne de Sainte-Barbe, le débris d'un domaine agricole, partagé, négligé, ruiné ; des herbes fraîches, une vanne. C'est *la Danse au bord de l'eau*. *Le Bouvier*, surtout, qu'il a dessiné huit ou neuf ans après qu'il fut allé en Lorraine et revenu à Rome.

Décrire le Battant, les bains, les jeux des collégiens, les collections de lépidoptères ; et puis, des tableaux de mon âge plus mûr, la vue sur la plaine depuis le haut de la vieille route de

Mirecourt. Ce nom, *la Vieille Route*, met plus de gravité; avec le Carmel d'Ubexy, la paix, le silence, la nature me recouvrent. La nature me reçoit, plus belle qu'aucune de mes passions. C'est ce calme, cette gravité, ce recueillement, cette surcharge de souvenirs que l'on peut appeler Rome.

Mais il me faut glisser de cela si maigre à quelque chose de plus noble, de plus fort (le mot juste : plus majestueux, doit être dans Duplessis).

Il y a chez lui la Moselle et la gravité romaine.

Il associe très heureusement, dans bien des cas, les monuments à la nature et d'une manière qui s'harmonise, qui fait un tout. Cela collabore. (Goethe a bien vu cela : tome I des *Conversations*) (1). C'est ainsi que dans le Saulcy la ferme donne un sens, plus de sens, plus d'âme au paysage. Mais c'est une ferme modeste. En Italie tout est haussé de ton.

Je me retire de toute activité ; je laisse tomber mes armes, non par lâcheté, mais comment dirai-je? pour prier. O divine nature, voici que des mots, des sentiments qui n'avaient pas de réalité pour moi éclosent à la vie dans mon cœur. J'aime la douce gravité, la fécondité de ce divin répandu, exhalé. Je souffre de lui chercher une expression à ce Dieu. Je ne connais que son existence. Il est, il est. (Cela aussi est romain.)

UNE ENFANCE A LA MOZART DANS LES PRAIRIES DE CHAMAGNE

« L'œil le plus saturé qu'il y ait jamais eu par la magie de la lumière. » Ainsi le nomme notre ami Louis Gillet. Mais pour se saturer ainsi, ne fallut-il pas que cet œil regardât les espaces, les aurores et les couchants dès la plus petite enfance?

C'est à l'école des prairies mosellanes en septembre que cet enfant merveilleux apprit « le secret de cette simple et transparente beauté, de cette mélodie constante et vraiment infinie, de ce don de transfigurer toutes choses en chant ».

C'est là qu'il s'est accoutumé à vivre de lumière et de ciel.

(1) A mon avis, ce sont ces albums-là que possédait Goethe. Erckmann les décrit (II, p. 128). On ne les a ni à Nancy, ni à Épinal. Je n'ai connu Claude que par là. J'en possède un admirable exemplaire.

Ces formes, ces couleurs, ces beautés, il ne les a pas prises au dehors, comme des fruits cueillis sur un arbre. Mais elles sont sorties lentement de son être ému, accordé, discipliné, nourri par le regard intense avec lequel, de naissance, il sut approfondir tout ce qu'il voyait.

Quand il part...

Quelle puissante opposition de clair et d'obscur, cette humble expérience de pâtre et ce cœur si profond qui s'ignore lui-même! Pour beaucoup, cette Lorraine est sans âme, sans vie. Ils y passent leurs jours et l'ignorent. Mais lui, il la voit, il l'exprimera, il en sera le révélateur, il y prend le sens de l'ordre, la maladie de l'équilibre et d'une profondeur morale.

Était-il un jeune berger tout simplement, ou déjà un petit apprenti pâtissier? C'est cela qu'on discute, et qu'on ignorera sans doute toujours, et qui n'a d'ailleurs aucune importance; mais ce qu'on n'a jamais remarqué, et qui brille pourtant comme un merveilleux mystère, c'est que cet enfant, berger à Chamagne, pâtissier à Bâle (?), petit domestique à Rome, emporte de Lorraine, sous ses paupières et dans son cœur, le trésor de la poésie mosellane.

Des milliers d'êtres ont été touchés par cette beauté de la Moselle, et beaucoup sans doute jusqu'aux larmes. Bien des petits pâtres, en ramenant le soir leurs brebis à l'étable, ont senti la majesté d'une fin de journée. Mais de ces heures bénies qu'avaient-ils su faire? Claude Gellée a produit les rêves qui flottent sur la rivière.

C'est quelque chose de ravissant qu'un modeste enfant ait puisé dans la beauté de cette rivière glissante, de ces prairies, de ces vaches sonnantes, dans la douceur des jeunes matinées et dans les brumes du soir, et s'en soit allé chargé de mémoire. Son œil a vu, son cœur a aimé, il est parti plein de chefs-d'œuvre qui reposaient en lui à son insu, comme les fruits dans la sève montante.

Si vous voulez connaître les premières préparations d'un Claude Gellée, allez à l'ouest et à l'est de Chamagne, dans les prairies du Saulcy et de...

Et puis sur la Moselle et à l'orée de la forêt de Charmes.

C'est là que le petit Gellée faisait paître ses vaches, et vous y retrouverez, aussi bien que leurs herbages, les impressions

dont il se nourrissait. Tout y est calme, très doux, très grave, d'une poésie pure, innocente et qui ne sourit pas. Nulle fadeur, une innocence un peu sévère, comme la grâce d'une religieuse. Les mots expriment mal cette vénusté sereine, un peu grêle, qui s'est mariée plus tard à la solennité de Rome.

Voilà le pays, la nature dont il a su voir et dégager les formes essentielles.

Chez nous, à Charmes, la Moselle est encore jeune. Les divagations de la Moselle...

Au bord d'un ruisseau, des aulnes au feuillage dur et sombre, tragique et sévère comme le roi des Aulnes.

Cette prairie est un plan insoupçonné du paysage, un royaume à l'écart, que l'on ne voit pas, d'où l'on ne voit rien.

Quelques chênes épars, le tintement perpétuel des vaches.

Contraste absolu avec les terres labourées. *O fortunatos...* Ici, pas d'efforts, une douceur. Et cela correspond à la réalité. La vie est plus facile dans la prairie, pour les bergers. Ici il n'est pas difficile de laisser les bêtes et de jouer de la flûte. Sur les terres de labours, effort...

Voilà ce que Chamagne, sa grande forêt et ses prairies de la Moselle ont appris à l'enfant.

Le gaufrier avait été fait en Lorraine. Il était fait pour retenir dans les infinies proportions de l'Italie une excellence lorraine, comme Chassériau distingue ce qu'est un trésor pour un créole. Voici ce qui me plaît : Gellée sut extraire du paysage romain une plus belle Lorraine.

Chamagne lui apprit la patience, le courage d'errer. Mais il avait des émotions et devait les exprimer.

C'est le miracle...

Parfois couché dans le regain, à l'ombre, l'après-midi, les yeux fermés, il recueillait les confidences des anges. Pourquoi les anges l'abordaient-ils, ce petit pâtre? C'est sa grâce, son privilège. Il avait le feu intérieur auquel accourent les êtres célestes. Et c'est de leur visite que lui vint cette nostalgie, cet appel qu'exhalent ses rivages, ses couchers de soleil. C'est leur amitié, leur mariage avec son âme qu'il a tâché d'exprimer avec la couleur du ciel et les images champêtres dans ses

paysages de songe. Il a fait un rêve de vie supérieure et nous le communique.

Que de fois je suis allé par la prairie à Chamagne! Les premiers éléments dont Claude Gellée fit son œuvre y reposent toujours. Il n'y manque rien que le style de Rome. Bien choisir et bien saisir, comme Achille s'emparait de l'épée au milieu des babioles de femmes.

J'aime, autour de ce village, les témoins de Claude Gellée: des eaux, des arbres, des prairies, qui m'éclairent la vie de son âme. Ces objets l'avaient précédé; ils mirent leurs beautés à sa disposition; il s'en est emparé et maintenant ils demeurent, comme pour nous attester son innocente sincérité. Ici je me recueille et j'honore un être supérieur.

Ils disent : c'est de nous qu'il fit un poème. Nous sommes sur l'Adige l'étroit domaine de Virgile.

J'aime cette prairie pour ce qu'elle me donne chaque automne, et puis, à part moi, pour la belle mémoire qu'en a gardée Claude Gellée dans Rome. J'aime ces matériaux éternels, ce trésor dans la solitude.

Ces grèves éclatantes, ces eaux mortes, ces saules innombrables, ces prairies, ces peupliers et la clochette des vaches. Une première idée, une humble esquisse un peu vide des profondes perfections romaines de sa maturité.

Il me paraît n'avoir jamais su le bon français, mais seulement le patois lorrain, ce qui s'explique, puisque ce n'est guère qu'en Italie qu'il eut l'occasion de voir des personnes de qualité.

C'est là qu'il fut le jeune Tobie, qu'il se promena le long de la rivière avec l'ange. C'est là qu'il eut une âme très humble, pleine de bonne volonté, effrayée, candide, toute mince d'expérience. J'ai froid quand je pense à mes promenades d'enfance, tant je vois que j'étais tout mince, peu vêtu, occupé par une piqûre d'orties, comme par un drame, troublé d'une prodigieuse poésie de désir par une libellule, une « demoiselle » voltigeante, désolé de quitter mon camarade. Et puis le jeune Tobie, le jeune Claude Gellée, à Rome il est devenu l'ange.

Déjà vieil homme moi-même, je l'interroge.

L'essentiel pour un artiste est de sentir plus intimement et plus profondément que nous, d'embellir et de transformer ce qui nous entoure.

Pour décrire les rapports de Chamagne et de la peinture Gellée, dire : en me promenant dans ces paysages, souvent j'aime à croire que je saisis les modèles qui vivaient dans l'âme des Gellée et que ce peintre de génie a magnifiés.

Rendre ma pensée, mon hypothèse avec une série de précautions... *je me figure... j'imagine... je me plais à croire... je reconnais.*

Je me figure que toutes les émotions qu'il a gravées dans cette série d'estampes, il les avait connues au bord de la Moselle, de Charmes à Chamagne. Pour moi, elles traduisent avec une fidélité absolue mon plaisir.

En les regardant, je respire plus largement, mes yeux sont baignés, apaisés. Je me sens plus harmonisé.

Le Bouvier (huitième de mes gravures). C'est si bien nos paquis Naville que je suis piqué par les moustiques.

La Danse au bord de l'eau (dixième), plus belle à cause des chèvres, me plaît moins.

La Danse sous les arbres. Ils ont le rythme de cette nature, soit. Mais moi, je suis la bête à l'écart qui les regarde et qui jouit de l'ensemble.

Le Troupeau à l'abreuvoir. Quand j'enviais les bons bœufs, les bonnes vaches se désaltérant à pleine eau, le mufle tout ruisselant.

Le Bouvier. Mais c'est la ferme même du Saulcy avec ses grands arbres, sa prairie, son bosquet, ses moustiques !

La Danse sous les arbres. C'est un épisode de la Saint-Pierre à Essegney.

Le Pont de bois. Encore un épisode de mes promenades. Le trouverons-nous ? Faudra-t-il se déchausser ?

Et que de fois, dans ces interminables promenades d'été, j'ai regretté l'âne de *la Fuite en Égypte* !

Je vois avec certitude ce que sont ici les émotions d'un jeune Claude Gellée. Non pas des paysanneries vues et copiées sur l'heure, mais des émotions profondes, liées à la vie même

de Gellée et traduites à l'aide des éléments que lui donnait la nature. Ce sont vraiment ses souvenirs, toute sa vie profonde. Sous tout cela, il y a l'expérience de toute sa vie.

Ces beaux tableaux, ce sont ses émotions d'enfant indéfiniment amplifiées, accrues, mûries à toutes les étapes de sa vie.

La mince chanson du pâtre a reçu la plus noble et la plus belle orchestration.

Et moi aussi, petit enfant, j'ai parcouru les prairies de Claude Gellée que j'aime, que je comprends et de qui je ne suis pas...

Énumérer dans une suite de strophes ces « Journées d'un Enfant ».

Qu'elles sont minces, ces journées d'un enfant! Elles frémissent et me font mal. Pourquoi? J'aimais trop d'absurdes objets : les chevaux de bois, leur musique, les paillettes des écuyères, et puis mes petites amies. Je ne savais pas assez faire plaisir aux grandes personnes que j'aurais voulu pleinement satisfaire. Et puis, ces absurdes objets, aussi bien que ces chères personnes, aujourd'hui sont tombés dans le silence, dans l'abîme éternel. Moi-même qui garde leurs images, je vois venir mon tour de glisser sous la nappe silencieuse. Et cette vue communique à toutes mes expériences de la vie, répand sur tous mes tableaux quelque chose de plus lent, de plus grave, de plus puissant.

Mes souvenirs de la Saint-Pierre
Ma promenade au pont de Langley.
Ma journée de pêche sur la Moselle.
Ma visite, là-haut, dans le Kiosque du pendu.
Les Batailles du Battant.
Les coucous du printemps, les colchiques d'automne.

Qu'ils sont minces mes souvenirs, et fiévreux!

Mais aujourd'hui, je les repense, j'y répands une âme enseignée par la vie. Ils ont vécu avec moi, ils ont mûri dans toutes mes étapes, ils sont moi-même, oui, je les retrouve au fond de mon âme, graves, lourds, douloureux, paisibles.

Il est douloureux d'aimer. Mais bientôt quel plaisir secret de s'installer parmi les images de son amour jeté à terre et de sentir son cœur amélioré, assagi, haussé par cette ruine ! C'est beau de sortir des épreuves avec une âme plus grave. C'est beau d'accepter comme des enrichissements toutes les douleurs, de les apaiser, de les désarmer, de les transmuer, enfin de conquérir la sérénité.

Qu'il y a d'amour à l'origine de ce goût, de cette science (passion) de Claude pour la nature !

Voilà mes sources. Ce sont les siennes. Nous avons bu aux mêmes rives.

Mais, d'une plus belle animalité, ce paysan est parvenu sans heurt à une paisible spiritualité que je parviens peu à peu à comprendre, sans espérer d'y pouvoir atteindre.

Les sons traînants des chevaux de bois dans la prairie d'Essegney sont envolés depuis trente-cinq ans, comme les « demoiselles » qu'avec un filet vert et le cœur tout battant je poursuivais sur les roseaux au bas du Bois des Côtes.

Quand donc la majesté de Rome viendra-t-elle donner du style, prêter son caractère éternel à ces frêles peupliers des routes de mon passé ?

MAURICE BARRÈS.

UNE EXPOSITION DU COSTUME POPULAIRE ESPAGNOL

A MADRID

Le succès de l'exposition du « costume régional », qu'ont, le le mois dernier, inaugurée à Madrid les souverains Don Alfonso et Doña Victoria, et où, le premier dimanche, cinq mille personnes se sont entassées avec enthousiasme, est un événement d'ordre artistique que l'on s'accorde à considérer comme le plus important de l'année; c'est aussi, croyons-nous, un heureux événement d'ordre moral, l'indice d'une reprise des traditions les plus saines et les plus nobles.

A ce double titre, ce que présente cette exposition, ce qu'elle rappelle à ceux qui ont voyagé en Espagne, ce qu'elle évoque et ressuscite des coutumes et des sentiments d'un très grand peuple n'intéresse pas moins l'étranger que l'Espagnol lui-même.

On peut voir encore dans Madrid, parfois en pleine Puerta del Sol, plus souvent dans les rues les moins modernes et aux abords de la Plaza de la Cebada, qui est ici ce que sont les Halles à Paris, des gens de la campagne. Un jour de l'année, sont en plus grand nombre et se sentent mieux chez eux : c'est à la fête de saint Isidore le laboureur, patron de Madrid, car cette capitale a pour patron un paysan. On appelle ces visiteurs d'un jour des *Isidros*. Certes, ils sont chez eux, surtout ce jour-là, à Madrid; mais peu à peu les coutumes et les costumes de la ville, les distractions de la ville, gagnent sur les leurs. Quelque chose se perd, ou se dégrade. Les citadins madrilènes eux-mêmes, séduits par les modes cosmopolites, abandonnent de plus en plus ce qu'il y avait à la fois de plus

caractéristique et de plus élégant dans leur costume, les femmes la mantille, et les hommes la cape.

Dans les campagnes, qui devraient être leurs réduits et leurs centres de résistance, nos gens subissent l'assaut des brocanteurs, des antiquaires, des collectionneurs, et des touristes de pays à change avantageux.

Heureusement, la contre-partie existe. Il y a des collectionneurs généreux, comme ce vicomte de Güell qui donne au futur Musée du costume l'admirable série de costumes historiques qu'il avait rassemblés ; — des artistes, épris également de leur grande et de leur petite patrie, comme ceux qui ont composé les scènes où, mieux que dans un musée ordinaire, revivent les personnes exposées : un Moreno Carbonero, un Menendez Pidal, un Sotomayor, et d'autres encore ; — des hommes d'État comme le comte de Romanonès, président du Comité organisateur de l'exposition, des savants, des érudits et des critiques, comme M. Luis Hoyos et M. Angel Vegué, qui ont tout prévu et tout disposé; — il y a enfin les « honnêtes gens » comme le marquis de la Vega-Inclan qui consacre son admirable activité à sauver et à ressusciter toutes les beautés de l'Espagne, comme la marquise de la Rambla ou la duchesse de Parcent, prodigues de leur argent, de leur temps et de leur expérience pour le service d'une aussi noble cause. Notons encore, notons surtout, la résistance du peuple lui-même, de ceux qui sont décidés à « maintenir ».

*
* *

La première impression que donnent les costumes exposés dans le palais du Paseo de Recoltos est celle d'une inépuisable profusion; quoique l'exposition ne puisse être complète, quoiqu'elle n'eût pas encore rassemblé tout ce qu'on attendait quand elle a été inaugurée, elle s'empare aussitôt de l'imagination du visiteur : elle ne lui laisse ni le temps ni le désir de chercher les costumes plus ou moins conventionnels qu'il a vus au théâtre ou dans les descriptions des romanciers, et qu'il ne retrouvera pas ici. Dans cette abondance se manifeste la variété des Espagnes; mais la solide unité de la nation peut tolérer sans dommage la vitalité des régions. On constate, à côté des différences tranchées qui caractérisent les costumes de pays tout voisins, des ressemblances plus profondes, plus organiques,

entre des pays fort éloignés l'un de l'autre, et dont quelques-uns même ne tiennent pas dans le cadre politique de l'Espagne. On retrouve un peu partout le large chapeau de feutre de nos Bretons; au pays des Maragatos (dans la province de León) on reconnaît les larges culottes bouffantes du même pays; les costumes et la coiffure de Valence font penser à ceux de notre Provence; il y a des tabliers, des écharpes, des alforjas (bissacs) et des joyaux qui ressemblent à ceux qu'on porte dans l'Afrique du Nord, par les couleurs et par l'ornementation comme par les procédés de fabrication; quelques châles de Manille rappellent les lointaines merveilles de l'Orient et les gloires de la conquête. Mais tout cela est fragmentaire et subordonné. D'un bout à l'autre de la péninsule, s'accusent des ressemblances déterminées par la rudesse des sierras ou la sévérité des hauts plateaux, par l'intensité de la lumière dans des jardins paradisiaques, ou, simplement, par la concordance des goûts de ceux que les hasards de leurs migrations ont arrêtés dans un pays ou dans un autre tout différent.

Les pays qui ont fourni le contingent de costumes le plus original et le plus abondant sont, comme on le comprend du reste, des pays peu visités, peu travaillés par la route et par le chemin de fer, peu complaisants au tourisme : ainsi Salamanque, Zamora, Murcie, le haut Aragon subpyrénéen, la Galice et les Asturies, les Baléares. De l'Andalousie, Jaén est mieux représentée que Séville et que Grenade (cette dernière pourtant si mal desservie). Mais toutes les régions sont représentées, peut-être parce qu'il n'en est aucune qui dispose de bonnes voies de communication. Madrid même n'est rattachée à la frontière de France que par un détour extravagant, et il n'est pas nécessaire d'aller loin de Madrid pour trouver de beaux costumes; Valence, une des plus grandes villes de l'Espagne, reste sans communication directe avec Madrid; on y voit des costumes charmants.

Parfois, et c'est ici le triomphe de la fantaisie et de l'individualisme espagnols, c'est un très petit groupe de villages, ou même un seul village, qui a conservé ses coutumes particulières, son costume qu'on ne peut confondre avec aucun autre. Tel est le cas des quelques villages qu'habitent les Maragatos, ou de ceux, moins nombreux encore, de la Sierra de Francia; tel, celui du village de Lagartera, qui est dans la province de

Tolède, non loin du centre de l'Espagne, et dont l'existence, paraît-il, ne remonte pas au delà du XIVe siècle; c'est, plus caractérisé encore, car l'originalité en est plus marquée, le cas du délicieux village de Candelario, dans la Sierra de Béjar, plus éloigné des grandes routes.

Si l'on voulait trouver une couleur commune dans l'actuelle exposition, ce serait une couleur de contes de fées, la couleur du temps : le contraste est instructif entre les costumes populaires et les costumes historiques dont le vicomte de Güell réserve au futur musée la splendide collection. Historiques, ces costumes sont à la fois moins anciens et moins actuels que ceux des gens du peuple. Il y avait en eux de la mode : ils ont passé. Il n'y a pas de bonne raison pour que les autres passent.

Bien des détails, que l'on peut ici rapprocher les uns des autres, révèlent dans les costumes régionaux des éléments très anciens, mais ces éléments participent de la vie de l'ensemble dont ils font partie. C'est, par exemple, dans la coiffure des femmes de Huesca, de Murcie, de Zamora ou de Valence (les quatre points cardinaux), une disposition des tresses, enroulées en coquille sur les oreilles, qui rappelle la célèbre « dame d'Elche » ; ce sont, aux guêtres des hommes de Cáceres ou de Jaén des ornements géométriques ou des feuillages stylisés qui rappellent les signes marqués au fer rouge et les dessins figurés par de très adroits ciseaux sur le flanc ou sur la croupe des bêtes de somme, chevaux, mulets, ânes ou bœufs, intimement unis à l'homme comme ils le furent en des temps très anciens; ces signes qui ne sont aujourd'hui que des ornements (on les retrouve aussi sur des harnachements), ont dû être primitivement des procédés de magie. C'est encore, dans des joyaux, ou dans l'ornementation des étoffes, une étoile à cinq larges pointes, qui jouait un très grand rôle dans l'astronomie des anciens Égyptiens et que beaucoup de peuples ont pu leur emprunter ou retrouver d'eux-mêmes. Et c'est ce mystérieux Swastika, sorte de croix dont les bras sont brisés à l'extrémité, et qui, aux temps préhistoriques, figurait sans doute le soleil en mouvement; il représenterait d'ailleurs assez bien un des « soleils » de nos feux d'artifice au moment où sa pluie d'or va cesser de tourner; on le retrouve bien caractérisé, sur une robe de la province de Salamanque.

Mais toutes ces choses très anciennes sont très vivantes; elles ne demandent qu'à survivre, et, quand par malheur on a commencé de les oublier, à revivre. S'il y a de lentes forces d'oubli, il y a parfois aussi de bonnes occasions de souvenir. Lorsque la ville de Salamanque eut fait cadeau à la reine d'Espagne, il y a deux ans, d'un magnifique costume de Charra, les tailleurs qui font ces costumes eurent tout de suite un énorme afflux de commandes.

* * *

La société moderne conçoit trop souvent le costume comme l'ornement, aujourd'hui brillant et demain inévitablement fripé, de la jeunesse qui passe; ou, encore, comme le savant déguisement de la décrépitude; ou comme une excitation aux divertissements, qui sans cesse tendent à s'affadir et qu'il faut sans cesse pimenter. La mode, incohérente, précipite la marche du temps qu'elle voudrait faire oublier.

Le caractère du costume populaire espagnol est précisément l'opposé du caractère des costumes à la mode. Costumes de travail et costumes de fête, bien différents les uns des autres, ces costumes sont la défense et la parure d'une existence laborieuse où les joies attendues, régulières et méritées, avaient leur place. S'ils ont certainement évolué, ce fut pour s'adapter toujours plus parfaitement aux sentiments nobles et familiers de ceux qui les portaient.

Les costumes de travail ont, dans leur simplicité rude, l'élégance des choses exactement disposées pour leur fonction; ils sont faits de gros draps, sans chatoiement, qui tombent en lignes rigides, et dont la couleur est en général sombre comme la bure des « quatre mendiants »; mais ils s'égaient parfois; il y en a de verts comme la mousse des vieux troncs d'arbres secs; d'autres sont bleus comme l'horizon compact qui, le soir à l'Orient, contraste avec les splendeurs du couchant; et il arrive, dans le costume des femmes, que cette sobre gaieté s'épanche en un large rouge, solide et calme.

Tous, les femmes surtout, sont lourdement vêtus; à l'air des hauts plateaux, subtil et changeant, à l'air qui tout à coup descend des sierras glacées dans les vallées, il faut opposer une et plusieurs barrières de laine épaisse. Le mouton, si funeste aux arbres de l'Espagne, a bien mérité de ses hommes.

Le vêtement des femmes convient aux travaux de la maison et aux travaux des champs; les lourds jupons superposés sont assez courts pour ne pas gêner le pied dans la marche, mais assez longs pour protéger de la broussaille tout ce que ne protège pas la bottine. Une triple enveloppe, linge, corsage et châle, couvre le buste; un simple foulard protège la tête.

L'homme qui, lui, travaille régulièrement au dehors, ahannant dans l'immensité du plateau sans ombre sous des cataractes de brûlante lumière, s'affranchit, pour les heures les plus ardentesde sa journée, de la pesanteur du gros drap. Sa culotte courte est taillée dans un minimum d'étoffe; son gilet sans manches reste ouvert sur sa poitrine, et il ne met pas de veston (certains habits de fête ne comportent rien qui recouvre legilet, tant l'habitude est prise du costume simplifié). Mais il est cependant une partie du corps qui est toujours fortement et chaudement protégée : l'homme porte une très large ceinture de drap ou de cuir. Pour le reste, il a sa réserve : tantôt une grande couverture, ou, en plus réduit, quelque chose qui rappelle notre cache-nez, mais qui cache, avec le nez et la bouche, les épaules et toute la poitrine, tantôt, surtout quand il s'éloigne de sa maison, l'immense manteau qu'est la cape. « Sous ce climat extrême dans les deux sens, où l'on passe si violemment du chaud au froid et de la sécheresse à l'averse, l'homme s'est fait avec la cape, qui l'isole du milieu, une atmosphère personnelle toujours constante en dépit des oscillations extérieures : défense contre le froid et contre la chaleur aussi. » Ainsi l'a vu Unamuno dans les campagnes de Castille et de León ; ainsi l'entrevoit, du chemin de fer même, forme majestueuse et noire sur le pâle ciel de l'aube ou sur la bande de cuivre du couchant, le voyageur qui traverse l'Espagne. Dans les pays de pluie obstinée, aux Asturies, en Galice, l'homme se fait une cape supplémentaire de joncs, sorte d'étui pour corps humain, sorte de capuchon total, costume de patience où l'homme emprunte au végétal son impassibilité. Ailleurs, et par exemple dans les hauteurs glacées de Soria, c'est au cuir que l'homme demande une plus efficace protection, soit qu'il s'en fasse un grand manteau, soit qu'il remplace par le cuir le drap de la culotte, du gilet et de la veste de travail. Dans les régions montagneuses et broussailleuses, un tablier de cuir, largement fendu pour ne pas gêner la marche, protège les deux jambes du berger ou du bûcheron.

Tel est le costume de travail, si bien adapté au climat que le climat aidera à le conserver.

***

Le costume de fête nous intéresse davantage, car il exprime non ce qui a été imposé aux hommes par la nature, mais ce qu'ils ont choisi selon leur fantaisie, selon leur goût, selon leur idéal. Et ceci est à la fois bien plus précieux et bien plus fragile. La fantaisie a mis ici une inépuisable variété qui fait la joie de l'artiste ; mais le culte unanime des vertus fondamentales a mis sur cette variété sa discipline.

Manifestement, l'Espagnol s'est fait une conception très noble du « métier de vivre ». Et d'abord, pour lui, ce métier est grave. « La vie était solennelle », dit le poète Gabriel y Galan, en évoquant les souvenirs de son bonheur familial. Quelques-uns des costumes de fête sont tout noirs : tel un costume de la province de León, avec de somptueuses broderies, des applications de perles et de jais. A Ciudad-Real, dans la Manche, le noir paraît dominer; et partout, sauf peut-être dans l'intense lumière du Levant et des Baléares, il a sa large place. Il est au commencement. Quand la lumière paraît, annonçant la couleur, il semble qu'elle soit discrète à la façon de celle des étoiles. Il existe un costume de Salamanque harmonieusement constellé d'or. Au bas de la jupe, les étoiles se pressent en un fourmillement de voie lactée, que la profondeur du noir supporte admirablement.

Mais voici que la couleur éclate à Salamanque, à Zamora, où il y a aussi un costume merveilleusement noir. Des costumes entièrement jaunes ou presque entièrement rouges atteignent eux aussi la souveraine et discrète élégance des premiers : tant est sûr le choix des tons, tant les lignes sont pures, tant la coiffure encadre bien la noblesse de la tête! Tantôt c'est une très savante disposition des tresses à laquelle des mains amies ont travaillé pendant des heures, comme pour rivaliser avec la minutieuse perfection des peignes et des joyaux qui s'y enchâssent ; tantôt c'est la sévère rigidité d'un voile de tête porté à la façon des religieuses et tombant obliquement sur les deux épaules. Mélange exquis de gravité et de gaîté ; tel de ces voiles est bordé de deux larges bandes brodées, comme une dalmatique, mais il est d'un rouge éclatant ; un

autre, couleur de cerise, a une bordure bleu de ciel finement brodée de feuilles et de fruits de houblon en soie blanche; ailleurs, à Anso, dans le haut Aragon, le voile, d'une éclatante blancheur de laine, ne tombe pas seulement sur les épaules : ses deux pans, ramenés l'un sur l'autre, couvrent entièrement la poitrine, le menton et la bouche; le front même et le haut du nez avec une partie des yeux se trouvent aussi cachés, et l'on penserait non seulement à une discipline religieuse, mais à une vie complètement cloîtrée, si ce n'était un pompon qui cache ainsi le haut du visage et si, sur la robe très longue et très monastique qui accompagne le voile, ne descendait un tablier brodé des plus riches couleurs : broderie qui peut rappeler celle d'une chasuble, mais qui n'est pas faite pour l'ombre du cloître.

Ce caractère mêlé de gaîté et de gravité, et qui parfois évoque la pensée d'un sacerdoce, est plus marqué encore dans le costume des femmes que dans celui des hommes. C'est que la femme, à qui ne convient pas le sacerdoce du culte public, exerce bien réellement celui du culte du foyer. Elle est là constamment présente, ou toute proche. Et si l'homme dépense aux champs son effort et son sang à produire le pain, c'est elle qui à table rompt ce pain, et le distribue. On a eu raison de compléter l'exposition du costume par une reconstitution, artistique et véridique, du foyer familial dans diverses provinces d'Espagne ; le feu autour duquel nous voyons la famille réunie est bien un feu sacré. Mais le culte du foyer est étroitement associé au culte public. Les fêtes où l'on porte les costumes que nous avons admirés commencent toutes à l'église.

Comment les costumes n'auraient-ils pas en eux quelque chose de religieux? Ils représentent d'une façon émouvante la continuité de la tradition, le culte des vertus héréditaires sans lesquelles, même dans l'ordre de la chair, la famille n'aurait pas survécu. On s'étonne, au premier abord, de voir que les petites filles portent, réduit à leur taille, le même costume que leurs mères, et on leur trouve un air trop grave. Mais c'est qu'elles sont directement saisies par la tradition.

Ces riches costumes, qui ne s'usent point, et qui sont au-dessus des modes, représentent le labeur et l'épargne, les innombrables travaux, les sacrifices indéfiniment répétés de

longues générations; chacune d'elles a pu les embellir; les motifs, généralement très simples, de leur ornementation peuvent être répétés sans que l'harmonie en soit troublée; ainsi les colliers se superposent les uns aux autres; dans la sierra de Francia, il arrive qu'une femme porte sur elle, un jour de fête, plusieurs kilogrammes d'argent somptueusement ouvragé; cela prouve un peu que la famille est riche, cela prouve surtout qu'elle descend d'ancêtres qui ont poussé loin l'esprit de sacrifice et de pauvreté. Mais il respire dans ces costumes une qualité plus haute encore de noblesse. Quand la jeune fille ou la jeune femme, aidée de ses amies, revêt les multiples effets qui attendaient, raidis, dans des coffres, elle reçoit une consécration et une investiture. Sa mère, sa grand mère, toute une lignée d'aïeules, ont porté ce même costume; ce même corsage a senti les battements de leur cœur; elles ont porté ce costume dans les fêtes où elles ont deviné qui serait leur fiancé, dans toutes les fêtes traditionnelles et familiales qui ont suivi; elles l'ont porté dans les jours de leurs plus grandes joies, mais aussi, — parce qu'on revêt ces costumes à des dates fixes et que les deuils et les angoisses peuvent bien coïncider avec les dates des fêtes publiques, — c'est sous ce voile, sous le poids de ces lourds joyaux, qu'elles ont pris leur plus grand élan spirituel vers la patrie, qui seule rassemble les familles complètes dans une joie inépuisable.

Le costume de l'homme n'a pas cette gravité; il permet des exercices, comme le jeu de la *pelota;* il n'interdit pas une honnête station à la taverne. Cette différence, elle aussi, est à noter; la sagesse populaire espagnole ne confond pas, comme il arrive aux civilisations décadentes, le rôle de l'homme et celui de la femme dans la société : c'est à la fois l'une des causes et l'un des effets du maintien de la vie familiale dans ce noble pays. Et il suffit que le sacerdoce du foyer se conserve chez la femme pour que se conserve chez l'homme la religion de ce foyer. Il reçoit, lui aussi, avec son costume, l'investiture de la force et des vertus ancestrales. Mais il ne profite pas moins de la santé morale qui resplendit dans le costume féminin : car les jeunes filles qu'il voit, si chastement vêtues, et parfois presque ensevelies sous une profusion de châles, de jupons et de joyaux, portent, sous la diversité charmante des couleurs et des dessins, le costume commun, supérieur à la mode, que sa propre

mère, sa grand mère et ses aïeules ont porté; ce costume est pleinement familial; il l'est par sa disposition, il ne l'est pas moins par les souvenirs qu'il ressuscite.

Ce costume émouvant et noble ne ressemble pas à ce qu'on se figurait naguère à l'étranger du costume espagnol, qui était léger, invitait aux danses endiablées, et devait s'accompagner d'un tambour de basque ou de castagnettes, sans compter le poignard à la jarretière. Cette légende était faite d'une large somme d'erreurs sur la famille et même sur la danse espagnole, qui peut avoir sa place dans les fêtes de famille et n'en est alors que plus espagnole. Mais il n'est pas temps d'entrer dans la danse. Quelque jour, comme Manuel de Falla et Zuloaga l'ont fait pour la Cante Jondo, des artistes réhabiliteront la danse espagnole, que les étrangers ignorent et dont la tradition, en Espagne même, risque de se perdre.

L'effort dont témoigne l'exposition actuelle en faveur du costume doit donner bon espoir. Les organisateurs de l'exposition, artistes, érudits, hommes politiques, collectionneurs désintéressés et généreux, méritent avec la reconnaissance de leurs compatriotes, celle de quiconque reste préoccupé de la beauté et de la dignité de la vie.

L'exposition, qui continue de s'enrichir, deviendra l'un des plus beaux musées de Madrid. Nous souhaitons que les trésors de ce musée aient un jour pour gardiens quelques vieux paysans qui aideraient le visiteur respectueux à comprendre tout ce que ne peuvent exprimer les objets enfermés sous des vitrines, ni les mannequins si bien présentés cependant, ni même les tableaux reconstitués avec un clairvoyant amour par quelques-uns des meilleurs artistes qu'ait produits dans l'actuelle génération, pour emprunter une juste expression au grand Angel Ganivet, fils lui-même de paysans, « l'esprit de la terre » des Espagnes, et de l'Espagne.

MAURICE LEGENDRE.

LE PROBLÈME DE LA SÉCURITÉ

Le 4 mai, dans la salle du Centre européen de la Dotation Carnegie, le brigadier-général Morgan, ancien délégué de la Grande-Bretagne à la Commission de contrôle militaire interalliée, a fait sur le Problème de la sécurité une conférence qui a eu un grand retentissement. Est-il besoin de faire ressortir l'intérêt que présente l'opinion d'une personnalité anglaise aussi qualifiée pour parler de l'esprit de revanche et des armements d'outre-Rhin? Nous remercions le brigadier-général Morgan d'avoir bien voulu transcrire pour la Revue *le texte de sa conférence que nous donnons dans la traduction de M. Camerlynck, le distingué interprète de la Conférence des Ambassadeurs.*

C'est bien d'un problème qu'il s'agit, quand on parle de sécurité. Après six ans de discussions, nous ne semblons pas plus avancés à cet égard que nous l'étions en 1919. Nous sommes censés être en état de paix, mais je serais plutôt enclin à dire que nous vivons sous un régime d'armistice, avec cette différence importante toutefois, que l'une des conditions de tout armistice est qu'aucune des parties ne doit chercher à améliorer sa situation militaire au détriment de l'autre.

Tout le monde parle de « désarmement » ; personne ne le met en pratique. L'accord général de toutes les parties ne s'est fait que sur un seul point, à savoir qu'il est du devoir de quelqu'un d'autre de commencer.

Maintes solutions, naturellement, ont été proposées ; le malheur est qu'aucune d'entre elles n'a été l'objet d'une acceptation universelle. Il n'existe même pas un *consensus* des opinions au sujet de la méthode à suivre pour aborder le problème.

TRAITÉ DE GARANTIE ET PROTOCOLE

Certains voudraient procéder du particulier au général, c'est-à-dire, partir de pactes d'un caractère local et particulier conclus entre deux ou plusieurs parties, auxquels d'autres parties pourraient adhérer, ces conventions se trouvant complétées par d'autres pactes de même nature, relatifs à d'autres frontières ou à des causes de différends, jusqu'à ce qu'on édifie la structure de la paix européenne sur le principe de ce que les ingénieurs appellent « la standardisation des pièces ». C'est le système qui a été adopté, — très sagement à mon sens, — par la France dans la négociation de traités avec les États successeurs de l'ancien empire d'Autriche-Hongrie. Mais ce n'est point le désarmement.

D'autres préfèrent procéder du général au particulier. Ils voudraient élaborer un traité d'obligation générale, conçu en termes également généraux, afin de permettre aux parties contractantes d'y apporter un complément au moyen d'accords locaux et particuliers conclus entre elles. C'était le système suggéré par le projet de traité de garantie mutuelle auquel est associé le nom de Lord Cecil ; ce système est reconnu, sinon encouragé, mais en termes très différents, par le protocole de Genève qui est comme un contrat d'assurance conclu par tout le monde avec une stipulation qui prévoit la contre-assurance pour chacun. Mais tandis que la première méthode, — appelons-la, si vous voulez, la méthode inductive, à savoir celle qui consiste en pactes d'un caractère local et particulier entre parties directement intéressées, — repose sur les armements, la seconde méthode, celle d'un pacte général, est fondée sur la réduction des armements. Ni le projet de traité de garantie mutuelle, ni le protocole ne devaient entrer en vigueur avant qu'un système quelconque d'armement réduit eût été arrêté d'un commun accord entre les signataires. Mais la réduction des armements, ce n'est pas le désarmement ; elle n'assure pas non plus la paix. La réduction des armements navals à la conférence de Washington n'a pas mis fin à la rivalité des nations en Extrême-Orient. Autrement, l'Empire britannique ne serait pas en train de créer une base navale à Singapour.

Mais il n'y a pas que cette divergence d'appréciation quant à la façon d'aborder le problème. Il existe un conflit aigu d'opinions sur les conséquences possibles de chacune des solutions proposées. En Angleterre, on assiste à ce spectacle paradoxal de pacifistes et de militaires d'accord pour répudier le protocole : les militaires, pour cette raison qu'il entraînerait pour la Grande-Bretagne, sinon une augmentation d'armement, du moins des engagements navals et militaires d'une portée incalculable; les pacifistes, et en particulier le journal la *Nation*, pour ce motif que, en stéréotypant en quelque sorte le *statu quo* en Europe, le protocole met tout État qui se croit lésé par le maintien de ce *statu quo* (est-ce à l'Allemagne que pense la *Nation*?), dans l'impossibilité de recourir à la guerre sans courir le risque d'être mis hors la loi. Ainsi les militaires protestent contre l'idée de se voir peut-être forcés de faire la guerre contre leur gré pour le compte d'autrui, et les pacifistes, parce qu'il ne leur serait pas permis à eux, ou plutôt à leurs protégés, de partir en guerre pour leur propre compte.

En outre, traité de garantie mutuelle et protocole ont également soulevé en Grande-Bretagne l'objection suivante : loin d'amener la réduction des armements que tous deux présupposent, les obligations qu'ils impliquent entraîneront en fait une augmentation d'armements pour toute puissance qui interprétera consciencieusement ses devoirs de police aux termes de ces instruments diplomatiques. En sorte que ce grand débat œcuménique semble se mouvoir dans un cercle vicieux, tant et si bien qu'il apparaît que le résultat final de tous ces projets, c'est en somme le maintien des armées européennes sous un autre nom. Les nations de l'Europe peuvent se mettre d'accord pour appeler leurs soldats une « force de police » destinée à sauvegarder la paix, mais les armées n'en restent pas moins, après la conclusion de pareils traités, ce qu'elles étaient auparavant. On ne se débarrasse pas de ses soldats rien qu'en les appelant « police de sécurité », — cette forme de police qui ne m'a été que trop familière au cours des tentatives que nous avons faites pour réaliser le désarmement de l'Allemagne. Tout le mal ne vient-il pas de ceci : que les forces auxquelles on s'en remet et auxquelles on est tenu de s'en remettre, pour faire respecter le pacte de la Société des

nations, peuvent à tout moment se tourner contre lui? Il en sera toujours ainsi, tant qu'on ne disposera pas de forces internationales. Compter sur les armées nationales pour préserver la paix internationale, ce n'est, en mettant les choses au mieux, qu'une ressource équivoque. C'est là aussi bien le paradoxe du pacte et celui du protocole, considérés comme essai de « désarmement ». La nature humaine étant ce qu'elle est, il nous faut bien envisager l'emploi de la force pour répondre à la force. *Naturam expelles furca, tamen usque recurret.*

Le pacte de la Société des nations lui-même a été critiqué de divers côtés. J'ai lu des critiques d'origine allemande, fondées sur cette objection que l'article 10 « stéréotype » les frontières imposées à l'Allemagne par le traité de Versailles; j'ai lu des critiques d'origine française attaquant le pacte pour ce motif que l'article 19 met ces mêmes frontières en danger, en laissant la faculté à l'Allemagne, une fois qu'elle aura été admise dans la Société des nations, de faire campagne pour obtenir leur revision. Un parti craint que le pacte ne dévore le traité, l'autre que le traité ne dévore le pacte. Ainsi, ce qui est le bien pour l'un est le mal pour l'autre, et vraiment rares sont les esprits manichéens prêts à admettre que le pacte et le traité sont tous deux également nécessaires, et à un égal degré. Ces divergences d'opinion sont fondamentales dans la question de l'admission de l'Allemagne dans la Société des nations. Suivant qu'on insiste sur l'article 10, ou sur l'article 19, il est des gens qui prétendent que la paix de l'Europe ne sera jamais assurée, tant que l'Allemagne restera en dehors de la Société des nations, tandis que d'autres gens soutiennent que du jour où elle aura été autorisée à en franchir le seuil, la paix de l'Europe, ou tout au moins sa stabilité, sera mise en danger.

Reste une autre difficulté à résoudre : certains affirment que nous ne serons jamais en sécurité tant que nous n'aurons pas désarmé, et d'autres disent qu'avant de désarmer, il faut avoir la sécurité. Il n'entre pas dans mon dessein d'essayer de concilier ici ces opinions opposées; je ne fais que les indiquer en passant. Dans une certaine mesure, ces opinions représentent la thèse et l'antithèse inhérentes aux pensers politiques, et il nous reste encore à découvrir une « loi de contradiction » hégélienne dans la solution de ce problème de la sécurité.

Il y aura toujours des gens, ou des peuples, qui voudront maintenir le *statu quo* en Europe, et il y en aura toujours pour vouloir le changer. Ceux-là étudieront le problème comme s'il était de l'ordre statique, ceux-ci comme s'il était de l'ordre dynamique. Une chose est certaine : si on essaie de faire du pacte, ou de tout élargissement du pacte, une chose trop rigide, il se brisera sous la pression des circonstances. La politique extérieure d'une nation, quelle qu'elle soit, ne peut jamais rester indéfiniment la même ; ainsi que Bismarck l'a dit, la politique étrangère est « un élément fluide » (*ein flussiges Element*), et sa pesanteur spécifique se modifie constamment au gré de l'atmosphère politique.

L'OFFRE ALLEMANDE DE PACTE MUTUEL

L'ensemble du problème vient toutefois de recevoir de Berlin une orientation nouvelle. Le gouvernement allemand a fait une « offre » de conclure un « pacte mutuel » avec la France et la Grande-Bretagne en vue de garantir la frontière de l'ouest; c'est de cette offre que je voudrais maintenant parler. Elle est, à la vérité, d'un caractère local et particulier dans sa conception, mais elle ne sera, certainement, ni locale, ni particulière quant à ses conséquences. Le simple fait que sa négociation implique, soit comme condition préalable, soit comme condition subséquente, l'entrée de l'Allemagne dans la Société des nations, suffit à soulever le problème de la sécurité sous tous ses aspects européens.

Je vais d'abord vous exposer quelques arguments en faveur de l'acceptation de cette offre; puis, après avoir présenté cette thèse de mon mieux, je produirai certains arguments, tendant je ne dirai pas à faire rejeter l'offre, mais à la repousser sous la forme que les autorités allemandes voudraient lui donner. Cette offre se recommande, non pas encore à l'acceptation de la Grande-Bretagne (car elle aurait besoin d'être définie), mais simplement à l'accueil bienveillant de M. Austen Chamberlain. C'est là un fait très significatif, dont je serais le dernier à vouloir diminuer l'importance. Le lecteur peut m'en croire, la France n'a pas de meilleur ami, ni de plus consciencieux, dans les conseils de la Grande-Bretagne, que M. Austen Chamberlain. Il n'y a pas le moindre doute qu'il ne souscrirait jamais

à un pacte de cette nature, une fois mis sous une forme concrète, si cela pouvait avoir comme conséquence de trahir, d'abandonner, ou même de mettre en péril les intérêts de la France.

Qu'on me permette un instant de développer les arguments en faveur du projet de pacte, à la lumière du discours capital prononcé par M. Chamberlain le 24 août 1924 à la Chambre des communes. Ce discours, mis en bonne place par la presse en France et en Grande-Bretagne, n'a pas été reproduit dans les journaux textuellement, avec toute la précision que demandait une déclaration aussi importante ; même le compte rendu officiel, sous sa première forme, était inexact et dut être revisé. De plus, M. Chamberlain parlait évidemment avec une sobriété voulue, et de la reproduction d'un discours qui ne contenait pas une seule parole inutile on ne saurait distraire un seul mot. Or, ce compte rendu souligne l'intérêt britannique dans le problème de la sécurité de la France « qui est plus direct, plus vital et envers lequel nous sommes plus étroitement engagés par notre parole et notre signature qu'envers les obligations générales communes à tous les signataires du pacte de la Société des nations et à tous les membres de cette Société ». Le secrétaire d'État aux Affaires étrangères faisait allusion, j'imagine, aux articles 42, 43 et 44 du traité de Versailles, — peut-être bien aussi, quoique cela ne ressorte pas nettement, à l'hommage que M. Lloyd George et M. Ramsay MacDonald, au cours de déclarations successives, ont rendu au principe de l'obligation incorporé à ces clauses du traité. M. Chamberlain a fait clairement ressortir, dans son résumé très concis des propositions allemandes, que le projet de pacte reconnaîtrait ces articles du traité, — qu'on pourrait même les lui incorporer. Il a dit en propres termes : « Ce pacte pourrait donner une nouvelle garantie à l'exécution des articles. » Qu'ils y soient incorporés ou non, ils restent « une obligation directe du traité ». Ce que ferait donc le nouveau pacte, — et c'est là évidemment le plus fort argument en sa faveur, — ce serait de renforcer une obligation déjà existante aux termes des articles 42 à 44, qu'à l'heure actuelle nous partageons simplement avec les co-signataires du traité, en la transformant en une obligation qui nous serait particulière.

Il y aurait là une amélioration indubitable à la situation

présente, telle qu'elle est définie par le traité de Versailles. La rédaction des articles 42-44 du traité est fort vague. On n'y trouve pas la définition d'une « violation » de ces articles, et la flétrissure qu'ils infligent à cette violation comme « un acte hostile vis-à-vis des signataires du présent traité, et comme cherchant à troubler la paix du monde », n'a qu'une valeur platonique : elle n'a point pour effet de rendre « un acte hostile » équivalent à une déclaration de guerre. Dire que quelque chose est un péché, ce n'est pas en faire un crime, et les sanctions sont ici absentes. Mieux que cela, la responsabilité de la Grande-Bretagne, en vertu de l'article 44, ainsi que lord Curzon a eu l'occasion de le faire remarquer, est « de celles qui appartiennent à toutes les puissances signataires et ne sauraient être attribuées spécialement à deux d'entre elles ». Il s'agit uniquement d'une responsabilité collective. Le projet de pacte, toutefois, « attribuerait » cette responsabilité à la Grande-Bretagne, et la France se serait ainsi assuré un engagement de responsabilité individuelle envers elle, tandis qu'actuellement elle n'a rien de mieux, du moins en ce qui concerne les Anglais, qu'une responsabilité commune à tous. C'est certainement quelque chose. Il y a un vieux proverbe anglais qui dit : « Ce qui est l'affaire de tout le monde n'est l'affaire de personne », et c'est le point où nous en sommes aux termes de l'article 44. Mais en vertu du pacte proposé, « l'affaire de tout le monde » deviendra l'affaire de quelqu'un. Notre responsabilité limitée, telle qu'elle ressort de l'article 44, deviendra une responsabilité illimitée sous le régime du nouveau pacte. Pour recourir à une métaphore de l'ordre juridique, au lieu d'être de simples actionnaires, nous deviendrons des associés, en ayant substitué une société en participation à une société anonyme.

Il y a des précédents à cette manière de faire. Au mois d'août 1870, le gouvernement anglais a conclu des traités accessoires pour la durée de la guerre franco-allemande, et douze mois après avec la France et la Prusse, par lesquels ces Puissances s'engageaient individuellement à respecter la neutralité de la Belgique. Ces traités n'affectaient pas l'inviolabilité établie par le traité primitif de 1839. Ils l'affirmaient plutôt; la responsabilité de toutes les Puissances signataires du traité de 1839, que certains hommes d'État, absolument à tort, avaient voulu considérer comme une responsabilité purement

collective, se trouvait affirmée pour ce qu'elle était, à savoir une responsabilité qui incombait à tous les signataires, mais en particulier aux trois Puissances qui avaient négocié le nouveau traité. Aucune personne compétente n'a jamais soutenu cette thèse, que les obligations contractées en vertu du traité de 1870 puissent impliquer le moindre doute sur les obligations découlant du traité de 1839. Il en serait ainsi du projet de pacte; sa négociation ne porterait aucune atteinte à la validité des articles 42 à 44 du traité de Versailles et ne saurait les mettre en péril. Mais, à la différence de 1870, on réaliserait un véritable progrès. Autrefois, il s'agissait simplement de confirmer une responsabilité individuelle; aujourd'hui, comme je l'ai dit, une responsabilité collective serait transformée en responsabilité individuelle.

Voilà donc, présentées de mon mieux, les raisons qu'il peut y avoir d'examiner l'offre allemande, qui n'a jusqu'ici pris corps que sous la forme d'une conversation diplomatique. Voyons maintenant les arguments contre.

Et d'abord, ceci n'est un secret pour personne. L'examen des rapports de la Commission de contrôle avait amené dans les milieux officiels en Angleterre (par quoi je n'entends pas dire les milieux politiques), au commencement de cette année-ci, une évolution rapide, vers un pacte anglo-français pour la défense de cette frontière de l'Est que Lord Curzon a un jour appelée « en un certain sens, la frontière avancée de la Grande-Bretagne elle-même ». Nous avons des raisons de supposer que le gouvernement allemand à Berlin eut vent de la tournure que prenaient les événements. La réaction ne se fit pas attendre. M. Stresemann tenta, auprès de l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Berlin, une démarche qui « essayait de s'entourer de mystère » (je cite M. Austen Chamberlain lui-même), en lui offrant quelque chose dont la nature exacte est encore matière à spéculation, mais dont on peut du moins affirmer ceci : accepter ou même accueillir cette offre porterait un coup funeste à l'idée du pacte exclusivement anglo-français que depuis quelque temps méditaient les Alliés. Je ne veux pas dire que ce fut là le motif dont s'inspirait l'offre allemande; mais le moment et les conditions où elle a pris naissance, sont de nature à justifier de notre

part l'examen le plus serré. Ce qui ne contribue pas à créer à son égard une impression favorable, ce sont les commentaires récents d'un journal allemand, de caractère semi-officiel, le *Hamburger Fremdenblatt*, exposant à ses lecteurs que le but de l'intervention du gouvernement allemand était d'étouffer dans l'œuf les espoirs fondés sur le nouveau pacte anglo-français, et se complaisant à ajouter cette remarque qui éclaire tout : « Nous avons réussi : l'Entente de 1914 a été enterrée en 1925. » Quelques semaines plus tard, une autre feuille allemande, la *Germania*, qui représente le parti de M. Marx, avait laissé entrevoir une autre sorte de pacte, à savoir un pacte entre la France et l'Allemagne conclu directement entre elles sans la médiation de la Grande-Bretagne.

Vous le voyez, — aussi bien avant que l'offre ait pris forme, qu'après qu'elle eut été rendue publique, — nous avons deux commentaires allemands, émanant chacun de sources qui touchent de près au gouvernement allemand, — et dans aucun pays au monde, les relations entre le gouvernement et la presse ne sont aussi étroites qu'en Allemagne, — et conduisant tous deux à la même conclusion, à savoir que l'intérêt de ces négociations pour le public allemand était qu'elles réussiraient à enfoncer un coin entre les deux Alliés, la France et la Grande-Bretagne. Si c'est là l'espoir qu'on offrait au public allemand pour qu'il en acceptât l'idée, ne faut-il pas y voir aussi le motif de derrière la tête des hommes politiques allemands qui l'avaient inspirée?

A ceux qui, comme moi-même, peuvent parler par expérience des relations avec le gouvernement allemand dans l'exécution des clauses du traité de Versailles, il ne saurait échapper que le gouvernement allemand ne nous a jusqu'ici donné aucune raison de lui faire confiance. C'est à peine si un seul des articles concernant les effectifs a été exécuté; en fait, ils sont restés lettre morte. Les dernières « évaluations budgétaires » de l'armée allemande parlent d'elles-mêmes, et c'est de menaces qu'elles parlent pour les techniciens qui savent ce que parler veut dire. L'interdiction d'importer et d'exporter des armes et des munitions, — et à quoi cela servirait-il de démonter des installations dans les usines de guerre de l'Allemagne, si les ports allemands restent ouverts à l'introduction des armes? — cette défense n'a jamais été observée; et ne

s'est-il pas trouvé récemment un tribunal allemand pour déclarer, avec une effronterie singulière, que cet article du traité était inopérant en droit allemand?

Ce n'est pas du tout que je veuille semer la méfiance à un moment comme celui-ci, ni compromettre les chances possibles d'une heureuse solution, mais j'ai de bonnes raisons d'insister, en ce qui nous occupe maintenant, sur cette question du désarmement de l'Allemagne. La justification de mon attitude se trouve dans le discours prononcé le 29 avril dernier par le chancelier allemand. Parlant de l'offre allemande, il a appuyé avec force, et à plusieurs reprises, sur ce qu'il appelle « l'état actuel de désarmement de l'Allemagne ». Nous avons déjà entendu ce langage, et peut-être trop souvent. On retrouve cette idée dans la lettre adressée au Secrétariat de la Société des nations, par laquelle l'Allemagne cherchait à poser des conditions avant son admission dans la Société. Et tout de suite je dis que, si l'Allemagne se dispose à glisser dans ses négociations en vue d'un pacte mutuel, un aveu tacite, de la part des Alliés, qu'elle s'est acquittée de ses obligations envers la Commission de contrôle, alors, plus tôt on renoncera à ces tractations, mieux cela vaudra, car nous pourrions bien nous apercevoir que nous sommes tombés dans un piège. Une fois admis que l'Allemagne est désarmée, Cologne devra être évacuée. Si c'est là le véritable sens de l'offre allemande, si elle met à cette offre de signer un pacte avec nous, cette condition qu'elle exige, ou qu'elle attende, ou qu'elle puisse supposer un aveu de notre part qu'elle s'est acquittée de ses obligations antérieures, aux termes des clauses militaires du traité de Versailles, alors tout ce que je puis dire d'une pareille diplomatie, c'est qu'elle ressemble dangereusement à celle d'un débiteur qui dirait à son créancier, auquel il aurait remis des gages solides lui appartenant, comme garantie d'exécution d'un billet qui n'a pas été payé : « Rendez-moi les valeurs que je vous ai données en nantissement, et je vous signerai une autre reconnaissance de dette. »

Dans le même discours, le chancelier allemand se plaint que les gouvernements alliés n'aient pas fourni au gouvernement allemand une « explication motivée disant pourquoi et comment l'Allemagne est en défaut en matière de désarmement ». J'ai pris envers moi-même l'engagement, — et cela volontairement, car rien ne m'y forçait, — de ne pas divulguer

ce que je sais des résultats de l'inspection générale de la Commission de contrôle. Je ne manque pas à cet engagement, en disant que le langage du chancelier allemand me paraît manquer de bonne foi à un point extraordinaire et, pour tout dire, provocant S'il désire vraiment savoir à quels égards les autorités militaires allemandes se sont trouvées en défaut à l'inspection générale, il n'a pas besoin de le demander aux gouvernements alliés ; qu'il s'adresse donc au général von Seeckt ! On imaginerait, à entendre ses plaintes, que le chancelier et le général ne se parlent même pas ! Le chancelier n'a qu'à demander au général von Seeckt quels ordres ont été donnés afin de soustraire des documents essentiels au contrôle des officiers de la Commission, et, quand il n'y aurait pas moyen de les dissimuler, d'en produire de faux. Si le public savait comment sont menées, en fait, les opérations de contrôle, il se rendrait compte que le gouvernement allemand sait parfaitement pourquoi, en quoi, et de quelle manière il s'est mis en faute. Des centaines de lettres ont été adressées aux autorités allemandes par le général Nollet et par son successeur, le général Walch, faisant ressortir ces manquements. Cette correspondance n'a pas été rendue publique, mais elle a été portée à la connaissance du gouvernement allemand. Presque toutes ces lettres étaient des demandes de renseignements essentiels. Et, après avoir ainsi pertinemment refusé ces informations, ce sont maintenant les autorités allemandes qui les réclament ! En cette affaire de désarmement, l'attitude de l'Allemagne ne consiste pas à demander : « Que faut-il vous dire? » mais : « Qu'est-ce que vous savez? »

Supposons, cependant, si toutefois une pareille supposition est possible, que ce pacte « mutuel » doive être conclu sans admettre l'hypothèse ou la condition que l'Allemagne a rempli ses obligations en matière de désarmement. Deux formidables objections se présentent aussitôt à l'esprit.

La première se fonde sur l'histoire des négociations entre les gouvernements français et britannique, en janvier 1922, au sujet de la rédaction d'un pacte anglo-français de sécurité. Ces négociations ont échoué, en partie par suite de la difficulté de définir un « acte d'agression ». Le gouvernement britannique voulait borner cette définition à une incursion de fait sur le territoire français. Le gouvernement français faisait remar-

quer, argument sans réplique, que l'acte d'incursion ne constituait pas le commencement de l'agression, mais qu'il en était la fin, ou plutôt qu'il était l'aboutissement d'une longue chaîne d'incidents : mobilisation, concentrations, mise en marche de troupes, et ainsi de suite. A moins que le pacte ne fournît les moyens de détruire les préparatifs militaires dans le germe, avant qu'ils aient eu le temps de porter tous leurs fruits sur le territoire français, le concours militaire promis par le pacte arriverait trop tard. La seule inscription d'un nouveau crédit dans le budget de l'armée allemande pouvait être considérée comme un germe d'agression. Tout ce que le gouvernement britannique put trouver comme réponse, ce fut que des actes à l'état naissant tels que des « menaces » seraient traités comme une occasion pour les deux gouvernements de « se concerter ».

Maintenant, appliquez ces difficultés à un pacte qui doit comprendre non seulement la France et la Grande-Bretagne, mais aussi l'Allemagne, et considérez ce qui arriverait. De même que la France aurait pu prétendre, aux termes d'un pacte anglo-français, que toute concentration de troupes allemandes dans le voisinage de la zone neutre, toute initiative nouvelle violant les clauses militaires du traité de Versailles, pourrait constituer une « menace d'agression », de même l'Allemagne serait en mesure d'alléguer, en vertu d'un pacte anglo-franco-allemand, que toute concentration de troupes sur le *sol français*, toute mesure tendant à la mobilisation, tout renforcement de la frontière française, peut-être même tous crédits nouveaux dans le budget de la France, représentent une « menace » d'agression contre les territoires rhénans. La moindre innovation dans la politique militaire de la France serait mise en discussion. Grâce à un instrument diplomatique international, le gouvernement allemand, se faisant le porte-parole du grand état-major, — le grand état-major allemand existe toujours, et vous pouvez m'en croire, — aurait acquis un *locus standi* dans toute affaire de ce genre. Car un tel pacte doit par hypothèse supposer l'égalité entre la France et l'Allemagne, qui y sont parties. Si, en vertu d'un accord comme celui que nous supposons, l'Allemagne n'est pas autorisée à soulever la question d'une menace contre le Rhin, la France ne pourra pas non plus la soulever; et alors, où en sommes-nous? Si un pacte anglo-français devait servir à

quelque chose, il prévoirait forcément que les gouvernements de la France et de la Grande-Bretagne auraient à « se concerter » à propos des événements militaires en Allemagne. De même, un pacte à trois ou à quatre devra contenir une stipulation en vertu de laquelle les gouvernements de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne pourront « se concerter » sur les événements militaires en France. Je n'envie pas le secrétaire d'État aux Affaires étrangères en Grande-Bretagne qui en pareil cas aurait à jouer le rôle d'« honnête courtier »; mais cela n'est pas mon affaire. Ce que je veux démontrer, c'est que ce pacte « mutuel », s'il doit avoir une portée militaire quelconque et satisfaire les autorités allemandes, peut en pratique se réduire à une *servitude* imposée au ministère de la Guerre français en ce qui concerne la mobilisation, servitude qui ne différerait pas de celle que fait peser sur le ministère de la Guerre allemand l'article 178 du traité de Versailles.

D'un autre côté, que devient la Pologne dans cette affaire? Si elle est exclue du pacte que l'on propose, l'Allemagne pourrait, sans en violer les termes à aucun égard, concentrer des troupes sur sa frontière orientale; elle pourra même le faire impunément, car il n'y aura pas là de menace au sens précis du pacte. Mais si, d'autre part, la France rassemble des troupes près de la frontière allemande de l'Ouest comme conséquence même de cette situation, l'acte de la France pourra être considéré comme une menace aux pays rhénans. En d'autres termes, elle sera complètement immobilisée, tandis que la Pologne sera abandonnée à son sort.

J'avoue que ce sont des considérations de cette nature qui font que je me demande vraiment si le but des Allemands, en faisant cette offre, n'est pas de paralyser la France, au lieu de la garantir. La vérité, c'est qu'on ne peut pas ainsi isoler diplomatiquement la question de la frontière à l'ouest de l'Allemagne. Aussitôt qu'on essaie de le faire, on entre dans une atmosphère d'irréalité absolue.

Et puis, que dire de ce « concert » à établir entre les états-majors? Si l'on veut vraiment assurer ce que certaines gens appellent la « neutralisation » des pays rhénans, il faut avoir des mesures toutes prêtes au cas où on tenterait de violer la neutralité. C'est bien ce que comportait l'entente entre les états-majors britannique et français au sujet de la Belgique de 1906 à 1914;

c'était bien là aussi l'entente proposée, et en partie acceptée, dans le projet de pacte anglo-français de 1922. Comme nous le savons aujourd'hui d'après l'histoire officielle de la guerre publiée récemment en France, *les Armées françaises dans la Grande Guerre*, il s'en est fallu de très peu que cette entente manquât le but que, militairement parlant, elle se proposait d'atteindre, par suite d'un désaccord qui survint à la onzième heure à propos de la zone de concentration. Pour être efficace, une entente de cette nature doit d'avance réaliser l'accord sur tous les points : transports, approvisionnements, zone de concentration, formations et tout ce qui s'ensuit. Mais, dans le pacte mutuel dont il s'agit, il ne peut y avoir aucune stipulation pareille en vue d'une entente des états-majors, car les deux conditions envisagées, — une attaque française et une attaque allemande, — s'annulent réciproquement, et réduisent le pacte à un état de rigidité, qui paralysera toutes les mesures militaires indispensables pour en assurer le respect. En tout cas, mon esprit à moi se refuse à concevoir l'état-major général britannique consultant secrètement (si elles doivent avoir quelque valeur, toutes ces consultations devront être tenues secrètes) les autorités allemandes en vue de « concerter » des mesures militaires dans l'éventualité d'une agression française en Rhénanie, et consultant, non moins secrètement, l'état-major français sur les mesures à prendre contre une agression allemande. Autrement dit, il n'y aura d'entente militaire ni d'un côté ni de l'autre, et une fois que l'Allemagne aura commis l'acte d'agression, il sera trop tard pour en improviser une.

A quoi bon fermer les yeux à la réalité? Le véritable danger, comme tout le monde le sait, n'est pas que l'armée française envahisse la Rhénanie, mais qu'une armée allemande traverse cette région pour envahir ensuite la France. C'est là l'éventualité envisagée par le traité de Versailles. Mais le projet actuel de pacte traite cette éventualité comme si elle n'était pas plus probable que la contre-partie ; il en résulte qu'il n'a aucun rapport avec l'état de choses qui existe en fait. La vérité est que la Rhénanie démilitarisée ne serait en aucune manière à l'abri d'une agression allemande, si l'on doit, d'après le nouveau pacte, concerter des mesures militaires quelconques afin de s'y opposer. Vous n'auriez qu'un autre instrument diplomatique,

dépendant comme le traité de neutralité belge de la bonne foi de l'Allemagne, et rien de plus.

La seconde des deux redoutables objections qui me sont venues à l'esprit est la suivante. On a expliqué, et justifié ce nouveau pacte en le présentant comme une sorte de neutralisation de la Rhénanie. C'est un journal anglais de premier ordre, le *Daily Telegraph*, qui a établi cette analogie ; d'autres ont emboîté le pas. Le traité de 1839 qui garantissait la neutralité de la Belgique est cité à titre de précédent. C'est, à vrai dire, un précédent de sinistre présage ! Retenons-le cependant comme élément de comparaison, et nous verrons quelle variété de neutralisation, curieusement unilatérale, offrira la Rhénanie. Aucun territoire ne peut être réellement neutralisé, je veux dire neutralisé avec la perspective que sa neutralisation sera respectée, à moins qu'il ne soit indépendant. Les habitants d'un tel territoire ont non seulement le droit, mais le devoir, comme la Belgique avait le droit et le devoir, de résister à toute violation de leur territoire par une puissance étrangère, quelle qu'elle soit. S'il ne s'acquitte pas de ce devoir sans faire de distinction, le territoire neutralisé manque à ses obligations envers toutes les parties, autres que l'agresseur, qui ont garanti sa neutralité. C'est une règle de droit international. Mais comment les habitants de la Rhénanie vont-ils aider les puissances garantes de sa soi-disant neutralité à la défendre? En vérité, comment le pourraient-ils? Ce sont des citoyens allemands. Par suite d'une regrettable atténuation apportée à la rédaction primitive du traité de Versailles, ils peuvent même devenir, et en fait deviennent fréquemment, des recrues pour l'armée allemande. Si l'Allemagne se proposait un jour de violer la neutralité de ce territoire, les habitants seraient requis d'aider les autorités militaires allemandes à commettre cette infraction, et en cas de refus, ils s'exposeraient à de graves pénalités en vertu du droit de siège (*Belagerungzustand*) et d'innombrables lois allemandes. Si, dans une autre hypothèse, ils se joignaient, comme l'ont fait les Belges, aux autres puissances garantes pour défendre leur territoire contre les forces allemandes, ils encourraient dans toute leur rigueur les châtiments qui frappent la haute trahison (*Landesverrat*).

Dans ces conditions, moins on parlera de la neutralisation à propos du projet de pacte, mieux cela vaudra. Ce n'est pas

en usant, ou plutôt en abusant de certains mots, qu'on assurera la démilitarisation de la Rhénanie. Si les propositions françaises primitives, faites en vue de transformer la Rhénanie en un État indépendant, avaient été adoptées (et j'en arrive parfois à regretter qu'elles ne l'aient pas été), on pourrait parler de la neutralisation de la Rhénanie. Mais il est trop tard. Il y a toutefois un avantage à employer le mot « neutralisation » à propos du projet de pacte, c'est que l'examen en servira à mettre en relief ce fait, qui autrement resterait dans l'ombre, que dans tout pacte pour le maintien de la démilitarisation de la Rhénanie auquel l'Allemagne serait partie, la partie qui offre toutes les chances de le violer aura toutes les cartes en main. Longtemps avant qu'une force expéditionnaire britannique ait mis le pied sur le sol français, les troupes allemandes, non seulement auraient pénétré dans les territoires démilitarisés, exerçant leurs droits de réquisition, de cantonnement, achevant en somme leur mobilisation « économique » avec toute l'autorité que leur donneraient les lois allemandes, mais elles auraient traversé la frontière. Les voies ferrées seraient par hypothèse entre leurs mains dès le début, et l'ensemble du personnel du chemin de fer, dans les pays rhénans, serait mobilisé dans les vingt-quatre heures, comme le *Bahnschutz* dans le reste de l'Allemagne. Le facteur le plus important pour le succès d'une offensive, c'est-à-dire le temps, serait en sa faveur.

COMMENT L'ALLEMAGNE DÉMILITARISE

Voici un autre point. Sommes-nous tout à fait sûrs que la zone neutre, distincte de la Rhénanie, c'est-à-dire la bande de territoire parallèle au Rhin, et qui s'étend à 50 kilomètres à l'Est du fleuve, soit vraiment démilitarisée à l'heure actuelle ? Je pense à la soi-disant « police de sécurité », qui en réalité n'est pas du tout de la police, mais des troupes de seconde ligne. La délimitarisation de ces hommes est un des points sur lesquels le gouvernement allemand n'a jamais satisfait aux exigences des Alliés, et, j'en ai peur, ne le fera jamais. Ils sont recrutés au même âge que les vrais soldats; soldes, pensions, grades, avancement sont identiques, à telles enseignes que non seulement les années de service dans l'armée comptent

comme service dans la « police », mais, ce qui est infiniment plus significatif, toutes les années passées dans la « police » comptent comme services militaires. Ces hommes prennent part aux grandes manœuvres d'armée, et reçoivent l'entraînement tactique avec la Reichswehr. Or, cette police militarisée, on la trouve partout dans la zone neutre démilitarisée, où souvent elle occupe les garnisons de l'ancienne armée. Il y a mieux. Ces détachements ne sont pas tant répartis en vue du maintien de l'ordre public, qu'en raison de la valeur stratégique des villes où ils tiennent garnison. Ils serviraient excellemment de rideau aux unités de la *Reichsheer* dans le cas de mobilisation, comme troupes de couverture; ils seraient également d'un excellent usage pour remplir les cadres de l'armée.

On peut m'en croire, les autorités militaires allemandes n'ont jamais perdu de vue cette possibilité. L'encre avait à peine eu le temps de sécher sur le traité de Versailles, que l'Allemagne faisait une démarche près de notre Commission, en mars 1920, demandant l'autorisation de maintenir des troupes à titre permanent dans la zone neutre, et d'y envoyer des renforts, à son gré, chaque fois qu'il lui plairait d'y constater des « troubles ». Puis, quand cette prétention eut été refusée, elle retomba sur une proposition en vue d'être autorisée à entretenir dans ce même territoire une force de « police », aux effectifs de presque deux divisions, armées de mitrailleuses, d'avions militaires et d'obusiers. Curieuse conception, n'est-ce pas, de ce qu'il faut entendre par une zone démilitarisée. Mais elle est foncièrement allemande, et je doute fort qu'une fois qu'on aura évacué la Rhénanie, on puisse persuader les autorités militaires allemandes d'en admettre une autre. En fait, par une savante exploitation de « troubles » civils dans la zone neutre, suscités tout aussi savamment par des agents provocateurs, on pourrait bien se trouver, comme notre Commission en avril 1920, en présence de « violations » de la zone neutre, de la part des soldats allemands, qui, à tout moment, feraient des incursions sur le territoire, sous prétexte d'y maintenir l'ordre intérieur. Si notre Commission, siégeant à Berlin, n'a pu empêcher cette infraction au traité, y a-t-il la moindre vraisemblance que les signataires du nouveau pacte réussissent à s'y opposer? En tout cas, il ne sert à rien de parler de pacte mutuel, avant d'avoir réglé avec le gouvernement allemand la question de la police.

PAS DE DÉSARMEMENT, PAS DE PACTE

Il y a un fait très curieux au sujet de la cession de territoires (de l'Alsace et de la Lorraine) en vertu du traité de Versailles. D'après le pacte qu'on propose, l'Allemagne fera volontairement ce que, jusqu'ici, elle a fait par contrainte, c'est-à-dire qu'elle donnera son acquiescement à la cession de ces territoires. Or, ce que l'on ne sait pas en général, c'est qu'au point de vue de l'organisation militaire, les territoires cédés existent toujours dans le cerveau fertile de ce Scharnhorst moderne qui s'appelle le général von Seeckt. Ainsi qu'on commence à le savoir, ce dernier, avec une extrême ingéniosité, s'est efforcé, en organisant l'armée nouvelle dont le traité limite la force nominale à cent mille hommes, de préserver la structure de l'ancienne armée, dont les effectifs étaient sur le pied de paix de 850 000 hommes, en attribuant à chaque compagnie, escadron et batterie, le numéro et les « traditions » d'un des anciens régiments. En d'autres termes, chaque compagnie d'infanterie, par exemple, est comme le noyau, ou la cellule, d'où peut naître tout un régiment. Et ce n'est assurément pas la seule preuve que cette armée étrangement hydrocéphale, avec ses vingt-deux généraux camouflés rien que dans le *Reichswehrministerium*, est destinée à atteindre les dimensions de l'ancienne armée.

Mais ce n'est pas ici le lieu de s'appesantir sur ce genre de faits. Voici où je veux en venir : l'ancienne armée allemande consistait en vingt-quatre corps d'armée, non compris le corps des gardes, qui étaient répartis avec recrutement territorial, sur vingt-quatre régions de corps d'armée. Quatre de ces régions, numérotées V, XV, XVI et XXI, ont disparu de la carte allemande, du fait de la cession des territoires correspondants : la Posnanie, l'Alsace, la Lorraine occidentale et la Lorraine orientale. Justement il se trouve, et nous avons depuis longtemps découvert, que presque toutes les formations complètes qui constituaient chacun de ces quatre corps d'armée ont été soigneusement conservées dans les unités réduites de l'armée nouvelle. C'est ainsi que des divisions et des brigades de l'ancien corps d'armée de la Pologne prussienne ont pu être identifiées, en ce qui concerne les cadres, avec les régiments et les batail-

lons de la nouvelle armée allemande, et, ce qui est encore plus frappant, leurs garnisons sont réparties le long de la frontière polonaise, de la Haute-Silésie et de la Prusse orientale. Il en est de même à l'ouest, sauf que les garnisons se trouvent forcément juste en dehors de la zone neutre. Leur ombre menaçante ne s'en projette pas moins très loin sur l'ouest, à travers le Rhin, au delà de la nouvelle frontière, presque sur l'Alsace et la Lorraine. Que peut-on bien en inférer, sinon que, dans l'esprit du *Reichswehrministerium*, la véritable frontière de l'Allemagne, cette frontière qui doit être reprise *vi et armis* à une date plus ou moins rapprochée, est celle qui ne s'arrête qu'aux limites occidentales de l'Alsace et de la Lorraine.

Supposons maintenant que l'Allemagne signe un pacte comme celui dont il est question et renonce une seconde fois aux territoires qu'elle a cédés. Quelle garantie a-t-on qu'elle ne va pas reconstituer, et même qu'elle n'a pas déjà reconstitué les unités qui tenaient autrefois garnison dans la Rhénanie, au moyen de recrues d'origine rhénane postées juste au bord des territoires rhénans ? La seule garantie que la France puisse avoir, c'est l'exécution de ce que précisément l'Allemagne n'a pas encore exécuté, c'est-à-dire les clauses militaires du traité de Versailles, et la suppression de tout ce système de cadres sur lequel repose la reconstitution des unités correspondant aux garnisons des territoires cédés et « démilitarisés », système dont les grandes lignes peuvent se lire en toutes lettres dans le budget de l'armée allemande. Si bien que, dans tous les débats au sujet de ce pacte, si on le discute avec intelligence, on en revient toujours au désarmement de l'Allemagne. Tant que cette dernière ne se sera pas mise en règle avec les demandes des gouvernements alliés en matière de désarmement, le pacte restera une entreprise d'ordre purement spéculatif.

Mais, à en juger par ses déclarations récentes, c'est précisément ce que M. Luther entend ne pas faire. « La question de la sécurité, fait-il valoir dans son discours du 29 avril, est un problème trop difficile pour qu'on permette de l'aggraver en y introduisant d'autres problèmes qui n'ont rien à faire avec la question, ou qui doivent être réglés à part. » Autrement dit, on s'attend à nous voir débattre et conclure ce pacte sans aucune référence à des questions aussi « aggravantes » que celle de la police de sécurité. C'est dans cette atmosphère raréfiée qu'il

faudrait discuter un pacte tendant à la démilitarisation de la Rhénanie et de la zone neutre, sans qu'un mot soit dit au sujet de la police militarisée, dont la présence dans la zone neutre constitue une infraction aux articles 42 et 43, dans leur lettre comme dans leur esprit. Vouloir s'abstraire de cette question, et de tous les autres litiges d'ordre militaire dont j'ai déjà parlé, ce serait enlever au pacte toute réalité.

Avec quelles réserves mentales les négociateurs allemands aborderaient-ils l'étude d'une question ainsi isolée artificiellement, je ne sais, mais je crois qu'elles ne manqueraient pas. Sur ce point le discours de M. Luther est d'une curieuse ambiguïté. En effet, tandis que ses paroles excluent des négociations projetées toute discussion au sujet de manquements allemands aux clauses de désarmement, elles n'en laissent pas moins supposer que le pacte est nécessaire à la « sécurité » de l'Allemagne, en vertu du fait qu'elle est entièrement « désarmée ». Vais-je paraître soupçonneux si j'avoue ce que j'ai dans l'esprit? A peine ce pacte aura-t-il été conclu que le gouvernement allemand se retournera en disant que les problèmes conjugués du désarmement et de l'évacuation de Cologne, laissés en dehors des négociations, sont maintenant résolus, et que l'Allemagne, ayant donné sa parole aux termes du pacte, doit être considérée comme étant entièrement en « état de grâce », et ne saurait plus désormais représenter une menace pour la France. Pour m'exprimer sous une forme paradoxale, je dirai que c'est à l'heure même où le pacte aura été conclu, que mon anxiété commencera. Il se peut que le gouvernement de l'Allemagne soit trop habile pour insister, avant la conclusion du pacte, sur la thèse qu'elle est désarmée, mais après, est-ce qu'il ne pressera pas les Alliés de le reconnaître? Si l'Allemagne fait tellement état à présent de son « désarmement total », que ne fera-t-elle pas alors? L'effet hypnotique d'un tel pacte sera très grand; rien que l'offre qui en a été faite a hypnotisé bon nombre de gens en Angleterre. Et c'est pourquoi je vous dis que vous devriez faire du désarmement une condition du pacte, et une condition préalable, au lieu d'en faire une condition postérieure ou même, comme disent les juristes de mon pays, une condition concomitante. Bref, « pas de désarmement, pas de pacte ». En dehors de cela, point de salut.

Il est quelque chose qu'on retrouve dans le langage de

presque tous les Allemands qui parlent du projet du pacte et que je n'aime guère : une certaine subtilité dans l'appel qu'ils font entendre. Je fais allusion aux plaidoyers qu'à plusieurs reprises ont prononcés les hommes d'État allemands en faveur de l'Allemagne, qui aurait autant besoin d'une « sécurité » contre la France, que la France peut en avoir contre l'Allemagne. Ce genre de plaidoyer particulier me paraît subtil à deux égards : en premier lieu, il sert à fausser la perspective et à dénaturer l'aspect de la question qui est véritablement en jeu. Cette question est de savoir comment donner leur effet aux articles 42-44 du traité de Versailles. Ces clauses n'ont pas eu pour objet de donner la sécurité à l'agresseur, à l'Allemagne en propres termes, mais à sa victime, c'est-à-dire à la France. Mais l'argumentation allemande vise à créer une sorte d'atmosphère qui puisse donner l'impression que la justification de ces clauses, et aussi bien leur objet même, ont entièrement disparu. Ce procédé est d'autant plus subtil qu'il est bien fait pour toucher tous ceux de mes compatriotes qui se sont laissé infecter par cette étrange opinion que la France représente un danger pour la paix de l'Europe, et qu'elle est animée d'un esprit de militarisme. Leur seule raison d'y croire, c'est que la France a conclu un certain nombre d'alliances ou d'ententes militaires avec les États successeurs. S'ils en savaient autant que moi sur l'histoire intérieure du désarmement allemand au cours des cinq dernières années, ils comprendraient que ces alliances et ces ententes sont l'effet, et non la cause, de l'état de défaut où s'est placée l'Allemagne.

Dès l'instant où le gouvernement allemand, — et c'était alors, chose remarquable, un gouvernement socialiste et non pas nationaliste, — eut remis une certaine note à la Commission de contrôle à Berlin, note en date du 24 avril 1920, qui n'a jamais été publiée, la France fut avertie que les autorités allemandes n'entendaient nullement exécuter les conditions du traité de Versailles. Cette note constituait un défi caractérisé : elle niait le droit, le droit qui par le traité de Versailles est imparti aux gouvernements alliés, de fixer des limites à la fabrication des armements en Allemagne, et, avec une effronterie stupéfiante, l'Allemagne prétendait garder intactes toutes ses grandes usines d'armement « afin de susciter une saine concurrence (*einen gesunden Wettbewerb herbeizuführen*). C'était le début d'une

politique d'obstruction en vue d'arriver à user la Commission obstruction qui n'a jamais cessé depuis.

Il a fallu à notre Commission dix-sept mois pour mener à bonne fin la destruction des immenses parcs d'artillerie lourde, presque deux ans pour obtenir la dissolution des *Einwohnerwehren* et du *Frei Korps*, seize mois pour faire admettre par les Allemands le principe, — ce qui n'est pas la même chose que de le faire exécuter, — de limites apportées à la production de l'armement, trois ans et plus (ce n'est pas encore fini), pour imposer la transformation des établissements Krupp. Autant de choses qui auraient dû, aux termes du traité, être mises à exécution dans les six mois suivant la date de la ratification. Telles furent les circonstances qui amenèrent la France, en lui faisant comprendre la menace qu'elles impliquaient, à se tourner vers les États successeurs pour tenter d'assurer ce que l'exécution, ou plutôt le manque d'exécution, des clauses militaires du traité n'avait pas réussi à lui procurer. Que pouvait-elle faire d'autre? La garantie alliée, par suite de la défection des États-Unis, lui avait fait défaut, et par suite de ce défaut, le traité de Versailles n'était plus qu'un roseau brisé.

COLOGNE, CLÉ DE LA SÉCURITÉ

Chemin faisant, nous voici arrivés à la question de Cologne. On ne peut affecter de l'ignorer quand on parle d'un pacte mutuel, et on peut être certain qu'elle n'est jamais absente de l'esprit des hommes d'État allemands, qui font aujourd'hui miroiter ce pacte devant nos yeux. L'idée s'est glissée dans le discours du chancelier allemand auquel j'ai déjà fait allusion, et elle paraît et reparaît, en manière d'insinuation, dans toutes les déclarations allemandes au sujet du projet de pacte. Il n'entre pas dans mes intentions de discuter en ce moment la question de savoir si l'évacuation de Cologne dépend uniquement de l'accomplissement, à la satisfaction des Alliés, des clauses militaires du traité, ou si elle dépend du problème ultérieur de la sécurité française. Je me bornerai à dire ceci : tout en estimant que l'argumentation britannique sur ce point est mieux fondée en droit, je trouve que l'argumentation française se fonde mieux en équité. L'une a raison juridiquement, l'autre moralement. Le traité ne renferme rien, ou ne

renferme que peu de chose, à l'appui de la thèse française qui veut, avant l'évacuation de Cologne, avoir mis la France à l'abri de toutes éventualités ; mais tout est en sa faveur si l'on se rapporte aux négociations interalliées qui ont servi de base à ce même traité. Mémorandum sur mémorandum, discussion sur discussion, tout montre que l'argument employé en 1919 par les délégués britanniques et américains, ou leurs suppléants, était qu'en échange de l'acquiescement de la France à une limitation de la durée de l'occupation, les gouvernements alliés et associés, la Grande-Bretagne et les États-Unis, lui garantissaient sa sécurité (1). Or, le prix de cet assentiment donné par la France n'a jamais été payé.

J'ai déjà dit quelque chose du manque de bonne foi de M. Luther, lorsqu'il se plaint que les gouvernements alliés ne l'aient pas informé de la nature et de l'étendue des manquements en matière de désarmement, sur lesquels se fonde notre occupation prolongée de Cologne. Ces griefs ont été formulés avec plus de détails dans une allocution que ce même homme d'État a prononcée le 31 janvier devant la presse étrangère de Berlin. Il y insinuait que les gouvernements alliés s'étaient rendus coupables d'un manquement à la foi jurée en n'évacuant pas Cologne le 10 janvier, et il déclarait que l'amélioration des relations produite par la Conférence de Londres avait reçu un « rude coup ». « Nos espoirs ont été déçus », annonçait-il. Malheureusement, ce cri plaintif a trouvé de l'écho dans mon propre pays, et un général britannique distingué, un de mes amis d'ailleurs, envers qui je n'ai que des sentiments d'affection et de respect, a accusé notre Gouvernement d'un « manquement flagrant à la foi jurée ». Considérons les faits qui ne sont pas tous connus du public. L'évacuation de Cologne dépend pour le moins, — M. Stresemann le reconnait dans la note allemande du 27 janvier dernier, — de l'exécution des clauses militaires du traité, dont la preuve doit être faite par « l'Inspection générale ». On se serait imaginé, dans ces conditions, que les autorités allemandes auraient fait tout ce qui était en leur pouvoir, non seulement pour faciliter, mais pour accélérer cette inspection. Or, remarquez bien ceci. L'inspection a été proposée par les gouvernements alliés le 5 mars 1924.

(1) Voir par exemple pages 59, 69, 82 et 104 du Livre bleu britannique Cmd 2169 de 1924.

Le gouvernement allemand nous a fait attendre quatre mois, à savoir jusqu'au 30 juin, avant de donner même un agrément de principe, bien que les gouvernements alliés ne fissent que réclamer des droits qu'ils tenaient du traité. Se trouvant enfin contraint d'accepter l'inspection, le gouvernement allemand commença le 17 juillet à poser des conditions, dont chacune était faite pour enlever toute efficacité à l'opération; certaines de ces conditions dataient même des premiers jours du contrôle, et les Allemands avaient été forcés d'y renoncer complètement. Cette tactique d'obstruction fut poursuivie pendant deux mois encore, et en conséquence l'inspection ne fut pas mise en œuvre avant le 8 septembre.

Elle n'avait pas plus tôt commencé qu'il devint bientôt évident que les autorités militaires allemandes avaient été chargées de la faire échouer, par tous les artifices possibles que pouvait inventer l'esprit ingénieux du général von Seeckt. Cette obstruction continua jusqu'au 25 octobre, date à laquelle les autorités allemandes acceptèrent enfin, *en principe*, de donner des ordres à leurs subordonnés pour faire cesser cette obstruction. Mais elle n'a jamais cessé; elle a continué pendant tout le mois de novembre. Le 9 décembre, elle était à son point culminant, et les officiers du contrôle dans les districts se voyaient dédaigneusement refuser, par des commandants allemands, les documents qu'ils réclamaient. Je pourrais donner des exemples à la douzaine, mais je préfère m'abstenir. Des protestations, répétées à mainte et mainte reprise, furent élevées par le président de la Commission de contrôle; elles ne servirent de rien, et la controverse eut, pour toute conclusion, le refus du général von Pawelsz de donner même une réponse quelconque. Cependant le temps passait, et la date prévue pour l'évacuation de Cologne approchait rapidement. C'est dans les conditions qu'on vient de lire, que M. Luther se plaint que les espérances allemandes « aient été déçues ». On peut maintenant voir en quoi consistaient ces espérances. On devait renverser les rôles, les gouvernements alliés devaient être strictement tenus à l'exécution de la promesse d'évacuer Cologne que renferme le traité, et le gouvernement allemand serait exonéré de la condition mise à cette promesse. Le traité devait lier ceux qui l'avaient mise, mais non pas obliger ceux qui l'avaient subi. Au lieu que les Allemands eussent

à nous convaincre de l'état de désarmement de l'Allemagne, c'était nous qui étions requis de leur donner satisfaction !

Cologne est la clé de la forteresse de la « sécurité ». Si on la livre, le front défensif allié sera rompu, ainsi que le maréchal Foch me le faisait remarquer récemment. Au point où nous en sommes, l'occupation de Cologne n'est pas moins essentielle à la défense de la France et de mon propre pays, contre une offensive allemande, que peut l'être Mayence elle-même ; et je me demande quelquefois si les journaux qui réclamaient bruyamment une renonciation toute gratuite, le 10 janvier, à ce gage que nous avons en main, se sont jamais arrêtés à considérer ce que serait la situation stratégique des armées d'occupation, une fois que nous aurions rendu Cologne. Au lieu d'avoir leur flanc sous la protection de la frontière hollandaise et leur front défendu par la ligne du Rhin inférieur, elles se trouveraient avec la frontière de la Hollande dans le dos et leur flanc gauche exposé à l'attaque des forces allemandes à cheval sur le fleuve. Leurs communications actuelles par voie ferrée, par Aix-la-Chapelle, seraient presque sans valeur, et elles trouveraient ce qui est aujourd'hui leur flanc gauche rabattu sur leur centre, en une zone étroite dans laquelle, par suite de la nature du terrain et la direction des communications, tous les avantages, au point de vue stratégique, appartiendraient aux forces allemandes venant du nord. Et en quittant Cologne, on abandonne le centre nerveux de tout le réseau de voies ferrées dans le nord et le centre de l'Allemagne, si on se place au point de vue de la mobilisation dirigée vers une attaque à l'ouest.

Relisez la correspondance militaire de von Moltke au cours des années 1857-1870 : tout ce qu'il dit de l'importance stratégique du Rhin, en cas d'offensive allemande, est aussi vrai maintenant que cela l'était alors. Tout ce qu'il a écrit en octobre 1858 sur la nécessité capitale de l'occupation de Cologne, si l'on veut maintenir des forces d'occupation quelconques sur la rive gauche du Rhin, n'a rien perdu de sa force. Les spécialistes me comprendront assez pour que je n'aie pas besoin d'insister. C'est seulement dans mon propre pays que tout le monde n'a pas compris. Cette question a pourtant fait l'objet d'un exposé magistral dans deux documents qui ont été distri-

bués en 1919 : l'un est la note en date du 10 janvier signée par le maréchal Foch, l'autre est le mémorandum du gouvernement français, daté du 25 février 1919, qui porte dès traces de cette même main, dont l'autorité ne se discute pas. Ce sont, à mon sens, deux des plus forts documents d'État qu'on ait jamais écrits, et par sa pénétrante clairvoyance, ses impressionnantes prévisions au sujet de l'obstruction offerte par l'Allemagne « contrôlée », par son évaluation précise de toutes les forces d'inertie que nous étions destinés à rencontrer au delà du Rhin, enfin par sa juste appréciation de ce qui était permanent dans la situation, et de ce qu'elle avait de transitoire, le deuxième de ces écrits est un monument de sagesse et de perspicacité humaines.

Conclusion : c'est aux lecteurs français qu'il appartient de considérer si l'offre allemande est de nature à étayer les fondements du traité de Versailles ou bien à les saper. Je les en laisse juges, et pour moi, je ne prends parti ni pour, ni contre l'offre allemande. Je dirai seulement, avec Montesquieu, qu'« il s'agit de faire penser ».

J. H. Morgan.

Traduit par M. Camerleynck.

MŒURS DU JOUR

II (1)

LES COURSES

Il faut à un écrivain le plus grand courage, il faut qu'il ait en quelque sorte toute honte bue pour traiter publiquement, sérieusement, — on pourrait presque dire effrontément, — des courses de chevaux dans une Revue de bonne réputation.

C'est aller en effet contre toutes les traditions littéraires. Depuis plus de cent ans qu'on en parle, il est entendu, il est convenu qu'un homme de lettres doit à sa dignité de sourire avec une nuance d'ironie fine, supérieure et gentiment indulgente, aussitôt qu'il s'agit de courses : comme si c'était encore là une sorte de jeu réservé aux grands enfants, un divertissement de la société oisive et frivole, une excentricité de dandy, une élégance. Il appartient sans doute à des auteurs attentifs, à des « observateurs », de signaler ces manifestations de la vie parisienne à Longchamp, Auteuil et autres lieux. Ils les dépeignent donc, ainsi qu'ils dépeindraient une curieuse cérémonie patagonne remarquée au cours d'un voyage dans l'extrême-Sud américain : mais ils n'auraient garde d'oublier en leur description certain sourire de bonhomie discrète et hautainement amusée.

Ce sourire secret constitue une sorte d'alibi psychologique, qui les protège contre toute accusation d'enfantillage ou de naïveté. A quelqu'un qui sourit ainsi, en effet, et qui raille secrètement, ira-t-on reprocher d'avoir jamais pris au sérieux les courses, ce délassement de mondains sans culture? La

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai.

moquerie très atténuée, le mépris extrêmement doux et bienveillant, mais sans appel, répondent à un devoir de solidarité intellectuelle. « Libre à vous d'écrire à propos des courses, mon ami : mais si vous n'avez pas la pudeur d'indiquer par une nuance au moins de dédain que vous tenez ça pour vanité des vanités, vous n'êtes donc qu'un esprit profane, un Gentil, indigne de participer au banquet des Muses, où nous voilà tous assis, nous autres, qui ne connaissons pas les chevaux... »

Hélas ! de telles paroles sont dures à entendre.

Il n'en est pas moins vrai que « ça », cette vanité des vanités, les courses enfin forment aujourd'hui un ensemble de fêtes publiques et régulières, exactement comparables aux fêtes de l'hippodrome et du cirque dans l'antiquité, d'une importance égale, d'un poids égal dans les soucis de la nation. Les *circenses* ne faisaient rire ni Pline en ses *Lettres*, ni Tacite en ses *Annales*. Nos courses ne sont pas plus badines : ou que si elles font rire, ce sera du même rire qu'avait Érasme en composant l'*Éloge de la Folie*, le rire philosophique enfin qu'il faut avoir pour commenter toutes les choses humaines. Non, les courses n'offrent rien de particulièrement comique, non plus d'ailleurs que d'affligeant. Elles sont un des phénomènes de notre activité sociale, et non des moindres, certes. Et elles dureront autant que notre société actuelle, puisqu'elles reposent sur un vice omnipotent, le jeu. Des soviets seuls pourraient mettre fin à cette institution devenue formidable, et encore n'est-ce pas sûr. Il n'y aurait sans doute que des changements de propriétaires. « C'est nous qui sont les sportsmen », diraient les colonels de la garde rouge : et le Pactole prendrait sa source en d'autres mains, mais coulerait toujours entre les écluses du Pari mutuel.

Il arrive cependant, de temps à autre, qu'un vice représente à la fois ce qu'il y a de pire, et néanmoins de plus utile à la vie d'un peuple : du jeu notamment, il serait parfois permis de dire cela. S'il est vrai qu'il ruine nombre de gens, — et, hélas ! de petites gens, — il est aussi certain qu'il produit une intense et bienfaisante circulation d'argent. Chaque dimanche et presque chaque jour de la semaine durant le printemps et l'été, comme pendant une partie de l'automne, une foule incroyable se rend sur les champs de courses de Paris, puis se déplace vers Deauville et autres lieux. Les

sommes inouïes que représentent les réunions de courses pour les chemins de fer, fabricants d'automobiles, loueurs de voitures, restaurateurs, couturiers de luxe, propriétaires de villas et de prairies, sans parler des éleveurs, grainetiers, etc... tout ce véritable raz-de-marée d'argent, le commerce national le doit à ces grands bienfaiteurs publics qui ont fondé, acclimaté, développé en France l'industrie des courses, les lord Henry Seymour, duc de Morny, comte de Lagrange, et tant d'autres; à ces premiers dandys de la Restauration enfin qui, sous l'influence précisément du fameux lord Seymour, surnommé sans raison fondée « milord Arsouille », imaginèrent pour s'amuser notre révérendissime Société d'encouragement, entendez le Sénat des courses, rien de moins... Cherchez pourtant en notre pays encombré de statues et de plaques sans intérêt, cherchez où se trouve le moindre hommage de gratitude élevé à la mémoire des trois bienfaiteurs nommés ci-dessus : il n'y en a pas trace.

Les courses forment positivement, à présent, un État dans l'État. Il a son peuple, — un peuple immense où l'on distingue une plèbe avec son prolétariat, sa cour des Miracles et ses malandrins aussi ; une bourgeoisie paisible et régulière ; une aristocratie composée des propriétaires de grandes écuries, des joueurs vertigineux, des entraîneurs éminents, des jockeys illustres ; un Sénat, qui est, nous l'avons dit, l'imposante Société d'encouragement pour l'amélioration des races chevalines; une police spéciale ; une presse compétente, active et dévouée ; une opinion publique parfois redoutable ; un véritable traité de protectorat et d'alliance avec deux de nos ministères, l'Agriculture et les Finances.

Ajoutons que l'État des courses a encore son code particulier et souverain, ses impérieuses coutumes, ses mœurs, son histoire, vieille déjà de cent cinquante années, ses historiens très remarquables, ses gloires éclatantes et populaires, ses légendes, et presque une religion, quoique primitive et sauvage, celle des superstitions bizarres, propres aux joueurs, des *tabous* et des fétiches.

On y observe même une psychologie inconnue ailleurs que sur les champs de courses, une espèce de stoïcisme *sui generis*, bref, une façon de morale, qui peut-être n'est point tant à mépriser. Qu'on nous dise en effet auprès de quels maîtres, hormis en cette école permanente de philosophie en plein vent,

les foules pourraient mieux apprendre à se résigner et à endurer patiemment l'adversité. Une personne assidue aux courses, et par conséquent habituée à perdre son argent en dépit de toutes les prévisions, comment n'aurait-elle pas à la longue l'âme cuirassée d'un triple airain contre les pires catastrophes? Aucun malheur ne peut plus tout à fait l'abattre.

Puis il est hors de doute qu'on acquiert forcément quelque modestie dans cette atmosphère d'incertitude sportive et perpétuelle. Une fréquentation assidue des hippodromes apprend, ou devrait apprendre à tenir pour fragiles et caducs tous les pronostics, à se défier des plus sûrs raisonnements, à ne jamais s'y livrer sans réserve. Et comment acquiert-on ce moral à toute épreuve? Par des discours, ou d'insipides admonitions? Que non! Mais grâce à d'irrésistibles émotions. Rappelons-nous ce prince Batthyani, qui mourut en 1883, à Newmarket, rien qu'en voyant gagner le cheval qu'il aimait.

***

« Cependant, grondera quelque Géronte à moustaches grises, les courses modernes se sont encanaillées. La gigantesque cohue de Longchamp et d'Auteuil est devenue rebutante, et presque ignoble. Autrefois, ah! autrefois...

« Autrefois, sous l'Empire par exemple, la jolie fête que c'était là! Parés de leur mieux, les amateurs du *turf*, — comme ils disaient, — eussent d'abord rougi de se montrer à Longchamp en tenue négligée. Et leurs belles compagnes à tailles de guêpe, ravissantes poupées de satin, de velours et de cachemire, qu'elles s'avançaient donc légèrement en balançant leurs crinolines!

« Quant au trajet des Champs-Élysées, du Bois de Boulogne, jadis, quelle merveille! Au lieu de ces milliers d'automobiles qui grondent, meuglent, cornent, produisent un bruit d'enfer et une poussière empestée, ce n'étaient que douces voitures bien suspendues, bien attelées, emplissant les allées d'un murmure continu et délicat : cuir souple et fines roues, effleurant à peine le sol, le caressant plutôt, chevaux qui trottaient en mesure... Au bruit cadencé des gourmettes et des sabots, sous l'immense et lent roulement, l'avenue de l'Impératrice chantait... O chères victorias, et vous, ô tilburys, et vous, chaises de poste où se blottissaient les amoureux, qu'êtes-vous devenus? Qu'a-t-on fait de vous aussi, élégant phaéton, où sont vos

roues étincelantes, vos fraîches couleurs et votre groom gros comme le poing? Vous encore, langoureuse calèche soutenue comme une nacelle fragile entre vos huit ressorts, et conduite par un jockey d'opéra comique, où êtes-vous? Les nouvelles générations ne soupçonnent même pas que ces étonnantes œuvres d'art aient jadis passé, innombrables et bien vivantes, à chaque retour de courses, entre les deux rives des Champs-Élysées.

« La pelouse, sur nos hippodromes démocratiques, n'est plus que tumulte et bousculade. Au bon vieux temps, en revanche, les équipages somptueux s'y rangeaient, le champagne coulait à flots, et des personnes de grande beauté, mais de moindre vertu, y souriaient, mollement installées sur les coussins de leurs voitures : car, au pesage, on n'admettait alors que les vraies dames... »

Soit. Il n'a point tort de pester ainsi, notre Géronte perdu en ses chers souvenirs. N'empêche que nos courses à nous se sont peu à peu changées en un univers presque insaisissable en son ensemble, tant il est vaste. Le pauvre petit Jockey-Club de 1836 serait épouvanté de voir le monstre qu'il a enfanté. Veut-on des chiffres? Il y eut 350000 fr. d'entrées, en 1923, le jour du Derby à Chantilly, et 800 000 fr. en moyenne, le jour du Grand Prix à Longchamp. On enregistre des 7 à 8 millions de sommes jouées au pari mutuel à Chantilly, et 12 à 13 millions à Paris. Le vainqueur du Derby a touché environ 342000 fr. en 1924, celui du Grand Prix 550000 fr. Il n'est pas rare qu'un bon jockey obtienne d'un propriétaire un contrat de 100000 fr. par an, sans parler du 10 pour 100 sur les prix gagnés. Une vingtaine d'écuries ont jusqu'à des 60 chevaux à l'entraînement, parfois davantage, et si l'on veut savoir ce que coûte à peu près dans l'année un cheval modeste qui court normalement, le chiffre moyen de 15 à 20000 fr. ne sera nullement exagéré : faites l'addition. Chaque fois qu'un cheval paraît sur la piste, — on peut évaluer à 40 ou 50 au moins le total des concurrents pour une journée de courses... et il y a des courses tous les jours, ou peu s'en faut! — mettons que son propriétaire a dépensé, en y comprenant le coût du transport, dans les 600 francs, chiffre rond.

Or, le nombre des chevaux de courses augmente sans trêve, et des écuries nouvelles remplacent à tout instant celles qui défaillent...

En vérité, admirons nos fiers sociologues et psychologues contemporains qui dédaignent les courses, tenant un tel sujet pour insignifiant et puérilement mondain. Quoi? Parce que naguère on s'y rendait revêtu d'une redingote et d'un chapeau de soie?... Qu'ils se rassurent : à cette heure, on les compte, au pesage, les chapeaux de soie. Seule la loge présidentielle en est toujours courageusement pleine. Quant aux heureuses toilettes des femmes, elles s'épanouissent de toutes parts comme fleurs en l'herbe de mai : mais, hélas! la presse est telle, que plus d'une élégante revient déchirée, fripée, encore que ravie si seulement elle a touché un gagnant, et conservé à son cou son collier de perles, comme en sa main son petit sac avec tout son argent.

***

Et puis les poètes aussi, les poètes surtout devraient aimer les courses, parce qu'elles constituent le plus ordinaire et vaste marché d'illusions qu'il y ait au monde. Ils abondent autour des hippodromes, les vendeurs de songeries, fantasmes, papillons rares et coquecigrues, ils se répandent dans Paris, séduisants comme le péché, subtils comme la tentation.

Voici d'abord certains êtres étranges, dont le métier repose uniquement sur l'extraordinaire crédulité publique, et qu'on appelle en argot de champs de courses : les « tuyauteurs ». Ils vendent des « tuyaux », en effet : on sait qu'il faut entendre par là ces soi-disant renseignements secrets, grâce auxquels les parieurs infortunés peuvent acquérir la certitude que tel ou tel cheval se trouve particulièrement bien disposé, qu'il va gagner, qu'il ne peut point ne pas gagner dans telle ou telle course.

Ah! la belle profession que c'est là, et facile!... Un gaillard quelconque ne sait rien des chevaux, ignore combien ils ont de jambes, comment on les monte et les entraîne, n'en a jamais seulement tenu un par la bride. Un jour, néanmoins, notre gaillard s'établit marchand de tuyaux, c'est-à-dire qu'avant chaque réunion de courses, il propose aux parieurs émerveillés de leur révéler, — contre argent comptant, bien entendu, — les noms des gagnants.

— Je les tiens, leur glisse-t-il à l'oreille, du premier garçon d'une grande écurie, du vétérinaire ou du maréchal ferrant...

Sources mystérieuses, n'est-ce pas, et par là d'autant plus dignes de foi, puisque le public, la foule immense des badauds,

aime avant tout ce qui lui paraît plus ou moins incompréhensible et, au besoin, féerique. Or, quoi de plus féerique que la connaissance prodigieuse d'un secret d'écurie, d'un renseignement puisé sur les pistes d'entraînement, sinon autour des bars où fréquentent les lads? A croire le vendeur de tuyaux, c'est en ces lieux si attrayants, si excitants pour l'imagination, qu'il a découvert, au prix de mille efforts, le nom qu'il vous livre en échange d'une légitime rémunération... Et pour plus de sûreté, notre homme donne à dix parieurs séparément les dix chevaux d'une même course, parbleu !

Mais, dira-t-on, lorsque le cheval perd ? Car il ne peut y avoir qu'un seul gagnant, pourtant!... Bah! un accident inévitable l'aura voulu; la bête aura boîté, se sera déferrée, on l'aura amenée en mauvaise condition sur l'hippodrome! que sais-je? Il y aura toujours une excuse valable. En attendant, l'argent du candide parieur sera touché.

Ces « tuyauteurs » rôdent par les bars et les cafés, mais bien moins nombreux encore que les bookmakers qui fourmillent partout, chez les coiffeurs et les marchands de vins, dans les hôtels étranges et les humbles restaurants. Paris est pris sous une toile d'araignée de bookmakers. Et les plus riches parieurs ont recours à eux; c'est si commode! Il pleut, ou bien quelque rendez-vous important vous retient; vous ne sauriez aller aux courses aujourd'hui : vite, un message oral au bookmaker d'à côté, un coup de téléphone. C'est lui qui jouera pour vous, et vous rapportera l'argent, — probablement, — si vous avez gagné. Qu'est-ce en somme qu'un « book », sinon un prêteur à la petite ou grande semaine, qui se charge de jouer pour autrui, et alimente le pari mutuel pour le plus grand bien de tous, — des pauvres en particulier, — les jours de déluge, quand il n'y a personne sur le champ de courses. Parfois même, c'est un vrai banquier; on en voit qui, à la fin du mois, récupèrent chez leurs clients habituels des sommes de 150 à 200 000 francs. Des seigneurs de finances.

Sans doute, les « books » sont interdits (bien à tort, à notre avis), la police les pourchasse... Elle les pourchasse gentiment. Elle a d'autres soucis, elle en a même, ou devrait en avoir de beaucoup plus graves : les communistes, par exemple. Enfin, paix aux bookmakers de bonne volonté et d'honnêteté reconnue : ces magiciens versent chaque jour aux hommes inquiets

le rêve et l'espérance. Le soir, tout est détruit : mais l'alouette n'a pas chanté que, grâce à eux, tout scintille de nouveau.

Autres magiciens : les entraîneurs... Oh ! mais ceux-là, pour le coup, ce sont les rois du sortilège, les pontifes des enchantements. Hommes de grande expérience, savants en fait de galops et de vigueur hippique, ils reconnaissent à des signes certains qu'un cheval est arrivé à son maximum de santé et de force. Ils possèdent en leur mémoire, ou dans leurs papiers, une carte de France sur laquelle se trouvent marquées toutes les réunions de courses jusqu'au fin fond des plus lointains départements ; puis, stratèges incomparables, ils déclarent aux propriétaires éblouis, en leur désignant du doigt les points décisifs : « Vous serez vainqueurs là, là, et là. » Les propriétaires engagent leurs chevaux, et ils sont battus le plus souvent... Mais les entraîneurs, corrects et bien mis, remontent dans leurs autos confortables. Est-ce par leur faute que le cheval a sauté un sentier formé dans l'herbe du champ de courses, et qu'il a ainsi perdu quelques mètres de terrain ? Sinon, il gagnait... « En effet », approuvent les propriétaires émerveillés, qui aussitôt songent à une revanche, et se replongent dans leurs espoirs charmés

Et les jockeys, ces êtres encore presque fabuleux pour le gros public, ces gnômes doués d'un instinct inexplicable et merveilleux, qui leur permet de « sentir » mystérieusement si leur monture donne tout l'effort dont elle est capable, et s'il ne sera pas possible encore de tirer d'elle, à force d'énergie et d'habileté, un dernier sursaut avant la mort ou la victoire !... Pour ceux-là, ne parlons plus de magiciens qui versent le rêve ou de mercantis qui vendent l'espérance, mais de véritables sorciers, capables de jeter une foule immense en des transports d'enthousiasme ou d'indignation.

Certes, d'indignation. Le cas est même fréquent, et d'ailleurs s'explique fort bien. Il règne, au sujet du sport hippique, un romanesque véritablement extraordinaire : « les gens », les simples gens se figurent que chaque course est une entreprise machiavélique, dans laquelle les entraîneurs arrangent des coups inouïs, tandis que les jockeys manigancent entre eux d'autres coups infernaux, sans préjudice des attentats sataniques dont sont coupables les garçons d'écurie et autres personnes employées à convoyer et soigner les chevaux. On a tendance à considérer les bêtes de pur sang comme des espèces de méca-

niques dont le jockey, — cet être pervers! — fait exactement ce qu'il veut, comme s'il n'y avait qu'à presser un bouton pour augmenter, modérer, doser le galop avec une vigueur chronométrique, amener tel ou tel de ces animaux-machines soit à manquer avec arts on arrivée, soit au contraire à réussir brillamment dans les derniers cent mètres. C'est enfantin, mais l'humanité aime à se figurer des monstres.

La vérité se trouve, comme toujours, au milieu des deux extrêmes : certaines courses sont faussées par des jockeys peu scrupuleux qu'on a pu corrompre. Au lieu de pousser d'excellents chevaux, « les petits », comme disent de vieux entraîneurs en parlant de leurs jockeys, « les petits » les empêchent autant que possible de se livrer, et « font le tour », tout bonnement : maintes combinaisons s'ensuivent, cela va de soi. Cependant, plus d'une fois tout se passe heureusement sans la moindre fraude, surtout dans les très grandes épreuves. Il ne faut rien exagérer, sous peine d'une triste naïveté.

Il en va de même pour cette fameuse question du *doping*, qui a fait couler tant d'encre, et soulevé des tempêtes dans le monde parisien. On sait ce qu'il faut entendre par ce mot anglais, qui n'a pas, à notre regret, d'équivalent français : on peut tripler, quintupler artificiellement la force d'un cheval en lui faisant absorber, au moyen d'une piqûre ou autrement, une dose d'héroïne, de strychnine, de caféine ou de quelque autre excitant, bref en le « dopant », comme on dit. Il est clair qu'il y a là un truquage manifeste, une vraie tricherie, et presque un vol au détriment de ceux qui ont parié contre le cheval ainsi « dopé ». On comprend aisément pourquoi.

Cette mauvaise action, cette déloyauté est absolument interdite par le code des courses sous peine de sanctions sévères. La Société d'encouragement prend contre un tel délit des précautions minutieuses : prélèvement et analyse de la salive des animaux, etc. Des procès retentissants, comme du plus passionnant intérêt au point de vue juridique, ont eu lieu à ce propos : l'un d'eux, tout récemment, divisait en deux furieux partis le monde des champs de courses. En réalité, s'il arrive encore que des chevaux soient fréquemment « dopés », certains entraîneurs ayant peut-être manqué de vigilance, c'est presque toujours dans les petites épreuves ou en province. Dans les épreuves solennelles, où se trouvent engagés les princes de

l'élevage français, une telle pratique devient à peu près matériellement impossible : tout est vraiment trop surveillé.

N'importe, le besoin de merveilleux et de romanesque tourmente si délicieusement le public que, parmi la plèbe comme chez les patriciens des hippodromes, les chevaux passent neuf fois sur dix, pour des êtres endiablés au moyen de drogues fabriquées sans doute en des cornues de sabbat par des alchimistes à grosses lunettes... On aime tant à s'émouvoir, même quand on n'est pas tout à fait dupe de ses émotions! Il faut toujours en revenir au jeu des enfants : « Fais-moi peur... — Hou!... — Ah! comme j'ai eu peur! »

Puissent nos meilleurs esprits ne plus se désintéresser des courses, phénomène énorme et quotidien de notre vie contemporaine, et non pas simple événement de sport, ni amusette d'oisifs et de jolies madames. Qu'ils s'appliquent au contraire à étudier ce monde immense et singulier, cet État dans l'État. Depuis les ducs et les milliardaires jusqu'aux citoyens les moins rassurants, et même, par malheur, jusqu'aux plus démunis, tout un peuple gravite autour des hippodromes, dont l'empire s'étend sur la France entière.

On joue à l'excès sur les champs de courses?... Convenons-en, et pour le regretter. Mais quoi! l'argent roule, et profite largement aux pauvres, en définitive.

Longchamp et Auteuil se sont assez avilis, des multitudes sans style les encombrent affreusement?... Mais les oiseaux n'en chantent pas moins dans les arbres du pesage, et les chevaux n'en sont pas moins beaux : les admirables chevaux de pur sang, avec leur galop puissant et souple, que Pégase n'a point connu! Quand le blond Ménélas, dans l'*Iliade*, introduit déjà une réclamation sportive et se plaint d'avoir été « coupé » en course par son concurrent Antiloque, qu'avait-il donc attelé à son char? De lourds animaux, sans grâce ni muscles. Le cheval de pur sang est la seule beauté vivante qu'ait créée la mode moderne.

Quand des foules entières, aujourd'hui, admirent tant bien que mal cette beauté-là sur des champs de courses, voilà donc l'une des dernières fêtes du goût : fêtes populaires, s'entend. Nous voudrions qu'on s'en félicitât davantage.

MARCEL BOULENGER.

LES PORTRAITS AUX *SALONS* DE 1925

On eût bien étonné les artistes de la génération triomphante qui a précédé celle-ci, les Bonnat et les Carolus Duran, au temps où quelques ouvriers d'art toquaient timidement du doigt à la porte du *Salon*, alors au Palais de l'Industrie, sollicitant l'hospitalité d'un modeste vestibule, si on leur avait dit : « Un jour viendra où ces potiers, ces huchiers, ces verriers, ces fondeurs, ces lapidaires s'installeront ici en maîtres, vous chasseront des palais à venir. Dans ces temps-là, vos descendants s'en iront le long des berges de la Seine, ou vers les fortifs, cherchant où pendre leurs toiles et décharger leurs statues, guidés dans ce lamentable exode par leur président, qui sera M. Forain, membre de l'Institut! »

Pour comble de disgrâce, et quand viendront ces jours d'épreuve, les plus graves esthéticiens et les moins divertissants historiens d'art expliqueront à leurs ouailles ébahies que c'est fort bien fait ainsi, que le grand art est celui qui magnifie les choses nécessaires à la vie : un pot à eau, une cuiller, un calorifère. Le vôtre, simple superfétation qui n'a sa place marquée nulle part, qui ne tient à rien, ne sert de rien, a perdu toute sa raison d'être le jour où, peinture, il a été décollé des murs et découpé en morceaux pour être mis dans des cadres, et, statuaire, il a été descellé des porches des cathédrales, des frontons et des métopes des temples pour être entreposé, comme par des déménageurs fatigués, sur un refuge de

place publique. Titien, Velasquez, Rubens, Franz Hals, Rembrandt, Giorgione, Léonard de Vinci, Michel Ange, sauf en ses fresques, ont dévoyé l'art en l'appliquant à autre chose qu'à la décoration d'un meuble ou d'un immeuble... Oui, on proférera ces blasphèmes et d'autres encore plus horribles. On regrettera les temps bénis où les gens de votre sorte étaient employés à peindre des panneaux de voitures, des chaises à porteurs, des enseignes de chausseurs, ou des devants de cheminée. Bref, les beaux-arts seront tombés si bas dans l'opinion, au regard des arts appliqués et décoratifs, qu'en l'an 1925, toutes les trompettes de la Renommée seront occupées à célébrer l'Exposition de ceux-ci bien avant qu'elle soit praticable, tandis que vos *Salons*, quoique ouverts et accueillants aux visiteurs, se morfondront dans le silence et l'oubli. »

Or ces temps sont venus. Chassées du Grand Palais qui avait été construit pour elles, les deux sociétés rivales, la *Société des artistes français* et la *Société nationale des Beaux-Arts*, ont été trop heureuses de trouver un refuge sur la terrasse des Tuileries, dite « du bord de l'Eau ». Réconciliées par le malheur et serrées dans des sortes de baraques Vilgrain, de fâcheuse mémoire, entre deux précipices, elles ont abattu l'inexplicable barrière qui les séparait depuis trente-cinq ans. Sans pourtant confondre leurs envois, ni leurs catalogues, elles montrent leurs productions à la queue leu leu et il est bien difficile de s'apercevoir que, chemin faisant, on a passé d'une école dans l'autre.

Leur malheur ne s'arrête pas là. Les *Salons* sont de plus en plus réduits par les défections individuelles, affaiblis par des scissions et des sécessions inexplicables. Des maîtres comme MM. Albert Besnard, René Ménard, Lucien Simon, Maurice Denis, Bourdelle, Le Sidaner, Jacques Blanche, Aman-Jean et maint autre, qui étaient la lumière et la joie de la *Société nationale*, se sont retirés sur l'Aventin des fortifs, à la Porte Maillot, et ont élu domicile au Palais de bois. On y court pour les trouver, mais on ne les trouve pas. A part M. Bourdelle qui y expose une pièce de résistance, son énorme *Centaure mourant*, ces excellents artistes n'y ont rien mis de leurs ouvrages ou y ont mis ce qu'ils ont fait de plus mauvais. C'est à peine si on les reconnaît et si l'on en croit ses yeux en lisant leur signature !... Est-ce pour ne pas déparer la médiocrité

universelle de leur entourage? Ont-ils eux-mêmes subi la contagion? Nul ne le sait, mais leur pavillon, si respecté qu'il soit, ne suffit pas à nous faire accepter la pacotille qu'il couvre.

Plusieurs d'entre eux, d'ailleurs, et non les moindres, se sont abstenus cette année de se montrer dans ce *Salon* fondé par eux-mêmes pour remplir des buts que les deux *Salons* officiels déjà existants ne remplissaient pas suffisamment à leur gré. Ils sont tellement hospitaliers aux « tendances nouvelles » des jeunes, voire des « Fauves », qu'ils leur laissent tout le champ libre et ne sont plus là pour les recevoir. C'est un mode tellement intégral de pratiquer l'hospitalité que cela ressemble beaucoup à ne la pratiquer pas. Au lieu de refuser les Fauves, comme eussent fait leurs ancêtres de l'Institut, ils se refusent eux-mêmes, du moins au *Salon* ouvert sous leurs auspices, et s'en vont faire leurs expositions tout seuls, ou à deux ou trois, dans les « galeries » à la mode, c'est-à-dire dans des *Salons* plus fermés et plus exclusifs que ne le furent jamais ceux de l'Institut. Le *Salon* n'est qu'un lieu géographique : ce n'est plus une compagnie illustre, et, dès que tout le monde y entre, on ne se donne plus la peine d'y entrer. Il ne groupe plus que quelques maîtres attachés par le souvenir de leurs succès passés à cette tradition désuète et des jeunes gens qui ne savent ou ne peuvent se manifester ailleurs.

Les uns et les autres, d'ailleurs, ne se privent nullement de lui faire infidélité. MM. René Ménard et Aman-Jean ont exposé, il y a quelques mois, à la galerie Georges Petit, M. Raymond Woog à l'hôtel Charpentier, où l'on a pu voir l'ensemble de son œuvre de portraitiste et admirer ses dons de coloriste et sa virtuosité de metteur en scène de ses modèles. M. Communal, plus récemment, a montré, chez Georges Petit, une série d'études *Autour du Mont-Blanc*, peintures au couteau, exécutées avec cette justesse et cette vigueur qui lui sont coutumières. A l'exposition annuelle du Cercle de l'Union artistique, rue Boissy d'Anglas, M. Albert Besnard a mis son portrait du *Prince Demètre Ghika*, M. Marcel Baschet, son *maréchal Foch* et son *professeur Tuffier*, M. Forain, un effet saisissant et ramassé comme d'habitude, M. Bouchor, ses *Jardins Boboli*, M. Montenard, ses environs de Toulon, et l'on a rendu hommage à la belle carrière de Vignal en groupant quelques-unes de ses dernières aquarelles, faites à Rome et à Collioure, montrant

que, chez lui du moins, le producteur n'a pas survécu à l'artiste et que, jusqu'à la dernière heure, ni son œil ni sa main n'ont faibli. Il n'est pas jusqu'à l'Exposition des Arts décoratifs qui n'ait servi de prétexte aux artistes pour déserter le *Salon*. M. Landowski a groupé le meilleur de son œuvre dans une salle particulière de l'Esplanade des Invalides. Voilà autant d'œuvres intéressantes dont les *Salons* de 1925 sont privés.

Pourtant, jamais meilleure occasion ne s'offrit aux artistes de se produire. Car en les chassant des palais officiels, on leur a rendu le plus grand service. Nulle galerie particulière, ni caravansérail d'exposition ne valent, du point de vue esthétique, ces baraques du Bord de l'Eau. La lumière est favorable, l'ambiance est discrète, le site est délicieux. Le peu d'espace a fait réduire le nombre et la dimension des envois : on les parcourt sans fatigue. L'absence de toute prétention architecturale a permis d'ajuster le cadre à l'objet. La route est de plain-pied, facile, ininterrompue. La vue n'est pas opprimée par la cohue, ni pervertie par les faux jours. Il eût suffi aux peintres de faire des chefs-d'œuvre pour qu'on leur rendît, cette année, justice.

I

Malheureusement, ils n'en ont point fait. Jamais *Salons* ne furent moins passionnants. On a cru naguère, et surtout l'on a dit, que les « grandes machines » dévoyaient le goût des artistes et que la recherche des « sujets » leur dissimulait les véritables fins de l'art. Cette année, il n'y a ni grandes machines, ni sujets, et le *Salon* est tout de même, — je veux dire pareillement aussi bien que néanmoins, — sans prestige.

Il ne se sauve que par le Portrait, — suprême espoir de la peinture française, quand tout le reste est défaillant, parce que le Français est né portraitiste comme il est né critique et que le modèle est là, pour rappeler à l'artiste que ses droits à transformer la nature ont des limites. Chose curieuse : quand l'artiste fait son propre portrait, il s'en souvient aussi, et quand il fait le portrait d'un confrère, ce confrère se révèle aussi chatouilleux sur le point de la ressemblance, voire sur celui du « beau physique » et formel, que le plus ignorant des bourgeois. On ne cite pas d'artiste qui se soit brouillé avec son por-

traitiste pour une effigie qui ne répondit pas entièrement à ses concepts singuliers de l'Art. On en citerait plus d'un qui lui a battu froid, parce qu'il ne se trouvait pas suffisamment avenant en sa figure ou élégant en son maintien. D'où l'on voit que les aphorismes transcendants émis par les artistes touchant les droits sacrés de l'Art, la prédominance du caractère sur la beauté et l'absence de toute norme, ne valent que lorsqu'il s'agit d'une autre tête que la leur. Ils ne doivent donc être acceptés qu'avec précaution.

Cette année, précisément, il y a plusieurs portraits de peintres peints soit par eux-mêmes, comme ceux de *MM. Troncet, Sabatté, Émile Renard, Martin-Ferrières, Frédouille, Zéphyr de Winter, Tollet, Loffredo*, soit par des confrères, comme ceux de *M. Benvenuti* par M. Bertieri de *M. Aman-Jean* par Mlle Delasalle et de *M. Maxence* par son fils. On ne remarque pas qu'ils se soient livrés à des expériences hasardeuses. La pose n'est même guère caractérisée, sinon celle de M. Martin-Ferrières, qui s'est mis en plein champ, sur un haut plateau, d'où l'on domine le versant des montagnes proches, debout, le chapeau sur les yeux, en train de peindre, ou plutôt de regarder son paysage après s'être reculé assez loin de sa toile pour les confronter.

M. Émile Renard, aussi, s'est regardé dans une glace en train de peindre, avec sa femme assise à ses côtés, mais dans un salon bien clos, à l'abri des surprises du « plein air », avec une fenêtre sans doute ouverte sur un jardin crépusculaire. Cette notation que l'auteur a intitulée *le Soir*, offre cette sorte d'intérêt qui s'attache à toute autobiographie, quand elle est véridique. M. Troncet, lui, a posé, là, sa palette, s'est assis, et se croise les doigts allongés sur les genoux. Tournant la tête de trois quarts, — une tête qui rappelle celle d'Eugène Delacroix, — sur un corps de profil, — un profil d'une arabesque aussi impérieuse que le *Carlyle* de Whistler, mais beaucoup plus savante dans son apparente simplicité, d'un parfait équilibre de lignes et qui n'a pas l'apprêt malheureusement trop visible des silhouettes de Whistler. Quant à *M. Sabatté*, il se couvre de sa palette comme d'un bouclier, tient son appuie-main comme une lance et semble avoir dans sa main une poignée de flèches, qui sont d'innocents pinceaux.

Cette année, la mise en cadre et la tache produite par la figure

sont partout les mêmes. Partout, le visage se profile sombre et net sur un fond nu et clair. Tels les portraits de *l'Abbé Lemire*, par M. Jonas, de deux jeunes gens homme et femme par M. Devambez, de *M. André Gide*, par M. Albert Laurens, de *M. Coutan*, aquarelle par M. Maxence, de *Deux sœurs*, par M. Émile Bécat, de la *Dame à l'éventail vert*, par M. Raymond Woog, de *M. Barthélemy Robaglia*, par M. Madrassi, de *Mlle Y. O.*, par M. Pierre Laurens, *du peintre J.-P. Laurens*, par M. Stœnesco, de *Me Joseph Chartier*, par M. Déchenaud, d'une *Guérandaise*, par M. Prieur, du frère du peintre Louis Picard, de *M. Benvenuti*, par M. Bertieri, de l'*Homage to Bellini* de M. Cooper et, à peu de chose près, un léger semis décoratif sur le mur du fond, dans le portrait de *Mme Berceano*, par M. Pascau. Nous voilà revenus au fond du *Frère Joseph*, le célèbre tableau d'Horace Vernet.

Il y a trente ans, la critique d'avant-garde aurait protesté contre l'irréalité de ce fond et le parti pris de cet effet. Dans ce temps-là, il était entendu que pour être « moderne », la figure du modèle devait être noyée dans une foule d'accessoires, balafrée de reflets, éparpillée et méconnaissable parmi le paysage ou les flots de lumière ambiante. C'était une manière de voir : c'était surtout une manière d'empêcher qu'on voie le modèle, ses caractéristiques, ses indices physionomiques, ce qu'il y avait en lui de plus individuel. Régnait alors la théorie du plein air, des lumières reflétées, exclusive de toute autre considération. Depuis, on s'est avisé qu'un portrait est tout autre chose. Un portrait n'a pas pour but de nous montrer ce qu'un être humain reçoit du milieu où il vit, mais ce qu'il y apporte, ni en quoi il ressemble à tout le monde, et s'y confond, mais en quoi il en diffère. Les jeunes artistes d'aujourd'hui, qui ne sont plus les jeunes d'il y a trente ans, sont revenus à la tradition des Maîtres, sur ce point, et ils ont eu raison, — non parce que c'est la tradition et parce que les Maîtres ont fait ainsi, — mais parce que l'expérience y ramène et que la nature des choses y contraint. Ils l'ont fait de façon un peu appuyée, mais cet excès, quand il s'agit du portrait, où l'essentiel est que la figure soit sauve, vaut mieux que l'excès contraire.

Il y a des gens qui sont eux-mêmes quand ils sont occupés à quelque chose, et, en toute hypothèse, une action déterminée dicte au modèle un geste qui aide l'artiste à le poser : tel, *le*

Collectionneur de M. Ballot, en train de regarder des estampes à la lueur d'une fenêtre qu'on dirait un établi de graveur, telle aussi *la Miniaturiste*, de Mlle Pauvert, vue de profil à contre-jour, en silhouette sur un fond de fenêtres, de ciel et de toits. Il en est d'autres qui ont l'air fort surpris de ne rien faire : tels, le jeune homme et la jeune femme peints dans le même cadre par M. Devambez, adossés à un mur blanc, et pétrifiés par l'impératif : « ne bougeons plus ! » du photographe, — excellente étude d'expression physionomique et, par le relief et la vigueur du modelé, un des meilleurs portraits qui soient ici.

De plus en plus, — on le voit à chaque pas au Salon, — nos portraitistes se mettent à poser leurs modèles de profil. Ils ont bien raison. C'est de là, quand on veut connaître quelqu'un, qu'il faut l'observer. L'être humain se garde moins de profil que de face. Il ne se garde même pas du tout, parce qu'il n'y pense pas et s'il y pensait, ne saurait comment s'y prendre, ne connaissant ses propres jeux de physionomie et les ressources de sa mimique expressive que de face, par le miroir. Il est content quand il a « sauvé la face ». Il n'a rien fait pourtant, s'il est visé de côté. Voilà pour l'expression. Quant à la construction même de la figure, elle n'apparaît que de là. Le profil décèle infiniment mieux que la face, les indices immuables et fonciers du caractère : l'angle facial, les pentes plus ou moins rapides du front, du menton, des lèvres, les versants, les précipices, les défilés dangereux, les tournants brusques d'une physionomie : — toutes choses qui s'aplatissent et se confondent à la vue, quand c'est par devant qu'on l'envisage. C'est apparemment ce que voulait dire David d'Angers, quand il écrivait : « J'ai toujours été profondément remué par la vue d'un profil. La face vous regarde ; le profil est en relation avec d'autres êtres ; il va fuir, il ne vous voit même pas. La face vous montre plusieurs traits et est plus difficile à analyser. Le profil, c'est l'unité. » Sans doute, il y a des choses qu'elle révèle mieux que lui : l'écartement des maxillaires, l'écartement et la dissymétrie des yeux, la jointure des sourcils, l'arc des lèvres, le volume du crâne. Mais ce dernier trait n'est pas révélateur du caractère, s'il l'est de l'intelligence, et quant aux autres, ils s'infèrent très aisément des lignes du profil, notamment la force et l'ampleur des maxillaires. Enfin, il y a des gens qui ne sont eux-mêmes que de profil.

Et c'est pourquoi Mme Cotton aurait dû faire de profil et non de face le *Portrait de M. l'abbé Mugnier.*

Une attitude révélatrice est celle qu'a observée M. Hugues de Beaumont, dans le portrait qu'il intitule *Un engagé volontaire de 1914*. Le geste souple et solide à la fois, autant que celui du *Seriziat* de David, est de ceux qui, quoique au repos, montrent bien le jeu de la machine humaine. Il est rendu avec une justesse et une mesure qui en font peut-être le meilleur portrait des *Salons*. Des qualités un peu du même ordre se remarquent dans la pose du portrait de *M. de Font-Réaulx* par M. Boisselier, qui a vu son modèle assis, le buste en avant, les bras bien dégagés, tout vivant et animé. Tout au contraire *M. André Gide* a été aperçu par M. Albert Laurens dans une attitude ramassée, attentive et fermée. C'est le modèle, ici, qui semble étudier le peintre. Si l'on consent que tous les portraits du monde peuvent se répartir en trois familles : les physionomies qui se gardent, les physionomies qui se livrent et les physionomies qui s'échangent, c'est assurément à la première qu'il appartiendra. Avec le portrait de *M. C. T.* par M. Loth, voilà les figures d'hommes que, cette fois, nos peintres semblent avoir le mieux interprétées.

On ne cherchera pas dans celles des femmes un témoignage sur les modes de notre temps. Très peu de modèles ont mis pour poser des toilettes contemporaines. *La voisine de campagne* de M. Richir est en costume Second Empire et avec son chapeau de jardin, évoque un peu l'Impératrice Eugénie, de Winterhalter. *Mlle Odette P...*, par Mlle Minier, porte une robe du temps de la reine Marie-Amélie. *Miss Margaret Kemp*, par M. Etcheverry, est en grand habit ajusté des siècles d'étiquette et d'apparat. *Mlle Paula Valmond*, dans le dessin de M. Corabœuf, est en costume Louis XVI, et la *Musette* de Mlle Humbert-Vignot, qui semble bien un portrait, a le costume de son rôle. Les vrais artistes, comme M. Cayron, qui expose le portrait de *Mrs E. Stilles* ou M. Brailou-Sala celui de *Mme Haddad*, ont pris ce que les modes ou les coiffures actuelles offrent de lignes seyantes, souples et suivies, et ont laissé le reste, — vérifiant cette loi qu'on trouve constante à toutes les époques de la peinture, sauf sous Louis XV : c'est chez les mauvais peintres qu'il faut chercher des témoignages tout à fait exacts sur les modes de leur temps. Les bons artistes ne s'y assujettissent jamais,

C'est une très savoureuse rencontre de couleurs que le groupe *Mère et enfants* de M. Raymond Woog, en noir, bleu et blanc, de même qu'un spirituel et gracieux agencement de lignes dans les attitudes les plus simples et les plus naturelles du monde. Qu'on regarde aussi la robe blanche de cette *Voisine de campagne*, qu'a peinte M. Richir, d'un blanc fait de tous les tons, où il y a très peu de blanc, à contre-jour, devant une fenêtre à rideaux semés d'arabesques, dans la pénombre lumineuse qui baigne le visage, sous le chapeau où l'on retrouve quelque chose des subtiles clartés du portrait célèbre de *Nelly O' Brien*, par Reynolds, et avec une grâce du geste qui en achève la parfaite harmonie.

J'ai parlé surtout de la mise en place et du geste des portraits et peu de leur valeur purement picturale : c'est qu'ils n'en ont point. Chose singulière : notre école qui fait profession de mépriser le dessin et d'adorer la couleur, dessine beaucoup mieux qu'elle ne peint. Elle a plus de science que de don, et quand ni M. Albert Besnard ni M. Maurice Denis ne sont là, on ne sait trop où trouver une savoureuse couleur. Peu de figures attestent un tempérament de coloriste. Elles se sauvent par leur valeur, — la valeur pouvant tenir lieu jusqu'à un certain point et donner fort bien l'illusion de la couleur. C'est ce qui arrive chez la plupart de nos bons portraitistes actuels, à condition toutefois qu'ils ne se hasardent pas à des teintes trop vives, où apparaîtrait leur défaut de sens coloriste et de goût.

C'est ce qu'on observe, par exemple, chez M. Zéphyr de Winter, qui expose un de ces groupes de portraits si fréquents cette année, sous ce titre : *Heureux parents*. M. Zéphyr de Winter n'est assurément pas un coloriste, mais ce n'est pas un mauvais coloriste. S'il est capable d'hérésies et de schismes violents en matière de rouges, de jaunes, de verts, de bleus, on l'ignore, car il ne se hasarde jamais sur les confins du prisme et n'aborde pas les problèmes brûlants de la couleur. Il se contente de regarder autour de lui des scènes familières, à la manière des Flamands ou des Hollandais de la grande époque, les dispose avec une extrême modestie, les dessine sans insister sur quoi que ce soit, en pleine lumière atténuée, les peint tout de go, sans attirer l'attention, ne fait rien pour nous persuader qu'il a inventé quelque chose, nous étonner,

ni même nous séduire, et se trouve, à force de bonne foi, avoir produit une œuvre intéressante. Et pourquoi l'est-elle? On n'en sait trop rien, mais si l'on se rappelle le mot de Talleyrand : « Tout ce qui est exagéré est insignifiant », on peut supposer qu'en retour, tout ce qui définit exactement son objet, dans la peinture de l'humanité, signifie quelque chose. L'ennui ne commence qu'avec l'artifice et la prétention. Seul, ce qui est humain a chance de nous toucher.

II

C'est chez les paysagistes ou les peintres de natures mortes, qu'il faut aller pour trouver quelques notations subtiles. M. Forain, qui fait sa petite rétrospective à lui tout seul et avec un seul tableau et tout menu, nous montre une curieuse nature morte, composée des figurants habituels à Chardin. Elle est datée de 1873 et elle est sans date, aussi jeune que vieille, d'une finesse de tons admirable. On la dirait tirée d'un musée. Tout auprès, M. Raoul Ulmann a mis deux effets de lumière au bord des nuages, mirés dans l'eau, qu'il intitule *Régates* et le *Bassin d'Iéna à Paris*, que le fantôme du Trocadéro, heureusement deviné plutôt qu'aperçu, sert à identifier. Ce sont sans doute les deux meilleurs paysages des *Salons*. Si l'on veut ressentir quelque autre joie à des souvenirs de la Nature, il faut s'arrêter devant le paysage de M. Goulinat : *Saint-Léonard des Bois*, celui de M. Grosjean : *Une soirée sur les bords de l'Ain*, celui de M. Bouchor : *les Cyprès d'Amalfi*, et, si c'est la couleur que l'on cherche, l'excellente aquarelle de M. Fréquenez : *Sous le porche de l'église de Cagnes*, les *Barques à Collioure* de Vignal, le tableau de M. Abbadie : *Reflets*, étude consciencieuse des reflets d'un soleil jaune décolorant les vagues, et *Tristesse* de M. Gosselin : des silhouettes d'arbres magistralement tracées par quelqu'un qui sait parfaitement leur anatomie. *L'Automne en forêt à Moret* de M. Albert Moullé, est un subtil effet atténué de lumière derrière des dômes d'arbres, de cèdres semble-t-il, avec une impression de silence et de solitude très fortement rendue. Si c'est plutôt des décors de rêve qu'on cherche, on les trouvera dans deux paysages qui semblent faits pour encadrer *la Fête chez Thérèse* ou les *Bergamasques* de Verlaine : *l'Allée des Goulettes au parc de Saint-Cloud* par Amédée Buffet et

Viornes, par M. Guillonnet, ces derniers d'une très heureuse couleur.

Au *Salon* dit des « Tuileries », c'est-à-dire celui qui n'est pas aux Tuileries, mais à la Porte Maillot, logé dans le *Palais de bois*, quelques beaux paysages paraissent au milieu de l'universelle médiocrité et les prétentions trop peu dissimulées de la foule. Tels sont ceux de Mme Florence Esté, huiles, pastels, aquarelles gouachées, dessinés en arabesques et peints dans une gamme très riche de tons savoureux. Telles aussi les vues du *Lac d'Orta* et de *Vérone* de M. Bernard Harrison. Parmi les scènes de genre, la *Jalousie* de M. Morisset attire par sa chaude et fine couleur et, parmi les toiles décoratives, l'*Automne*, grand panneau par M. Prinet. L'entourage que subissent ces excellentes œuvres ne leur sert pas de « repoussoir ». Il leur nuit au contraire sensiblement.

M. Montenard a tenté une difficile entreprise, nous montrer le *Printemps en Provence*. Or, il n'y a pas de printemps en Provence, surtout dans la région qu'explore M. Montenard et qui en est le bord extrême et tient un peu de la Riviera. Le printemps en Provence n'est pas la « jeunesse de l'année » : c'est une parure de plus sur une jeunesse éternelle. On n'y sent pas cette montée de sève, cette rapide éclosion qui transforment les paysages du Nord. Seules, à la frange des massifs feuillus et charnus qui ne se sont ni dépouillés ni jaunis, à l'extrême pointe des branches et des arbustes qui n'ont pas plus changé qu'une ferronnerie de cathédrale, des pousses d'un vert plus tendre annoncent qu'il y a du nouveau. A peine, çà et là, quelques pêchers, quelques amandiers ou cerisiers sont en fête. A l'universel rayonnement ils ajoutent peu de chose. Au premier regard, on serait donc tenté de dire que la saison n'apporte pas de couleurs à elle. Elle en a cependant, mais il faut la bien observer pour s'en imprégner : les feux du ciel, les embrasements des rochers plus violets, les ombres portées ont des tons que n'a pas l'hiver. C'est à les montrer que s'est appliqué M. Montenard.

De son côté, M. Communal, qui a tenté parfois de rendre les rivages méditerranéens et est même allé jusqu'au Maroc, est revenu à la haute montagne qu'il connaît mieux et rend plus fortement. *Le glacier de Bionnassey et le Mont Blanc vus du col de Voza* est une très vibrante fanfare de couleurs.

Chez les peintres d'intérieurs ou de natures mortes, on trouve des mélodies plus discrètes, mais précieuses : ainsi la collection de poteries et autres inutilités vertes, que M. Grün intitule *le Mannequin*. A y bien regarder, on s'aperçoit que la dame effacée, en robe verte, qui repose au milieu de ces choses, est, en effet, un mannequin d'atelier. Ce pourrait être la collectionneuse. On n'y prendrait pas plus garde. Ce sont les bibelots ici, comme quand on fait une visite à un collectionneur, qu'on vient voir.

M. Lobre, pareillement, mais avec un tact et une expérience qui ne sont qu'à lui, trouve le secret de nous retenir devant un salon vide, des banquettes vides, des fenêtres sans horizon, des boiseries sans rien qui les anime, des portes par où ceux pour qui on les fit n'entreront plus. Il donne la sensation de l'absence, mais d'une absence auguste et de l'ennui, mais d'un ennui majestueux et qu'on se sait gré d'éprouver. On ne se trompe pas : c'est un des salons de *Versailles*, celui sans doute où l'on fait parfois des conférences, c'est-à-dire où, devant l'auditoire pieusement attentif des fidèles de la nécropole royale, on regrette ce qui ne peut revenir, on pleure ce qu'on ne peut éviter, et l'on évoque ce qu'au fond l'on ne connaît guère, ou dont l'on ne connaît que l'écorce. Par quels sortilèges, M. Lobre réussit-il à reproduire de cette écorce précisément ce qu'il faut pour nous donner la nostalgie des heures disparues et irrecouvrables des grands siècles? La couleur n'y est certes pas inutile et l'artiste est de ceux qui, sans avoir l'air d'y toucher, sans annoncer des feux d'artifice, savent le mieux la doser, l'exalter, l'approfondir.

Comme on ne peut guère se figurer M. Lobre hors du château de Versailles, il est impossible d'imaginer M. P. G. Rigaud, en plein air, sorti de ses cathédrales. Il les habite depuis si longtemps! Il les peint vides, comme M. Lobre les salons du Grand Roi, mais non pas majestueuses et glacées par l'ennui: intimes, vivantes, mystérieuses au contraire et tout animées par les infiltrations sournoises des lumières brisées et colorées à travers le sombre réseau des plombs de vitrail, fourmillantes de secrets logés au creux des cavernes où d'indiscernables figures jouent des scènes inintelligibles, sous les dentelles de pierre, parées de toute la grâce des arceaux suspendus dans le ciel et de la force des piliers plantés profondément dans le sol.

Ah ! les bâtisseurs gothiques ont beaucoup fait pour le peintre ! Mais le peintre le leur a bien rendu et son hommage est digne d'eux. Ce *Soleil de onze heures, cathédrale de Chartres*, de M. P. G. Rigaud, est une des meilleures pages écrites à la gloire de nos vieilles églises de France. Elle montre une fois de plus quelle vie a recélé cet art gothique, puisqu'elle a passé jusque dans son image, tandis qu'avec tout son talent, M. Lobre n'a pu magnifier, dans le style Louis XIV, que la froideur !

Et, çà et là, d'autres natures mortes accusent des dons de coloristes qu'on ne trouve presque jamais dans les portraits; ainsi, cette réunion d'objets hétéroclites : une sphère armillaire, un coffret, un vase jaune, des fleurs, aquarelles par Mme Crespel. De même, des *Hortensias blancs* dans un vase de Delft, par M. Pallandre, et des *Fleurs et fruits* de M. Jean-Émile Domergue. A de moindres degrés, la *Coiffeuse* de Mlle Roy et *Poupées* de Mme Lauvernay-Petitjean, offrent encore d'assez bonnes rencontres de couleurs. Ce sont là quelques exemples de bons tableaux dus à des femmes artistes. Ils abondent cette année : jamais peut-être on n'en avait vu tant, ni de si bien peints; au total, Mme Vigée Le Brun et Rosa Bonheur manquent toujours, mais la moyenne est bien supérieure à ce qu'on pouvait apercevoir il y a quelques années. Aux noms de Mme Crespel et de Mlle Pauvert, il faut ajouter ceux de plusieurs étrangères. Une Écossaise, Mlle Neilson-Gray, a envoyé un beau portrait de *Mrs Robert B. Carslaw et de sa fille*, un des meilleurs, à considérer la saveur coloriste, qui soient au *Salon* des Champs-Élysées (qui est aux Tuileries). Une autre Écossaise, Mlle Bessie Davidson, expose au Salon des Tuileries (qui est à la Porte Maillot) des *Intérieurs*, d'une très heureuse vivacité de tons. Il faut croire que le don de la couleur réside toujours dans la patrie de Raeburn.

Une Anglaise, Mlle Green, a envoyé une scène de genre *The Workers* tout à fait inintelligible, mais très délicate de lumière et de teintes. Une Américaine, Mlle Lee-Robbins, expose une *Femme au Châle jaune*, d'une assez belle tonalité. Les Françaises sont encore plus nombreuses. *La première lettre*, de Mlle Mallaivre, portrait de femme en rose, offre de beaux rapports de tons dans une gamme très difficile et un peu dangereuse à aborder. *Mon beau perroquet*, de Mlle Carpentier, est un spirituel portrait d'enfant en train de dessiner. *Musette* de

Mlle Humbert-Vignot est une reconstitution pittoresque du temps de Murger. La *Petite pouilleuse arabe* de Mme Rondenay est une des meilleures pages orientales de cette année. Les orientalistes, d'ordinaire, comptent un peu trop sur le prestige exotique et colonial de leurs sujets : ils n'y mettent guère de séductions esthétiques. Aussi faut-il citer, à titre d'exception, *Maternité* de M. Antoni, scène de mœurs algériennes vivement enlevée, dans une vibrante lumière. Si l'on veut achever de se faire une idée du talent des femmes artistes à ce Salon, il faut encore s'arrêter devant les *Deux mères* de Mlle Delaye, l'*Idole* de Mlle Lavrut, la *Divinité amie* de Mme Martin Prégniard, les *Gitanes* de Mlle Capdevielle, la *Madone espagnole* de Mme Touche, au *Pays Catalan* de Mlle Burdy, *Près de la Bastide* de Mlle Camus, et surtout devant l'envoi de Mme Forain, le *Portrait de Mlle X...* et, dans la sculpture, les *Travailleuses foréziennes*, bronzes de Mlle Thiollier, et le *Buste du chanoine C.* de Mlle Chantrel.

Avec le portrait, c'est assurément la statuaire qui a été le moins dévoyée jusqu'ici par le pédantisme des jeunes écoles, et où l'artiste est resté le plus fidèle à son instinct de la beauté. Il y a bien eu quelques tentatives, çà et là, pour imposer, à la suite de Rodin, des formes d'art qui n'avaient avec le sien qu'une grossière analogie, et des théories qu'il n'avait nullement professées. Mais ce ne fut pas long, et nous avons été préservés des Bernins de ce Michel-Ange. Au contraire, quelques-unes de ses leçons n'ont pas été perdues, notamment celle-ci : qu'une bonne statue ne doit pas être un buisson de gesticulations et de silhouettes, mais, selon la boutade bien connue, celle qu'on peut faire rouler du haut d'une montagne sans rien casser. Cette année, la plupart des œuvres principales de nos sculpteurs répondent à peu près à cette définition. Elles ne décrivent point de paraphes dans l'air, soulevées par des mimiques giratoires, ni ne désignent à la fois, du bout de leurs pieds et de leurs mains, les quatre points cardinaux. Elles se tiennent tranquilles, mesurant leur geste à son objet, laissant tomber leurs plis, sans contrarier la loi de gravitation qui les attire, et se laissant vivre elles-mêmes, sans croire que, pour annoncer qu'elles vivent, elles soient tenues de se mouvoir.

C'est au moins ce qu'on observe chez les meilleures, cette année : la *Jeune fille*, de M. Cormier; la figure de femme qui

vient déposer des bouquets, dans le *Monument aux Morts* de la ville de la Force (Dordogne), de M. Forestier; le *Bas-relief pour le tombeau de Mme Édouard Souplet*, bronze de M. Martial; l'*Amabilis, sculpteur romain*, de M. Bouchard; le *François Rude*, de M. Sicard; la *Jeune fille se coiffant*, de M. Bartholomé. On observe, ici, deux tendances : l'une archaïque, qui inspire *la Jeunesse* de M. Alfred Muller, jeune fille, toute droite, tenant des pigeons, la *Jeune fille aux colombes* de M. Orlandini, qui tient aussi des pigeons au-dessus de sa tête, le *Tombeau* par M. Martial, dans la manière des stèles funéraires antiques et le *Salut de l'Athlète*, bronze de M. Guirand-Rivière, puis la tradition du XVIIIe siècle français, toute de grâce et d'enveloppement, qui inspire le groupe *Joies maternelles* de M. Henri Greber, la *Jeune fille au bélier* de M. Sallé, le bas-relief de M. Privat, *le Printemps*, et *l'Offrande*, groupe pour une fontaine de M. Lenoir. Enfin, le souvenir de notre statuaire de cathédrale a très heureusement servi M. Alliot quand il a imaginé sa *Mater Lucis*, cette Vierge hiératique, toute droite, dressant l'Enfant Jésus au-dessus d'elle et levant les yeux vers lui comme vers son guide et sa lumière. Depuis longtemps l'art religieux en statuaire n'avait été aussi bien inspiré.

III

Dans tout cela, où est l'œuvre qui rendra célèbres et mémorables les *Salons* de 1925? En désespoir de cause, le passant curieux d'impressions fortes, s'en allait, le mois passé, jusqu'à la Porte Maillot, au Palais de bois, lorsqu'il était occupé par le *Salon des Indépendants*, mais il en sortait précipitamment, croyant s'être fourvoyé dans une de ces chapelles fréquentes sur la côte méditerranéenne, où les amateurs du cru, qui font un peu de peinture à leurs moments perdus, ont tapissé les murs d'ex-voto dépourvus de tout sens de la couleur comme de tout esprit du dessin. Des figures laborieusement déformées, des faces en caoutchouc étirées ou contractées de façon à répartir les traits autrement que l'a fait la nature, des maisons renversées d'épouvante devant des spectres d'arbres, ou même une absence totale des formes naturelles, ici un *puzzle* colorié, là un projet de parquet. Pas la moindre saveur de coloris ni

richesse de matière, mais quelques verts acides, quelques rouges mats, des bleus fades qu'on dirait tirés de quelque porcelaine, en un mot des coloriages dignes des pieuses icones de l'École dite de Saint-Sulpice et le plus souvent une engobe plâtreuse recouvrant à la fois chairs, ciels, eaux, paysages : voilà, sauf de très rares exceptions, ce qu'on trouvait dans ce Salon d'avant-garde.

A cela, rien à dire. L'art, d'après les esthétiques modernes, ne devant plus du tout exprimer quoi que ce soit de la nature, mais seulement le tempérament de l'artiste, l'œuvre n'étant plus faite pour le troupeau des obscurs contemplatifs, mais pour la satisfaction de son auteur, il suffit que l'artiste dise non plus même comme hier : « je vois ainsi, » mais : « c'est ainsi que je conçois », pour que le public avale sa langue, et faute de comprendre, reste sot. Car qui peut mieux que l'artiste savoir ce qu'il conçoit et comprendre ce qu'il veut? Personne assurément. Mais, d'ailleurs, qu'est-ce qui prouve que sa conception valût la peine d'être exprimée? C'est qu'il l'a exposée à tout venant... Et qu'il soit artiste? Il le dit... Mais le passant n'a qu'à dire pareillement : « moi aussi je suis artiste et je conçois autrement », pour que tout le système s'écroule. C'est ce qui arrive en effet.

Le passant passe et ne revient pas. Demandez-lui ce qu'il a vu ; il ne s'en souvient même plus et n'a aucune envie de s'en souvenir. Il n'emporte aucune image de la vie, ni des êtres, qui l'aide à continuer sa route, nul enrichissement de sa pensée, ni de sa sensibilité. Encore s'il s'était diverti! Si, à défaut d'émotion esthétique, il avait éprouvé cette gaieté hygiénique et salutaire qu'une grosse charge d'atelier, conduite avec bonne humeur, déchaîne dans les âmes innocentes de la foule interloquée! Mais non : il s'est copieusement ennuyé. L'« art de l'avenir » est monotone et terne comme une pluie de banlieue sur un chemin vicinal de moyenne communication.

Toutefois, il se produit dans les ateliers un curieux phénomène. Les maîtres du dessin et de la couleur les mieux en possession de leur métier sont manifestement troublés par cette peinture nouvelle, non point du tout par ses mérites, — ils seraient bien fâchés de l'avoir faite, — mais par son bruit. Ils tremblent d'être laissés seuls sur la route par la jeunesse qui, hier encore, leur faisait cortège et en proie aux quolibets de la

critique. Ils ont la terreur, surtout quand ils furent à la mode, d'être démodés. Ils ignorent ou ils oublient que Watteau le fut et la Tour et Frago, et, avant eux, les imagiers de nos cathédrales et qu'hier encore, ou avant-hier, M. Ingres était bafoué par la critique d'avant-garde, et toute la jeunesse, laquelle jeunesse a cessé d'être jeune, quand M. Ingres l'est redevenu et cette critique d'être lue, quand ces maîtres qu'elle traitait de « pompiers » ou de « Chinois égarés dans les ruines d'Athènes » sont de nouveau mis en lumière et en honneur; — qu'ainsi sacrifier son instinct d'artiste aux affirmations d'une jeunesse, contredites par la jeunesse qui suivra, est ce qu'on peut imaginer de plus nigaud.

Mais cette nigauderie l'emporte pourtant dans la balance. Elle a pour elle le poids de deux sortes d'autorités dont nombre d'artistes ont une terreur panique, presque égale au mépris qu'ils en professent : le critique d'avant-garde et le riche amateur. Or le critique vit encore dans la peur de manquer un nouveau Rodin, ou un nouveau Millet. Et le riche amateur, — je veux dire l'amateur qui n'aimait pas la peinture avant d'être riche, — a ouï dire qu'un tableau qui irrite le public ou qui l'ennuie est celui qui recèle le plus de beautés. Il tient là un bon critère et d'une application aisée. Une œuvre lui paraît-elle hideuse ? Il la met incontinent dans sa collection. Surtout s'il appartient à cette classe d'acheteurs, de plus en plus nombreux aujourd'hui, qui n'achètent point un tableau pour le regarder, mais pour le revendre. Alors, à quoi sert qu'il lui plaise? Ce ne sont point des émotions d'art qu'il en attend, mais une plus-value. Et la plus-value ne saurait s'appliquer à des œuvres que la foule admire déjà : elles ont atteint vraisemblablement toute leur valeur. Elle ne s'appliquera qu'aux vertus absconses de ce qui est déplaisant.

Devant cette offensive des amateurs néophytes et des prophètes obscurs, bien des artistes sentent vaciller leurs convictions intimes. Non certes sur le but de l'art, mais sur les moyens de se concilier l'opinion de ceux qui en parlent et le font vivre. Il y a bien aussi les naïfs contemplateurs, la foule de ces pauvres gens qui jouissent infiniment des belles visions de l'art, qui viennent parfois de bien loin au *Salon*, ou au musée, tâcher d'oublier les laideurs d'une vie artificielle et de retrouver les fraîches impressions de la nature. Mais ceux-là

n'ont pas de collection ; ils n'achètent pas de tableaux, — leur sentiment est négligeable.

Et puis, il est si doux de s'entendre appeler « maître » par la jeunesse qui semble détentrice de l'avenir ! Alors, ils s'appliquent à chercher ce qui a bien pu séduire cette jeunesse dans les formules pédantes qui ont remplacé les fantaisies voluptueuses de jadis. Ils se mettent, comme elle, à équarrir les silhouettes, à aplatir les modelés, à voir terreux et noir ce qui leur semblait dans la nature chatoyant et vif, à entourer chaque forme d'un cerne très visible, afin de donner à toute chose un aspect massif et pesant que l'impressionnisme, — hier la « peinture de l'avenir », — avait proscrit. Ainsi, ils trottent consciencieusement derrière leurs troupes pour continuer à être considérés comme des chefs d'école. Mais leurs jambes sont usées, leur souffle court, et ils ont beau faire, ils ne parviennent pas à cette magistrale absence de dessin, à cette hautaine indigence de couleur si naturelles et si aisées à tous ceux qui n'ont jamais pris la peine de dessiner, ni aucun plaisir aux capiteuses ivresses du coloris. Il est douteux, au surplus, que les amateurs de l'art moderne pardonnent aux maîtres leurs qualités foncières en considération de leurs sacrifices à la mode. Ils leur préféreront toujours le douanier Rousseau. Il y des précédents célèbres. Fragonard et Greuze, se mirent pareillement à l'école des « jeunes » de leur temps, — c'était alors Fabre ou Girodet-Trioson, — afin de ne pas paraître s'attarder à des formules surannées. Mais ils ne connurent point de nouveaux succès. Ce qui a sauvé leur nom, c'est proprement ce qu'on traitait alors, chez eux, de démodé et de vieilli.

Assurément, un artiste, qui n'eut jamais pour lui que d'être « à la mode », perd tout, le jour où il est « démodé ». Et s'il a conscience du peu qu'il valait quand il avait du succès, il est naturel qu'il s'attache au succès comme à sa seule sauvegarde. Mais s'il s'agit non plus d'un homme, mais d'une forme d'art, les termes dont se sert la critique, tels qu' « attardée », « démodée », « vieillie », n'ont aucun sens. Ils n'auraient un sens que si l'art était en progrès continu, ses découvertes les plus récentes s'ajoutant aux découvertes précédentes, comme la science. Mais ce qui est vrai de la science n'est nullement vrai de l'art et n'est nullement tenu pour tel par ceux-là mêmes qui le postulent dans leurs argumentations, puisque faisant

profession d'admirer d'ordinaire, les primitifs de chaque école, ils mettent souvent une forme d'art antérieure au-dessus de celle qui l'a suivie. Par là, ils proclament que ce qui a été « moderne » en son temps a pu être une régression sur ce qui était, au même temps, vieilli et démodé, qu'il y a donc des époques où les « jeunes » et la critique « avancée » se fourvoient dans un chemin mort. Pourquoi ce qui est arrivé si souvent aux jeunes et aux théories « modernes » d'autrefois ne pourrait-il plus arriver aux théories « modernes » d'aujourd'hui? La raison l'ignore et nous sommes obligés, pour l'admettre, de faire un acte de foi.

Il nous en faut faire un autre, quand on nous dit ceci : « Les extravagances des Fauves sont l'étape nécessaire et le gage d'une renaissance de l'art. Toutes les grandes écoles commencent par être excessives avant de donner leurs fruits de maturité. Méfions-nous d'une jeunesse trop sage et respectueuse de ses aînés. Elle ne donnera rien plus tard, de fort ni de neuf. » Et qui dit cela? L'expérience? Point du tout : elle dit justement le contraire. Qu'on observe, d'un peu près, les débuts de toutes les renaissances d'art et, de tout près, les plus hardis novateurs et les plus puissants, depuis Watteau et Turner jusqu'à Puvis de Chavannes, Degas et Rodin, en passant par Georges Michel le créateur, en France, du paysage moderne, et l'on verra qu'ils n'ont jamais annoncé leur venue par un scandale. Ils ont tous débuté par une longue imitation des maîtres, un respect infini de l'École, quitte à laisser peu à peu parler plus haut leur instinct et transparaître leur originalité, et que si quelques-uns d'entre eux ont été, — ou ont paru, — extravagants en effet, c'est tout à la fin de leur carrière et de leur évolution, et non point du tout au début, comme on veut nous le faire croire. Les raisons qu'on nous donne en faveur des partis pris violents et des froides extravagances de l'art moderne valent donc encore moins que lui et l'ignorant qui n'en juge qu'avec son instinct de la beauté va tout de suite mieux au fond du problème que les critiques d'art qui ont oublié d'apprendre ce qu'ils prétendent enseigner.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

LUCIEN GUITRY

L'unanime regret provoqué par la mort soudaine du grand artiste dramatique, enlevé si brutalement l'autre semaine, enveloppait un hommage non seulement à son génie, mais aussi à cette très noble chose humaine : un infatigable et passionné dévouement au labeur professionnel. *Lucien Guitry, acteur,* — il voulait que son nom fût inscrit ainsi dans les répertoires d'adresses. Durant près d'un demi-siècle, depuis le jour lointain où, très jeune, à peine sorti du Conservatoire, il incarnait l'Armand Duval de *la Dame aux Camélias*, jusqu'à celui, tout récent, où il représentait un vieux comédien dans la pièce si aiguë de son fils Sacha : *On ne joue pas pour s'amuser*, son effort unique fut tendu à exercer, avec une perfection de plus en plus accomplie, ce métier qui, profondément et hautement conçu, peut devenir un tel outil de civilisation.

L'antique adage sur le théâtre : « *castigat ridendo mores, il nous corrige en riant,* » n'exprime qu'une part de cette influence. Un comédien de la valeur d'un Lucien Guitry est, par la seule vertu de son jeu, un excitateur de réflexion qui vous force à bien regarder autour de vous et en vous-mêmes. C'est un maître en psychologie qui vous apprend à mieux connaître et les mœurs, et les caractères, et votre propre cœur, et celui des autres. Diderot, dans son célèbre *Paradoxe*, a noté cela. Qu'indique-t-il comme condition première à un beau talent de comédien? « La connaissance du cœur humain et l'usage du monde... » Il ajoute : « Je veux à un grand acteur beaucoup de jugement. Je le veux spectateur froid et tranquille de la nature humaine, qu'il ait par conséquent beau-

coup de finesse. » Et il insiste pour qu'en dehors du théâtre et dans l'existence quotidienne il soit « au parterre, » et qu'il ait, devant les tableaux changeants que cette existence déroule autour de lui, afin de les étudier avec perspicacité « l'œil fixe du sage. » On se rappelle qu'il lui défend « d'être sensible », mais c'est une formule qu'il faut traduire. Diderot prenait ce terme de sensibilité dans l'acception familière à son siècle, celle d'émotivité. Cette confusion a faussé le développement de son *Paradoxe*. Comment un homme insensible réaliserait-il ce programme que le philosophe devenu plus judicieux, donne encore à son grand acteur comme à l'auteur dramatique : « Spectateur assidu de ce qui se passe autour de lui, saisir tout ce qui le frappe, en faire registre », afin d'en tirer ensuite des détails qui lui permettent de composer des créations capables, — pour emprunter à Balzac une autre formule très expressive et que Diderot lui eût enviée, — de « faire concurrence à l'état civil ».

Ce trésor d'observations, patiemment, uniformément accumulées, faisait la richesse inépuisable du jeu de Lucien Guitry. Il possédait, de naissance, ce don initial sans lequel il n'y a pas d'acteur, cette autorité animale, oserais-je dire, qui faisait que sa seule présence conquérait aussitôt toute une salle. Il paraissait. Point n'était besoin qu'il esquissât un geste, qu'il prononçât une parole. Une domination émanait de lui qui ne tenait, ni à sa gloire, dans l'ordre du prestige, ni, dans l'ordre plus humble des impressions physiques, à sa carrure. Le débutant presque inconnu et tout mince imposait de même. De cette puissance quasi magnétique il avait conscience, mais précisément son art consistait à la discipliner, à s'en servir dans la mesure qui convenait au caractère qu'il se proposait de représenter. Il prétendait que ses effets de force fussent d'abord des effets de justesse. Aucune outrance dans ce jeu, si naturel tout ensemble et si surveillé, aucune surcharge. Comme je demandais à l'auteur d'*Amants*, M. Maurice Donnay, qui fut un des premiers à distinguer l'immense avenir du comédien, quelle qualité lui paraissait le définir le mieux : « L'exactitude » me répondit-il, « la vérité », et cherchant un mot plus juste encore, « le goût », ajouta-t-il, employant ce mot dans son sens le plus fin, le génie du discernement.

On m'excusera de rappeler, parmi tant de personnages que

Lucien Guitry vivifia de sa flamme, ceux grâce auxquels j'ai pu, dans l'intimité des répétitions, suivre de plus près la mise en œuvre de sa technique, le marquis de Claviers dans *l'Émigré*, et le ministre Portal dans *le Tribun*. De scène en scène, je le voyais, tantôt souligner, tantôt atténuer l'énergie d'une attitude, la nuance d'un accent. Cette critique s'exerçait, avec une lucidité presque infaillible sur le texte lui-même et ses indications faisaient de lui le plus intelligent des collaborateurs. Le type du Grand seigneur et celui du Politicien se précisaient, s'animaient devant moi, avec leur physionomie à la fois intensément individuelle et largement représentative. Je devinais de quelle prunelle attentive le comédien avait dû considérer les divers échantillons de ces espèces sociales que le hasard avait fait poser devant son objectif. Mais, quand nous rentrions ensemble, au sortir de ces répétitions, ne le voyais-je pas étudier tous les passants, du coin de son œil, si fin dans son visage un peu massif? Allait-il au restaurant, se promenait-il dans une des allées du Champ de Mars, jouxte le jardinet de son petit hôtel, son instinctif aguet ne cessait pas. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, et du plus mordant, il n'observait pas à la manière d'un satirique, ou d'un caricaturiste qui prépare une charge. C'était une ressemblance qu'il cherchait, pour le jour où il utiliserait quelqu'une de ces remarques indéfiniment renouvelées. Il a lui-même narré sa rencontre, dans une auberge de province, avec un inconnu qui lui parut se raccorder à l'imposteur, grossier et subtil, sensuel et violent, dont Molière a fait Tartuffe, et comment cette rencontre avait déterminé son interprétation du rôle. Pour une fois, car il n'était pas coutumier de ces confidences, il a révélé un des secrets de sa méthode. On voit combien elle est conforme à cette théorie, déjà citée du *Paradoxe*, sur le comédien considéré comme « un imitateur réfléchi de la nature ».

S'il s'était borné à ces évocations pittoresques, Lucien Guitry n'aurait été qu'un très habile acteur de genre. Il a été un très grand artiste, parce qu'il a toujours dégagé, dans le personnage qu'il reconstituait ainsi savamment, le point d'humanité simple. Pour en revenir à l'un des exemples particuliers que je rappelais, lors de ces répétitions de *l'Émigré*, il me disait, après avoir, trois actes durant, posé M. de Claviers dans toutes les singularités de son tempérament et de sa

caste, et quand approchait le dénouement : « Il faut qu'il ne soit plus maintenant qu'un vieux bonhomme de père, très malheureux. » Dans un autre drame où il était incomparable, le *Samson* de M. Henry Bernstein, un moment venait où l'aventurier d'affaires, montré par lui avec un relief surprenant, écrasait l'élégant amant de sa femme en lui criant sa vengeance. C'était alors toute la révolte du plébéien outragé qui se déchaînait, celle de tous les plébéiens trop longtemps humiliés. Dans ces minutes-là, le jeu de l'acteur, jusque-là volontairement concentré, et plus intérieur encore qu'extérieur, s'exaltait dans un éclat dont la répercussion sur le public était d'autant plus forte, qu'elle avait été ménagée. Une pièce jouée par lui n'était jamais une simple succession de scènes. Il cherchait toujours et il obtenait une sensation d'ensemble qui avait sa préparation lente, sa crise et sa détente. Ce procédé le rattachait à notre meilleure tradition classique et française, celle de la Composition.

Hélas! la destinée du grand acteur offre ce pathétique contraste qu'il est, vivant, le triomphateur le plus reconnu, le plus acclamé, à qui sa gloire est rendue le plus immédiatement présente. Mort, son talent n'est plus qu'un souvenir. Un Pierre Loti, un Maurice Barrès, un Anatole France, pour rappeler quelques-uns seulement des écrivains supérieurs que nous venons de perdre, vivent pour nous dans *Pêcheurs d'Islande*, dans *la Colline Inspirée*, dans *les Dieux ont soif*, dans tant de pages où le timbre de leur voix nous parle encore. Les grands hommes d'action, eux non plus, ne disparaissent pas tout entiers. Un Mangin n'est plus, mais les campagnes où il a conduit ses soldats à la victoire, mais les villes délivrées par son héroïsme, sont toujours là, qui nous le conservent vivant, comme cette plaine de Pourrières, près d'Aix-en-Provence, où Marius vainquit les Teutons, ressuscite, pour le voyageur, le terrible Consul romain lançant ses légions contre les Barbares acculés à la sinistre falaise du Mont de la Victoire. Quand le grand acteur s'en est allé, qu'il est loin! Comment l'évoquer à ceux qui ne l'ont ni entendu ni vu?

Musset, dans ses stances à Malibran, a magnifiquement rendu cette mélancolie de l'évanouissement total, infligé à de beaux génies dont il ne reste qu'un fantôme dans la mémoire de leurs contemporains, et un nom écrit sur une pierre. Mais

le poète a senti aussi quelle leçon de courage nous pouvons recevoir de ces disparus, quand ils nous ont donné l'exemple de ce que j'appelais, en commençant cette trop courte note, le dévouement au labeur professionnel, le service de leur art continué jusqu'à l'extrémité de leurs forces. Vous vous souvenez des ces vers :

Et dans ce corps brisé concentrant ton génie
Tu regardais aussi la Malibran mourir.

Le Lucien Guitry que j'ai connu jadis, si réfléchi, si ennemi du mensonge et de l'illusion, si appliqué à toujours voir la vérité, a certainement compris et accepté la menace de santé qui pesait sur lui, et il ne s'est interrompu de jouer qu'au jour où il en a été empêché physiquement. De même qu'il n'a jamais, sur les planches, fût-ce à la centième représentation, « lâché » une partie quelconque d'un rôle, il a voulu que l'homme de soixante-cinq ans et qui se savait atteint dangereusement, travaillât de son métier, jusqu'à la fin. Pareil sur ce point à ce Molière dont il a si bien parlé et qu'il admirait tant, il nous a donné ainsi ce suprême enseignement qu'un grand artiste doit être d'abord et toujours un bon ouvrier. Il n'est même un grand artiste qu'à cause de cela. C'est une vérité qu'il ne faut pas se lasser de répéter, et de l'avoir illustrée par ses derniers rôles, nous rend plus précieuse encore la mémoire de Lucien Guitry.

PAUL BOURGET.

REVUE SCIENTIFIQUE

TOXICOLOGIE AUTOMOBILE

> **Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui**
> **Qui souvent s'engeigne lui-même...**

La discussion que j'ai esquissée dans ma dernière chronique sur les avantages respectifs de la conduite à droite et de la conduite à gauche en automobile, m'a valu de la part d'un grand nombre de lecteurs des remarques profitables et précieuses.

J'avais indiqué que les automobilistes conduisant à gauche font moins exactement que ceux qui conduisent à droite, l'estimation de l'intervalle exact qui sépare leur voiture du côté droit de la chaussée. C'est un point sur lequel plusieurs de mes correspondants insistent avec force. Ils ne manquent pas de noter que sur la route, le conducteur, pilotant à gauche une grosse voiture et qui doit faire une longue étape, cherche naturellement à réduire au minimum la fatigue due à l'attention. Or, comme sa position ne lui permet pas d'apprécier exactement l'espace libre à sa droite, il préférera quelquefois tenir le milieu de la chaussée pour se dispenser de longer le côté droit de la route qu'il ne peut normalement tenir que par un effort constant d'évaluation.

Il y a du vrai dans cette remarque, encore qu'entre tenir le milieu de la route et longer très exactement son côté droit il y ait la solution intermédiaire, celle qui est le plus souvent employée par les automobilistes conduisant à gauche, et qui consiste à longer à peu près, sinon très exactement, le bas côté droit de la chaussée. En fait, — et une déjà longue expérience personnelle nous l'a prouvé, — ce cotoiement presque parfait, sinon absolument parfait du bord

droit de la route, est obtenu sans aucun effort d'attention, et d'une manière en quelque sorte réflexe, au bout de très peu de temps par les « conducteurs à gauche », si j'ose employer cette expression. En fait aussi, il faut bien reconnaître que sur la grande route, lorsqu'elle est libre et droite et qu'aucun obstacle ne se présente à l'horizon, tous les conducteurs, ceux qui mènent à droite aussi bien que les autres, ont une tendance toute naturelle à se rapprocher du milieu de la route, quitte à en dévier lorsqu'un obstacle doit être dépassé ou croisé ou lorsqu'un autre véhicule veut les dépasser, ce dont les avertisseurs d'icelui les préviennent comme il convient. Cette tendance qu'ont à peu près tous les conducteurs à utiliser, lorsqu'ils le peuvent, le milieu de la route n'a rien à voir avec la conduite à droite ou à gauche. Elle provient tout naturellement de ce que la déclivité de la route tend à faire tourner de ce côté la direction de la voiture. Cela résulte surtout de ce fait que, si par exemple, celle-ci marche du côté droit de la route, ses deux roues de droite se trouvent plus chargées que celles de gauche, que leurs pneumatiques sont écrasés davantage et que par conséquent, le rayon utile, le rayon efficace des roues de droite se trouve être pratiquement plus petit que celui des roues de gauche. Par conséquent, la voiture a une tendance naturelle à aller vers le fossé; pour l'en empêcher, il faut une légère mais constante tension du volant.

Cet effet est naturellement d'autant plus insensible que le profil de la route est plus voisin de l'horizontale. Sur quelque route que ce soit, il est annulé, lorsque la voiture occupe le sommet de ce profil. A notre avis, c'est là, et non ailleurs, qu'il faut rechercher la cause essentielle de la tendance qu'ont la plupart des automobilistes à tenir, quand c'est possible, le milieu d'une route droite et dégagée.

Le remède à cela serait de gonfler un peu plus les pneumatiques du côté droit que du côté gauche, de manière à y compenser l'excès d'aplatissement, d'écrasement, causé parce que la déclivité de la route porte le centre de gravité de la voiture vers la droite. Mais ce remède ne paraît pas pour l'instant très facilement applicable, les profils des routes, et souvent celui d'une même route, étant très variables.

Sur les routes étroites, plusieurs de nos correspondants estiment que la conduite à gauche pourrait augmenter le danger d'« accrochage », — c'est ainsi qu'on dit, révérence parler, — lors des croisements. Tel n'est nullement mon avis. Lors d'un croisement, ce qu'il importe au conducteur de bien apprécier, c'est non pas la distance qui le

sépare du côté droit de la route, mais celle du véhicule à croiser. Autrement dit, lors d'un croisement, il importe d'être tangent, non pas au bord de la route, mais au bord du véhicule à croiser. La surveillance du bord de la route ne deviendrait plus nécessaire que celle du véhicule croisé que si le danger de dépasser le bord surpassait le danger d'accrochage. Ce cas ne peut se présenter que si la route, sans aucun bas côté, surplombe un précipice. C'est un cas exceptionnel qui se rencontre quelquefois en montagne. Alors, certes, la conduite à droite a un avantage marqué. Mais en fait, dans les routes de montagnes, conducteur à droite et conducteur à gauche font tous très attention, et ont des allures forcément modérées. En réalité, il résulte des renseignements que nous avons recueillis au syndicat d'initiative de Grenoble, que le nombre des accidents d'auto dans les routes pourtant très fréquentées et très dures du Dauphiné, a été pratiquement nul dans ces dernières années. Il n'en est pas de même des accidents dus à la collision de deux autos se croisant et s'accrochant sur les grandes routes de la plaine. Or ici, je l'ai démontré, l'avantage de la conduite à gauche est considérable. Enfin, il est utile de le rappeler, puisque les virages sont particulièrement nombreux en montagne, nous avons vu que cette conduite a un avantage considérable pour la bonne visibilité moyenne des virages et singulièrement pour la bonne visibilité de ceux qui, par leur direction vers la droite du conducteur, sont les plus dangereux, ainsi que nous l'avons démontré.

En résumé, quels que soient les avantages qu'a parfois la conduite à droite, avantages partiels que nous avons d'ailleurs signalés dans notre dernière chronique, — car nous savons que toute médaille a son revers, — nous demeurons avec la grande majorité des usagers et des constructeurs, partisans déterminés de la conduite à gauche. *Perseverare diabolicum.* Soyons donc diaboliques.



Je voudrais maintenant examiner un aspect assez inattendu des problèmes que pose à tous, piétons aussi bien que conducteurs, la diffusion de plus en plus grande des véhicules automobiles. Il ne s'agit rien moins que d'un problème touchant à la santé de tous les habitants des cités, et même de ceux, — supposé qu'ils existent, — qui ne risquent jamais d'être réduits en chair à pâté par le choc meurtrissant et contondant des autos.

Nous voulons parler des gaz que dégagent celles-ci, gaz dont

nous allons montrer que la nocivité dépasse d'une manière incroyable tout ce qu'on pouvait soupçonner *a priori*. Par où l'on verra que nous sommes en droit de dire que l'automobile est aujourd'hui un peu comme Mme de Longueville, dont cette mauvaise langue de Saint-Simon prétendait qu'elle était la plus belle créature de son temps, mais qu'elle avait l'haleine un peu forte.

Chacun sait que lorsqu'un combustible à base de carbone (bois, houille, charbon de bois, pétrole, mazout, essence, etc.) brûle convenablement ou pour mieux dire complètement, il ne doit produire comme résidus de combustion (et en dehors de la vapeur d'eau dégagée) que de l'acide carbonique, mais point d'oxyde de carbone.

Prenons par exemple l'essence des automobiles. Elle est principalement constituée par le mélange de deux corps répondant aux noms d'*heptane* et de *nonane*. Ce sont deux carbures d'hydrogène, c'est-à-dire deux corps formés par la combinaison d'un certain nombre d'atomes de carbone et d'atomes d'hydrogène. Leurs noms nous indiquent (sans qu'il soit besoin d'appeler bien longtemps le jardin des racines grecques à notre secours) que la molécule du premier de ces corps contient sept atomes de carbone, et que la molécule du second en renferme neuf. Ces atomes de carbone sont respectivement combinés dans les molécules d'heptane et de nonane, avec seize et vingt atomes d'hydrogène.

Quand l'essence brûle dans l'air, que se passe-t-il ? Tous ces atomes d'hydrogène se combinent à l'oxygène de l'air en formant de la vapeur d'eau. Telle est l'origine de la vapeur qu'on voit (surtout par les temps frais) sortir, sous forme d'un petit panache blanc, du tube d'échappement des autos et qui se condense aussitôt dans l'air ambiant. Quant aux atomes de carbone constitutifs de l'essence, ils se comportent comme ceux de la houille ou de tout autre combustible carboné.

Si le carbone brûle dans un excès d'oxygène, il forme le gaz qu'on appelle couramment l'acide carbonique, mais qui n'est pas un acide et qui n'a droit en réalité qu'au titre d'anhydride carbonique. Pour simplifier notre terminologie, sans entériner l'erreur de la dénomination commune de ce gaz, nous l'appellerons comme on fait souvent, le gaz carbonique. Donc le gaz carbonique résulte de la combustion complète du carbone dans l'oxygène ; il résulte de la combinaison d'un atome de carbone avec deux atomes d'oxygène et répond à la formule schématique CO^2.

Lorsque le carbone au contraire brûle dans une quantité insuffi-

sante d'oxygène, il se forme un autre gaz, l'oxyde de carbone, qui résulte de la combinaison d'un atome de carbone avec un seul atome d'oxygène et qui répond à la formule CO. Lorsque l'oxyde de carbone brûle lui-même dans un nouvel excès d'oxygène, il forme d'ailleurs à son tour du gaz carbonique conformément à la formule schématique $CO + O = CO^2$. Or, il importe au plus haut degré de rechercher si les gaz résultant de la combustion de l'essence dans les moteurs d'automobile contiennent de l'oxyde de carbone à côté du gaz carbonique qu'ils renfermeraient seul, si cette combustion était complète. Il importe ensuite de rechercher quelle est la proportion de cet oxyde de carbone dans les diverses circonstances de fonctionnement des moteurs d'auto.

Cela importe très vivement, car, comme nous le verrons plus loin, l'oxyde de carbone est, à l'encontre de l'acide carbonique, une substance extrêmement toxique et il ne peut être indifférent de savoir si les innombrables automobiles qui sillonnent nos cités le répandent ou non, dans l'atmosphère que nous respirons, et dans le cas de l'affirmative, si elles l'y répandent en quantité suffisante pour alarmer ceux qui ont le souci de la santé publique.

Cette recherche si importante a été entreprise tout récemment par M. Kohn-Abrest (1), directeur du laboratoire toxicologique de la ville de Paris, et c'est les résultats surprenants obtenus par ce savant que je voudrais exposer maintenant à mes lecteurs, avant que d'en tirer les conclusions qu'ils comportent.

Que la combustion de l'essence dans les moteurs d'automobile ne dût pas être complète, c'est ce qui paraissait bien probable *a priori*. On sait en effet que l'air n'est admis dans les cylindres de ces moteurs que d'une manière parcimonieuse et de manière à s'y mélanger en proportion relativement faible avec l'essence vaporisée. Si l'air n'est pas admis en excès, c'est pour plusieurs raisons qu'il serait fastidieux d'exposer en détail ici, et notamment parce qu'un excès d'air froid produit un refroidissement du moteur et s'oppose par ailleurs à ce que la combustion soit complète. Il y a donc là une sorte de cercle vicieux.

Bref, M. Kohn-Abrest s'est proposé de déterminer expérimentalement la proportion d'oxyde de carbone et de gaz carbonique dégagés

(1) Je dois signaler ici, puisque l'occasion m'en est donnée, la publication récente d'un magistral *Traité de toxicologie* de M. Kohn-Abrest (Gaston Doin, éditeur) qui constitue assurément l'œuvre la plus complète et la plus claire existant actuellement dans ce domaine si captivant.

par diverses autos en fonctionnement. A cet effet, on a capté dans le pot d'échappement de l'auto étudiée les gaz à analyser au moyen d'un tube de cuivre dont l'orifice recourbé plonge dans l'orifice d'échappement, qui est fixé par ailleurs au châssis de la voiture et dont l'autre extrémité, après avoir traversé le plancher de l'auto, arrive à la hauteur de l'opérateur assis sur le siège. Cet opérateur a à côté de lui le matériel nécessaire au prélèvement des gaz ainsi captés. Ce matériel consiste en divers flacons à tubulures et à robinets, où on a, au préalable, fait le vide au laboratoire. Il suffit donc, au moment voulu, d'ouvrir un robinet pour que les gaz prélevés s'y engouffrent instantanément. Il suffit pour cela de relier la tubulure du flacon de prélèvement au tube de cuivre recueillant les gaz par l'intermédiaire d'un tuyau de caoutchouc.

Les gaz ainsi recueillis dans les diverses circonstances de fonctionnement de l'automobile sont ensuite étudiés à loisir au laboratoire par les méthodes classiques de la chimie analytique. Et maintenant, voyons ou plutôt résumons les résultats.

Les expériences ont porté sur diverses voitures comportant des moteurs de puissances et de fabrications différentes. On a prélevé les gaz d'échappement en faisant fonctionner le moteur tantôt à l'arrêt et au ralenti, tantôt pendant le démarrage, tantôt à 20, à 40, à 60 ou à 100 kilomètres à l'heure. Certaines voitures se sont montrées légèrement supérieures à d'autres au point de vue de l'utilisation de l'essence, c'est-à-dire quant à la proportion d'oxyde de carbone recueillie à l'échappement. Sans entrer donc dans le détail des mesures individuelles, nous nous bornerons à indiquer la moyenne des résultats numériques obtenus avec les divers véhicules de types courants qui ont été expérimentés.

Si la combustion était complète, la quantité d'oxyde de carbone dégagée serait nulle. En fait, elle est fort appréciable, quelles que soient les circonstances. En moyenne, le volume d'oxyde de carbone dégagé par les moteurs d'auto est à peu près égal à celui du gaz carbonique qu'ils dégagent. Cela correspond, en moyenne, pour chaque litre d'essence consommé, au déversement dans l'atmosphère, d'environ 560 litres d'oxyde de carbone, et de 560 litres de gaz carbonique.

D'autre part, et ce résultat est important, il résulte des mesures effectuées, que la proportion d'oxyde de carbone dégagé augmente considérablement, lorsque le moteur fonctionne « au ralenti », ce qui est son allure normale au garage, et surtout au cours des

innombrables stationnements et arrêts, qui sont la règle dans les rues de Paris.

« Au ralenti », les moteurs d'auto dégagent, en moyenne, deux fois plus d'oxyde de carbone que de gaz carbonique, ce qui correspond à une quantité du premier qui est peu éloignée de 1.000 litres par litre d'essence brûlée. Chose curieuse, les proportions relatives d'oxyde de carbone et de gaz carbonique dégagés restent à peu près les mêmes, lorsque la vitesse de l'auto varie entre 20 kilomètres et 100 kilomètres à l'heure. Chose non moins singulière, alors qu'on aurait pu croire *a priori* que le *démarrage* des autos, avec le nauséabond panache de fumée âcre qu'il dégage, est un grand producteur d'oxyde de carbone, l'expérience montre qu'il n'en est rien. La proportion d'oxyde de carbone dégagé pendant le démarrage est à peu près la même que lorsque l'auto marche en pleine vitesse.

Et maintenant, des données numériques qui viennent d'être résumées, il sied de tirer les conclusions qui s'imposent. Elles sont de deux sortes. La première est, si j'ose dire, d'ordre économique et pécuniaire ; elle intéresse les finances publiques et privées. La seconde est d'ordre hygiénique : elle concerne nos santés.

Voyons d'abord celle-là. Il est bien évident que tout l'oxyde de carbone dégagé par une combustion incomplète de l'essence correspond à une mauvaise utilisation, c'est-à-dire à un gaspillage de celle-ci, et se traduit finalement par une plus grande dépense de combustible.

Un calcul simple montre que, lorsque les gaz d'échappement contiennent des volumes égaux d'oxyde de carbone et d'acide carbonique (ce qui, répétons-le, correspond à la moyenne des résultats couramment obtenus), cela prouve que 78 pour 100 seulement de l'énergie calorifique de l'essence est réellement utilisée. Cela équivaut à une perte d'essence de 22 pour 100. Si nous prenons pour base le prix de l'essence à Paris, qui est actuellement d'à peu près 2 francs par litre, cela se traduit par un gaspillage de 44 centimes par litre d'essence. Et quand les moteurs fonctionnent « au ralenti », cette perte d'essence arrive à être le tiers à peu près de la valeur de celle-ci. Que chaque automobiliste calcule, au bout de l'année, la somme ainsi jetée en pure perte dans l'air ! Que l'on calcule aussi la perte totale que cela représente pour le pays, s'agissant d'un produit chèrement importé de l'étranger !

***

Mais l'argent n'a pas d'odeur, pas plus que l'oxyde de carbone, d'ailleurs, contrairement à un préjugé très répandu. On peut considérer comme secondaires, si intéressantes qu'elles soient, ces remarques utilitaires, ces questions d'économie. Ce qui n'est point secondaire en revanche, car cela touche à la santé et à la vie même de tous les citadins, ce sont les conclusions que les résultats ci-dessus imposent du point de vue de l'hygiène publique.

Il vaut mieux, en principe, respirer un air qui ne renferme ni gaz carbonique ni oxyde de carbone; mais il n'est point indifférent qu'il contienne une quantité plus grande de l'un ou de l'autre de ces corps. L'atmosphère terrestre contient normalement à peu près un demi-millième de gaz carbonique auquel nous sommes habitués, et qui est produit par toutes les respirations et combustions et dégagé par diverses sources et volcans. On arrive à supporter sans grand malaise des proportions beaucoup plus fortes de gaz carbonique. Lorsqu'on respire dans une pièce hermétiquement close, il s'y accumule peu à peu sous l'influence de la respiration.

En réalité, le gaz carbonique n'est nocif et gênant, lorsque l'air respiré en contient de fortes proportions, que parce qu'il est irrespirable. Il se comporte à cet égard comme l'azote de l'air qui, aspiré en même temps que l'oxygène, est, à l'encontre de celui-ci, rejeté intact par le poumon. Autrement dit, l'accumulation dans l'air d'une certaine quantité de gaz carbonique revient au même que si la proportion de l'azote dans l'air était augmentée. Elle équivaut à diminuer la quantité d'oxygène fournie normalement au poumon par chaque cylindrée respiratoire, quantité donnée par la composition normale de l'atmosphère, et à laquelle le cours des siècles a adapté notre organisme. Dans certains taudis, dans certains ateliers de couture, situés dans le centre, — eh oui! dans le quartier le plus luxueux de Paris, — des prélèvements récents ont montré que la quantité d'acide carbonique dépasse souvent 500 litres par 100 mètres cubes d'air. En fait, à ce taux qui est celui de 5 pour 1 000, les expériences physiologiques prouvent que l'homme éprouve un malaise réel au bout d'un certain temps et des phénomènes asphyxiques. Ceux-ci deviennent très intenses et même mortels lorsque le taux d'acide carbonique dans l'air monte au delà de 1 pour 100, et arrive aux environs de 10 pour 100.

Mais en vérité, dans le cas qui nous occupe et qui est celui des

gaz dégagés par les autos, on voit immédiatement que le gaz carbonique qu'elles émettent ne peut en aucune manière polluer l'atmosphère ambiante dans des proportions suffisantes pour la rendre asphyxiante.

***

Il n'en est nullement de même si nous considérons l'oxyde de carbone.

Celui-ci n'est pas, comme le gaz carbonique ou l'azote, un gaz asphyxiant, c'est-à-dire irrespirable. C'est un gaz toxique, ce qui est beaucoup plus grave. On sait que l'hémoglobine, qui est la matière colorante des globules rouges du sang, fixe dans les poumons l'oxygène de l'air aspiré en donnant de l'oxyhémoglobine qui restitue cet oxygène au contact intime des tissus. Or, l'hémoglobine, en présence de l'oxyde de carbone, a aussi la faculté de se combiner à celui-ci en formant de l'hémoglobine oxycarbonée. Mais à l'encontre de ce qui se passe avec l'oxygène, celle-ci n'a plus la possibilité de se séparer de l'oxyde de carbone fixé. Il ne se sépare plus du globule sanguin, l'altère définitivement et le rend à jamais incapable de fixer à nouveau l'oxygène de l'air. L'oxyde de carbone est donc un véritable poison du sang et de la respiration.

Mais ce n'est pas seulement par son mode d'action toxique qu'il est plus dangereux que l'acide carbonique. C'est surtout par les très faibles doses qui suffisent à manifester cette toxicité. Le nombre des suicides par le « charbon », lequel rien qu'en France atteint plus d'un millier par an, suffit à manifester que cette toxicité est bien connue du peuple et tenue pour de celles qui ne pardonnent pas. Le suicide par le gaz d'éclairage est d'ailleurs, en fait, également un suicide par l'oxyde de carbone, surtout depuis que le gaz d'éclairage en renferme de fortes proportions à cause du « gaz à l'eau » qu'on y incorpore maintenant. Enfin il n'y a pas lieu, — tant elles sont connues, — de rappeler toutes les morts accidentelles qui ont été causées par le dégagement d'oxyde de carbone des poêles à combustion lente et continue, où une grande quantité de charbon brûle au contact d'un volume d'air trop faible et parcimonieusement admis dans l'appareil.

Des doses très minimes d'oxyde de carbone sont toxiques. Un moineau périt immédiatement dans une atmosphère en contenant 4 pour 100, et en deux minutes, si elle en contient 1 pour 100. Un milieu à 3 pour cent est rapidement mortel pour l'homme. La

mort survient aussi dans une atmosphère à 1 pour 500, et plus lentement, mais sans rémission aussi dans une atmosphère à 1 pour mille. Même la dose de 1 pour 10 000 d'oxyde de carbone suffit, si on la respire longtemps, à produire des phénomènes d'intoxication chronique avec anémie dangereuse. Et maintenant, nous pouvons faire le petit calcul suivant. Nous l'avons fait pour Paris, mais ses conclusions sont valables pour toutes les autres grandes villes (Londres, New-York, etc.), et pour toutes les agglomérations où circulent beaucoup d'automobiles.

Il y a à Paris environ 60 000 automobiles. Admettons que les deux tiers seulement, soit 40 000, y circulent chaque jour. Admettons que chacune ne consomme dans ce temps que 5 litres d'essence, ce qui correspond à une trentaine de kilomètres par jour tout au plus, et se trouve sans doute, en général, au-dessous de la vérité. Admettons enfin une émission moyenne de 500 litres d'oxyde de carbone par litre d'essence, ce qui est, nous venons de le voir, loin de compte, surtout si on se souvient de la fréquence de la marche au « ralenti » dans les cités.

Chaque auto déverse donc dans nos rues plus de 2 500 litres d'oxyde de carbone (à la pression atmosphérique). *Cela fait que les 40 000 autos circulant dans Paris y déversent en moyenne au moins cent millions de litres d'oxyde de carbone chaque jour.*

On peut estimer *grosso modo* que la superficie des chaussées de Paris est inférieure à 2 000 hectares, c'est-à-dire à 20 millions de mètres carrés. Il s'ensuit que chaque jour les autos déversent sur chaque mètre carré de chaussée plus de 5 litres d'oxyde de carbone.

Considérons maintenant la couche d'air de deux mètres de hauteur qui surmonte nos rues et dans laquelle nous respirons. Cet oxyde de carbone y est chaque jour déversé à la dose de 5 litres pour 2 mètres cubes, c'est-à-dire à la dose d'un quatre-centième au moins, dose très toxique et voisine de la dose rapidement mortelle.

Je sais bien, pardieu, qu'une partie de cet oxyde de carbone est rapidement diluée dans l'atmosphère supérieure et enlevée par le vent. La meilleure preuve, c'est que nous ne sommes pas encore tous morts.

Il n'en est pas moins vrai, — et cela ressort clairement des données précédentes, — qu'un grand nombre de malaises et d'accidents morbides de toute sorte, qu'on observe dans les grandes cités du monde entier et dont on cherche vainement l'origine, doivent être attribués à cette cause.

Il y aurait donc un grand intérêt à sélectionner, parmi les moteurs d'automobile, ceux qui réalisent la combustion la plus complète de l'essence. Il y aurait grand intérêt aussi à étudier et à rechercher des dispositifs propres à assurer dans tous les moteurs d'auto une combustion intégrale du carburant.

Mais attention ! Ici nous risquons de tomber de Charybde en Scylla, si du moins on se lance dans la voie fâcheusement ouverte récemment par certains techniciens.

On sait qu'il est une chose qui limite à la fois la puissance des moteurs d'auto et la combustion qu'y subit l'essence : c'est la compression du mélange gazeux dans les cylindres, qui ne peut dépasser une certaine limite. Car c'est un fait bien connu des physiciens, que la compression des gaz élève leur température de même qu'inversement leur détente les refroidit. Or, si l'on augmente, au delà d'une certaine limite, la compression du mélange gazeux dans les moteurs d'auto, la température augmente tellement qu'il se produit le phénomène de l'auto-allumage, c'est-à-dire une explosion prématurée qui altère le fonctionnement utile du moteur.

Depuis quelque temps, les chimistes ont étudié divers moyens de supprimer cet auto-allumage fâcheux, tout en augmentant la compression. Ils ont obtenu notamment le résultat cherché en incorporant à l'essence certains composés volatils du plomb et notamment le plomb-tétraéthyle. Il résulte d'ailleurs d'une note présentée à une des dernières séances de l'Académie des Sciences par M. Dumanoir que, le plomb tétraéthyle non seulement a des propriétés antidétonantes, mais, par surcroît, rend la combustion beaucoup plus complète.

A cet égard, l'incorporation à l'essence de produits de cette nature paraît donc propre à remédier, du point de vue économique, aux inconvénients signalés ci-dessus de la combustion incomplète des moteurs d'automobile.

D'ailleurs, il faut bien reconnaître que cette solution n'en est pas une, bien au contraire, du point de vue hygiénique. En effet, si les produits de la combustion ne contiennent plus guère d'oxyde de carbone grâce à ce procédé, en revanche ils renferment en notable quantité des sels de plomb. Le professeur de médecine légale, Zangger de Zürich, vient de calculer que dans cette seule ville, qui a environ 200 000 habitants, la généralisation de l'emploi du plomb éthyle aurait pour effet de répandre environ 100 000 kilogrammes de plomb dans les rues au cours d'une année.

Mais, tandis que l'oxyde de carbone se diluait peu à peu dans l'atmosphère supérieure, ces produits plombiques solides se répandraient sur le sol, y resteraient et s'y accumuleraient, sans cesse mélangés à la poussière et remués avec elle, sans cesse respirés par les misérables poumons des citadins. Or, pour qui connaît les effroyables effets toxiques des sels de plomb, même à faible dose, il y a là un danger qui, à quelque progrès technique qu'il corresponde, ne saurait être négligé. D'ailleurs, donnant un exemple significatif, la ville de New-York vient d'interdire l'emploi des essences chargées de composés plombiques. Nous comptons bien que la ville de Paris fera de même, au lieu d'autoriser prochainement cet emploi, — comme l'insinuent certaines nouvelles assurément calomnieuses, — dans ses transports en commun. Car ici, l'hygiène et l'économie ne sont plus du même côté de la barricade, et, puisque nous sommes en paix et non en guerre, il importe de ne pas sacrifier trop de vies humaines à la préservation des gros sous.

Caveant consules! Qu'on cherche d'autres moyens d'assurer la combustion intégrale de l'essence des automobiles, et que le jour où on supprimera l'oxyde de carbone qu'elles dégagent, ce ne soit pas pour y substituer des poisons encore plus dangereux.

Les dragons fabuleux, notamment la fameuse Tarasque, qui parcouraient autrefois les campagnes, avaient, dit-on, une haleine empestée. Aujourd'hui, la réalité, plus étonnante que la légende, leur a substitué ces merveilleuses bêtes d'acier, les autos, si utiles et si agréables que l'homme civilisé ne saurait plus s'en passer. Mais il sied de purifier un peu l'haleine de ces monstres familiers. Ce problème de la combustion de l'essence est, si j'ose dire, *essentiel*.

CHARLES NORDMANN.

REVUE MUSICALE

Théâtre de la *Petite Scène* : *le Retour d'Ulysse en sa patrie*, tragédie lyrique de Monteverdi. — Théatre de l'Opéra-Comique : *Tristan et Isolde*. — Théatre de la Gaité-Lyrique : Saison Italo-Américaine. — Un pianiste français : M. Robert Casadesus.

Amateurs et artistes. Ces deux termes, réconciliés pour une fois, définiraient assez bien l'aimable compagnie de gens « du monde », ou « de la société », gens aussi de talent et de goût, lettrés et musiciens, qui s'appelle la *Petite Scène*. Point n'est besoin de la présenter au lecteur. Elle est assez connue. On n'ignore ni ses états de service, ni les mérites variés de l'*impresario*, traducteur, metteur en scène, peintre-décorateur, qui se nomme Xavier de Courville (1). Après nous avoir souvent rappelé, révélé quelquefois des œuvres agréables ou belles, comédies avec ou sans musique, la *Petite Scène* nous a donné l'une des grandes tragédies lyriques de Monteverdi, *le Retour d'Ulysse dans sa patrie*. Le public, (un certain public, assez peu nombreux), avait déjà entendu, grâce à M. Vincent d'Indy, deux autres ouvrages du maître vénitien : *Orphée* et *le Couronnement de Poppée*. *Le retour d'Ulysse* était jusqu'à présent inouï.

Grande œuvre encore une fois, non moins longue, et quelque peu monotone. Les personnes frivoles y trouveraient peut-être, comme Rossini je ne sais plus où, « de beaux moments et de f... âcheux quarts d'heure ». Gardons-nous de la frivolité. Arrêtons les moments qui sont beaux et laissons passer les autres.

Comme *Orphée*, comme *le Couronnement de Poppée*, *le Retour d'Ulysse* est un exemplaire insigne de la tragédie musicale, mais également et plus encore peut-être verbale, que créa le xviie siècle italien.

(1) Voir, dans la *Revue* du 1er juin, l'article de M. Jean-Jacques Bernard.

L'élément essentiel en est la notation aussi juste, aussi expressive que possible de la parole. *In principio erat verbum*. Le verbe fut au commencement de l'opéra d'Italie, qui plus tard et pour longtemps le devait abandonner, puis y revenir. La parole joue ici le premier rôle et quelquefois presque le rôle unique. Les Florentins, un peu moins d'un demi-siècle avant Monteverdi l'avaient investie, en théorie comme dans la pratique, de la dignité suprême. Les musiciens de la Renaissance ne se flattaient que de rétablir entre les éléments du drame musical la hiérarchie antique : le mot d'abord, ensuite le rythme, enfin le son. Un Peri, dans la préface de son *Euridice*, un Caccini dans celle de ses *Nuove musiche*, s'en expliquent longuement. Après m'être convaincu, dit Caccini, « que l'esprit ne peut être frappé sans la parfaite intelligence des paroles, il me vint l'idée d'introduire une espèce de chant par lequel il fût possible, pour ainsi dire, de parler en musique (1). »

Favellar in musica; cosa mezzana, (style moyen, se bornant à dépasser un peu le ton des propos familiers, *avanzarsi oltre ai confini dei ragionamenti famigliari*), tels sont les termes nécessaires, mais qui suffisent. Ils témoignent de la réaction, très conforme à l'esprit individualiste de la Renaissance, qui se produisit contre la polyphonie vocale de l'âge précédent. Réaction non seulement sans pitié, mais sans justice. On renia de grands maîtres, on désavoua des chefs-d'œuvre sacrés. On eût brûlé volontiers ce qu'on ne croyait plus pouvoir sans contradiction continuer d'adorer. Il n'est pas jusqu'à des noms révérés la veille, ceux d'un Hobrecht ou d'un Ockeghem, qui ne parurent barbares. A peine demeurait-on sensible à la douceur d'un seul, italien, Palestrina.

Récitatif, ou récitation musicale, déclamation notée avec exactitude, avec énergie, tel était le style nouveau. Monteverdi, en une grande partie de son œuvre, y demeure fidèle. Après les Florentins et comme eux, il demande à la musique non pas « *che suona* », mais d'abord et surtout « *che dice* ». Sa Pénélope, son Ulysse, en leurs longs monologues, parlent pour le moins autant qu'ils chantent. On ne sait plus très bien si leur chant est parole, ou si leur parole est chant. La musique alors se trouve en quelque sorte réduite à sa plus simple expression ; par où nous n'entendons pas, il s'en faut, son expression la plus faible, mais au contraire et toujours la plus forte. Mais de temps en temps, et par bonheur, la musique

(1) Préface des *Nuove musiche* ; traduction de Gevaert.

réclame ses droits et les reprend. Alors, sans « dire » moins bien, elle « sonne » davantage, avec plus de richesse et de variété. Ses formes se dessinent et se colorent. La mélodie, le chant véritable, d'une voix seule ou de plusieurs, vient détendre la rigueur du récit continu. C'est ainsi qu'après avoir accepté l'héritage des Florentins, le Vénitien l'enrichit. Sans jamais négliger la parole, Monteverdi la dépasse ou la traverse. Derrière la lettre il atteint l'esprit. On peut dire de lui que par plus de musique il exprime plus d'âme.

Dans *le Retour d'Ulysse*, le récitatif est une belle chose, d'une austère, un peu nue, un peu sèche beauté. J'aime que parfois il se transforme et s'épanouisse en une plus abondante et plus chantante musique. Heureusement, celle-ci, puissante ou douce, ne manque pas. Elle inspire la scène où les trois prétendants, avec noblesse et courtoisie, offrent leurs hommages et leurs présents à la reine. La méditation de chacun d'eux, le dernier surtout, avant d'essayer l'arc rebelle à leurs trop faibles mains, est pleine d'un émoi grave et mystérieux. Enfin rien n'a plus de poésie, — mystérieuse encore, — que le chœur lointain des Phéaciens déposant sur la grève Ulysse endormi. Rien, si ce n'est peut-être le petit duo de Minerve et de Télémaque, sur le navire qui porte à ces mêmes rivages la déesse protectrice et le fils de son héros préféré.

« *Questo grande liberale della musica.* » Un de nos confrères italiens, M. Arnaldo Bonaventura, a naguère appelé Monteverdi de ce nom. Il en est digne pour plus d'une raison. La musique s'est enrichie de ses largesses. Il l'a faite en quelque sorte musicale avec plus d'ampleur et de liberté, moins asservie, sinon moins fidèle et docile à la parole. Dans l'ordre instrumental, Monteverdi passe pour avoir inventé le *trémolo*, ce frisson des instruments à cordes dont la puissance dure toujours, et dont Wagner lui-même, après tant de maîtres, et des plus grands, a tiré de pathétiques, parfois sublimes effets. « Le grand libéral » a fait encore davantage. Le musicien d'*Orphée* nous apparaît aujourd'hui comme le créateur de l'orchestre dramatique. Il ajoute non seulement au nombre, mais au rôle, au caractère, à la valeur expressive des instruments. Il confie à tel individu ou à tel groupe, violes ou violons, orgues ou harpes, cornets ou trombones, l'accompagnement et la figuration morale d'un personnage. S'il est vrai, comme on l'a dit quelquefois, que le timbre est la couleur du son, le premier des grands coloristes de la musique fut Monteverdi le Vénitien.

« Libéral », il le fut enfin, jusque dans l'ordre qu'on appellerait

aujourd'hui social. Joués d'abord chez les grands, et pour eux seuls suivant l'usage du temps, ses opéras furent les premiers à paraître sur les théâtres publics, les premiers aussi, qui s'ouvrirent à Venise vers 1630. Le succès en fut considérable. On assure que la plainte d'Ariane, dans la tragédie lyrique de ce nom, fit éclater en sanglots trois ou quatre mille auditeurs. De nos jours encore, à Venise, elle a vivement touché Gabriele d'Annunzio. Comme on lui demandait : « Y a-t-il un marbre grec qui soit arrivé à une perfection plus ingénue et plus sûre ? » — « Voilà, répondit-il, voilà un artiste de notre race, qui, par les moyens les plus simples, réussit à s'élever jusqu'au plus haut degré de cette beauté dont le Germain ne s'approcha que rarement dans sa confuse aspiration vers la patrie de Sophocle (1). »

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée...

Ariane, Pénélope, Orphée, ces tendres et douloureuses figures sont filles d'un génie « *mesto e dolente* » comme elles. L'âme et la vie du musicien ressemblèrent à son génie. Qui donc a rapporté le mot de certain sculpteur, disant d'un confrère auquel une grande infortune avait inspiré une grande œuvre : « Le beau mérite ! Quand on est malheureux ! » Monteverdi eut ce mérite aussi. Il connut le malheur, et de son malheur il fit de la beauté. Pendant qu'il composait *Orphée*, sa femme, sa bien-aimée Claudia, languissait. Elle mourut et, pareil à son héros, « *sconsolato cantor* », l'époux ne voulut point être consolé.

La gloire même, les honneurs du moins, lui furent incommodes et sa charge de musicien de cour pesa lourdement sur lui. Jeune, il eut pour protecteur et pour tyran Vincent Ier de Gonzague, duc de Mantoue. C'était un prince étrange et magnifique, savant, artiste, voluptueux et fantasque, hôte de Rubens et disciple de Galilée, heureux d'échanger un de ses domaines contre une madone de Raphaël. Son admiration pour Monteverdi était sans bornes, mais sans pitié. Il exigeait de son maître de chapelle, outre une production incessante, l'ordonnance et la direction de fêtes sans nombre. L'artiste s'épuisait à ce travail, dont il ne pouvait pas vivre, — on le payait mal, — et dont il pensa mourir. Il se réfugiait parfois à Crémone, sa ville natale, chez son père, qui le voyait arriver malade et vêtu pauvrement (*poco ben vestito*) avec deux enfants orphelins.

En 1612, la mort de son « bienfaiteur » lui rendit la liberté. Il

(1) D'Annunzio, *Il Fuoco*.

avait quarante-cinq ans. Il partit pour Venise, où la Seigneurie lui confia la maîtrise de Saint-Marc. Il la conserva trente ans. Après la peste de 1630, il entra dans les ordres, car il était pieux, sans pour cela renoncer à la composition dramatique (*Le retour d'Ulysse* est de 1641 et *le Couronnement de Poppée* de 1642). Il mourut à Venise en 1643, âgé de soixante-seize ans, laissant le souvenir d'une belle âme et d'un beau génie.

Les études et l'exécution du *Retour d'Ulysse*, sans compter, — ou plutôt en comptant, et pour beaucoup, — la reconstitution de l'orchestre, tout cela fut l'œuvre accomplie avec autant de science que de goût par M. Vincent d'Indy. Une fois de plus la bonne volonté ne fit pas défaut à l'aimable troupe de la *Petite-Scène*. Quant à Mme Croiza, qu'elle chante après la Pénélope de Fauré celle de Monteverdi, quelque rôle d'ailleurs ou quelque mélodie qu'elle chante, sa voix, son chant, aurait dit Balzac, « entre dans l'âme comme une autre âme », une âme pleine de tendresse, de mélancolie et de rêve.

Le plus terrible des chefs-d'œuvre a passé de nouveau sur nous, comme un orage. Nous rappelions naguère le jugement d'un auditeur après l'apparition de *Tristan et Iseult* à Munich en 1865 : « En dépit de tout, le sceau d'une extraordinaire puissance géniale est imprimé sur cette œuvre crispante. » Le dernier mot ne suffit pas. Mais les premiers sont la vérité même. Et maintenant vous n'attendez pas encore une fois, après tant d'autres, l'analyse ou la discussion du drame le plus wagnérien de Wagner. Nous ne disons pas « le plus durement » wagnérien, car il n'en est pas de plus trouble, troublé et troublant.

Pour le reprendre, l'Opéra-Comique a cherché pendant plusieurs mois un ténor digne du rôle. La reprise a fini par avoir lieu, avec un autre ténor. Dans le rôle d'Iseult au contraire, Mme Balguerie, cantatrice et tragédienne, a rempli, peut-être même passé notre attente. Pour figurer « une amante insensée », comme Racine appelait son Hermione, on a cru trop longtemps qu'il fallait à tout prix le volume, vocal et physique, de quelque Germania. Enfin nous avons eu la joie de voir une jeune, une svelte Iseult, une Française, et de l'entendre unir à l'action la plus fière et la plus pathétique, à la diction la plus nette, une voix aussi belle de force ou de douceur que de pureté.

The American-Italian-French-Grand Opera Company, vient de donner au théâtre, — assez mal choisi, — de la Gaîté-Lyrique, une série de belles représentations. L'ensemble vocal était parfaitement

homogène, composé d'artistes excellents, pour la plupart italiens, habitués à chanter ensemble, et qui se tiennent, se soutiennent les uns les autres. Au programme, des œuvres italiennes seulement. Nous avons entendu *le Barbier de Séville* et *Falstaff*. L'exécution de ce dernier fut admirable. Mme Rosa Raisa, qui avait été au printemps dernier la sombre, l'ardente Asteria de *Nerone*, a su plier, — *assottigliare*, dirait Falstaff lui-même, — avec beaucoup de souplesse et de grâce sa voix superbe et son jeu dramatique au caractère de haute comédie, mais de comédie, qu'est l'aimable Mrs Alice Ford. La voix de Mlle Queena Mario (Nannetta) est délicieuse de justesse et de limpidité. M. Rimini, dans le personnage de Sir John, a déployé toute l'ampleur, vocale et autre, que l'énorme rôle comporte. Il n'y faut pas moins de finesse, et celle-ci ne manque pas davantage au meilleur Falstaff que depuis Maurel on ait entendu. Les autres interprètes, jusqu'au moindre, ont bien mérité de l'un des plus grands chefs-d'œuvre de la musique. Enfin le maestro Panizza a su faire d'un orchestre de fortune un excellent orchestre.

Dans *le Barbier*, M. de Luca a chanté et joué Figaro avec une expérience déjà longue, et suivant les traditions de la grande école italienne. Il y a deux ans, à l'Opéra, nous avions applaudi M. Hackett dans le rôle du duc de Mantoue (*Rigoletto*). Le Fenton de *Falstaff*, et surtout Almaviva, nous ont charmé plus encore. Une belle, très belle voix, pure et facile, un style excellent, une allure élégante, tout enfin respire en M. Hackett la jeunesse, la joie de vivre et de chanter.

On le voit, si les œuvres cette année ont été rares, les interprètes, et les meilleurs, n'ont pas manqué. Après ce palmarès étranger, revenons à nos compatriotes, ou du moins à l'un d'eux. C'est également par la jeunesse et l'éclat que se distingue le talent toujours croissant de M. Robert Casadesus. Quant on lit, affichés en lettres souvent plus hautes que leur mérite, les noms de pianistes sans nombre, on se dit à soi-même, comme Virgile à Dante : « *Guarda e passa*. » Ne passez pas, ne passez jamais sans aller entendre celui-là. Les gens de notre âge ont admiré déjà deux générations de grands pianistes : les Rubinstein, les Paderewski, les Diémer, les Planté ; après eux, les Cortot et les Risler. M. Robert Casadesus nous paraît être en France le premier et le plus brillant des temps nouveaux.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le secrétaire général du parti communiste russe, M. Staline, a rédigé, après le Congrès du parti qui s'est tenu récemment à Moscou, un rapport d'ensemble dont le *Bulletin quotidien de la Société d'études et d'informations économiques* donne un résumé fort instructif. Les maîtres de la Russie ont une vision du monde qui mérite de retenir toute l'attention des Gouvernements européens, et dont il suffit de transposer les termes pour éclairer d'une même lumière les grandes questions politiques actuellement pendantes. Les bolchévistes voient les peuples divisés en deux camps : le camp capitaliste dirigé par le capital anglo-saxon et le camp socialiste inspiré par l'U. R. S. S. (Union des Républiques socialistes soviétiques). Tout l'avenir dépend du rapport des forces entre ces deux camps. Pour simpliste qu'elle soit, cette synthèse se trouve, en gros, vérifiée par les faits. D'un côté sont les puissances d'ordre, de paix, de liberté politique ; de l'autre, les forces de révolution, de guerre civile et de guerre étrangère, d'arbitraire et de despotisme. D'un côté, c'est l'Europe avec sa civilisation chrétienne, avec son patrimoine de libertés, de droits individuels, de lois sociales ; de l'autre, c'est l'Asie, terre des grands empires, où l'oppression de l'individu au profit du souverain ou de la communauté est la règle historique. Que les deux grandes Unions anglo-saxonnes, avec leur force d'expansion économique et financière, dirigent en fait la résistance à la poussée de la masse asiatique, c'est encore une vision trop simple, mais, dans l'ensemble, exacte; c'est même l'explication de ce que la puissance « capitaliste » a, par certains côtés, de brutal et de matériel : le génie latin apporte, dans sa civilisation originale, plus d'idéalisme nuancé et de vraie humanité. Observée de ce point de vue, la lutte que la France mène au Maroc contre les sauvages tribus du Rif prend tout son caractère, toute son importance ; elle se rattache à

la grande bataille qui, sur tout le globe, met aux prises deux grandes forces antagonistes : révolution et évolution, destruction et organisation.

Le Congrès de Moscou, nous apprend le même rapport, a constaté le déclin du mouvement révolutionnaire et « la stabilisation temporaire du capitalisme ». Le « capitalisme », ébranlé par la guerre, reprend le dessus ; en revanche, la République soviétique se renforce; le camp capitaliste est affaibli par les divisions entre les nations et surtout par le soulèvement des colonies contre tous les « impérialismes ». L'Union des Républiques socialistes soviétiques a pour mission de renforcer la solidarité prolétarienne mondiale et surtout d'organiser la révolte des peuples « opprimés ». Ici encore se révèle l'enjeu de la partie qui se joue au Maroc. Des incursions de tribus rifaines dans la région de Fez, c'est une très vieille histoire, aussi ancienne que l'empire chérifien ; mais le chef d'une petite tribu de la montagne devenant un champion de la révolution prolétarienne universelle, voilà qui a un autre accent, un autre caractère. Le rapport de Staline prescrit aux communistes étrangers la tactique à suivre : d'abord, pénétrer dans les syndicats ouvriers et en faire un instrument pour le communisme. Tant que les syndicats restent une force d'ordre et d'organisation, le communisme n'a aucune chance de réussir : « sans l'appui des syndicats ouvriers, le communisme est mort. » Ensuite, dans les colonies plus ou moins industrialisées, où commence à se former une classe « d'indigènes bourgeois », c'est cette classe nouvelle qu'il s'agit de gagner par une propagande de nationalisme ; les communistes devront prendre la tête « du mouvement révolutionnaire des indigènes bourgeois ». C'est par une manœuvre tournante, par les colonies, que les grandes sociétés capitalistes pourront être détruites. Si ce dernier effort ne réussit pas, le soviétisme russe aura de la peine à se maintenir. La bataille coloniale est son suprême espoir. En Russie même, les bolchévistes en sont réduits à capituler devant les paysans enrichis. M. Staline nous décrit l'alliance des paysans riches et des paysans aisés, pour mater les paysans sans terre. Ne croyez pas qu'un tel spectacle soulève l'indignation des dirigeants bolchévistes ; ils en concluent qu'il faut à tout prix amadouer le « paysan moyen », afin de se concilier aussi le paysan riche, le *koulak*, qui est devenu la grande force de la Russie nouvelle. Il convient de favoriser l'épargne, de ne pas entraver la formation d'une bourgeoisie rurale capable d'appliquer des méthodes perfectionnées de culture. Aussi

le gouvernement des Soviets vient-il de prendre des décrets pour légaliser le salariat agricole et organiser le contrat d'affermage. Le bolchévisme intransigeant n'est qu'un article d'exportation; en Russie, le bolchévisme a toutes les souplesses et tous les opportunismes; que ne ferait-on pas pour durer et garder le pouvoir?

C'est sur sa politique extérieure surtout que compte le gouvernement de Moscou pour propager la révolution universelle. Le Rif d'Abd-el-Krim n'est qu'un épisode. Mais voici que, annoncées par Staline, des complications surgissent en Chine. C'est, à Changhai, une grève formidable, dont le caractère nettement anti-étranger se révèle par des attaques contre les concessions européennes, américaine et japonaise. La police intervient; il y a des morts et des blessés. L'ambassadeur des Soviets, Léon Karakhan, dont M. Lewandowski retraçait ici, il y a quinze jours, la curieuse figure, se sépare de ses collègues; l'affaire de Changhai, n'est-ce pas un légitime soulèvement contre les Puissances « impérialistes »? Et tout de suite, voilà le Japon quioffre au gouvernement de Pékin, impuissant à se faire obéir, de se substituer à lui pour rétablir l'ordre. Ainsi se manifestent à chaque occasion les ambitions des Japonais dans l'Empire du Milieu. C'est, avec toutes ses complications possibles, la question d'Extrême-Orient qui réapparait. On sait que, le 20 janvier, la République des Soviets a signé un traité avec le Japon; la tradition d'amitié et de coopération de la Russie et du Japon en Chine, en Mandchourie, à peine interrompue par la guerre de 1904, rétablie par la diplomatie du Tsar, se renoue et se resserre par la diplomatie soviétique. Même si un tel rapprochement ne cache peut-être pas les desseins secrets que l'on a prétendus, il n'en reste pas moins, en face de la conjonction intime de l'Angleterre et des États-Unis, un fait de capitale importance. C'est, dans les mers de Chine, un nouveau groupement de forces; le Japon, abandonné par l'Angleterre, blessé par l'*immigration Act* des Américains, menacé par la suprématie anglo-saxonne, se tourne vers les puissances continentales de l'Asie, Russie et Chine. Un accord de la Russie avec le Japon signifie naturellement entente pour mettre en tutelle politique ce grand corps sans tête qu'est la Chine et exploiter ses richesses. Le traité russo-japonais, remarque M. Britten Austin dans un article de l'*Empire Review* du mois d'avril qui a été très commenté chez nos voisins, en assurant au Japon une voie d'accès vers l'Europe, empêche la possibilité d'un blocus complet par les marines des États-Unis et d'Angleterre et lui permet en même temps de poursuivre en Chine

une politique d'hégémonie économique. Ainsi s'ordonnent, en fonction de la lutte pour le Pacifique, les forces et les Puissances en Extrême-Orient. Les troubles de Changhai en seraient-ils la préface? La main des Russes bolchévistes y est visible. A Canton, où Sun-Yat-Sen, récemment décédé, avait organisé un régime soviétique et où l'autorité du gouvernement de Pékin n'arrive pas à s'imposer, les Chinois communistes ont dressé une stèle à la gloire de l'assassin annamite, qu'ils qualifient de martyr, dont l'exploit a consisté à jeter dans la salle d'hôtel où se trouvait M. Merlin, gouverneur général de l'Indo-Chine, une bombe qui tua cinq Français. On s'attend, à Canton, à de sanglantes collisions. La Russie, redevenue plus asiatique qu'européenne, associe là-bas ses traditions de bonne entente avec les Chinois et les Japonais et, d'autre part, sa propagande révolutionnaire dirigée contre les Puissances rebelles au communisme universel; elle travaille à faire, des peuples jaunes, les instruments de ses desseins de subversion générale des États européens et de ses ambitions de nationalisme russe. C'est pour avoir prononcé un discours violent à un meeting de révolutionnaires chinois que M. Voline, conseiller de l'ambassade des Soviets à Paris, fut rappelé à la demande du gouvernement français ; il révèle maintenant, dans un article de la *Pravda*, qu'il n'avait agi que sur l'ordre de M. Krassine, son chef. Les bolchévistes font grand état, dans leur perfide propagande, de l'impérialisme européen ; mais est-il un impérialisme plus dangereux, plus envahissant, plus oppresseur que celui de la Russie soviétique ?

Dans le grand conflit du Pacifique, la France a un rôle à jouer, une position à prendre. Elle agit comme si elle ignorait qu'elle dirige là-bas un empire de vingt millions d'hommes, héritiers de vieilles civilisations, et que les côtes de Cochinchine, d'Annam et du Tonkin constituent une base navale de première importance, avec des rades, des ports, du charbon, que convoitent les deux groupes antagonistes et qui donnent un très haut prix à son concours, ou seulement à sa neutralité bienveillante. Un conflit dans le Pacifique ne pourrait, en aucun cas, laisser la France indifférente. Déjà M. Britten Austin voit, si un tel branle-bas se produisait, la Russie cherchant querelle à la Pologne, afin d'entraîner l'Allemagne dans la lutte et d'immobiliser la puissance française, tandis qu'on inquiéterait l'Angleterre aux abords de l'Inde où, déjà, de récentes nouvelles signalent une révolte des Beloutchis. Ces hypothèses n'ont rien d'absurde, rien de hasardeux ; le globe est devenu tout petit depuis

qu'on le parcourt si vite; l'action de la IIIe Internationale nous révèle des liens étroits entre l'offensive d'un Abd-el-Krim, les troubles de Changhai, l'organisation communiste en France et l'activité universelle de Moscou. La France et l'Angleterre n'auraient-elles pas intérêt à élargir la négociation de leur entente à l'échelle de cette lutte mondiale?

C'est à la lumière de ces faits connexes qu'il convient de juger les débats dont l'attaque des Rifains a été, à la Chambre française, l'occasion. M. Renaudel interpellait. Il s'agissait, pour lui et ses collègues socialistes, d'une opération complexe et délicate. Il fallait d'abord devancer l'interpellation communiste, différencier le parti socialiste d'avec le parti communiste, sans cependant inquiéter les troupes ouvrières en paraissant soutenir une expédition « coloniale »; il fallait encore avoir l'air de rester fidèle à la tradition de Jaurès, qui ne cessa jamais d'entraver l'entreprise française au Maroc et d'appuyer les mauvaises chicanes allemandes contre ces ministres « réactionnaires » qui s'appelaient Pichon, Cruppi ou Delcassé, et en même temps il fallait soutenir le ministère cartelliste au pouvoir et ne pas trahir trop ouvertement l'intérêt de la France attaquée par les Rifains. De cette tâche ingrate, l'orateur socialiste s'est piteusement tiré; il n'a réussi ni à désarmer les communistes, ni à donner à son groupe figure d'un parti de gouvernement. Toutefois, la scission entre socialistes et communistes, qui se disputent les mêmes électeurs, s'est accentuée et l'on a vu M. Renaudel se lever des premiers pour voter la censure contre M. Doriot. Avec celui-là, ce fut la pure doctrine de Moscou que la Chambre entendit, non sans frémir d'une indignation presque unanime : un mélange de violence froide, de provocations calculées, avec des niaiseries de primaire. Le président, M. Herriot, fit entendre, avec beaucoup de vigueur, la protestation de la conscience française; il déclara que tout ce qui, dans les paroles de M. Doriot, peut porter atteinte au moral de nos soldats ne figurerait pas à l'*Officiel*; nous ne donnerons pas, nous non plus, à des phrases abominables, une publicité supplémentaire; elles ne mériteraient que le mépris si elles traduisaient le délire d'un isolé, mais elles relèvent d'un système, d'une organisation, d'une méthode; elles se rattachent à tout un ensemble de manœuvres dont les directeurs sont à l'étranger et, comme telles, elles appellent, de la part du Gouvernement, des mesures de précaution et de répression. M. André Pironneau, dans *l'Écho de Paris* du 5 juin, a montré, avec des précisions troublantes, le travail de démoralisation et de

« noyautage » qui se poursuit parmi les soldats et même parmi les officiers. Il y a là un danger intérieur qui se confond avec le péril extérieur. Le gouvernement aura-t-il l'énergie d'agir et la Chambre lui en donnera-t-elle les moyens ?

En tout cas, M. Painlevé a tenu, pour répondre aux interpellateurs, le langage d'un homme de gouvernement, conscient de ses responsabilités et des grands intérêts dont il a la charge. Non seulement il a couvert, comme c'était justice, le grand chef pacificateur qu'est le maréchal Lyautey, non seulement il a rendu un hommage mérité aux braves soldats qui se battent, là-bas, contre un ennemi sauvage et bien armé, mais encore il a fait entendre, sur la solidarité des différents gouvernements qui ont eu, avant lui, la tâche de sauvegarder l'honneur et les intérêts de la France, un langage auquel M. Herriot ne nous avait pas habitués. La France, au Maroc, défend ses droits acquis et accomplit la mission que lui confient les traités internationaux; elle ne cherche ni guerre ni conquêtes nouvelles; attaquée, elle se défend et elle défend les tribus qui ont eu confiance en sa protection. « Il est des Français, a dit fortement le président du Conseil, qui sont toujours portés à dénigrer la France. Je ne parle pas de ceux qu'anime une doctrine funeste, mais bien d'hommes qui aiment profondément leur pays, mais qui, par une déformation du sens national, deviennent injustes dès que la France est mise en cause. » Et il a invoqué « toute la tradition coloniale de la France ». M. Briand, après le président du conseil, a marqué les buts de guerre de la France; ce sont des buts de paix. « La paix dépend d'Abd-el-Krim et des Rifains. » L'accord qui est en négociation avec l'Espagne aura d'abord pour effet d'arrêter la contrebande des armes. Cette affirmation amena, de la part de M. André Berthon, une interruption qu'il convient d'enchâsser pour la postérité : « C'est cela; nous serons seuls armés, et les Rifains n'auront rien ! » Les pourparlers avec l'Espagne sont indispensables à la cessation de l'état de guerre. Si nous traitions avec Abd-el-Krim comme souverain du Rif, nous lui donnerions une importance qu'il est loin d'avoir; nous verrions se renouveler l'erreur qui fit d'Abd-el-Kader un adversaire redoutable; nous cesserions de mériter la confiance du Sultan et des Puissances européennes. Quand Abd el-Krim aura été reconduit à coups de canon dans ses montagnes, il devra reconnaître la souveraineté du Sultan et l'unité du Maroc sous le double protectorat de la France et de l'Espagne, chacune pour la zone que lui reconnaissent les traités. A ce prix, et pourvu qu'il cesse d'inquiéter les popula-

tions paisibles, ni la France, ni sans doute l'Espagne, ne penseront à l'aller troubler dans les rochers du Rif. Personne, en France, n'a souhaité cette guerre pénible et coûteuse, mais il ne faudrait pas, en la terminant prématurément, préparer aux Français de demain des difficultés plus graves et des dangers plus redoutables. La force des Rifains n'est pas encore brisée ; le 4 juin, ils ont encore prononcé une très énergique attaque. Il faudra, pour les réduire, une opération militaire offensive de grande envergure dont le maréchal Lyautey attend sans doute l'heure, qu'il serait téméraire de précipiter, mais que, pour des raisons de politique intérieure, il serait imprudent de trop retarder.

Les discours de M. Painlevé et de M. Briand, les provocations communistes paraissaient avoir un instant élevé la Chambre au-dessus de ses passions quotidiennes ; avec la préparation des ordres du jour, on retomba en pleine politiquaille. Les groupes du cartel s'étaient mis, avant le débat, d'accord sur un texte raisonnable, qui pût être approuvé par toute la Chambre, à l'exception de M. Doriot et ses amis. Mais M. Maginot ayant, en séance, déclaré que ses amis et lui, mettant au-dessus de tout l'intérêt national, voteraient l'ordre du jour de confiance, le contact impur de l'opposition offensait la pudeur des socialistes qui réclamèrent des modifications au texte préalablement arrêté ; les radicaux, naturellement, s'inclinèrent ; on ajouta d'abord une phrase sur « la politique de paix » que le pays a affirmée aux élections de 1924 et 1925, comme si l'amour de la paix était, en France, l'apanage d'un parti ; puis, on introduisit une phrase ridicule et, quand elle a l'air de s'appliquer aux événements du Maroc, dangereuse et odieuse. « La Chambre, résolument opposée, au nom de l'humanité et de l'intérêt national, à tout impérialisme, fait de conquêtes et d'aventures. » Ainsi s'affirme l'influence indirecte de l'idéologie du communisme, même quand la Chambre paraît dressée contre lui. Malgré ces maquillages qui, après tout, ne sont que jeu parlementaire, l'ordre du jour de confiance fut adopté par 531 voix. L'essentiel n'était-il pas d'envoyer un « salut reconnaissant aux vaillantes troupes métropolitaines et indigènes qui défendent l'œuvre de la France » et de soutenir le Gouvernement et le maréchal Lyautey dans une lutte où les droits et le renom de la France sont engagés ?

C'est la vertu des grandes œuvres d'intérêt national qu'elles assainissent l'atmosphère politique. Après le Maroc, l'Alsace vient d'avoir, une fois de plus, cette influence bienfaisante. Le voyage du

Président de la République et du Président du Conseil à Strasbourg leur a offert l'occasion de prononcer des paroles d'apaisement qui ont eu un heureux écho, non seulement dans les chères provinces recouvrées, mais dans toute la France. L'Alsace, la Lorraine, doivent rester au-dessus de nos divisions; il n'est pas souhaitable qu'elles se modèlent exactement sur les autres provinces françaises; il est bon, au contraire, qu'elles gardent, dans la grande famille, figure originale ; et si certaines lois françaises doivent un jour y être introduites, il faut qu'il soit bien évident que c'est avec le plein consentement de la presque unanimité des populations. Tel est bien le sens des paroles qu'a prononcées M. Painlevé ; il en a ajouté d'autres destinées à franchir les frontières; il a rappelé le souvenir des engagements pris par M. Lloyd George en 1917, de ne pas cesser la lutte avant le jour où la grande iniquité de 1871 aurait été intégralement réparée ; il a indiqué, en terminant, que l'Alsace, « par son génie propre, pourrait aider à la compréhension mutuelle de deux grands peuples... Un jour luira où, des amères désillusions de l'après-guerre surgiront les vraies leçons de la guerre, où les peuples feront tomber les barrières d'égoïsme et de haine qui les séparent encore, où ils développeront chacun son génie propre, non pour s'entre-tuer mais pour collaborer, pour dompter ensemble la matière rebelle, et les fléaux qui affligent les hommes. Ce jour-là, rayonnera de tout son éclat bienfaisant ce foyer civilisateur qu'est une Alsace absolument française dans une Europe réconciliée. » Il n'est personne, en France, qui ne s'associe à un pareil vœu, qui ne caresse un tel espoir. Le danger mortel serait de croire prématurément l'heure venue.

Les actes raisonnables, le langage national de M. Painlevé n'ont pas, tant s'en faut, l'approbation unanime des cartellistes et c'est aux projets financiers de M. Caillaux qu'ils s'en prennent. Les socialistes tiennent absolument à faire, des besoins fiscaux du pays, l'occasion d'une législation révolutionnaire; M. Loucheur, d'autre part, mène campagne contre le programme du ministre des Finances. Les couloirs sont en rumeur; un ministère, dit-on, s'ébauche où les socialistes jetant par-dessus bord M. Herriot, assumeraient toutes les responsabilités du pouvoir, afin de réaliser le bouleversement général et de créer en peu de temps beaucoup d'irréparable; ils ne se font pas d'illusion sur le résultat, mais ils rejetteraient, comme le médecin appelé trop tard, la responsabilité de leur insuccès sur leurs prédécesseurs. D'autres augures annoncent un ministère de concentration républicaine. Si le cabinet survit, c'est peut-être le cartel qui

s'effritera. Ces complots se trament, ces combinaisons s'échafaudent, au moment où la livre dépasse 100 francs, où la détresse financière requiert l'union des volontés, l'abnégation des préférences et où il semble qu'enfin M. Briand soit sur le point de faire aboutir le pacte de sécurité qui, depuis 1919, n'a pas cessé d'occuper les chancelleries.

Jeudi 4 juin, les Ambassadeurs alliés ont enfin remis au chancelier Luther la note relative au désarmement de l'Allemagne et aux manquements constatés par la commission. C'est un texte précis, serré, d'où les cas incertains ont été éliminés et qui ne laisse aucun doute sur les intentions frauduleuses de l'Allemagne. On y saisit moins la préparation d'une guerre prochaine que cet instinct de tricherie, de dissimulation qui paraît être au fond du caractère de l'Allemand prussianisé et qui, ici, se met au service d'un sentiment profond de la grandeur et des destinées futures de l'Allemagne. L'accueil que l'opinion publique, la presse, le Gouvernement vont faire à la note, si modérée de ton, des Alliés, sera un sûr critère de la mentalité de la nation et des dispositions des dirigeants. Si les Allemands ergotent, chicanent sur des détails et se réfugient, pour résister, dans le maquis des discussions, l'épreuve sera probante : les méthodes de conciliation auront échoué. Si au contraire le Gouvernement, avec l'approbation de l'opinion moyenne, apporte quelque bonne volonté à donner aux Alliés les satisfactions qu'ils réclament, une détente s'en suivra; les Anglais ne demandent qu'à se laisser convaincre des intentions pacifiques des Allemands; et l'évacuation de Cologne, que la note des Alliés fait apparaître comme une prime à la rapide et complète exécution des obligations auxquelles l'Allemagne s'est jusqu'ici soustraite, s'en trouvera hâtée. Il appartient aux Allemands eux-mêmes d'en décider. Si l'occupation se prolonge, ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes.

M. Briand et M. Chamberlain se sont rencontrés le 7 à Genève, où les appelait la session du conseil de la Société des nations. Ces entretiens se poursuivent à l'heure où nous écrivons; le séjour des deux ministres au bord du Léman doit se prolonger cinq ou six jours; ils ont le loisir de dissiper les dernières difficultés, d'éclaircir les dernières incertitudes; la signature prochaine du pacte de sécurité, selon la dernière formule, avec participation de l'Allemagne, s'ensuivra si l'accord se fait. Une dernière lutte, au sein du Cabinet britannique, a décidément rejeté la méthode la plus naturelle, celle qui avait les préférences de M. Chamberlain lui-même et les nôtres,

qui consistait à conclure d'abord un pacte à trois entre l'Angleterre, la Belgique et la France pour y faire entrer, plus tard, après son adhésion à la Société des nations, l'Allemagne. Les logiciens, tels que M. Amery, lord Birkenhead, qui, dans le cabinet britannique, sont d'avis que l'Angleterre, Puissance coloniale et maritime, ne doit s'engager dans les affaires continentales que dans la mesure où l'Europe est la route des Indes, n'ont pas été non plus écoutés. C'est une opinion moyenne qui a prévalu, celle des Anglais qui se figurent qu'il suffira de traiter l'Allemagne en grande Puissance, sur le pied d'égalité avec la France et l'Angleterre, pour qu'elle renonce à toute agitation politique, celle aussi des diplomates de tradition qui s'imaginent qu'en opposant l'Allemagne à la France, en les neutralisant l'une par l'autre, on assurera à la Grande-Bretagne l'arbitrage souverain de toutes les difficultés continentales et l'hégémonie européenne.

Qu'il soit impossible de convaincre, — bien que ce soit la vérité, — les Australiens ou les *Afrikanders* du Cap, que leur intérêt bien entendu serait de prévenir et au besoin de réprimer toute violation des traités de 1919, il faut bien l'admettre. La réponse du *Foreign Office*, d'ailleurs, ne dit pas qu'en aucun cas, l'Angleterre n'interviendrait dans les affaires de l'Europe centrale et orientale, mais seulement qu'elle entend n'y être pas, *ipso facto*, engagée. Si l'Allemagne attaquait la Pologne ou la Tchécoslovaquie, elle se réserve d'étudier la situation, de juger comment se présentent les faits et les responsabilités. Les décisions de la Société des nations auraient évidemment la plus forte influence sur les résolutions du Gouvernement et du Parlement de Londres. Avec la France et la Belgique, au contraire, le Gouvernement et l'opinion, en Angleterre et dans les Dominions, acceptent des engagements spéciaux et précis : toute agression allemande, tout acte d'hostilité, tels que ceux définis par les articles 42 à 44 du traité, entraînerait automatiquement la participation de l'Angleterre aux mesures de coercition ou de guerre aux côtés de la France et de la Belgique. Les clauses du traité et du pacte de la Société des nations, qui garantissent l'existence et les frontières des autres États tels que la Pologne ou la Tchécoslovaquie ne se trouvent, de ce fait, nullement affaiblies, tout au moins juridiquement. Le pacte occidental qui serait conclu entre la France, l'Angleterre, la Belgique, l'Italie et l'Allemagne, n'est que la conséquence et, pour ainsi dire, le remplacement du pacte de 1919 non ratifié par les États-Unis, qui était lui-même le prix de la renoncia-

tion de la France à ses revendications sur la frontière du Rhin et qui n'englobait pas, lui non plus, les frontières des autres États.

Le statut territorial et la sécurité de ces États seraient, dit-on, garantis par des pactes de non-agression et d'arbitrage entre chacun d'eux et l'Allemagne, pactes qui seraient avalisés par la France, leur alliée. L'Allemagne prendrait, à l'égard de la France et de la Belgique, un engagement spécial, avalisé par l'Angleterre, de renoncer pour jamais à toute revendication sur l'Alsace, la Lorraine et les cantons wallons réunis à la Belgique ; mais elle se refuse à prendre le même engagement en ce qui concerne ses nouvelles frontières de l'Est, du Nord et du Sud ; elle invoque sa dignité, son amour-propre national. La France, nous dit-elle, n'aurait jamais consenti, six ans après le traité de Francfort, à signer une renonciation définitive à son ancienne frontière de l'Est, et pourtant elle n'a pas fait la guerre pour la recouvrer. De même l'Allemagne ; elle ne renonce pas à ses espérances nationales, mais elle accepte de s'engager à ne pas recourir à la guerre pour les réaliser. Si l'Allemagne violait ces pactes de non-agression et attaquait la Pologne, par exemple, la France tient à garder le droit de faire entrer ses troupes dans la zone rhénane démilitarisée (articles 42 à 44) sans être considérée comme se livrant à une agression contre l'Allemagne. Le *Foreign Office* nous aurait fait, dit-on, cette concession indispensable. Ce serait, au contraire, d'après d'autres informations, la pierre d'achoppement que M. Briand et M. Chamberlain s'appliqueraient à enlever du chemin. Mais, si nous avons satisfaction sur les points essentiels, l'Allemagne signerait-elle? C'est une autre question. En tout état de cause, qu'il existe ou non un pacte, ce qu'il faut à tout prix éviter, c'est d'endormir la France dans une trompeuse sécurité, plus pernicieuse qu'un danger connu et prévu ; les réalités complexes de la vie des peuples ne feront que trop vite craquer l'armature juridique dans laquelle on prétendrait les enfermer. Quelle que soit d'ailleurs l'extension de la zone où une paix organisée, fondée sur la réconciliation des peuples, viendrait à régner, il s'exercera toujours, à la périphérie du groupe des nations pacifiées, la pression tumultueuse de la barbarie pullulante, soulevée par l'appétit des conquêtes ou le fanatisme d'une idée.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCV[e] ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

VINGT-SEPTIÈME VOLUME

MAI — JUIN

Livraison du 1[er] Mai

Livraison du 15 Mai

Livraison du 1er Juin

Livraison du 15 Juin

Paris, 1925. — Typographie Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 57728.